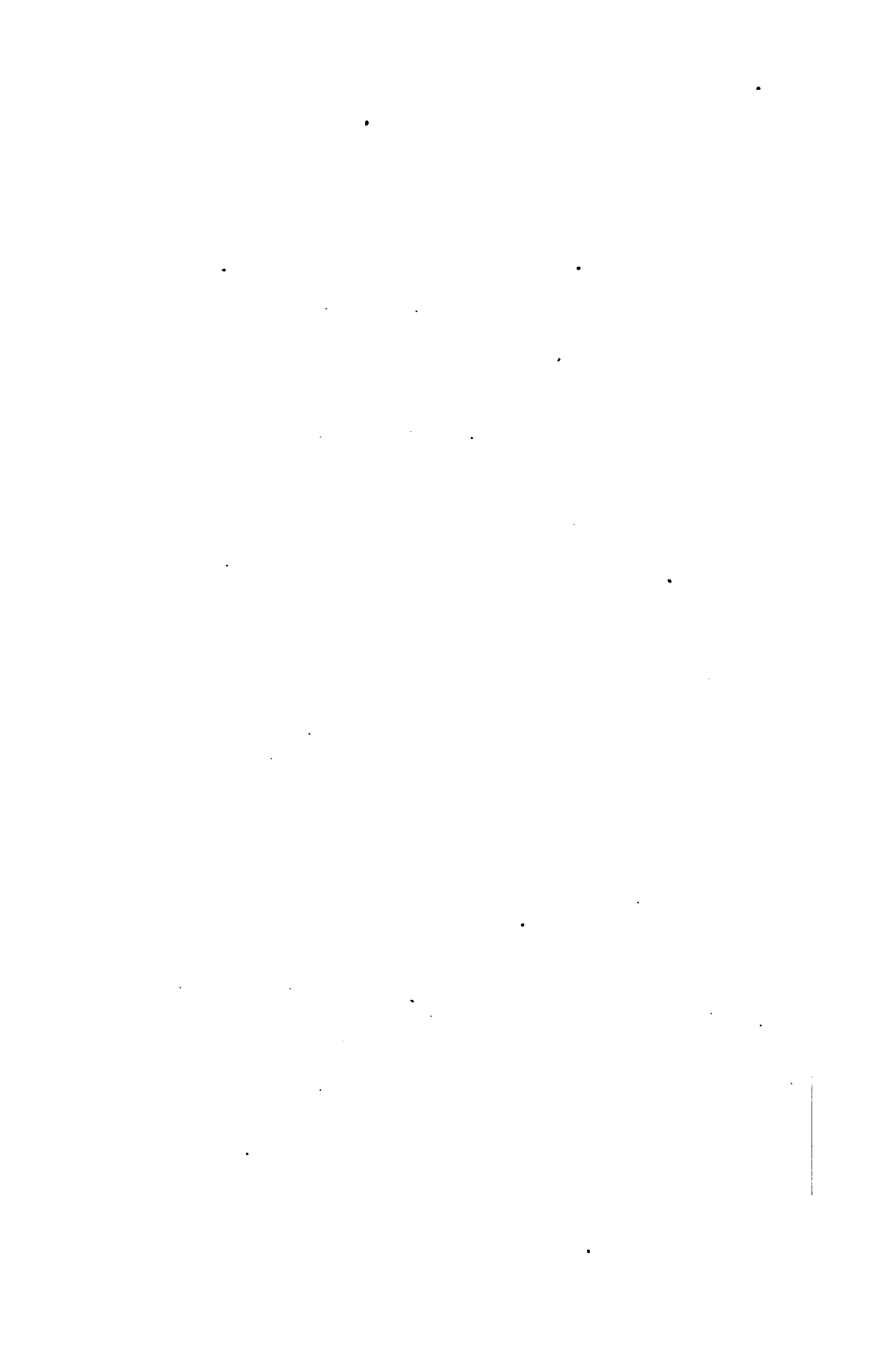



600075296Z







HISTOIRE VRAIE

DES

VRAIS BOHÉMIENS

Montmartre. — Imp. PILLOY, boulev. Pigale, 50.

LES ROMEṠ

HISTOIRE VRAIE

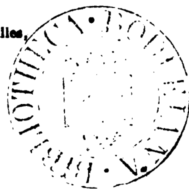
DES

VRAIS BOHÉMIENS

PAR

J.-A. VAILLANT

Fondateur du collége interne de Bucharest et de l'école gratuite des filles, professeur de littérature à l'école nationale de Saint-Sava.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13,

ET CHEZ L'AUTEUR, 1, BOULEVARD MALESHERBES.

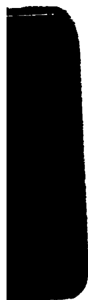
1857

Vous qui, au récit d'une femme sublime par le cœur et par la pensée, versez encore des pleurs de compassion sur les Nègres d'Afrique, dont l'Amérique républicaine fait ses esclaves, jetez un regard charitable sur cette courte histoire des Rômes de l'Inde, dont l'Europe monarchique fait ses Nègres, et ces hommes, pèlerins d'Asie, ne seront plus routiers, et ces esclaves blancs seront libres.

Pour nous, nous nous estimons d'autant plus heureux d'avoir enregistré dans les annales de l'Histoire les actes de leur affranchissement en Roumanie, que cette contrée, qui nous est chère, s'est ainsi mérité les justes sympathies de l'Europe; et nous félicitons les princes A.-D. Ghyka, de Valaquie, et G.-A. Ghyka, de Moldavie, d'avoir entrepris et achevé cette œuvre humanitaire qui doit porter leurs noms à la postérité et les couvrir d'une gloire immortelle.

A. V.


600075296Z





mains de ces contrées dont ils ne sont que les esclaves.

Que dire encore de l'opinion des savants sur leur croyance? Ils divaguèrent au point qu'après les avoir traités en Pauliciens, en Manichéens, parce que, selon les idéologues, les Déistes sont pires que les Athées. Dès qu'ils les surent danseurs, nomades, maraudeurs, ils les firent ***Tourlaks***, ***Fakirs***, ***Calenders;*** puis, à l'aspect de leur peau tannée, à la vue de leur misère, à l'examen de leurs penchants et de leurs aptitudes, il fut décidé qu'ils étaient ou Éthiopiens, d'Égypte ou de Colchos, ou Troglodites, ou Phrygiens, peut-être même Canaanites, enfants de Chus ; mais, à coup sûr, fils de Caïn et condamnés à errer comme lui jusqu'à la fin des temps.

Certes, à la vue de conclusions si diverses, il faudrait s'étonner, si l'on ne savait que l'histoire n'est que trop souvent à côté de la fable, que l'examen est moins un levier qu'une sonde et que la vérité jaillit parfois de l'erreur comme l'étincelle du caillou, et n'en brille qu'avec plus d'éclat, comme le diamant au sortir de la mine. Cependant, il faut le dire, si chacune de ces conclusions est trop absolue, elles sont généralement justes dans leur ensemble, car si les Rômes ne sont pas exclusi-

HISTOIRE VRAIE

DES

VRAIS BOHÉMIENS

peu nombreux qu'ils soient restés en Europe, les Rômes sont un peuple ; que, bien que vagabonds depuis les siècles, ils ont cependant une patrie ; que, quoique loin d'elle, ils en ont conservé la langue autant qu'ils l'ont pu ; on en conviendra quand on aura reconnu comment leur histoire est liée à celle de tous les peuples ; comment la plupart des émigrations de la haute Asie n'étaient pas encore en Europe qu'ils étaient déjà aux colonnes d'Hercule ; comment ils étaient en Afrique en même temps qu'en Espagne ; en Thrace et en Dacie avant de se répandre en Germanie et jusqu'aux confins du pays des Celtes ; au Caucase et sur les bords de la mer Noire, avant de pénétrer en Sarmatie et jusqu'en Scandinavie ; dans toute la Mœsie, avant de coloniser la Grèce ; en Macédoine, avant de monter en Illyrie et de là en Italie ; aux Indes, avant de se répandre, d'un côté en Tartarie, en Perse, en Syrie, de l'autre en Arabie, au Caucase, en Égypte, et de ces diverses contrées par toute la terre. Et que, si ceci étonne, ceci est pourtant la vérité, car ainsi m'a dit NARAD, fils de NUN, l'Inde est ma *gemma bhu*, ma terre natale.

Cette vérité fut confirmée vers le milieu du XVIIIe siècle par un jeune Roumain d'Omlash en Ardialie : Valé était son nom. Comme il

étudiait à Leyde, il y fit la connaissance de trois jeunes Malabarais, étudiants comme lui. Étonné d'abord de la ressemblance de ses amis avec les Rômes ou T-sigans de son pays, Valé le fut davantage lorsqu'il entrevit l'analogie de leur langue, et son étonnement fut au comble quand, de retour à Omlash, il se fut assuré que les Rômes comprenaient au moins à demi les quelques mots malabarais qu'il avait eu soin de recueillir.

Ce fut sur ces données, qu'il se procura, que Grellman publia, en 1782, son histoire des *T-sigans*, seul et premier livre sérieux sur cette malheureuse race. Pour corroborer son travail, il eut soin de le faire suivre d'un petit vocabulaire et des courtes observations grammaticales de Valé. Ce premier pas fut un pas immense. La langue des Rômes cessa d'être ce qu'on la croyait généralement, un *Argot*, et son analogie avec le malabarais donna naturellement à ceux qui la parlent une origine commune avec les peuples de l'Inde. Après lui, Fessler va plus loin sous le rapport philologique. Ayant naturellement à parler des Rômes dans son histoire de la Hongrie, où il en est plus de cent mille, il met leur langue en rapport avec les principaux idiômes de l'Indoustan et corrobore si bien, par son tableau

comparatif, l'opinion de Grellman, que de présomption elle devient certitude.

Dès lors, plus de doute, les Rômes sont Indiens, Indoustans, Multans, Bengaliens ou Malabarais; ces nouvelles idées émises, Richardson essaie de découvrir la caste à laquelle ils appartiennent, et croit la trouver dans celle des *Baziguri*, parce que ceux-ci sont ménétriers, danseurs et vagabonds; mais cette analogie, pareille à tant d'autres, ne prouve encore rien, sinon que parmi les Rômes il est assurément des Baziguri; et les Rômes restent ce qu'ils sont, des Indiens dont l'origine est un mystère que leur langue seule peut dévoiler. Mais pour connaître leur langue, il faut les voir de près, vivre avec eux, vivre de leur vie; et ils sont si misérables que la plupart de ceux à qui cette heureuse idée peut venir y renoncent à la vue de la dégoûtante misère qui les entoure.

Cependant, en 1803, le docteur Godefroy Hasse semble les étudier de si près qu'il les voit loin dans le passé et les aperçoit partout dans Hérodote, en même temps que Robertson les retrouve partout au Kanaan, à l'aide des livres hébreux. Si, par de simples rapprochements de mœurs, ils ont su se faire de nombreux adhérents, j'ose espérer m'attirer tous ceux de l'un et de l'autre. En 1835, M. Graffunder publie

à Erfurth son essai grammatical de leur langue, et M. Kogalniceano en fait imprimer à Iassi la traduction française. Par cet essai grammatical, M. Graffunder fait voir les règles et la construction de la langue des Rômes et comprendre comment, en leur conservant leur haine et leur amour traditionnels, leur lasciveté et leur nomaderie immémoriales, elle les a séparés des autres peuples au milieu desquels ils se glissent et campent comme des ronces et des taupes dans un jardin.

Restée longtemps en arrière de la simple curiosité, la philanthropie s'empare enfin de toutes les précieuses découvertes opérées jusqu'en 1835, et M. Borrow, jaloux de répandre la foi anglicane parmi les Rômes d'Espagne, ne craint pas d'aller étudier leur langue au milieu d'eux. De ses longs et généreux efforts il est résulté un livre riche de faits et de pittoresque, d'expérience et de savoir. On y voit les Rômes tels qu'ils sont, car il ne les peint que comme il les a vus, et sa connaissance de leur dialecte m'a convaincu, plus que le pittoresque des deux premières parties, qu'il n'a pu faire autrement que de les bien voir. Il interprète plus qu'il ne commente ; il raconte plus qu'il n'expose ; il ne présume pas, il démontre; il ne disserte pas, il prouve. Il prouve que le

dialecte *zincali* n'est langue de filou d'aucune sorte, ni l'argot français, ni le gergo d'Italie, ni le cant, ni le slang, ni le latin-voleur d'Angleterre, ni le germania des Espagnes, ni l'italien rouge des Allemands, ni même le more.

Tandis que M. Borrow s'occupe ainsi au milieu de ceux d'Espagne, et qu'après les avoir étudiés en Dacie, je m'en occupe en Turkie, M. Bataillard les cherche dans les documents historiques, s'empare de tous les textes connus sur leur apparition en Europe et juge raisonnable de ne les y fixer que vers 1417, parce que, ignorant leur langue, il est amené à révoquer en doute les monuments les plus précieux, et ceux-là même qui pourraient le tirer de son erreur sur l'époque, non pas de leur apparition en Occident, mais de leur établissement en Orient.

D'un autre côté, M. A.-F. Pott de Hall les étudie et dans les chartes et dans les livres, recueille, traduit, imprime en un volume in-8° tous les mots, toutes les expressions qu'il a pu découvrir de la langue des Rômes et mérite, en 1845, de la part de l'Académie française, le prix de philologie.

Il est certain que cette langue n'a pu demeurer invariable; que, disséminé comme il l'est,

le peuple qui la parle a dû, malgré son aversion pour tout ce qui n'est pas lui, subir la loi de nature, adapter à son usage plus d'un mot étranger, et façonner les siens à certaines modifications hétérogènes; mais il n'en est pas moins vrai que, si la forme en varie, le fond en est toujours un partout et pour tous, et ce fond est le sanscrit. Il est vrai que l'analogie du Rômmanès et du sanscrit est devenu presque imperceptible, quant à la forme grammaticale; mais elle est évidente et presque complète dans la valeur des lettres et dans la composition; ainsi, comme en sanscrit, le mouvement s'exprime par *r*, la profondeur et la hauteur par *g*, le fluide par *l*, etc. Comme en sanscrit, les mots se composent par simple juxta-position et le dernier seul se modifie. Ainsi : ***Uri-gaben***, s'habiller, mot à mot : passer ses chausses; ***mus'in-kero***, chapelier, mot à à mot : faiseur de chapeaux ; ***ma-garu***, âne, mot à mot : longue oreille ; ***kar-pu***, melon, mot à mot : fruit de la terre ; ***kol-pu***, tour, golfe, mot à mot : rond-terre; ***kris'tal***, cristal, mot à mot : transparente et solide surface.

Un fait remarquable et qui peut servir à montrer comment, malgré leur ignorance et leur disséminement, leur langue les a fait rester eux, c'est qu'ils ne nous méprisent pas moins

que nous les méprisons ; c'est que, si nous les appelons *payens*, ils nous appellent *gacni* (1); c'est que, si nous nous disons fils de l'homme, *Adam*, ils se disent fils de la femme, *Romni*. Selon eux, leur langue est sonore, malléable, harmonieuse, et leur misère seule la rend rauque et glapissante. Nous parlons, m'ont-ils dit souvent, comme les oiseaux chantent, nous chantons comme les lions rugissent. C'est donc dans leur langue que j'ai cherché leur origine; car c'est là qu'ils se cachent tout entiers, et s'abritent contre les atteintes de notre civilisation liberticide. Quoique restée pauvre, quoique bigarrée de mots étrangers, quoique dégénérée, elle n'en a pas moins conservé son mécanisme originel, son bizarre génie, son cachet antique sur lequel on peut lire, comme sur le plus vieux des schâles de Cas'mir, *sinder Vaïom*, je viens de l'Inde.

En effet, ainsi que nous le ferons entrevoir ici, jusqu'à ce qu'il nous soit permis de le démontrer au livre *de la Parole*, les Rômes sont un mélange de Zath, de Meyd et de Bhodas, devenus Pali, Mèdes et Boutains. Tous d'abord *Ianak* indiens ou *Anaki* tartares, c'est-à-dire parfaits, ils devinrent plus tard *Sagia* ou sakia,

(1) Prononcez : gatchni.

c'est-à-dire sages. Ils restèrent parfaits tant que, sinon dans la croyance de la réalité du moins dans le positif de l'évidence, sinon dans la certitude des causes du moins dans la connaissance des effets, ils demeurèrent sinon dans toute la vérité des faits du moins dans toute la sincérité de la science ; mais quand leur imagination, plus active que leur jugement, eut substitué l'idée à la vue, le possible au réel, l'image au type, la fiction au fait, quand ainsi les fantasiastes se furent substitués aux réalistes, les poëtes aux vates, les fabulistes aux historiens, ils devinrent sages et conservèrent improprement à leur nouveau nom le sens du premier. Mais le sage, *sagia* sanscrit ou *sakia* tartare, n'est pas plus parfait, *ianak* ou *anaki*, que le menteur n'est véridique. Le vraï sens de sage est celui qu'il avait chez les Latins, celui de couvreur ou fabuliste, de revoileur ou mythologue, de découvreur ou oracle, et de dévoileur ou devin. Le sage (sagus) est au propre celui qui fait du silence (sigé) le voile ou la saie (sagum) de son savoir ; le sage, Salomon le dit, cache ce qu'il sait (1) ; et la sagesse (sigæ) latine est l'art et le talent de couvrir pour se faire un mérite de découvrir. Elle est le résultat de la sagacité

(1) Chap. XII, 23.

avec laquelle le sage, devin ou sorcier, cache sa pensée sous le silence de la parole et fait de la lettre une lettre morte, une fable, en jetant sur la réalité de l'histoire le manteau allégorique de la fable, et sur la vérité des faits ce muet langage de la fiction , qui fait qu'en tous pays la religion, qui devrait être la science, n'en est précisément que l'ineffable ou muet langage, la mythologie.

C'est ce que démontrera jusqu'à l'évidence le livre *de la Parole*, dont l'arithmologie, raison mathématique des mots, a pour but principal de prouver ce qu'affirment Moïse, saint Jean et saint Athanase, savoir : 1° qu'*au commencement il n'était qu'une* LÈVRE, c'est-à-dire qu'une langue chiffrée et mathématique; 2° qu'*au commencement la parole était*, *qu'elle était en Dieu*, *qu'elle était Dieu*, *que Dieu était la parole*; 3° que *le* JUDAÏSME, *quoique diamétralement opposé à l'*HELLÉNISME, *n'en est pas moins faux et comme lui hors de la vérité;* conséquemment, comme l'ont pressenti Arnobe, Origène et les plus savants Pères de l'Église chrétienne, que la BIBLE n'est autre chose qu'une cosmosophie mythologique où les hommes jouent prosaïquement le rôle poétique des *dieux* et des *héros* d'*Homère*, personnifications des *devas*, astres du *Meru* des Indes et des *soreh*, astres de l'*Omer*

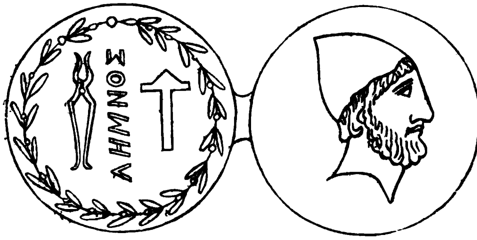
d'Arabie; et que la révélation de la vérité de Dieu n'est autre chose que la revoilation de la science des astres par la substitution de l'allégorie à l'autogorie, c'est-à-dire du sens figuré au sens propre, de la fiction au fait.

Quoi qu'il en soit, si, complétement déchus en Europe de leur condition de curi (guerriers) ou de fils du soleil (raïput) en leur qualité de *Zath*, les Rômes en sont venus à ne plus être, comme les Meydes, que des artisans, ils n'exercent cependant aucun des états réputés vils aux Indes; ainsi ils ne sont ni potiers (sukali), ni pelletiers (mucieri), ni cordonniers (s'akili), à moins qu'un maître ne les y oblige; mais ils sont vaniers (kos'ari), orpailleurs (rhudari), et aussi forgerons, fondeurs, serruriers, maréchaux, fourbisseurs, graveurs. C'est que *Pelopes* et *Pelas-ges*, c'est-a-dire maîtres de la terre, dont ils ont fait le *cycle* ou le tour, ce qui leur valut le nom de *Cycl-opes*, ces Rômes, anciens *Titans* indo-tartares, sont les restes des zak-*indi* de Sicile, issus de la *Sindi-kie* du Pont et de ces *Sindi* de Pysidie, de Lybie, de Carie, de Lemnos et de Thrace, en si *grande réputation* dans l'antiquité pour leur habileté dans les arts que les Grecs la personnifièrent sous le nom de Polyphème, et en firent un géant immense et monstrueux n'ayant qu'un œil au milieu du front,

l'intelligence, œil du génie. D'où l'on conçoit comment, pour les Grecs comme pour les Hébreux, la prudence et la ruse constituant la sagesse, le prudent et rusé Ulysse, type de la sagesse hellénique, dut crever cet œil du génie qui ne découvre la vérité, science de Dieu, que pour en faire l'évidence, science de l'homme.

Dailleurs, les Rômes sont restés ce qu'ils étaient, pâtres et nomades, musiciens et poëtes, artisans et artistes, sigans ou sagans, oracles ou devins, sages ou sorciers ; et ni le temps, ni la misère, ni l'esclavage n'ont pu détruire complétement leur langue, leur croyance, leurs traits ; Indo-tartares, ils sont bruns de peau, d'un brun foncé, bistre ou olivâtre, et quelque fois même presque noirs, presque aussi noirs que les Abussari du Tagh-orma Thibétain, leurs ancêtres, que les Habes d'Abyssinie, que les Malli ou montagnards de ce Porus qu'Alexandre traita en roi, que ces tribus du Togh-arma biblique, le Caucase, que le roi des Perses plaça dans son armée à côté des Indiens ; mais ils sont sveltes, bien faits, souples, agiles, vigoureux ; ils ont le visage ovale, le front haut, les yeux noirs, grands et bien fendus, de longs cils qui versent sur leur visage une teinte de mélancolie, le nez presque grec, les dents blanches et bien rangées, les lèvres minces et vermeilles,

les mains et les pieds plus petits que grands, les bras et les jambes grêles, les cheveux noirs et épais, durs et mats, généralement longs et droits, mais souvent aussi frisés et bouclés comme ceux de Pâris et d'Ascagne; et qui a vu ce Vulcain gravé sur les antiques monnaies de Lemnos, qui leur doit son nom, a vu leur portrait le plus frappant et le mieux frappé.



Doués au plus haut point du sentiment instinctif de la liberté, ils ont toujours été nomades; ils ont toujours aimé les tentes, les chevaux et les chars; mais doués également des facultés de l'esprit, au lieu de se laisser abrutir par l'exercice continu du corps, ils ont conservé les précieux dons que la nature leur a répartis. Ils élèvent des chevaux, travaillent les mé-

taux, composent des danses, improvisent de la musique et des chansons ; chansons lubriques, musique lascive, danses dythyrambiques, qui échappent à leurs instincts comme malgré eux, et deviennent l'expression la plus vraie de leur violent amour des sens ; car ils aiment comme ils marchent, dès qu'ils peuvent et tant qu'ils peuvent, de bonne heure et longtemps.

C'est parce qu'ils ont toujours marché que la science s'est faite, et c'est parce qu'ils l'ont apportée avec eux des Indes dès la plus haute antiquité, qu'en recherchant leurs origines j'ai pu délier le nœud des siècles, et que je ferai toucher du doigt l'origine réelle des choses d'ici-bas. Leurs *pythons*, penseurs ou savants, ont rempli le Kana-an, l'Egypte et la Grèce; leurs *curi*, lettrés ou militants de la science, ont civilisé la Colchide et la Crète, l'Italie et les Gaules; tout Saxon pour qui *talk* et *tell* signifient *dire* et *conter* peut comprendre sans peine que leurs oracles *Telkas* et *Telmas* descendent de ces *Telchines* de Colchide, qui donnèrent à la Grèce sa première civilisation et instituèrent chez les Rhodiens, comme chez les Gaulois, le culte d'Ogam ou d'Ogmion, c'est-à-dire la navigation océanique, le culte de Neptune. C'est d'eux que les dames anglaises tiennent leur qualité de *lady*, expression du sexe

d'*Eve* dont elle cache l'abîme et dont chez les Grecs *Ladon* exprime la pudeur et *Léda* l'impudicité. C'est d'eux que les Montmorency tirent leur titre de premier *baron* chrétien, synonyme pour eux de *grandeur*, éminence, altesse ; et que dire de plus? De même que le culte de Diane et d'Apollon a été importé de Dioscure en Grèce par leurs *telchines* de Colchide, et de même que le mythe de *Késu Chris'ten* naquit aux Indes, il y a trois mille ans, au milieu des *Zatha* ou *Jatha*, leurs ancêtres, c'est du milieu des *Esséniens*, leurs pères, qu'est sorti, il y a dix-huit siècles, le mythe hébraïco-grec, qui fait le mystère de *Jésus-Christ*.

Si, semblables à un père de famille qui, par excès de tendresse, se dépouille pour ses enfants et reste pauvre et nu, ils paraissent n'avoir rien gardé de ce qu'ils ont donné aux hommes, c'est qu'ils ne leur ont donné que l'art et qu'ils ont gardé pour eux la nature ; c'est qu'ils ne leur ont donné que la lettre et qu'ils ont gardé pour eux l'esprit ; c'est qu'ils ne leur ont donné que la fable du livre et qu'ils ont gardé pour eux la vérité du ciel. En effet, ils n'ont d'autre livre que le ciel, d'autres lettres que les étoiles, d'autres anges que la lumière des astres, d'autres prophètes que les saisons et les mois, d'autres sacerdotes et d'autres pontifes que le

soleil et la lune, d'autre Dieu que la lumière, d'autre maître que Dieu, d'autre temple que le monde. Et c'est ainsi que, hommes de la nature et faisant du ciel leur bible ou leur livre et de la lumière et du temps le dieu de leur temple et le temple de leur Dieu, ils savent se passer et de livre et de temple.

Je ne traite ici que leur histoire, afin de coopérer autant qu'il est en moi à les tirer de l'abjection dans laquelle ils vivent, et de leur mériter une place sur la terre. Peut-être ai-je déjà contribué par la parole à en asseoir quelques-uns; puissent ces quelques pages, les faisant mieux connaître qu'ils ne le sont, les aider à devenir tous *selassi*, c'est-à-dire fixes ou sédentaires, et partie intégrante des populations au milieu desquelles ils vivent. L'Europe y gagnera près d'un million d'âmes, qui lui font honte et la gênent; et je n'aurai point à regretter les dix-huit années que j'ai employées à la bible de leur science. Je regrette de ne pouvoir y renvoyer dès à présent le lecteur, désireux de s'expliquer, par leurs origines, celles de la plupart des choses d'ici-bas; mais ce livre est la Parole, cette Parole qui *au commencement était et par qui tout a été fait;* cette Parole *qui était en Dieu*, parce qu'elle était dans la vérité de la science physique, intellectuelle et morale;

cette Parole *qui était Dieu*, parce qu'elle était la lumière morale, intellectuelle et physique du ciel et de la terre, des astres et des hommes ; cette Parole enfin que les sages ont si bien révélée ou revoilée en l'embellissant, et qu'ils ont tant d'intérêt à révéler ou à revoiler de la saie de leurs allégories et de la sagacité de leurs fables, qu'ils ne la comprennent plus eux-mêmes. Peut-être ne m'est-il pas moins dangereux de la dévéler aux hommes qu'il ne leur est nécessaire de la connaître ; car, chose singulière, les hommes, qui de tous côtés cherchent Dieu, se détournent de la parole de vérité, qui est la science, et ont en horreur la vérité de la Parole, qui est Dieu. Mais, courage! car, sinon *tout ce qui est ancien et vieux*, comme dit l'Apôtre, du moins tout ce qui est fictif et mensonger, doit être aboli ; or le temps est proche où la Parole doit enlever la saie de la fable, et mettre à nu les mystères des dogmes qui, en revoilant l'évidence des axiômes, font de la vérité de Dieu le mensonge dont, en tous pays, le sage fait la religion de l'homme. La présomption de cette vérité ressortira du moins de cette histoire ; car si c'est d'Orient que nous vient la lumière, c'est aussi d'Orient que nous viennent les ténèbres, et la patrie des Rômes est le berceau des vérités et des fables de l'Occident.

Oui, l'Inde, cette vaste contrée où tout est grand, où les plaines sont sans limites, où les montagnes touchent au ciel, où les fleuves sont des dieux, où un seul arbre abrite des tribus entières, où un seul animal porte toute une famille ; l'Inde, ce puissant climat où tout bruite, tout chante, tout vit, où le serpent siffle, où l'oiseau parle, où rugit le tigre, où rit le, singe, où le ver luisant est un flambeau ; l'Inde, cette officine des peuples, où la race humaine fermente et foisonne, où les langues se pétrissent et se forment, où chaque corps d'état constitue une société à part: l'Inde, cette terre des diamants, des perles et de l'or, des sorciers, des pèlerins et des bayadères, des pagodes, des fétiches et des dieux, l'Inde est la patrie des Rômes ; et ni la haine ni la tyrannie qui les en ont chassés, ni les espaces immenses de temps et de lieux qui les en séparent, n'auraient jamais pu la leur faire oublier, car elle est tout entière dans leur langue, car leur langue est leur science et leur science est la vérité. Ce qu'elle demeura de temps dans le calme de l'âge d'or, personne ne le sait, parce qu'alors elle travaillait seule aux calculs du temps, à la confection de l'astronomie, à l'invention de l'anneau zodiacal, à la fabrication du *mandu*, à la création du *monde*, dont en Égypte

osi-*mand*-ias est l'ombre et la lumière, et dont en Nubie ocu-*mand*-ueï est la vue et la parole, et qu'elle n'en sortit que pour tomber dans l'anarchie des mythes et des dieux, des doctrines et des cultes dont elle embellit et couvrit son œuvre. Agitée depuis par les schismes qui naquirent dans son sein, elle s'épancha continuellement au dehors; chaque secousse qui l'ébranla fit faire au reste du monde un pas de plus vers la civilisation; et ses peuples et ses langues, ses mythes et ses dieux, ses doctrines et ses cultes, ses sciences et ses fables, ainsi semés sur toute la terre, y prirent plus ou moins racine. Si l'histoire ne l'a point écrit, c'est qu'elle ne pouvait l'écrire, car elle n'existait pas, mais les langues de tous les peuples nous le témoignent ; et, pour tout homme de bon sens, ce témoignage vaut mieux qu'un récit, car, ou les langues n'expriment pas ce qu'elles disent, ou elles sont elles-mêmes l'histoire ; et cette histoire, exempte de toute partialité, est naturellement la plus vraie, parce qu'elle est la plus ingénue, la seule vraie, parce qu'elle est mathématique. D'ailleurs, elle ne commente pas, elle traduit, comme un, dix, cent, traduisent 1, 10, 100 ; aussi *sol*-eil venant du latin *sol*, celui-ci traduisant le grec el-*ios*, et *sol* et *ios* exprimant l'unité, la monade,

la *sol*-itude de l'astre du jour, ces mots offrent une filiation de faits plus authentiques et plus réels que les vingt et une premières dynasties égyptiennes, que les rois et les patriarches anté-diluviens de la Chine, de l'Assyrie et des Juifs, que les premiers siéges de Troie et de Tyr, que la conquête de la Toison-d'Or par Jason et le massacre du Minotaure par Thésée, que les sept premiers rois de Rome et les trois premiers rois de France, toutes choses auxquelles les Rôm-muni m'ont appris à ne pas croire, et auxquelles personne ne croira plus quand j'aurai parlé.

Mais, je le sais, il n'est que trop de gens sur l'esprit desquels un écrit, quel qu'il soit, s'il date de loin, a plus d'empire que tout ce que le bon sens peut découvrir de mensonger dans ce qu'ils appellent *documents des siècles*. Pour eux Ktésias est un historien, et l'auteur du Livre de la Parole, s'il n'est visionnaire, ne sera peut-être qu'un homme ingénieux ; pour moi, ils ne sont, eux, que des enfants crédules qui, regardant sans voir, veulent prendre la lune dans le seau d'eau où elle se mire, et qui, lisant sans comprendre, acceptent aussi bien le mensonge que la vérité. Entre eux et le bohémien Narad, fils de Nun, il y a toute la distance de l'imagination au discernement, de la foi

éclairée à la foi brute, de la défense hébraïque de cueillir les fruits de l'*asvata*, grande science indienne du bien et du mal, à la recommandation indienne de s'en nourrir; de la sagesse qui fait la ruse, du mystère à l'évidence qui fait la sincérité de la science, de la Judée aux Indes; car tout en s'appuyant, comme eux, sur des documents, et sur les leurs propres, le Bohémien ne se contente pas de lire la lettre, il en veut comprendre l'esprit. La lettre est pour lui le *sam-scrita*, le signe formé par les étoiles, écrit par la lune et parlé par le soleil, parole du ciel et verbe de Dieu, sur le DEVA NAGARI, *divin lac* du ciel où la lumière des astres reflète l'intelligence de Dieu, *lac lumineux* de la terre où l'intelligence de Dieu fait refléter la lumière des astres. Oui, pour lui, l'écriture est le miroir de la parole, comme la parole est le miroir de la pensée, comme le chiffre est le miroir du nombre: elle est pour lui le vaste miroir où toute image se reflète et c'est cette image qu'il veut voir et, quand il en a vu la pile et la face, il a vu la vérité. C'est cette vérité dont il m'a donné la clef que je ferai connaître au monde dès qu'il le voudra. En attendant, et pour me préparer la voie, j'interprèterai si clairement dans cette courte et lamentable histoire de ceux de sa race, certains

faits et certaines expressions qui leur sont propres, que chacun y reconnaîtra, leur origine indo-tartare, leur vie cyclopéenne, monade et nomade, l'antiquité de leur invasion en Europe, le nœud qui les unit à la plupart des peuples de tout l'ancien continent et enfin leur affinité avec les *Abas* de Perse et les *Anak* de Tartarie, avec les *Abantes* de l'Eubée et les *Anax* de la Grèce, avec les Pythons et les *Anakins* du Kanaan, avec les *Curètes* de Colchide et de Crète, avec les *Curi* du Latium et les *Curils* des Gaules, avec les artisans et les savants, avec les sorciers ou devins, avec les militants de la science et de la sagesse antiques chez tous les plus anciens peuples de la terre.

C'est avec un sentiment profond d'estime et de sympathie que j'ai choisi pour textes à mes quinze chapitres les admirables couplets de notre illustre chansonnier ; et ce livre n'est que l'analyse d'une longue et cruelle misère dont sa chanson est la synthèse la plus vraie.



CHAPITRE PREMIER.

LES ROMES AUX INDES.

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien ;
L'hirondelle
D'où nous vient-elle ?
D'où nous venons ? l'on n'en sait rien ;
Où nous allons, le sait-on bien ?

Il est, du Sind au Gange, un territoire appelé *Panc'ab*, c'est-à-dire cinq eaux, parce qu'au sud, cinq rivières : le Sutlej, le Ravi, le Shnab, le Jilu et le Sind l'arrosent et le fertilisent et

qu'au Nord, cinq grands fleuves : l'Ira-vati, le Brahma-poutr, le Gange, le Sind et le Gihon, qui y prennent leur source, s'en échappent pour former la ceinture du monde alors civilisé. Ce territoire est le Mul-tan, c'est-à-dire le pays de la racine. Il est ainsi nommé parce qu'il est le berceau où l'homme naquit à la vie de l'esprit et où son esprit le fit naître à la vie du corps; où la science naquit de l'évidence, la fable de l'allégorie et l'image de l'idole de l'imagination de l'idée. C'est de là en effet que s'échappèrent comme les branches d'un tronc et comme les racines d'une souche toutes ces vérités et tous ces mensonges qui depuis les siècles courent le monde.

Ce *Mul-tan* des *Panc 'ab*, c'est-à-dire ce pays de la racine des cinq fleuves, étant toujours pour les Indiens, ce qu'il était jadis, le jardin d'*Adon*, il serait facile, par une courte histoire des mots, d'y montrer ce paradis terrestre, ce jardin d'*Eden* d'où fut chassé le premier des Hébreux qui, depuis ce temps, le pleurent; mais nous n'écrivons ici que l'histoire des Rômes, et nous devons nous contenter d'y montrer leur berceau, de les y voir à l'œuvre, et d'en sortir avec eux quand ils le quitteront pour s'en aller errant autour de la terre.

Nés dans le temps à la lumière physique et

à la vue du corps, il est impossible de dire ce qu'il leur en fallut pour distinguer le faux du vrai, fonder la science, la conserver par l'autogorie et naître ainsi à la lumière de l'esprit, à la vue de l'intelligence; car alors les siècles, comme toutes les autres mesures du temps : les années, les saisons, les mois, les semaines, les heures, les siècles, dis-je, n'étaient pas; ils n'avaient à eux que les jours et les nuits, et les siècles furent le résultat de leurs observations, le fruit des rapports par eux établis entre les astres et la terre, l'œuvre de leurs combinaisons et de leurs calculs; les Rômes naquirent, vécurent et moururent donc dans le temps et avant la création des siècles, comme s'y lèvent, y brillent et en disparaissent les astres qui les aidèrent à les calculer.

Poussés par la curiosité, ils coururent le monde; il leur fallait voir d'où viennent et où vont le soleil, la lune, les étoiles; il leur fallait aller au-devant d'eux pour jouir plus tôt de leur présence; il leur fallait toujours les suivre pour n'en jamais être quittés. Ils errèrent ainsi longtemps, se nourrissant des fruits que la terre produit d'elle-même; le besoin leur fit rassembler et dompter les animaux les moins farouches, et ils devinrent pâtres, menant devant eux, comme plus tard Loth et Abraham, les

troupeaux de bêtes que leur intelligence avait soumises et apprivoisées ; ces premiers pâtres furent bientôt les premiers rois.

Cependant ils étaient sans loi, sans liens sociaux, sans culte, sans science, sans art, sans industrie, sans agriculture, sans astronomie, sans commerce ; ils vivaient isolément les uns des autres, divisés par famille et séparés de toute la distance nécessaire à la nourriture de leurs troupeaux ; chaque famille parlait un langage rude et dur, pauvre et décousu ; ils étaient loquaces, mais leur voix sortait rauque du gosier, et leur langue était glapissante dans le palais, parce qu'ils ne possédaient qu'à demi le *lab,* cette articulation des lèvres (labia) qui, par leur battement, font la syllabe et composent le discours. L'esprit de société étant en eux, ils se rapprochèrent, et leur union augmentant leurs forces physique, intellectuelle et morale, ils ne tardèrent pas non-seulement à cultiver la terre pour y semer et y planter, mais aussi à la creuser pour lui ravir ses métaux et ses pierres précieuses.

Ce premier rapprochement des hommes eut lieu dans le haut Mul-tan, qui n'avait pas encore de nom, aux sources de l'Ira-vati, du Brahma-putr, du Gange, du Sind et du Gihon; oui, c'est là, aux limites des trois grands pays

connus depuis sous les noms de Médie, Indes, Boutan, que se réunissent les trois premières familles, tribus ou peuplades auxquelles la tradition attribue toutes les vérités et toutes les fables qui projetèrent plus tard leur lumière et leur ombre sur l'intelligence de l'humanité. Ces trois familles, dont nous allons parler, étaient les *Zath*, les *Bodhas* et les *Meydes* (1).

Les *Bodhas* ou Boutains, adorateurs ou cultivateurs de la terre (Bhu ou Ebhu), furent les premiers laboureurs et devinrent bientôt les premiers *Puthi*, penseurs, supputeurs ou calculateurs du temps, les premiers astronomes, parce qu'ils avaient senti que, pour mieux cultiver la terre, il leur fallait connaître les cieux. Les Meydes ou Mèdes, adorateurs de la magicienne Médée, triple Hécate, qui est la lune, furent les premiers qui creusèrent les mines, et dont l'intelligence pénétra jusque dans les entrailles de la terre, comme la *lune de Médie*, comme *Made-leine* roule son disque argenté à travers le ciel de la nuit. Devenus, avec le temps, les premiers *médecins*, ces dispensateurs de la santé des hommes s'en firent aussi les rois.

Les *Zath*, adorateurs du soleil sous son nom de *Pal* ou *Bal*, et les premiers nés d'entre les

(1) Ce mot se prononçait aussi *Mend*, *Mekd* et *Meyd*.

hommes, paissaient les troupeaux qu'ils avaient soumis, comme le soleil, leur père et leur dieu, paît les hommes qu'il éclaire.

Ainsi, pâtres, laboureurs et artisans, comme ils avaient besoin les uns des autres, les *Zath*, les *Mèdes* et les *Bodhas* vécurent longtemps en bonne intelligence, assez du moins pour asseoir la science sur sa base, la faire rayonner sur toute la terre, et imposer à ceux qui l'avaient créée, Indiens et Tartares, le nom de parfaits, *ianaka* et *anaki*. Nous reconnaîtrons tout à l'heure, dans les *Mèdes*, les *Zath* et les *Bodhas*, ces trois fils de Noé, *Sem*, *Cham* et *Iaphet*, qu'il mit dans son arche et sauva du déluge, pour en faire les pères de toutes les nations de la terre. Nous allons maintenant faire entendre ce qu'étaient les Anak, quelle était leur science, comment ils étaient parfaits, et comment aussi ils devinrent chefs et rois des nations.

Incapables, après un laps incalculable de sommeil dans le temps, de trouver l'origine de la naissance de l'homme, et se sentant le besoin d'un principe, les *Zath*, les *Mèdes*, et les *Bodhas* le demandèrent à leur intelligence; et, leur intelligence s'élevant jusqu'à l'*Arc* du ciel, séjour des *arcanes* ou *arcs* de l'*anneau* zodiacal, depuis devenus *mystères*, ils se le donnèrent pour *principe*, en composèrent leurs arches, en

firent un vaisseau, un *argo;* et cet *argo*, comme tout arc de cercle, arc céleste faisant pont sur la terre, et cette arche zodiacale faisant un vaisseau dans les cieux, ils passaient sans cesse sur ce pont pour aller sans cesse de l'une à l'autre rive du temps, de la nuit au jour; ils montaient sans cesse dans ce vaisseau pour voguer sans cesse de l'un à l'autre bord de la mer de l'éternité, du jour à la nuit; et c'est ainsi qu'en passant chaque nuit et chaque jour au-dessus de leur tête, cet arc céleste, cette arche zodiacale, leur livrant, leur traduisant, leur trahissant nuit par nuit, jour par jour, les ***arc-anes***, ou révolutions diurnes et arcs annuels qui font les mystères des cieux, ils en firent leur ***harghah*** ou tradition ; et, comme le monde est la voûte, le dôme céleste circulaire , le ***tabernacle***, dont chaque arc est la carène et l'ensemble, un vase, un vaisseau qui contiennent la vérité du monde, la tête de l'homme fut pour eux un tabernacle, dont le crâne est la carène, et dont l'ensemble est le vase qui contient la science de la terre. C'est ainsi qu'ayant étudié les deux vers ou côtés de l'univers, et les trois zônes sidérale, lunaire et solaire, ils firent de cette amazône du monde la triple mamelle de tout. La nuit et le jour, le feu et la lumière, la lune et le soleil, le ciel et l'air, l'eau et la mer furent pour eux

les dix éléments du monde, les dix premiers besoins ou tyrans des hommes, leurs dix premiers rois ou patriarches. Toute étoile (sidus) fut pour eux le siége (sedes) d'un monde, et tout corps sidéral un foyer dont la lumière qu'il émet et qui s'en émane est une émission, un message céleste, qui en fait un messager, un ange du ciel, en correspondance avec les cœurs et les intelligences des hommes, astres et lumières de la terre. La lune et le soleil furent pour eux les guides de l'esprit et les chefs des corps, les rois ou régulateurs, les pâtres ou les prêtres des chœurs des astres et des cœurs des hommes ; ils en firent tour à tour les sacerdotes et les pontifes, selon qu'ils étaient au-dessus ou au-dessous de l'horizon, sur le pode ou sous le pont, dans Ormuzde ou dans Ahriman ; ils firent de l'orient et de l'occident du soleil la main droite et la main gauche de Dieu, dont la terre est le piédestal. Le ciel fut pour eux une vaste mer de ténèbres, du sein desquelles sort ou naît la lumière, et dans lesquelles voguent et voyagent sans cesse la lune, le soleil, la terre et les astres, comme les vaisseaux des hommes sur l'océan de la terre. Pour eux, Dieu fut l'*ix* ou l'*axe* invisible, inconnu, autour duquel tourne le temps éternel, comme le ciel semble tourner sur son axe autour de la terre qui l'admire,

comme la roue du char tourne autour de son essieu sur le terre qu'il parcourt. Pour eux, la zône sidérale, le zodiaque, fut la robe étoilée, la *stole* ou l'étole dont Dieu se revêt à l'Orient quand le soleil se couche à l'Occident. C'est dans cette *robe* qu'ils renfermèrent les destinées humaines ; et c'est de cette robe (apo-stole) que vinrent plus tard toutes ces grandes voix qui, dans tous les siècles, se sont fait entendre à la terre.

Pour eux, la lune et le soleil furent tour à tour le corbeau et la colombe, le vautour et l'aigle, le roi et le prophète qui tour à tour s'élèvent et s'abaissent, disparaissent et meurent dans la mer des cieux pour s'y relever et y revivre, s'y rabaisser et y mourir encore.

Les quatre points des solstices et des équinoxes furent les quatre principaux messagers célestes, les quatre grands bras de la croix lumineuse du ciel, que le soleil porte éternellement sur son dos autour de la terre et sur chacun de ses points. Les quatre saisons ou temps que ces points déterminent furent les quatre grands livres de Brahma et d'Hermès, les quatre grandes voix ou oracles de Dieu, les quatre grands anges ou messagers, les quatre grands prophètes ou évangélistes. Les douze mois qui remplissent par triades ces quatre

grands temps furent les douze petits livres de Dieu, les douze bœufs ou taureaux célestes de la nuit et du jour, qui soutiennent à la fois l'océan du temps et la mer d'airain du temple de Salomon ; les douze tables de la loi de Moïse et de Romulus, où sont écrits les dix commandements de ***Manu***, dieu de ***Buddha***, ou de ***Manoel***, dieu de ***David*** ; les douze fils de Jacob, rochers d'Israel au Sinaï et sur le Jourdain, et les douze apôtres de Jésus, rochers du Christ au Jourdain et sur le Gol-gotha.

Pour arriver à comprendre, à suivre, à déterminer toutes ces grandes révolutions qui font les divisions du temps, Meydes, Zath, Bodhas couraient la terre et conduits, pendant la nuit, par les sept étoiles du Char, s'élevaient jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, dont ils faisaient leurs observatoires. Le ciel nocturne étant un océan d'étoiles, et le Char celle des constellations qui leur était le plus utile, ils en firent le type de cet océan, le signe du temps sidéral, le nommèrent Hénoch, appelèrent ***henochi*** et ***henochia*** les montagnards et les montagnes qui s'étendent du Caucase au Boutan, et prirent eux-mêmes le nom de Ianaka ou Anaki, parce qu'ils étaient pour les hommes ce que les étoiles du Char étaient pour

eux-mêmes, des guides sûrs, des chefs parfaits.

Quand, à l'aide de *Rama*, le soleil, et de *C'andra,* la lune, ils se furent assurés de la justesse de leurs observations, ils en firent une science, l'astronomie, qu'ils nommèrent du nom de ces deux astres Rama-c'andra ou C'andrama, en dressèrent les *Mantara* ou formules, qu'ils gravèrent sur une table de pierre carrée, la *Rasaï-sita;* et, le *Mandala* ou cercle étant tracé, et le *Tantara* ou Zodiaque étant composé, le monde fut créé et les siècles commencèrent.

C'est à cette époque qu'il faut faire remonter leur première pérégrination au delà des limites du Sind, car c'est alors que l'un d'eux, sous le nom d'*Inachus*, va porter de Cappadoce en Grèce le culte de Diane et d'Apollon; que, *Dandares*, ils vont porter en Phrygie, qui en prit le nom de *Dar-danie,* les formules, ou *tantara,* zodiacales, et que, *Pali* ou *Anaki,* ils vont occuper, sous le nom de Pelasges ou de Philistins, le Kanaan et la Palestine. D'ailleurs, un fait remarquable, et qui tend à convertir en preuves toutes ces présomptions, c'est que ce *Tan-tara* de Boudha donna naissance au *Taro* de tous les pays, au *Tyndare* des Grecs et au *Tora* des Juifs aussi bien qu'au *Den-dera* ou Ten-tyra

d'Egypte et que les *Dar-dunes* ou *Dan-dares* étaient, chez les Phrygiens, réputés pour les inventeurs des signes lunaires de la *rasaï sîta*, et les possesseurs de ces formules dont ils faisaient mystère comme d'un *don* de *Dieu*.

Pour nous éviter la peine de revenir à leur berceau, nous ne les suivrons pas encore dans cette première émigration, nous attendrons pour cela que les sages, *sagia* et *sakia*, se soient substitués aux parfaits, *ianaka* ou *anaki*; que les signes, les idoles, les images se soient substitués aux types, aux faits, aux phénomènes; que l'histoire de la vérité et de la science des astres, *vélée* d'abord dans le temps sous le *voile* de l'ignorance des hommes, puis *dévélée* par la sincérité de leur intelligente autogorie, se soit enfin révélée par leur sagace allégorie du *velum* de la fiction, du manteau de la fable, de la révélation des dieux. Afin de se bien convaincre que les Rômes qui sont *Zath*, ne sont pas, comme on le croit, des *Parias*, mais des *Soudras*, nous verrons d'abord ce qu'étaient les Zath, ce que sont encore les Soudras et les Parias et comment les Rômes sont *Soudras*.

Les Zath sont si bien reconnus dans tout l'Orient pour les aînés de la race humaine, qu'on dit *Zati-brahman*, *né* Brahme ou Brahme de *naissance ;* que cette expression « *Zata sam-*

ram » ne signifie synthétiquement les *justes*, que parce qu'elle signifie au propre « *nés* de la lune et du soleil, » et au figuré « *nés* avec le souvenir de la *vie* antérieure ; » que, chez les Népaulais, le *Zataca*-mala est le livre des naissances ou des vies antérieures. D'ailleurs, pour que le premier né d'entre les astres, le soleil, servît de type à cet arbre de la science, qui, sous le nom de pari-*zata*, arbre de vie, orna le premier le jardin des dieux, il fallait nécessairement que les *Zath*, ses premiers adorateurs, fussent réellement considérés aussi comme les premiers nés d'entre les hommes. Enfin, selon les Chinois, c'est au pays de Ta-hia que fut composé le livre sacré du lotus de la loi excellente, et qu'un *Zath*, par eux nommé *Zatavana*, le Zath vende ou errant, traduisit les livres sanscrits en langue du Boutan et du Thibet.

Ce pays de Ta-hia est précisément celui que les Romains connurent plus tard sous les noms d'*Aria* et d'*Hénochia*, le haut Mult-an, pays des *anaki* et des *sagia*, des savants et des sages. Quoique pâtres, ces *Zath* étaient jadis si fameux que les livres indiens disent du soleil, puissant *Hari* et dieu des combats, qu'ils appellent *Sram*, et que les Grecs et les Romains nomment *Arès* et *Mars* : « Couvert d'une peau

« de bête, un bâton à la main, et les cheveux
« relevés en *Zatha*, il va au milieu des ombres,
« comme le feu à travers les touffes de gazon. »

Il est donc acquis à l'histoire que les Zath, premiers pâtres et premiers guerriers, sont les premiers nés d'entre les hommes, aussi bien à la vie du corps qu'à celle de l'esprit. La plus forte preuve en est leur état primitif de pâtres, car il est le premier auquel les hommes purent se livrer alors qu'aux premiers jours du monde ils n'avaient ni instrument pour labourer la terre, ni outils pour y creuser des mines. La force et le courage qu'ils durent déployer pour dompter les animaux avec lesquels ils avaient à lutter d'abord corps à corps, le besoin qui les poussa à les soumettre et le plaisir qu'ils éprouvèrent à les apprivoiser, les rendirent à la fois guerriers et artisans. Pâtres, ils étaient monades, c'est-à-dire solitaires, parce qu'ils marchaient seuls par famille avec leurs troupeaux, devenus guerriers et errant ensemble par tribus pour chercher aventure, ils furent nomades; et c'est de là que les Rômes s'appellent eux-mêmes encore aujourd'hui ***Rom-muni.*** Dans leur état de pâtres et de guerriers, ils cherchaient les moyens de charmer leurs loisirs; et, comme ils n'en trouvèrent pas d'autres que le chant et la danse, ils inventèrent

des instruments dont ils purent s'accompagner; comme aussi c'était par monts et par vaux qu'ils s'en allaient paissant leur bétail au milieu de leurs *lyri* ou montagnes, tout porte à croire qu'ils ont inventé cet instrument dont Apollon, berger chez Admète, charma le premier les troupeaux, et qu'on appelle la lyre; comme enfin, pour prendre leurs ébats, ils se prenaient par la main et formaient des *kol*, c'est-à-dire des chœurs ou des rondes, ils devinrent danseurs, *bari-guri* ou *cory-bas*. Il ne faut donc pas s'étonner que les Rômes, qui sont un mélange de Zath, de Mèdes et de Bodhas, soient restés en Europe ce qu'ils étaient aux Indes, artisans et artistes; mais il serait complétement faux et déraisonnable, à l'aspect de la misère qui les couvre, d'en vouloir faire des *Parias*. Aussi ceux-là seulement sont tombés dans cette erreur qui ne jugent que sur les apparences; et ils y sont tombés parce que, depuis les institutions brahmaniques auxquelles ils sont antérieurs, comme le fait à la fiction, la vue à l'idée, Boudha à Brahma, les artisans *Ts'oud* tartares ou *Soudras* indiens, fils de Brahma, réduits plus tard en servitude par le code de *Manou*, comme le furent en Egypte par le code de *Ménès* les artisans hébreux, fils d'*Abraham*, dont le dieu est *Manoel*, y sont

maintenus jusqu'aujourd'hui dans un tel état de dépendance et d'infériorité que, malgré toute leur intelligence, ils n'en peuvent sortir que par la révolte. Cependant il y a toute une civilisation de différence entre les *Parias* et les *Soudras* : les premiers sont le type absolu du plus haut point de dégradation et d'abjection auquel puisse jamais arriver la faiblesse et la bassesse de l'esprit et du cœur de l'homme. Auprès d'eux les crétins sont des aigles, et les plus idiots sont des hommes, ce que ne sont pas les Pariah pour les Brahmanes. Quant aux seconds, de quelque profond mépris dont les ait frappés la loi de Manou, il est facile de voir qu'ils ne sont pas moins hommes que ne l'étaient les Hébreux en Egypte.

Selon ce code de Manou, les *Soudras* sont la caste servile; rien ne peut les dégager de cette servilité, pas même l'affranchissement; « car, « dit la loi, qui pourrait les dégager d'un état « qui est leur nature ? Le devoir du soudra est « de servir, et son nom est l'expression du mé- « pris. Qui le tue ne paie pas plus d'amende « que pour un chat ou un chien, un lézard ou « un crapaud. Il peut se louer comme charpen- « tier, serrurier, maçon, peintre, écrivain, mu- « sicien ; mais il lui est défendu d'amasser des « richesses, » et, pour lui en épargner l'orgueil, la loi qui fixe l'intérêt mensuel de l'argent à

deux pour cent pour le brahmane, l'a fixé pour lui à cinq pour cent. « Il peut accomplir les « sacrifices religieux, mais il en doit omettre « la lecture des textes sacrés, et les lui ensei- « gner est un crime. Il ne doit se nourrir que « des restes de son maître et ne se vêtir que « de ses vieux habits. »

Tandis que l'homme des trois castes supérieures peut choisir femme dans les castes inférieures, les *soudras* ne peuvent s'allier qu'entre eux. L'enfant né d'un *soudra* et d'une brahmane est déclaré c'andali (1), comme qui dirait lunatique et réprouvé, comme autrefois en Europe un bâtard. Tandis que, dans le cas de succession, la femme brahmane a quatre parts, la kshatria trois, la veyssiah deux, la *soudra* n'en a qu'une, et l'enfant qu'elle a de son mari d'une des trois castes supérieures n'a droit, serait-il unique, qu'à cette quatrième part. D'ailleurs, si un *soudra* se permet de s'asseoir sur le siége d'un brahmane, on lui brûle avec un fer chaud la partie coupable. Insulte-t-il un homme de caste supérieure? on lui coupe la langue; ose-t-il admonester un brahmane? la loi ordonne de lui couler de l'huile bouillante dans la bouche et dans les oreilles.

(1) Prononcez *tchandali*.

Cette servilité dans laquelle ils sont maintenus est certainement affreuse, mais si elle est la servitude, elle n'est pas l'esclavage, et moins encore le néant dans lequel sont tenus les *Pariah*. Ils sont tenus bons à servir, les *Pariah* sont tenus bons à rien ; qui les tue ne paie que comme pour un chien, qui tue un pariah ne paie rien; ils doivent omettre la lecture des livres sacrés dans leurs sacrifices, les pariah ne doivent pas même sacrifier; ils ne peuvent porter que de vieux habits et ne manger que les miettes, le pariah est condamné à rester nu et à manger les bêtes immondes et les charognes; ils paient six pour cent d'intérêt annuel, le pariah ne saurait trouver de crédit à aucun prix; ils sont désavantagés dans leurs alliances dérogatoires avec les castes supérieures, mais les Pariah ne pourraient jamais être l'objet d'une pareille mésaillance. Ainsi le *soudra* n'étant point pariah, le Rôme qui est *soudra* ne peut l'être davantage. Le soudra est serf, mais il n'est esclave ni de l'Etat ni des particuliers. Il ne donne pas, il loue ses services, et c'est à son propre compte qu'il exerce son métier ; enfin il peut posséder, droit que n'a pas l'esclave ; et sa personne est protégée contre son maître, qui ne doit pas le châtier injustement. Il est si peu esclave de l'Etat que

l'émigration, si sévèrement interdite aux autres castes, lui est au contraire permise. En effet, tandis que la loi ordonne expressément à tout homme qui, étant deux fois né, a été investi du cordon sacré, de ne pas sortir des Indes et d'habiter de préférence de l'Hymalaya au Mont-Vindhya, elle laisse au soudra la faculté d'aller gagner sa vie dans tous les pays du monde. Ainsi, même après leur asservissement par les institutions brahmaniques, les Soudras ont toujours pu sortir des Indes; brahmanes, ils s'y seraient refusés, parias, ils n'auraient même pu y songer; le brahmane et le paria tenant aux Indes, l'un, comme l'aigle à l'air, l'autre, comme le reptile au limon.

Mais, bien que maintenus dans une position servile et dégradée par les institutions brahmaniques, il ne s'ensuit pas que les Soudras aient toujours été réprouvés et jugés inaptes à la guerre, à l'administration, au gouvernement ; il ressort même du livre de Manou qu'il y avait en son temps non-seulement des villes gouvernées par des rois *soudras*, mais aussi des territoires entièremeni habités par des *Soudras*, comme l'est encore aujourd'hui le pays des Mahrates. En effet, les Zath qui, eux aussi, étaient soudras, s'étaient constitués en un Etat dès la plus haute antiquité ; et tout porte à

croire que ce fut après bien des siècles que, par suite de leurs querelles, ils furent soumis à la famille d'Hastinapour. Alors, ainsi que nous l'avons dit, ils occupaient le haut Multan avec les Meydes et les Bodhas. Le pays fut partagé entre eux; une partie fut concédée aux Mèdes, une autre aux Zath. Des villes se fondèrent, et la vallée se civilisa. Parmi ces villes, on pourrait indiquer Balk, Caboul, Peshour, Cas'mir, Delhi, Mythra et Magada, puisque si c'est là que s'établirent les *Anaki* de Tartarie et les *Inaka* de l'Inde, c'est de là aussi que sortirent les *sakia* et les *sagia*; il est aussi permis de supposer, les Mèdes et les Bodhas ayant gardé pour eux le haut de la vallée, que les Zath se retirèrent d'abord dans la partie inférieure, qui porte seule aujourd'hui le nom de Mul-tan et que, plus tard encore, ils furent obligés de la quitter pour aller s'établir au sud, dans le delta du Sind, et à l'est, dans le territoire d'Agra, dont ils occupent aujourd'hui toute la contrée, située entre Thana, Sour et Lahore.

Quoi qu'il en soit, cette soumission des Zath, ce partage de la vallée, cet établissement des Zath sur les rives de la Gemma et dans le delta du Sind, semblent n'être que les résultats de la conquête des Brahmanes. Jusque-là, adonnés

à la garde de leurs troupeaux et se livrant, comme leurs frères du Thibet et de la Tartarie, à l'exercice de tous les métiers, les *Zath*, principalement musiciens et danseurs, comme les *Basigurs*, s'en allaient au son du neï, de la kobza et de la *mogada*, rois pour eux des instruments, chanter aux Bodhas et aux Mèdes, *manassa* et *t'shoud*, c'est-à-dire cultivateurs et artisans, la paix, la joie et l'amour. Peu leur importait des demeures fixes (sala), des habitations couvertes (stré-kaïa), la terre était à eux, puisque partout l'on y aime la danse, la musique et le chant. Voulaient-ils de l'espace? il était vaste ; un beau ciel? il était bleu ; de la chaleur ? elle était grande : que pouvaient-ils désirer de plus et espérer de mieux au delà des sources des *Panc'ab* ? ils n'y eussent trouvé que sauvagerie et ténèbres. Au delà des Tagh tout est de glace, au delà des Ghât tout est de feu. Hommes de la nature, ils vivaient avec elle, et ils étaient heureux, comme ils le seraient toujours et partout où l'ordre liberticide n'interviendrait pas violemment entre elle et eux. Dans leur reconnaissance pour *Adon*, le soleil, leur père et leur dieu, ils lui offraient en esprit la vie du chevreau ou du bouquin, du *iagu* ou du *mandu*, dont ils allaient manger la chair pour sustenter leurs corps après une longue

fatigue. Soit dit en passant, c'est ce *iagu* et ce *mandu*, emblèmes pour eux de l'ardeur des sens, comme le Meyde ou *Mende* était l'expression de l'ardeur au travail, que dès leur première descente vers les contrées du sud-ouest, les Pélasges apprirent aux Grecs à chanter dans leurs *tragédies*, et que les Égyptiens honorèrent au point d'appeler de son nom *Mendès* la ville où ils lui dressèrent un temple. Travailler pour jouir, aimer pour multiplier, telle était la vie des Zath; et elle ne pouvait être autre sous ce riche et puissant climat des Indes, où la nature est si prodigue qu'elle n'a que faire du secours de l'homme, où l'homme est tellement favorisé de la nature qu'il peut, au besoin, se passer du secours des arts, où la nature et l'homme ont un besoin constant d'expansion, et où tous deux ils semblent n'être que pour féconder et produire.

Telle fut longtemps leur vie; mais, nous l'avons dit, tout porte à croire que, mêlés aux Meydes et aux Bodhas, ils finirent par se livrer à leurs travaux, puisque, sous leur nom de Rômes, ils les exercent encore aujourd'hui en Europe. En effet, s'ils ne creusent pas la terre pour y chercher, comme les Meydes, l'argent et l'or, comme eux du moins ils travaillent les métaux, le fer et le cuivre et cherchent l'or

dans le sable des rivières; s'ils ne cultivent pas non plus la terre comme les Bodhas, pour y semer du blé, comme eux pourtant ils en étudient les simples pour en composer, comme eux, des philtres enchanteurs, dont les uns sont des breuvages salutaires et les autres de subtils poisons. C'est donc des montagnes, *tagh* ou *togh*, des pays d'Aria et d'Hénochia, c'est donc des montagnes plus hautes encore, *Tangh* ou Tanghut, du haut Thibet ou Boutan, enfin c'est donc du haut pays ou Taghorma du Multan qu'il est dit au livre de Job (1) : « Certai-
« nement l'argent a sa veine et l'or un lieu
« d'où on le tire pour l'affiner; car l'homme
« met fin aux ténèbres, en sorte qu'il recherche
« le lieu de toutes choses, même les pierres
« précieuses dans l'ombre de la mort. C'est de
« là que sortent le *pain*, la poudre d'or, l'onyx
« et le saphir. — Les jeunes lions n'y ont point
« marché, les vieux lions n'ont point passé par
« là. L'homme y met sa main aux pierres les
« plus dures et renverse les montagnes jusques
« aux fondements. »

On est d'autant plus porté à le croire, que la légende de Job n'est qu'une allégorie de l'opulence et de la misère où s'élève et tombe

(1) Ch. 27, v. 7, 8, 9.

l'homme qui s'évertue à fatiguer la terre, et que le nom même de Iob, par lequel les Hébreux ont caractérisé tous les jébusiens, fait suffisamment allusion à ces anciens terriens de la terre *Ebhu* du Boutan pour n'en pas douter. Aussi, lorsque la légende ajoute : « *L'homme* « *fait passer les ruisseaux à travers les rochers* « *fendus* », est-on en droit de se demander si ce n'est pas à l'homme, au Meyde, plutôt qu'au dieu *Zab*, qu'il faut attribuer l'écoulement des eaux qui faisaient jadis une vaste mer, un brillant miroir de cette vallée riante et profonde, qu'arrose aujourd'hui le Jilum, et dont la capitale a conservé le nom de *Cash-mir*.

Quoi qu'il en soit, les Meydes furent les premiers *tubal* ou forgerons et les Bodhas les premiers *sémites* ou cultivateurs de *semences*, blé ou orge, riz ou dora ; et les rapports des Zath avec eux sont suffisamment établis par la langue des Rômes. En effet, s'ils nous appellent *gac'ni* (villageois) avec le sens de païens, c'est que leur *gac'o* ou village (pagus) n'est autre que le gac'an des Mog-gols; d'ailleurs, leur homme spirituel *kuduk*, son intelligence *os'ak*, son savoir *jana* étant pour les Moggols : la sagesse, la vue, la science, ces analogies font naturellement supposer qu'ils ont dû vivre ensemble ; etce qui peut induire à faire de cette présomp-

tion une certitude, c'est que, aux temps antiques, les fils n'étant disciples que de leurs pères et les disciples se disant fils de leurs maîtres, les premiers disciples ou *c'abi* (1) des Moggols sont assurément les fils ou *c'abi* des premiers Rômes.

Sans doute les montagnes du Caucase sont assez hautes pour être un *Taghorma*, et elles recèlent assez de métaux pour qu'on en ait exploité les mines dès la plus haute antiquité ; mais là n'est pas le Togharma biblique, là n'est pas le premier séjour des *Tubal*. Ces premiers affineurs de métaux, ces premiers forgerons étaient les Meydes, qui habitaient où nous les avons vus, au nord-ouest du Multan et jusqu'au Taghorma thibétain. C'est chez eux et non chez les *Chalybes* du Caucase que se dirige, plus tard, l'intendant d'Abraham pour chercher une épouse au fils de son maître; et c'est à Paddan *Haran*, c'est-à-dire à Aram, sur le Padda ou grand Gange qu'il s'arrête, quand il l'a trouvée. C'est chez les Bodhas que vint habiter Jacob, près de Laban, son oncle, et c'est de chez eux qu'il rapporta en Judée le livre ou parole de la science astronomique, dont *Laban* lui-même est le *labeon* ou génie

(1) Prononcez *tchabi*.

qui en fait la voix; enfin ce sont les Zath qui ont conservé chez les Hébreux ces charmes de la parole, ces *dharamas* indo-tartares dont les Grecs ont fait des *drames*, et qui consistent, comme nous l'allons voir, à changer le fait en fiction, la vérité en fable, les astres en héros, les héros en dieux, les héros et les dieux en hommes, par la substitution de l'allégorie de l'imagination à l'autogorie du bon sens.

Après avoir fondé la science, les parfaits, *Anaki* et *Ianak*, ne tardèrent pas à en connaître le prix, car partout où ils la portaient, ils devenaient les chefs des peuples ignorants, grossiers, sauvages qu'elle leur aidait à éclairer, à adoucir, à policer. Ils ne furent pas non plus longtemps à comprendre qu'elle leur était un trésor d'autant plus précieux, et qu'il devait conséquemment d'autant plus cacher, qu'ils y puisaient à leur gré richesse et puissance. Ils en avaient composé la cabale, c'est-à-dire les signes, lettres ou chiffres, dessins ou figures, qui en exprimaient parfaitement les choses et les faits, les noms et les nombres, et ils en avaient établi le siége et le sanctuaire dans la plupart de leurs villes, qui elles-mêmes n'en étaient que le reflet. On dirait presque que *Cabul* fut une de ces villes et que les Anaki y avaient caché la *cabale*, comme

sous leur nom d'Anak-ins ils la cachèrent plus tard dans la *Câba* d'Arabie. Car si, comme on le dit, *Abrahm* bâtit cette *cabane* carrée, cette maison *cubique*, avec les matériaux d'Ismaël, c'est qu'avant lui *Brahma* avait créé, à l'aide des phases de la lune, le Tantara ou zodiaque de la terre, dont le carré ou le *cube*, type alors de toute perfection, fait la divinité de *Cyb*-èle.

Quoi qu'il en soit, bien que suffisamment révélée déjà sous les signes, comme l'esprit l'est sous la lettre, ils s'évertuèrent à en révéler non-seulement les noms et les nombres, les choses et les faits, mais encore les lettres et les chiffres, les dessins et les figures. A force d'imagination, ils y parvinrent, et voici en quelques mots bien clairs comment ils s'y prirent.

Le temps et ses subdivisions avaient été caractérisés par les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 21, 36, 70 ou 72, 336, 353 ou 354, 360, 432, et ces nombres exprimaient :

1. La monade indivise, l'individu solitaire, l'astre solaire et lunaire, la zône diurne et nocturne, l'éternité du temps, l'infini du monde.

2. Le duel divisible, haut et bas, sus et sous, feu et eau, lumière et ombre, éther et air, mâle et femelle, soleil et lune, homme et

femme, les deux *vers* ou versants et les deux stiques ou vers du distique de l'Univers, les deux heures ou destins, bonheur et malheur des hommes.

3. L'amazône ou ensemble des trois zônes sidérale, lunaire et solaire, qui sont les trois *Touts* éternels et simulent pour la terre la trinité apparente du ciel.

4. Les quatre temps, les quatre vents ou voix, les quatre sons ou airs, les quatre points des solstices et des équinoxes, les quatre branches croisées de la lumière du temps, les quatre points cardinaux, les quatre semaines lunaires, les quatre métaux, etc.

5. Les cinq planètes, les cinq sens.

6. Les six saisons ou temps composés de deux mois luno-solaires liés ensemble et pendant lesquels la nature compose, mûrit, décompose tout ce qui est de la terre.

7. Les sept étoiles du pôle, les sept nuits sidérales d'où naissent, pendant l'aphanisme lunaire, les sept jours de la semaine.

9. Les neuf mois de gestation humaine et astrale, parce que, après avoir été conçu le 25 mars, lorsqu'à sa sortie de la mort de l'hiver il entre dans la vie du printemps, le soleil renaît comme l'homme, neuf mois après, le 25 décembre, à minuit.

10. Les dix *ki* ou kans, décans ou décades qui divisaient le mois solaire en trois parties de dix jours et l'année en trente-six mois de dix jours ou en dix mois de trente-six jours; les dix premiers arcs du ciel, les dix premiers signes du zodiaque.

12. Les douze signes zodiacaux, les douze mantara ou formules du zodiaque, les douze manses de la lune et du soleil, les douze grandes constellations du Tantara, les douze mois du zodiaque de *Tentyra.*

21. Les vingt et une nuits de phanie ou de clarté lunaire, après lesquelles il y a aphanisme, obscurité par absence de lune.

24. L'ensemble des douze mois solaires et des douze mois lunaires et des vingt-quatre heures du jour.

36. Les trente-six décans ou décades de l'année.

70. Les soixante-dix éléments temporels dont se compose l'année.

336. Le nombre des jours de l'ancienne année lunaire, composée des vingt-huit jours, des quatre semaines du mois ou des quarante-huit semaines lunaires multipliées par douze.

360. Le nombre des jours de la nouvelle année solaire, composée des trente-six décades de l'année multipliées par dix.

432. La somme des quatre âges ou des quatre temps, produit de la multiplication des trente-six décades solaires par les douze mois lunaires.

Possesseurs du sens propre, autogorique, réel, de cette cabale, les sages, ***sakia*** et ***sagia***, lui imposèrent un sens autre ou allégorique, idéal, et lui firent exprimer pour le vulgaire :

1. L'homme ou la femme du ciel, le menin ou la ménie des astres, le poëte ou la muse du temps, le dieu de la lumière ou la déesse de la clarté, et ils leur donnèrent à chacun d'abord dix, puis douze principaux noms correspondants à chacun des dix et des douze signes zodiacaux.

2. L'empirée en haut et l'empire en bas ; l'Elysée et le Tartare, le Paradis et l'Enfer, le royaume d'Ormuzd ou d'Osiris, séjour du Bien, et le royaume d'Ahriman ou de Typhon, séjour du Mal, la demeure des ***sours*** et des ***assours***, des astres et des ombres, des héros et des hommes.

3. La trinité réelle de Dieu, les trois personnes évidentes de cette trinité : l'air ***brah***, le feu ***siv***, l'eau ***vis'***, déifiés en Brahma, Siva, Vis'nu.

4. Les quatre grands livres du temps, les

quatre grands messagers de la lumière du monde, les quatre grandes voix des astres, les quatre grands prophètes du ciel, les quatre bras de Brahma, Siva et Vis'nu.

6. Les six jours ou temps de création pendant lesquels Vis'nu, Brahma, Siva, produisent, vivifient, mûrissent toutes choses et pendant lesquels aussi *Brahma*, *Siva*, *Vis'nu*, créent, détruisent et recomposent toutes choses.

7. Le char de la lune et du soleil, le char d'Hénoch et d'Apollon, les sept chevaux qui traînent le char de *Suria*, comme les sept nuits de l'aphanisme de la lune traînent après elles les sept jours du soleil.

9. Les neuf mois de gestation de l'astre (*deva*), de la planète lunaire, de la divine lune, *Devaki*, laquelle ayant conçu le *devas* ou astre *divin*, le *dieu* soleil, le 25 mars, à l'équinoxe du printemps, le met au monde le 25 décembre, à minuit, afin que cet astre ou *devas* solaire, que ce dieu Soleil, renaissant pour une nouvelle année, soit à jamais le Divin Sauveur des hommes.

10. Les dix premiers patriarches de la terre, les dix premiers rois des hommes, les dix incarnations de Vis'nu, les dix commandements

de *Bouddha*, qui est *Daboud* ou David, et de *Manu*, qui est *Manoel*.

12. Les douze nouveaux patri-arches, les douze grands dieux du ciel, les douze tables de la loi, les douze travaux d'Hercule et de Rama.

36. Les trente-six kabires ou nautonniers des trente-six *karabies* ou nefs du temps, subdivisés en douze, six, trois, selon les mois, les saisons, les zônes.

70. Les soixante-dix goupils, nourrices de Buddha, dont Phrygiens et Hébreux firent les soixante-dix membres de la famille d'*Hecube* et de *Iacobe*.

336, 360, 432. Les vertus ou qualités, les vices ou défauts qui président à chaque jour, qui caractérisent chaque étoile et chaque homme; qui, influant sur chaque astre *devas* ou *soreh*, en font des dieux et des héros bien ou malfaisants, et qui, influant sur les hommes, en font des saints et des parfaits, des héros et des dieux.

Multipliant ensuite 360 et 432 par autant de dixaines qu'il leur plut, ils donnèrent au monde jusqu'à 3,600,000 et 4,320,000 ans d'existence; le temps, dont le *spirite* ou esprit est l'éther, étant éternel, ils le représentèrent sous la forme d'un serpent qui tourne éternel-

lement en *spirale* et dont chaque spirale forme un anneau et compte les révolutions diurnes, hebdomadaires, mensuelles, annuelles, cycliques et séculaires de l'éternité ; le fleuve étant par ses méandres comme le serpent par ses spirales, et le temps étant comme un fleuve qui coule sans cesse, emportant avec lui les éléments qui le constituent, ils donnèrent à ce serpent, hydre ou fleuve, trois, sept, quatorze et vingt-huit têtes, selon qu'ils voulaient exprimer les trois zônes, les sept jours, les sept nuits et les vingt-huit nuits lunaires; chaque étoile étant un nome, une monade, ils en firent le numéraire et la monnaie de *Brahma*, d'où l'on comprend déjà comment *Abrahm* était riche en or ; les étoiles étant les signes et les singes ne parlant pas autrement que les étoiles, ils firent des singes le signe des étoiles, les donnèrent pour compagnons au soleil Rama et les vouèrent à la vénération des hommes. Le zodiaque étant comme une forêt (nemus) dont chaque étoile est un arbre, ils firent de cette zône sidérale (nama) la forêt des cieux, forêt de Némée et de Calydon, dont *Rama* est le sanglier et *Suria* le lion, et de chaque signe zodiacal une bête de cette forêt; les pôles de cette forêt étant tour à tour dans l'ombre et le froid de l'hiver et dans la lumière et

la chaleur de l'été, ils caractérisèrent le tropique septentrional par la chèvre et le bouc et le tropique méridional par le lion et l'éléphant; et la chèvre de Siva et le lion de Vis'nu furent pour eux le symbole des deux hémisphères du monde.

Quand ils eurent ainsi divinisé toute la nature physique et morale, quand ils eurent ainsi, en la personnifiant, spiritualisé la matière et matérialisé l'esprit en donnant des formes à toutes les abstractions, ils composèrent des livres, des légendes sur tous ces personnages imaginaires; et, le temps et l'ignorance aidant, le monde, qui ignorait les faits, crut aux fictions, et la superstition se propagea de siècle en siècle, de foi en foi, chez tous les peuples de la terre.

Cependant tout ceci ne s'accomplit ni sans bruit, ni sans résistance, et il ne fallut pas moins de guerres et de sang pour asseoir ces mensonges sur les bases où ils reposent depuis près de sept mille ans, qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour les renverser. Quoi qu'il en soit, bien que les parfaits, *Anaki* ou *Ianak*, n'aient pas attendu cette subversion d'idées pour sortir de leur pays, tout fait préjuger néanmoins qu'elle leur fut une nouvelle occasion d'en sortir; nous pourrions donc les suivre dès à pré-

sent dans leurs lointaines périgrinations autour de la terre, mais afin de montrer que les Rômes, Zath et Pali n'étaient ni moins sages, *sakia* ou *sagia*, que les Bodhas et les Meydes, ni moins habiles qu'eux dans l'art de la fiction ou de l'allégorie, nous allons encore, avant de marcher sur leurs traces, expliquer en quelques mots le nouveau mythe dont ils sont les auteurs et dont la morale fait depuis trois mille ans la plus belle religion des Indes.

Vers le onzième siècle avant notre ère, les Zath étaient déjà retirés dans la *Duab* ou Mésopotamie, d'entre la Gemna et le Gange. Dans leur besoin d'un Dieu, et n'en trouvant pas, ils en firent un du soleil, qui, pour eux, est l'astre des besoins, et le nommèrent Isa-Kris'ten, parce que sa lumière est brillante comme l'or, pure comme l'air, est diaphane comme le cristal. Ils le font concevoir par Maha Maria, la grande Marie, mer ou océan céleste qui contient la lumière du monde, et le font naître de la planète ou déesse lune Devaki, laquelle le mit au monde le 25 décembre, à minuit, dans la ville de Mythra, sur les bords de la rivière, qui, pour ces raisons, fut nommée *Iemna* et *Gemna*, de la Nuit et de la Naissance. Selon eux, quand il naquit, une gloire céleste illumina ses parents et son berceau, comme le

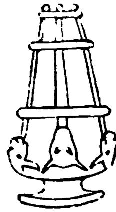
soleil éclaire les astres à l'antipode, quand il va sous l'horizon ; les chœurs des *Devatas*, astres ou anges, pasteurs des hommes, firent retentir autour de son berceau les divins concerts de leur sublime harmonie, comme chanteront les pâtres des troupeaux autour du berceau de Jésus ; sa naissance inspira des alarmes aux tyrans comme en inspirera à Hérode celle de Jésus; dans la crainte de le laisser échapper, Komsa, son oncle, et roi des Zath, comme Hérode le sera des Juifs, ordonna de massacrer tous les nouveau-nés ; le massacre eut lieu, mais il ne put atteindre celui qui devait être le Sauveur des hommes, parce qu'il est l'astre Devas ou Dieu du monde. Pour le cacher à l'Hérode, roi du pays, ses parents le transportèrent à Gokal, ville des vaches, comme ceux de Jésus le transporteront dans les pâturages de Goscen, pour le soustraire au Komsa de la Judée ; il vécut là, retiré chez les Pâtres, comme Apollon chez Admète, et, comme lui, il leur enseigna à jouer de la flûte ; rentré plus tard à Mathura, comme Jésus à Jérusalem, il y étonne comme lui, par sa science et ses miracles, et l'amour qu'il inspire lui fait comme à Jésus de nombreux partisans; mais sa royauté est contestée, comme doit l'être un jour celle de Jésus, et il meurt en croix, sur cette même

croix, où, mille ans après, Jésus doit mourir. C'est alors qu'il laisse ses instructions à Ariun, son bien-aimé, comme Jésus-Christ a laissé les siennes à Jean, qu'il appuie sur son cœur.

La morale dont les Zath embellirent ce mythe en fit bientôt la plus belle de toutes les doctrines de l'Inde, comme ce mythe en était lui-même le plus beau. Importée au Cashmire, elle y eut ses prêtres et son temple; et ce temple de Stawa, perfection de Buddha, fut le modèle du temple de Salomon, perfection de David.

Maintenant que nous avons établi suffisamment de rapports entre les pays et les peuples d'au delà et d'en deçà le Sind, du sud au nord, de l'est à l'ouest, des Tagh de Tartarie aux Ghât de l'Indoustan, pour piquer la curiosité et stimuler l'intérêt du lecteur, nous l'engageons à nous suivre et à marcher avec nous sur les traces des Rômes. Pour peu qu'il tienne à apprécier la justesse de nos assertions, il nous suivra, car pour le mieux mettre à même de reconnaître les Rômes là où nous les rencontrerons, nous lui promettons de nous faire leur interprète et de lui donner, mieux qu'ils ne pourraient le faire, le sens propre de quelques-unes de ces merveilleuses légendes qui,

par eux, nous sont venues de Judée, d'Egypte, de Colchide, de Grèce et d'Italie. Comme jusqu'ici nous n'en avons jamais connu que le sens figuré, sous lequel elles perdent tout leur intérêt, nous espérons le leur rendre en les dépouillant de l'allégorie dont les sages les ont couvertes comme d'une saie, et nous serons d'autant plus heureux de mettre à nu la vérité qu'elles cachent, la science qu'elles renferment, vérité qui ne doit plus être sous le boisseau, science qui ne doit plus être un mystère, que nous offrirons ainsi au lecteur un agréable avant-goût du Livre de la Parole.



CHAPITRE III.

LES ROMES-PÉLASGES

EN MŒSIE ET EN GRÈCE.

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Si nous avons attendu jusqu'ici pour marcher sur les traces des Rômes partout où, depuis la

création des siècles et l'invention du *Mandala*, ils ont pu porter leurs pas, leur science et leur sagesse, leurs arts et leur poésie, leur *Tantara* ou zodiaque, leurs *mantara* ou formules et leur *dharama* ou légendes, c'est que nous avions besoin de trois dates au moins assez probables pour que la critique de nos historiens ne pût les nier sans se compromettre.

La première de ces dates est celle de la création du *mundala*, résultat des calculs du temps, celle de la confection de la *rasaï-sita* ou du tracé des lignes du zodiaque; la deuxième est celle du schisme opéré par l'allégorie que l'imagination des brahmanes ou idéologues substitua à l'autogorie dont le bon sens des premiers boudhistes ou réalistes avait appelé et nommé toutes choses; la troisième est celle de l'avènement de la doctrine des Zath et de la naissance du mythe d'*Isa Kristen* sur lequel elle se fonde. Nous avions besoin de ces trois dates pour donner raison : 1° de l'époque fixée par les Hébreux à la création du monde et des plus anciennes émigrations des Scythes et des Pélasges vers le sud et l'ouest de l'Asie ; 2° de cette guerre des *Curi* et des *Pandi*, Zath et Meydes, fils du soleil et de la lune, la plus an-

cienne dont il soit fait mention dans les annales du monde, de la vocation de ***Brahma***, au nom duquel elle se fit, et de celle d'***Abrahm***, qui en sortit victorieux ; 3° de la construction des temples de ***Salomon*** et de ***Salamine***, l'un sur le champ de l'***Eubusien***, l'autre sur le territoire de l'***Eubée***, de la propagation et de l'avènement définitif de la doctrine et du mythe des Zath en Occident. Nous avons tenu à donner raison de ces faits pour mieux faire sentir au lecteur comment les Rômes, ne croyant plus à rien pour avoir cru à tout, ne sachant plus rien pour avoir connu tout, ne possédant plus rien pour avoir dominé tout, sont néanmoins en état, par leur langue, de lui dévoiler toute la science que revoilaient mystérieusement les mythes du passé et tous les mythes que revoile encore de mystères la théologie du présent. Quelle que soit donc l'époque à laquelle ils sortirent de leur berceau pour courir le monde, elle nous est indifférente, et nous jugeons d'autant plus inutile de la préciser, qu'elle s'établira d'elle-même. En effet, qu'ils aient fait ou non partie des premières émigrations des Scythes, que, victimes de la guerre des ***Curi*** et des ***Pandi***, ils aient quitté leur pays en fuyards, ou que, missionnaires de leurs nouveaux mythes, ils n'en soient sortis

que pour aller en propager la doctrine, c'est ce que constatera leur langue partout où ils se seront fixés ; et d'ailleurs, en ne les suivant qu'à cette dernière époque, elle remonte encore assez haut dans le passé pour que leurs traces y soient encore fraîches et que nous puissions les reconnaître à l'empreinte de leurs pas.

A l'une ou à l'autre de ces époques, les Rômes, mélange de Bodhas, de Zath, de Meydes, descendent de leurs montagnes, passent les fleuves et les rivières et sortent de leur pays.

Les Bodhas, sémites ou semeurs, et manassas, ou médecins, furent dits fils de *Sem*, parce que leur intelligence leur fit découvrir, par l'étude du cours de la lune *Sem*, qui est la créatrice *Cérès* et la magicienne *Médée*, l'art de cultiver la terre, d'y semer toute semence et d'en utiliser les simples.

Les Zath, chameliers et pâtres, et *magha*, mages ou guerriers, furent dits fils de *Cham*, parce que leur intelligence leur fit découvrir, par l'étude du cours du soleil, *Cham*, qui est le créateur *Phal* ou le guerrier *Pallas*, l'art de manier le pal ou l'épieu, et le trait *ou* la lance pour vaincre et apprivoiser, élever et civiliser, conduire et dominer les bêtes et les hommes.

Les Meydes, *iébusiens* ou terriens et *mendaga* ou marchands, furent dits fils de *Iaphet*, parce

que leur intelligence leur fit découvrir par l'étude d'*Ebhu*, terre, qui n'est pas moins celle de Japha ou de Java que celle du Thibet, l'art de l'ouvrir ou de la creuser pour y chercher le fer et le cuivre, l'argent et l'or, le diamant et les pierres précieuses.

Si ces trois peuples, Bodhas, Zath, Meydes, personnifiés en Sem, Cham, Iaphet, ont été dits fils de Noé, c'est qu'ils sont fils des œuvres de leur esprit (Noos) et de leur intelligence (Noès); et si Noé les a mis dans son arche, c'est que Noé est au monde ce qu'est à l'homme sa cervelle, le vase de la lumière où sont enfermés la lune, le soleil et la terre, comme la cervelle est le vaisseau de l'intelligence où l'homme enferme toute vérité et toute science que la lune, le soleil et la terre lui dévoilent. C'est de ces trois peuples qu'il est dit : « Salomon surpassait en sagesse Ethan, Calcol et Darda. »

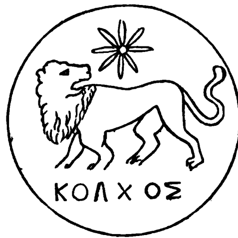
Comme ils ne quittèrent pas leur pays isolément, un à un, ou par familles, mais par tribus et par peuplades, tout porte à croire qu'il y avait parmi eux des paysaus (*gani*), des artisans, *t'soud* et *soudras*; des musiciens, *hani* et *luri*, des savants, *curi*, des érudits, *cari*, des docteurs, *akcuri*, des inventeurs, *macari*; que, maîtres en l'art de supputer (*putha*), ils en avaient les livres (puthi); que possesseurs de la

science, *vata*, ils avaient leurs *vates*; qu'il était parmi eux des sages, *sakia* ou *sagia*, et des parfaits, *anaki* ou *ianaka*, et que les sages et les parfaits, leurs chefs, étaient les gardiens de leur *argah*, arche ou principe traditionnel des choses, les conservateurs des formules du *Tantara* et les propagateurs des *dharames* ou légendes. Tout porte également à croire qu'il en était beaucoup de Balk, de Caboul, de Cas'mir, de Peshour, de Kirki, de Varsha, d'Aram sur le Padda ou grand Gange, de Siddi, de Lodian, de Lahdan, de Zath-pur, de Jeth-ri, de Dina, de Rehuel et du canton de Dan ; il est même probable qu'il en était aussi de Hava, de Tatta, des deux Rama et de Candie, aujourd'hui Ceylan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient tous Indiens ou Tartares, Meydes ou Mendes, Bodhas ou Thibétains, Zath ou Pali, et que parmi eux se trouvaient des gog du Gujurat et des magog de Moggolie, des surahéni du Multan et des esséni du Taghorma, des mantchous du Maha-cattay, des bar-iésu du Népaul, et enfin des Romnia des deux rives de l'Indus. C'est ce que vont prouver suffisamment et la géographie des pays qu'ils ont les premiers civilisés, et où nous allons les suivre, et l'histoire même des peuples qui les ont supplantés et détruits, et, mieux que tout peut-être, l'interpré-

tation qu'eux seuls peuvent donner de certains faits des plus importants, dont la connaissance nous est d'autant plus précieuse qu'ils nous montreront l'histoire là où nous ne voyons que des fables, et nous dévoileront la fable de ce que nous croyons l'histoire.

Parvenus de montagne en montagne jusqu'à celles qui relient la mer Noire à la Caspienne, ils les appellent *Cauk-ase* et *Togh-arma*, parce qu'elles sont, comme les *kouk* du *Tagh-orma* tartare, les *sources* de nombreux courants et de fleuves considérables, et donnent au pays le nom d'*Aram* ou d'Arménie, en souvenir de leur pays d'*Aram* sur le Padda ou grand Gange. Qu'ils l'aient ou non trouvé habité, toujours est-il que l'on y vit depuis, et sous les mêmes noms, toutes les peuplades du haut et du bas Mul-tan, des pays de Caboul et d'Agra, du Sind au Gange. En effet, ici, au nord, ce sont des *héniochi*, observateurs, comme les Meydes, du char d'*Hénoch* ; des *sani*, inspecteurs, comme les Indiens, des sept *sania* ou étoiles de ce char, et des síraheni, adorateurs, comme ceux du Mul-tan, des astres (*sir*) et du soleil (*suriah*): là, à l'est, sont des *Zath* et des *Rômes*, et à l'ouest des *abassi*, des *lesguis* et des *kirkis*; partout des Indiens et des Tartares, des *curi* et des *ziagisi*, savants et flammines, qui se font

leurs guides et leurs prêtres; des dandari et des anak, qui se font leurs chefs (*saki* ou *zaki*). Les Zath sont établis à *Zitta*, sur le mont Amanus; les Rômes se sont retranchés sur un *territoire* escarpé qui, jusqu'aujourd'hui, a conservé leur nom à la ville de *Ertz-roum*; que si depuis l'on en a fait une *arx Romanorum*, c'est qu'avant d'être fortifiée de mains d'hommes, cette ville l'était déjà par la nature, et que tout lieu élevé (*aretz* ou *herthum*) est, comme l'*Herz*-Govine de l'Autriche, une forteresse, une *arx* naturelle. Les *Kirkis*, aujourd'hui *Circ*-assiens, donnent à leur pays des bords de la mer Noire le nom de *Kerk*-ope, parce que la terre s'y arrondit en cercle autour de la mer, et c'est de là que les Grecs l'ont appelée *Colch*-ide ou Kol-pos. Ces *Kirkis*, comme ceux de la Tar-





tarie, semblent avoir pris ce nom de *Kirki*,

ville du Kusch, où ils se seraient instruits dans la science astronomique, et d'où ils auraient rapporté le cercle de leur zodiaque, pareil encore aujourd'hui à celui des Mantchous et des Thibétains. En ce cas, leur nom indien signifiant *pieux*, parce que la piété (kirka) originelle consistait dans l'observation des signes et dans l'observance des dix lois écrites sur les douze signes du Zodiaque, il n'est pas étonnant que la Colchide ait été le séjour des *dioscures*, savants en l'art des astres, qui alors étaient les dieux, ni non plus que l'un d'eux, sous le nom de *Kekrops*, ait fondé Athènes, et moins encore que les Romnia des deux rives et du delta du Sind, Meydes et Indiens, aient peuplé la Sindikie du Pont, du Caucase à la mer d'Azof.

Quoi qu'il en soit, tous ces peuples étaient, comme au Mul-tan, semeurs, pâtres et mineurs; ils cultivaient le blé et la vigne, paissaient des moutons et des chèvres, et forgeaient les métaux. Ce sont ces derniers, *t'soud* et *soudras* indo-tartares que les Hébreux ont appelés *Tubal*, les Grecs *Chalybes*, et dont ceux-ci ont fait des cyclopes. Tous ces peuples connaissaient les astres et leur cours, la terre et ses entrailles, les simples et leurs vertus. Ils étaient tous astronomes, agriculteurs et médecins, et c'est du milieu d'eux que sont sortis pour les

Grecs les types de *Circé* et de *Médée*. Tous ces peuples aimaient le chant, la musique et la danse; ils chantaient les astres, les mois, les saisons du temps; ils en imitaient par leurs danses le cours et les révolutions, et c'est à ces Tibariens ou montagnards, c'est à ceux de Dioscure que les Grecs ont emprunté la danse des cory-bas, danse antique des *basi-guri*. Tous ces peuples avaient leur *Arga*, ou arche, qu'ils attribuaient à *Xisuthrus*, et dont le sanctuaire était à *Arguri*, et c'est sur eux que les Grecs ont copié leur *Argo*, qu'ils attribuent à Jason; c'est parce que cet *argo*, expression du dôme de la voûte du ciel, venait avec eux du *Thibet*, voûte et dôme de la terre, que les Hébreux qui l'attribuèrent à *Noé* et l'ont emporté avec eux des monts de l'Arménie, lui donnent le nom de *Thabeth-nah*; mais, nous le verrons, cette arche de Xisuthrus n'est autre chose que le symbole et l'emblème des mesures abstraites du temps, dont le monde est le vaisseau, calculées par l'esprit thibétain d'après les arcs zodiacaux de la triple lumière (xisu-thrus) sidérale, lunaire et solaire de l'univers.

En effet quand, sous la conduite de leurs archæ-*anacs*, les Rômes, Sindes, Torètes et Dandari, apportèrent avec eux du *Tagh-orma* thibétain au *Togh-arma* caucasien le tarot, *vat-ang*

ou corps de la science indienne, et l'*argah*, ou arche du Mul-tan, ils déposèrent l'un à *Naks-evan* et l'autre à *Arg-uri*. Si les Arméniens ont fait de la première de ces villes celle où Noé construisit l'arche, et de la seconde celle où il en descendit, c'est que l'une est la Nuit, *Eve* ou mère de la lumière (*argur*), qui civilisa l'Arménie, comme le Mul-tan est la racine de la science (*vata-mula*) qui civilisa les Indes; et que les Arméniens, ignorants de leurs origines, ont fait de ce corps de la science indienne un roi, sous le nom de *Vakt-ang*, auquel ils attribuent leurs chroniques. Mais les proportions conservées par la tradition à l'arche de Xisu-thrus suffisent seules à démontrer qu'il n'est autre que le vaisseau du temps lunaire, de cette lune *argentée*, toujours appelée *arg* par les Arméniens.

En attendant qu'un de leurs *Anak* nous confirme tout à l'heure, en Thessalie, la justesse de cette assertion, et que, plus tard, un de leurs Anakins, iébusien ou *zath*, nous en donne, en Judée, une solution définitive, laissons les Rômes descendre de leurs montagnes et monter sur leurs pirogues pour aller, sous leurs noms de *Lesguis*, d'*Abas*, de *Kirkis* et de *Sindi*, d'*Indi* et de *Zak-indi*, et, en leur qualité de curi, de cari et de telchins, porter, par terre et par

mer, en Thrace, en Mœsie, en Grèce, en Syrie, dans les îles, en Egypte, en Judée et jusqu'en Italie, la science et les arts, la poésie et la sagesse qui, depuis les siècles, font la civilisation des Indes. Pour donner une idée de ces antiques invasions, du rôle de chacun dans cette première civilisation des peuples méditerranéens, nous ne saurions les mieux comparer qu'aux invasions des différents peuples de l'Europe dans le Nouveau-Monde et à l'intérêt qu'offrait l'Amérique aux gens de tous états, seigneurs et prélats, artisans et commerçants, savants et aventuriers. Descendus des hauteurs du Togharma caucasien et des *Kouk* du Taghorma tartare, tous ces peuples qui s'avançaient du Nord vers le Sud, par l'Orient et l'Occident, étaient pélas-ges, c'est-à-dire maîtres de la terre qu'ils couraient et étreignaient par mer en tous sens.

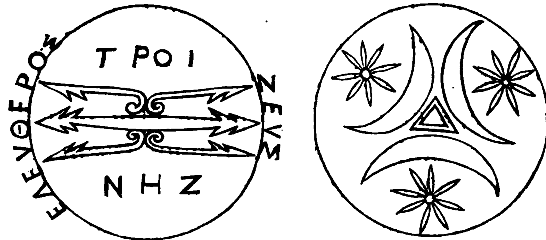
Les Indiens, qui déjà emplissaient la *Sindikie* du Pont, où ils ont fondé *Sinda* et *Sindicus*, aujourd'hui Soudjouk-Kalè, se répandent, les uns en Crimée, en Thrace, à *Lemnos*, et jusqu'en Sicile, où ils s'établissent sous le nom de Zak-*Indi*; les autres, après avoir donné leur nom à la *Bythin*-ie, et à la presqu'île de *Kusik*, en souvenir du Boutan et du *Kesak* de Cashmir, se répandent en Pysidie, en Lydie, en Lycie et

en Carie. Les Dandari, conduits par Dardanes, leur puissant chef, Asti-*Anax* ou *Anak*-mon, s'établissent au bord de la mer, y bâtissent une ville (cale), et donnent à cette ville du bord de l'eau, ou *Cal-issia*, et à son territoire, les noms de Troie et de Troade ; comme ils ont apporté avec eux le Tantara et ses formules, les Hébreux attribuèrent à ceux d'entre eux établis à *Skepsis*, au pied de l'Ida, l'invention des signes lunaires. Ceux qui s'établirent dans le pays appelé depuis Lycie, ou pays des Loups, le nommèrent également *Tri*-opie et appelèrent aussi *Tri*-ope la ville qu'ils y fondèrent. L'origine de ces appellations est assurément toute indienne et comme un souvenir de la *Tri*-murti des Indes, dont, comme le Delta d'Egypte, la *Tri*-véni est l'emblème. Il était naturel que, sectateurs de Brahma et de Bouddha, les Rômes indo-tartares s'appliquassent à inculquer à l'Occident le système de l'Orient, système qui consistait à faire refléter le ciel par la terre. C'est dans ce but que les Sakia, qui fondèrent Ma-saka et Lamp-sak, construisirent, à Cal-saki (1), un temple en l'honneur de Boudha.

Bien que le christianisme l'ait détruit pour

(1) Calsikke.

en faire une église, les *bœufs* sacrés que l'on y voit encore sur leurs vastes piédestaux n'étonnent pas moins, par leur taille colossale, que les *Gôtama* qui décorent encore aujourd'hui les temples bouddhistes des Indes, de la Chine et de Ceylan. C'est assurément en témoignage de cette intention que les Lydiens ont bâti le temple d'*Ephèse* en l'honneur de la *puissante Isis*, de cette Lune du temps qui, sous le nom de *Sysiphe*, roule éternellement son rocher autour de la terre ; c'est du moins ce que prouvent les Cari séparés des Lyciens par le fleuve *Indus*, car ces romnia Cari, ou savants



hommes, tels qu'il en était alors aux Indes, possèdent la science dédalique. Cette science du triple principe avait pour emblème le triangle appelé Dal au Cashmir, Dalada à Ceylan, Dheledhe par les Arabes, Daleth par les Hébreux et Delta par les Grecs. Ce triangle, formé par la

contiguité des trois zônes sidérale, lunaire et solaire, est la porte de la lumière, la porte par laquelle passe ou est censé passer seul le grand-prêtre Héli, le grand astre Hélios, le soleil; parce que, seul, il fait et la vérité du monde et la science de la terre que dévoila le labeur indien, et dont les labyrinthes de Crète et d'Égypte ne sont que des applications architecturales. En effet, ce sont les Cari qui donnent à la Grèce l'industrie des chars et la science de l'architecture ; et les cariatides sont loin d'être ce qu'on les croit: l'expression du mépris du vainqueur pour le vaincu; loin de là, comme l'éléphant aux Indes, le cheval en Perse et l'homme en Egypte, ils sont un hommage de la science à l'intelligence des *Cari* qui, de même qu'Atlas porte le monde sur son dos, soutiennent de la tête et des épaules l'édifice élevé par leur génie à l'image du monde. Ce sont ces Cari ou *Curi*, leurs frères, qui, sous le nom de Curètes, vont civiliser cette grande île, la plus méridionale de la Grèce, qu'ils nomment de deux noms indiens *Criti* (justice) et *Candi* (lune), double appellation dont elle était digne, comme nous le verrons tout à l'heure.

Jusque-là voyons ce qui se passe sur les côtes d'Europe et dans les îles; d'un côté, les

Lesguis de Colchide, nomades indiens moins à la façon des *Lassi* de Syrie qu'à celle des normands, courent les îles du grand *Palus* ou de l'archipel, prennent et nomment *Samo*-Thrace, située entre la Thrace et la Mæsie, s'y établissent et y enseignent les mystères des Kabires ou des nautonniers; c'est-à-dire l'art de diriger les kérabies ou vaisseaux, par la connaissance des vents et des étoiles; ils prennent et nomment *Lemnos* riche en *bois*, et, pour cette raison, appelée aussi *Dryo-ope*, terre des chênes; ils y établissent des forges; ces *Indi* sont, avec les Zak-*Indi* de Sicile, les Zak-*inthi* de l'Epire et les *Abas* de l'Eubée, ces habiles forgerons qui fournissaient aux Grecs ces casques, ces boucliers, ces cuirasses qui faisaient leur admiration. Ceux de Sicile se sont établis au pied de l'Etna et ont fondé, au bord de la mer, une nouvelle Calissia qui devint Galathée, comme la première devint Troie. Ce sont ces *Zak-Indi* que les Hébreux appelaient *Ask-enas* et les Grecs *Zancli*, parce que, en ces temps, les merveilles de leur industrie en faisaient naturellement les types de la gloire de Dieu. Leur habileté dans les arts leur avait acquis tant de réputation que les Grecs, qui avaient fait de leurs personnes des géants, sous le nom de Cyclopes, personnifièrent leur grande renommée sous le nom

de *Polyphème* et en firent un géant immense, n'ayant qu'un œil au milieu du front, l'intelligence, œil du génie; d'où l'on conçoit comment, pour les Grecs comme pour les Hébreux, la prudence et la ruse constituant la sagesse, le prudent et rusé Ulysse dut crever cet œil du génie, qui ne découvre la vérité, science de Dieu, que pour en faire l'évidence, science de l'homme.

Ces *Zak-indi*, artisans et pâtres de Sicile, étaient assurément des *Meydes* et des *Zath*, et ceux-là que, plus tard, les Grecs appelèrent *Cyclopes*. En effet, semblables aux anciens *Zath* des Indes, « les Cyclopes, hommes « superbes et sans loi, confiants dans les *Devas*, « astres dont les Grecs ont fait les *Dieux*, ne « labourent point la terre *comme les Bodhas* et « ne sèment de leurs mains aucune plante; car, « pour eux, ici comme aux Indes, sans semence « et sans culture naissent le froment, l'orge et « des vignes chargées d'énormes grappes que « nourrissent les pluies de Jupiter. Ils n'ont « ni agora, ni conseil, ni coutumes; mais, sur « le sommet des hautes montagnes, ils habi- « tent des cavernes profondes, et chacun, « *comme aujourd'hui les Rômes*, règle sa famille, « sans s'occuper de ses voisins. » De ce qu'ils n'habitent pas encore la petite île où d'abord

débarque Ulysse, le poëte conclut « qu'ils n'ont « point d'artisans habiles dont les bras labo- « rieux leur construisent des navires qui sil- « lonnent la mer, les transportent aux cités « des hommes et leur permettent de peupler « les îles inhabitées. » Mais comment y se- raient-ils venus? comment aussi en seraient- ils sortis pour apprendre leur état de forge- rons? car ils ne sont pas que pâtres, et leur nom de Cyclopes dit assez clairement qu'après avoir fait leur *tour* de *terre*, ils ne devaient pas être moins maîtres ès-arts que ne le sont au- jourd'hui nos compagnons des divers métiers, après avoir accompli leur tour de France. D'ail- leurs, pour être fils de Neptune et pour que Neptune se glorifiât de les avoir pour fils, ne fallait-il pas que ces *Cyclopes* fussent marins, au moins comme les *Pélas-ges*, les *Sindi*, Cy- clopes de Lemnos, et qu'ils eussent traversé la mer pour aborder aux lieux où ils se sont fixés et où les ont trouvés les Grecs.

Quoi qu'il en soit, si le nom de *Cyclopes* de ces *Zak-indi* exprime assez qu'ils sont artisans, *Saki* ou *Mèdes*, voyons aussi comment ils sont *Indiens* et *Zath*. Pour s'en convaincre, péné- trons comme Ulysse dans la demeure de l'un d'eux. Qu'y voyons-nous? « Une immense ca- « verne ombragée de lauriers touffus et où re-

« pose un nombreux troupeau de chèvres ; tout « autour un vestibule *pavé* d'énormes pierres, « enclos de sapins et de chênes. » C'est là que demeure Poly-phême, jouissant en paix des fruits que lui a procurés la *grande Renommée*, dont le poëte fait son nom : « Des claies s'y « affaissent sous le poids des fromages, des « parcs qui renferment, en ordre et séparé- « ment, les chevreaux et les agneaux ; d'un « côté, les nouveau-nés; de l'autre, les plus « anciens, et, à part, ceux qui sont nés entre « les deux. Enfin, de tous côtés, des vases à « traire, où la crème nage dans le petit lait. « Seul, à l'écart, le *Cyclope* prend soin de son « troupeau, trait en ordre les brebis et les chè- « vres bêlants, et près de chacune d'elles place « ses petits; ensuite, il fait cailler la moitié du « lait et le met égoutter dans des corbeilles, « réservant l'autre moitié pour boire à ses re- « pas; » semblable aux anciens *Zath*, « ce pâtre « *Cyclope* ne fréquente point les mortels ; mais « dans la solitude, *comme autrefois les* Muni-*in-* « *diens*, » il lui est impossible, n'en déplaise au poëte, de pratiquer l'iniquité. S'il tue deux des compagnons d'Ulysse, c'est qu'ils se sont introduits chez lui en pirates ; et si le poëte les lui fait manger, c'est que déjà existait chez les Grecs, comme chez les Hébreux, le préjugé des

géants, *Gog* et *Gig-as*, qui fit des monstres des premiers Pélasges, et qui fait encore aujourd'hui des anthropophages des *Rômes*. Si, après l'avoir enivré, Ulysse lui crève l'œil, c'est que jadis *Telemos*, qui excellait dans la science divinatoire et qui expliquait aux Cycl-opes les signes divins, leur avait prédit que, du jour où ils s'adonneraient à l'ivrognerie, ils perdraient l'intelligence ; de même que naguère le *Telmas* des Rômes, habile dans la science des astres, et qui leur en explique les signes, leur a prédit que, du jour où ils cesseraient de se livrer à l'ivrognerie, ils recouvreraient cet œil du génie qui brille sur le front de l'artisan (1).

Dans tous les cas, on peut déduire de ces faits que les Grecs honoraient les arts et l'industrie, le génie des artisans et les chefs-d'œuvre qu'il enfante autrement que les gentilshommes-bourgeois de ce temps, pour lesquels ces Cyclopes ne sont plus qu'une vile multitude, tout au plus bonne à nicher dans des trous, à nourrir à l'auge, à nipper de haillons ou à broyer sous la mitraille.

Plus d'un de ces Pélas-ges combattirent et moururent plus tard avec les Grecs au siége

(1) Voy. l'Odyssée.

de Troie, et les Grecs n'étaient pas alors les seuls *Argiens*, comme les appelle Homère, car les Pélas-ges avaient eu avant eux leur *Argo*, et l'*Argo* des Pélas-ges avait fourni aux Grecs de nombreux alliés : d'abord des *divins* Pélas-ges de Crète (1), puis des *Abantes* de l'Eubée, ***respirant la force et dont le prince, habile à lancer le javelot, savait briser sur les poitrines ennemies les cuirasses d'airain ;*** enfin des *Zath ;* car, assurément, pour être petit-fils d'*Ais-ope* et fils d'*Anti-ope*, le *Zath* qu'Homère fait fondateur de Thèbes aux sept portes, était un *Zath* qui, originaire de ces lointains pays d'*Asie*, dont la Grèce faisait alors son *anti-pode* (2), avait dû longtemps errer et longtemps chercher (*zetein*) avant de trouver la place où il lui convenait de se fixer. C'est ici le lieu de confirmer que les *Zath* sont bien effectivement les premiers nés d'entre les hommes, que leur nom signifie bien réellement les premiers *vivants*, puisque, d'une part, c'est de leur nom que les anciens Egyptiens appelèrent *Zath* leur eau-*de-vie* composée d'orge et de lait et que, d'autre part, pour les Grecs, est naturellement *zot,* vivant ou viable, ce qui n'est pas *a-zot*, sans vie ou sans vitalité ; et puisque les *Pélas-ges* n'étaient pas

(1) Iliade, ch. XIX.
(2) Odys., ch. XI.

moins *Argiens* que les Grecs, laissons dire aux *Pélas-ges* ce qu'étaient les *Argiens*. Ceux-là étaient *Argiens* qui possédaient la science, parce que la science était l'*Argo*. L'*Argi-ope*, nymphe sans importance, était la science de la terre ; l'*Argo-nautie* était la science de la navigation ; enfin l'*Arg-ire*, femme de *Silène*, qui est la lune, était la science céleste ; l'astronomie, la connaissance du zodiaque, dont le paon de Junon, *Argus*, était la consécration et l'emblème. Ce mot était pour les Pélas-ges un des noms de la science, parce que l'*arc* céleste, ou l'*arche* du temps, était le vase de la vérité du ciel, la coupe de la science de la terre, le type de toute blancheur et de toute pureté, dont les symboles étaient sur terre l'*argent* et au ciel le disque argenté de la lune, *arg* d'Arménie.

Bien que, oublieux de leur propre origine, les Grecs aient cessé de donner le nom de Pélasges à ceux qui s'y étaient fixés, cependant tout porte à croire que ce sont eux qui ont peuplé Lemnos, cette île superbe que Vulcain chérit le plus sur la terre (1), car on sait que les Athéniens qui reconnaissaient pour leurs frères les Abantes de l'Hymette, les en chassèrent après quarante-sept ans de séjour

(1) Odys., ch. 8.

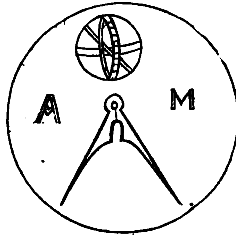
sous le prétexte, est-il dit, qu'ils se portaient sur les jeunes enfants qui allaient à la fontaine, à des actes que tout homme vertueux ne peut dissimuler (1), mais peut-être aussi parce que, après avoir fortifié l'Hymette et n'étant plus utiles, ils n'étaient plus qu'à craindre.

Ce sont ces Abantes qui, retirés à Lemnos, où ils trouvèrent des frères les engagèrent, par représailles, à massacrer leurs femmes athéniennes et à aller chercher d'autres épouses en Thrace. Dans tous les cas, les uns et les autres sont assurément ces « Sindi au langage barbare, au milieu desquels s'est retiré Vulcain, et qui le recueillirent et prirent soin de lui lorsque, lancé par les pieds hors du seuil divin, et ayant roulé tout le jour, il tomba dans Lemnos, au soleil couchant, n'ayant plus qu'un souffle de vie (2). »

Les Lesguis prennent et nomment encore *Delos*, où le 25 décembre, à minuit, Diane et Apollon naissent de Jupiter et de Latone; *Ithaque*, tagh ou rocher, où les cari enseignent à Pénélope l'art de tisser; *Naxos* où, la nuit étant venue, Bacchus abandonne Ariadne; *Lesbos*, qui prit d'eux son premier nom de Pelasgie; c'est là, au mois indien de *magha*, qui est mai,

(1) Hérod.
(2) Odys., ch. 8.

que les *Macari*, comme leurs frères des Indes, célébraient jadis la fête de la Parole ou de l'Eloquence et des Arts ou de l'Industrie; et c'est de là que leur nom, demeurant attaché par les Grecs à ces fêtes et à cette île, prit pour ceux-ci le sens d'heureux, de fortuné; *Am-orgos*, où fut inventé l'outil du tour, du cercle, cet instrument que nous appelons compas, et qui fait à la fois son nom et la pile de sa monnaie;



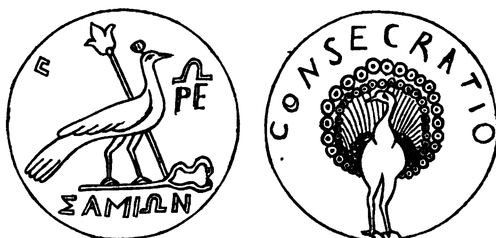
Ser-iphe, c'est-à-dire puissance astrale, parce que, située au milieu de l'Archipel, cette île y est comme le type de la fin du signe du Lion de Vis'nu au tropique du Cancer, et du commencement du signe de la Chèvre de Siva au tropique du Capricorne, et conséquemment l'emblème de la *Chimère* ou de l'Union d'Ormuzd et d'Ahriman, exprimée sur la pile de ses monnaies par la chèvre en saillie sur le lion. Enfin, ce sont eux qui nomment Epire ou Ephu-re la *terre du soleil;* Eri-thrée, la *mer de l'aurore;*

Argol-ide, la *terre de l'Argo*, et qui appellent l'*Achaïe*, de ses pics aigus; l'*Arc*-adie, de ses monts arqués; et la Béotie, en souvenir du Boutan, haut plateau du Thibet, dont le bouclier dé Thèbes est le symbole.

Cependant l'Anak de Cappadoce, *Inachus*, va porter au Péloponèse l'*argo* d'Arménie; et le puissant Anak de Troie, pénétrant dans l'intérieur, y bâtit le temple du *Telet* ou triangle sur une de ses plus hautes cîmes, que pour cette raison il appela *Taughet* (1). D'un autre côté, les Abas de Colchide et de Perse s'établissent dans Chalciope, terre de l'airain, dont ils exploitent les mines. Comme déjà ils ont fait la prospérité de la Perse, les Grecs ont dit qu'Abas était le père de Persée. Ce sont eux également qui jettent en silence les fondements de la puissance de la Grèce, qui forgent aux Grecs des socs pour labourer la terre et des armes pour se défendre, sans plus se douter que les Zak-indi qu'ils leur donnent des armes contre eux-mêmes. C'est ainsi que, Pelasges, ils sont les précurseurs de toute civilisation à l'occident des Indes; mais, hélas! ils sèment et d'autres moissonneront. Semblables aux juifs de Russie, ils bâtissent des villes que d'autres habiteront; ils croient s'éterniser dans leurs

(1) Le *taygète*.

œuvres, mais d'autres viendront qui les chasseront dans l'oubli. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que les Grecs, ayant reçu des Pelasges, *abantes* ou artisans, *anaks* ou astronomes, *cari* ou savants, *curi* ou lettrés, *macari* ou inventeurs, la connaissance de l'astronomie, de l'agriculture, de la navigation, font de cette science *argo*, dont ils établissent le siége à Argos, tantôt un géant aux cent yeux, *Argus*, que le paon d'Hénochia, symbole du Zodiaque, développe avec



orgueil sur chacune de ses plumes quand il fait la roue, tantôt une nymphe de Junon, sous le nom d'*Argire*, qui rappelle assez l'*Arguri* d'Arménie pour en montrer l'identité et qui, au fond, est l'astronomie.

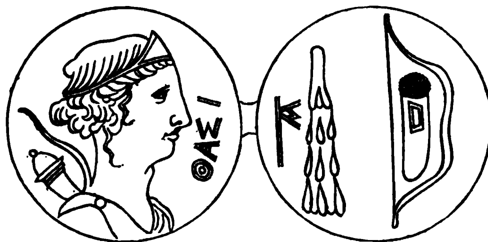
Pour achever de rendre tout ceci évident, nous allons interpréter à la façon d'un *telchine* de Rhodes ou d'un *telkas* bohémien les périples

de Thésée et de Jason, en Crète et en Colchide, et nous espérons que le lecteur nous saura gré de lui montrer comment ces légendes n'ont pas eu d'autre but que de célébrer la découverte deséquinoxes d'automne et de printemps.

En effet, le dieu ***Put***, dieu de la pensée, de la supputation ou du calcul, l'intelligence suprême ***Pit-Theus*** ou ***Bub-dha***, avait divisé le ciel en trois zônes, comme le triangle divise le cercle en trois arcs. Ces zônes du ciel, devenues les ***zènes*** ou divinités de la terre, étaient celles des astres, de la lune et du soleil, auxquelles président, suivant les lieux et les langues, Bramha, Siva, Vis'nu, Jupiter, Pluton, Jovis, et c'est ainsi, qu'ayant fondé la trinité du monde, il avait fondé ***Tré-Zène***, et lui avait donné pour armoiries le trident igné qui fait la pile de ses monnaies (1). Il y régnait comme la réalité dans le temps, comme la lumière dans l'espace, qu'Athènes était encore sans dieux comme sans rois, et que le bouc ou chevreau, Egée, constellation du mois d'août, y régnait seul. Égée n'avait point d'enfant, et il était désireux d'en avoir. Sur les conseils de ***Pit-thens***, il commerce avec sa fille Lusidice Ethra, la

(1) Voy. la médaille page 80.

Lune de l'Ether, comme avait fait Clytemnestre avec Egysthe ; et neuf mois après Ethra met au monde un fils qu'elle appela Thésée, mais qui n'en porta le nom qu'à son arrivée à Athènes. Celui-ci aspire, sinon à surpasser, du moins à égaler Hercule. Il y mit d'autant moins de présomption que tous deux de même nature, *Heros* ou *Soreh*, ils sont petits-cousins, comme peuvent l'être entre eux le soleil du lion et celui de la chèvre. Quoi qu'il en soit, un cousin vaut un cousin, et, pour le prouver, Thésée prend l'épée de son père et, comme le Sun chinois, le Rama indien, le Samson hébraïque, court le monde, la terre, pour le pur-



ger des injustices et des iniquités des tyrans et établir la justice et l'égalité parmi les hommes, le ciel, pour le purger des iniquités et des injustices du solstice et établir la justice du

temps, l'égalité des jours et l'équité des nuits, l'équinoxe.

En effet Thésée, antilogie d'*Iseth* ou de *Sitha* et de *Thasi* ou d'*Ithas*, lune d'Égypte, des Indes et de Thessalie, est le soleil du mois d'août, premier mois du tropique du Capricone, et qui, au 24 décembre, devient la thèse de Jason, comme ce jour-là Thasile est la thèse de Jésus qu'elle enfante et met au jour avec la lumière qui grandit ou renaît le lendemain 25. C'est parce que Thésée doit amener à Athènes la vierge de septembre, qu'on ne l'y fait arriver, y prendre son nom et y reconnaître son père, qu'au huitième mois, le 15 août, époque où il assume à lui cette Eri-gone, cette céleste vierge tenant en main la balance du temps.

L'époque étant venue de satisfaire au tribut de sept garçons et de sept filles, imposé par Minos, Thésée, pour éviter ce sacrifice de sept jours et de sept nuits, qui font au temps une perte d'une semaine, se décide à accompagner les victimes, à périr avec elles ou à les sauver. Il sera enfermé dans le labyrinthe et la proie du Mino-taure, ou il s'emparera du labyrinthe et tuera le taureau de Minos. Plein de cette pensée, il s'embarque sur la *Théorie*, vaisseau à trente rames, comme le mois, vaisseau du temps, a trente jours; il prend avec lui Thoas, Soloon

Euneos, comme Jésus prendra avec lui Pierre, Jacques et Jean, comme en tout temps l'astronome prend à témoin la lune, le soleil et le monde. Pour pilote à la proue, il choisit les sept étoiles du pôle, *Pharetos*, type à la fois du carquois de Diane et du char d'Apollon, et appelé aussi *Nau-Sitha*, vaisseau de la lune. Pour guide à la poupe, il a préféré la brillante étoile compagne de Méni, Phéax ou *Méné-Sthée*, qui est Vénus ; il lève l'ancre, et, après une heureuse navigation, il arrive en Crète. Là, suivant le fil d'Ari-adne, voie ou route que suit ordinairement la lune autour de la terre, il tue le taureau du solstice, s'empare du labyrinthe et délivre les victimes qui y étaient enfermées. C'est ainsi que vainqueur du taureau de Minos, qui voudrait deux fois l'an dévorer en trois jours les sept jours et les sept nuits, que la vache lunaire, Io ou Isis, rumine alors en silence, Thésée retourne à Athènes, affirmant à qui veut l'entendre que ce Mino-taure qu'il a vaincu à l'aide des sept jours et des sept nuits des trois quartiers de la lune, n'est autre que le Gôtama des Indes, l'Apis d'Egypte, dont le veau d'or qu'adoraient les Juifs est la copie, et dont *Numitor*, taureau de Numa, est la fable italique.

Aussi depuis ce temps ne croit-on plus que ce taureau de Minos soit né de ses amours avec

Pasiphaé, mais chacun pense que, comme tout *Epaphus* ou veau, il est naturellement né d'une *Epaphisa* ou génisse. Depuis ce temps, Minos, tant respecté des Epo-péens ou auteurs de la parole, est devenu l'objet des sarcasmes des poëtes. Quoi qu'il en soit, arrivé à Athènes avec le chevreau d'août dont il est né, parti en Crète avec le premier croissant de la Lune, Thésée y arrive après trois fois sept temps de jour et sept temps de nuit, ne la quitte qu'après avoir dompté la puissance du solstice d'été, établi l'Equinoxe d'automne et rentre à Athènes le 7 de posséidon, comme qui dirait le 7 décembre. C'est pourquoi le chevreau d'août ayant disparu dans les vapeurs du temps, Egée expire à la vue de la voile sombre et noire dont son fils a gréé son vaisseau.

De retour à Athènes et Egée étant mort, Thésée, à l'instar de Moïse en Judée, de Sethos en Egypte et de Sun en Chine, divise l'Attique en douze dêmes ou peuplades et la centralise comme il a centralisé l'année divisée en douze mois ; comme eux il établit un gouvernement, sans roi ; laissant au peuple seul la souveraineté il partage le peuple en trois classes, les nobles, les laboureurs et les artisans, et croit avoir ainsi établi leur égalité, parce qu'il a balancé l'une par l'autre la force du soldat par la ruse du prêtre, la force et la ruse de ceux-ci par le nombre des

laboureurs et des artisans ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est abusé. Jusque-là, il fonde en l'honneur de *Soloon* qui, comme Ionas, s'est jeté à la mer, la ville de *Putho* ou de la science indienne de puter et de supputer le temps, dont la *Pythie* est l'oracle et le serpent *Python* le symbole.

Pour peu que le lecteur veuille bien faire attention que la terre coupe le ciel en deux vers ou côtés, en trois zônes ou ceintures, et que l'union de ces deux vers et l'amas ou l'ensemble de ces trois zônes font l'univers et l'amazone du monde, il comprendra que sa guerre des Amazônes n'est que la révolution du soleil à travers l'espace ; il comprendra que cette *Antiope* qui les suscite contre lui est la terre opposée qu'il épouse quand il passe à l'*antipode ;* que cette aborigène Hypolyte dont il a fait à la fois sa femme et son fils est le dessous du *lut* ou de la terre qu'il épouse, quand il quitte le pode. Que si, depuis sa mort, on le fête à Athènes, le 8 de chaque mois, ce n'est pas, comme le suppose Plutarque, parce que le nombre 8 étant le premier cube formé du premier nombre pair ou le double du carré, représente la puissance de l'eau phallique ou du pallus océanique de la terre, mais bien parce que l'Athénien *Thésée*, conçu le 8 de posséidon ou de décembre, est le

soleil de la chèvre d'août ou du huitième mois, et que, comme la Thessalienne *Thasi*, il s'est fait la thèse du temps en assumant au ciel, le 15 août, la vierge céleste, Erigone, qui y apparaît pour les hommes et y naît pour la terre le 8 septembre, afin de peser dans sa balance, le 21 septembre, l'équinoxe d'automne.

Pour achever le périple de l'année dont Thésée n'a exécuté que le demi-tour, transportons-nous au lieu du chantier où Jason construit l'*Argo*, qui doit le conduire en Colchide. Ce lieu est *Pagase*, village ou source de la lumière de *Thes-salie*. C'est de là pour ce pays, dont la lune *Thasi* est la thèse de l'année (*sal*), que par l'orient, source de la lumière, sourdit et bondit (*pégazé*) le cheval solaire ; ce Pégase des poëtes est né, dit-on, de l'*hypo-crène*, parce qu'il jaillit de dessous le *crène* ou lis mystérieux de l'antipode, comme le soleil lorsque, s'échappant de dessous la *Carène* du monde, de cette rose mystique, de ce vase d'élection, il apparaît sur le pode de la terre pour y faire la lumière et la vérité dont il est le verbe et la parole. C'est là que se construit l'*Argo*, vase de la vérité des astres, vaisseau de la science des hommes ou résultat de la loi astrale de l'année dont il a toutes les proportions mathématiques. En effet, comme la *Théorie* de Thésée dont il

est l'affirmation et le développement, l'*Argo* a trente paires de rames, juste autant qu'il est de jours et de nuits au mois. Dès qu'il est sur le chantier, toute la Grèce se sent embrasée d'émulation, chacun ambitionnant l'honneur de partager les dangers de cette difficile entreprise d'enlever à la Colchide la toison dorée de son agneau d'or volant, de ce bélier du soleil de l'équinoxe. Alors accourent à *Pagase* tous ces *Archi* ou principes de la vérité et de la science, d'où sont issus les archontes ou princes de la Grèce, quand la cosmosophie ayant produit le *graïu* ou langage hellénique, les Grecs, ignorants de leur origine, ne purent s'en donner d'autres que les *Archi*, principes ou éléments du temps, arcs ou arches du zodiaque. Sans perdre le temps à en donner ici la nomenclature, nous nous contenterons d'en dévoiler le sens ou l'esprit que revoile le signe ou la lettre.

De tous ces *Archi*, Jason en choisit d'abord sept, que lui comptent les sept étoiles du pôle, les sept jours de la semaine et les sept cuirs de bœuf dont Ajax couvre son bouclier (1) ; puis il en prend cinq autres que lui offrent les cinq planètes alors connues, pour, avec les sept premiers, composer les douze mois que di-

(1) Iliade X, 543.

visent en deux parties, les deux gémeaux à *vie contraire*, Castor et Pollux, que l'on appelle *Bi-ante*; puis il en prend seize autres que lui comptent les douze mois et les quatre points des équinoxes et des solstices, pour, avec les précédents, composer les vingt-huit jours des 4 semaines du mois lunaire ; puis il en prend vingt-quatre autres que lui comptent les douze mois et les douze heures de jour ou les douze mois et les douze heures de nuit pour, avec les vingt-huit précédents, composer les cinquante-deux semaines de l'année. Aucuns assurent que ce fut là le chiffre exact de ses compagnons, et ils ont raison ; d'autres soutiennent qu'il en prit encore dix-huit, et ils n'ont pas tort ; car il lui faut absolument les soixante-dix éléments dont se compose l'anneau de l'année, *petit cercle ou O micron* du temps, qui vaut en grec 70.

Quoi qu'il en soit, alors que les pléiades se lèvent, que les agneaux vont paître sur le bord de la mer, vers la fin du règne d'Ormuzd, l'un des deux temps, et le premier de l'année, alors que les hommes ou *héros* coupent le chanvre qu'ont mûri les *soreh* ou les astres, et que, arrivé à la moitié du zodiaque, le soleil se trouve dans la constellation du cancer, Jason lève l'ancre et se dirige vers Lemnos, que nous con-

naissons ; quelques jours après, il est en vue du cap *Sigée* ou du Silence, et les Argonautes descendent dans la Troade, où règne seul Lao-Medon, c'est-à-dire où seul le peuple est roi ; car le théocratie des Dar-danes ne gouverne plus les Teukres, et ceux-ci, *theocari* ou adorateurs des astres, après avoir combattu pour la lumière, dont on les tenait hors, se sont emparés du pouvoir, et maintiennent les Dan-dari dans l'obéissance. Cette lutte des *Teukres* ou profanes avec les *Dardani* ou initiés, est celle des Curu el des Pandu de l'Inde, celle de la science et de la sagesse, de la vérité et de la fable, celle des hommes qui veulent être libres de connaître les dieux avec ceux qui les leur cachent pour les asservir. Les uns adoraient *Esione*, sœur d'*Hecube*, et toutes deux filles d'*Aisakos*; les autres la haïssaient comme Rebecca haïssait *Esaü* et aimait *Iacobe*, qu'elle avait eu d'*Isaak*. L'anarchie régnait et la misère était grande, comme il arrive toujours quand on passe par secousse des ténèbres de la tyrannie à la lumière de la liberté.

Ce que voyant, les Dardani audacieux s'écrient : « Le ciel ne s'apaisera que par le sang « innocent d'*Esione*, fille du criminel Laomé- « don, » car il faut que la vérité du juste scelle de son martyre la science qui résulte de son

intelligence. Et en effet, *Esione* fut exposée sur le bord de la mer, à la fureur des flots, et elle y serait tombée comme *Ionas*, si l'orbe céleste, Hercule, n'eût été là pour la recevoir et la rendre à son père, de même que la baleine reçut et rendit aux hommes le prophète de Judée ; et le lecteur a compris que Laomédon est à la fois le soleil et le peuple, le puissant et le fort, Isaak ou Israël; qu'*Esione* est sa lumière et son intelligence qui, lorsque vient l'*Erèbe*, s'efface devant *Hécube*, sa sœur, de même que, *Rebecca* étant venue, *Esaü* s'efface devant son frère *Jacob*, qui le supplante.

Après cet exploit d'Hercule, Jason quitte le cap de Sigée et fait voile vers la Propontide: assailli par une tempête, il est poussé sur l'île de Samothrace, où il aborde sain et sauf. *Iasios* y règne, comme *Iasius* en Etrurie et *Iosias* à Jérusalem; car il est, comme eux, la double lumière de Del-*ias* et de Del-*ios*, qui sont la lune et le soleil, dieux des Teukriens, auxquels on attribue l'institution des cabires dont nous avons parlé. Après s'être instruit dans leur science, Jason, ne doutant plus du succès de son expédition, se hâte vers la Propontide, et y relâche à l'île d'*Arc*-on. C'est là, sur le mont *Din-dume* que couvre l'*arc* du ciel, dont le *dôme* est la maison de *Din*, qui est Dieu, c'est là que

Cubèle, mère des douze cabires, a ses autels et les hommes leurs chantiers ; car cette île est la presqu'île de *Kusik*, et ses habitants, les *Kisuk*, sortis de la terre *Kesak* de Cashmir, sont assurément des Indiens.

Favorablement accueillis par eux, les Argonautes les quittèrent à regret, mais obligés par la tempête d'y relâcher une seconde fois, les Kizuk, qui les prennent pour des corsaires, les attaquent, et le combat dure toute la nuit. Le lendemain, le soleil étant levé, ils reconnaissent avec douleur le corps de Kizuk parmi les cadavres des *Kusik*, car le soleil éclaire la terre (kesak) comme, lorsqu'au 25 décembre, les jours recommencent à grandir avec la lumière qui commence à renaître. C'est alors que, comme des astres qu'ils sont, ils se dirigent des côtes d'Asie vers celles d'Europe, car à mesure que le jour se fait à l'Orient, les étoiles reculent à l'Occident. Bientôt après, ils sont assaillis par une nouvelle tempête. Hercule ayant brisé sa rame, se fait descendre en *Bythynie* pour s'en tailler une autre, car un mois zodiacal est fini, et la gloire du ciel en doit recommencer un nouveau. C'est alors qu'il combat l'hydre de Lerne, cette bête à sept cornes, ce serpent hebdomadaire des sept nuits de la nouvelle lune, qu'il réussit à vaincre à l'aide de Médée.

Pendant ce temps, l'obscurité, *Typhis*, avait été le pilote et avait conduit seul l'Argo; mais les sept nuits de l'aphanisme étant passées, cette ombre du temps, ce Typhon des ténèbres étant tombé à la mer et s'y étant noyé, l'autre pilote, *Ancus*, prend en main le gouvernail.

Cet *ancus*, corne pélasgique de Moab ou de Cérès, est ce croissant d'Isis, qui fait d'*Anchise* le père de l'année, et qui, muni d'une queue (ora), fait le nom de ce signe d'espoir et de salut que l'on appelle *ancre;* c'est sur cet *Ancus*, tombé en mars du ciel de Colchide en Italie, que Numa fit exécuter les onze *Anc-iles* ou boucliers qui en sont les symboles; ces onze boucliers composent avec le premier, les douze mois auxquels président les douze prêtres Saliens. Cet *Ancus* ayant bien conduit l'Argo, Jason arrive heureusement en Colchide; et là, ayant charmé Médée, cette lune des mages de Médie, cette antique Madeleine s'empare des trésors de son père, et s'enfuit avec son amant, qui s'est heureusement rendu maître de la toison d'or sous laquelle il brille.

En effet, parti de Pagase à l'époque où l'on coupe le chanvre, c'est-à-dire à l'équinoxe d'automne, Jason, après s'être arrêté à Lemnos ou Dryope, en octobre, pour y couper le bois de l'hiver; après avoir débarqué en Troade, le

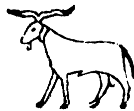
30 septembre, au moment où la lumière Esione s'éteint sur sa croix oblique ; après avoir passé le mois de décembre en Samothrace et celui de janvier en Kysik ; après avoir retrouvé à Dindume sa *Candile* et avoir éclairé de cette *Chandeleur* de février la terre et les hommes, la nuit sombre de l'hiver étant tombée dans la mer avec *Typhis* ou Typhon, et le premier croissant de la lune de mars, *Ancus*, ayant pris le gouvernail, Jason, dis-je, arrive en Colchide, le 21 mars, juste à temps pour enlever la toison dorée d'*Ariès*, agneau d'or volant, signe zodiacal d'*Arès*, soleil de mars et de l'équinoxe du printemps.

Ainsi, comme Thésée est descendu vers le sud pour aller, par le solstice d'été qu'il tue dans le minotaure, enlever au labyrinthe la justice du temps, la balance des jours et des nuits et établir l'équinoxe d'automne, Jason est monté vers le nord pour aller, par le solstice d'hiver qu'il tue dans la personne de *Kusik*, conquérir la toison d'or du bélier de mars et établir l'équinoxe du printemps.

Oui, tel est le sens de ces légendes de la Grèce, renouvelées des Dharamas de l'Inde par les drames des épopeens : et l'on en peut conclure que la *Theorie* de Thésée, comme l'*Argo* de Jason et l'*Arg-uri* d'Arménie, n'est autre

chose que l'*Arga* du Mul-tan, l'arc céleste, l'arche temporelle, dont est sorti le Zodiaque; que l'histoire des héros, astres de la Grèce, n'est autre chose que la fable des *Soreh*, astres de l'Inde et de la Syrie; que les Grecs doivent aux Pélasges leur première civilisation, et que cette civilisation fut dans la vérité tant que les peuples, cultivant les langues et les arts, la polyglottie et la polytechnie, demeurèrent, comme à Athènes, libres et sans rois.

Le lecteur qui, sans perdre patience, voudra bien nous accompagner dans nos retours sur un passé si loin, peut être sûr de reconnaître les Rômes dans ces Pélasges, et d'en obtenir la sanction que nous lui avons promise de la vérité de l'*Argo*.



CHAPITRE III.

LES ROMES-PÉLASGES

EN ÉGYPTE, EN JUDÉE, EN ITALIE.

Tous indépendants, nous naissons
Sans église
Qui nous baptise,
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Il est certain que les Rômes, Indiens et Tartares, ont jeté les fondements de l'antique civilisation de tous les plus anciens peuples situés à notre orient, du Sind à l'Euphrate et de l'Euphrate au Nil. Peut-être ne nous serait-il pas impossible de découvrir au moins quelques-uns de leurs vestiges parmi les débris de ces peu-

ples autrefois si puissants ; les doctrines des Assyriens et des Perses ne nous paraissant que des modifications de celles des Mèdes ; le soleil-Bélus n'étant autre chose que Balk astra, le grand astre de Balk et le *Zenda-vesta*, la bonne-*nouvelle* qu'il y a apportée des *Indes* ; mais nous n'avons la prétention ni de redonner des formes à la poussière des monuments, ni de rendre la vie à la cendre des tombeaux. C'est pourquoi nous nous sommes contenté de donner à entendre que le Rôme, indo-tartare, est le père (*ab*) de l'industrie, qu'il en a reçu en Perse le nom d'*Abas*, que de celui-ci est issu l'*Abante* de la Grèce, et que l'un est le père de Persée, comme l'autre, qui en est le fils, est le père de la Grèce. Nous ne perdrons donc pas le temps à la recherche de l'inconnu, recherche ardue et fatigante, que ne saurait compenser le résultat. Nous irons droit au but par un chemin que tout le monde connaît, et dont les moindres érudits sont à même d'apprécier la droiture. En effet, il n'est personne qui n'ait reçu quelques notions, ne serait-ce que par les livres saints, des pays autrefois connus sous les noms de Phénicie, de Palestine, qui est la Judée, et de Camefi, qui est l'Egypte. C'est par ces pays et par l'Italie, dont personne n'ignore, que nous allons passer, avec la certitude d'y rencontrer

partout des Rômes. Que le lecteur veuille donc bien se rappeler notre énumération des peuples qui ont quitté le haut et le bas Mul-tan, les deux Panc'ab indo-tartares, les deux pays des cinq Fleuves et des cinq Rivières, et il peut être sûr de les reconnaître sur ses pas, sinon toujours à leur nom, du moins à leurs œuvres.

En effet, le temps étant pour eux la lumière du temple, et le temple n'étant pour eux que le reflet du temps, il va devenir certain que ce sont eux qui, Zath ou *Pali*, ont apporté en Phénicie la science, qui a fait de ce pays l'un des premiers foyers où la Grèce a puisé ses lumières. Cette science était l'astronomie, qui a enfanté les quatre principaux arts de l'agriculture et de la médecine, de la navigation et de l'architecture. Qu'ils y soient venus par le golfe Persique et la Syrie, ou par le golfe Hébraïque et l'Arabie, toujours est-il qu'ils y arrivèrent avec leur arche ou vaisseau, avec leur argo ou leur science, l'une portant l'autre, car leur grande divinité, As*taroth*, n'est autre chose que le *Tan-tara* indo-tartare, le *tarot* des Rômes, le zodiaque; car leur vierge *Béruth*, adorée dans la ville de son nom, n'est autre chose que l'ébaucheuse *Barata* des Indes, la créatrice Cérès, la lune dans la constellation de la vierge, et dont toute *fille* de Syrie fait son

nom *Barat*; car *Tyr* est la ville de la force, parce qu'elle est celle du taureau et du lion des solstices qui font la tyrannie et la délivrance des hommes; car *Sidon* est la ville *sidér*-ale dont le *fer* fait la ferme puissance de la Phénicie, comme les corps *sidéraux* font le firmament on la ferrale solidité des cieux; car enfin, *Asc-calon* est la ville de la science, le siége de l'*Argo*, le sanctuaire de l'*Arche* qu'ils ont apportée avec eux des Indes. Et voici comment ils en expliquent le nom : l'atmosphère est le *sac* ou l'outre (*ascos*) des parfums, des odeurs, de l'air, de la lumière, du sec et de l'humide, des exhalaisons salubres ou insalubres, d'où résulte pour les Indes la science (*asc*), et la ville (*Cale*, *Calne*, ou *Calon*), est l'enceinte circulaire, le cercle ou le tour qui la contient; c'est de cet *asc*, outre ou *sac*, pris dans son sens de pur, de serein, de salutaire, que les Grecs ont dit *Asc-ein*, rendre beau, instruire, parce que la science est à l'esprit ce que sont la lumière aux yeux et la forme au corps; c'est de là qu'ils expriment : « professer, enseigner, instruire, » par « donner la science, » *did-asc-ein*, et que celui-là qui la donne en est naturellement le *did-asc-alos*, le professeur. *Asc-calon* est donc la ville de la science, et principalement de celle de la mé-

decine; or, cette science, consistant dans la connaissance des remèdes (*lope* ou *laphe*, *lape* ou *lepias*) dont elle fait son nom d'*Asca-laphe*, il n'est pas étonnant que les Grecs, qui s'y sont instruits, en aient fait la patrie de leur Dieu Asc-lepias ou Escu-lape, et qu'ils aient nommé Asclépiades et fait fils de l'*art des remèdes* tous leurs premiers médecins, élèves de la faculté d'*Asc-calon*.

Quoi qu'il en soit, le nom de *Sankoniathon*, leur historien et peut-être leur législateur, suffit seul à prouver leur origine indienne, car il nous semble n'être que *Sankon-iatha* ou *Sanko-niatha* le Jatha ou le maître parfait (1). D'ailleurs, le *Tohu Boüt* ou Chaos, d'où, selon sa Cosmogonie, est sorti le monde, rappelle trop bien la matière limoneuse, déesse *Bouto* de l'Egypte, et le *bout* terrestre, matière boueuse du Multan, pour n'y pas reconnaître à la fois et le lieu d'où, Pali et Anak, ils en ont apporté l'idée en Palestine ou Kanaan, et celui d'où *Kna* ou *Anakin*, ils l'ont importée en Egypte. Il n'est donc pas étonnant que, antérieur à Moïse autant qu'Abraham lui-même, *Sankoniathon* ait, en plus d'un cas, servi de modèle au législateur des Hébreux. La preuve de ce fait éclate

(1) Comme on dirait en sanscrit : *Sankia-natha*.

dans toute sa vérité dès le premier vers et au premier livre de la Genèse hébraïque. En effet, Moïse n'a point dit ce que lui font dire les chrétiens hébraïstes et les Hébreux christianisans; non, Moïse n'a point dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, » mais il a dit ce que les Rômes, avec le Grec et le Latin, font dire à ***Sanko-niaton*** :

Hé :	Bèrè-	Sith bara	Eloim	iet as'a maïm	iet ertz.
Gr :	Gunè	Isis e-ginesen	Elious	de aèsin ouranôn de	cherson.
La :	Parens	Isis parït	elementa	et aer cœlorum et	herthum.
Fr :	La femme	Isis engendra	les soleils	et l'air des mappes	et la terre.

Il n'en faut donc plus douter, les Rômes sont Phéniciens et les Phéniciens sont des ***Romnia*** de l'Inde, qui, longtemps ***Pélasges*** ou ***Pelestet***, c'est-à-dire maîtres de la terre qu'ils couraient en tous sens, se sont enfin fixés sur les côtes de la mer Rouge et de la Méditerranée, dont ils se sont faits la lumière, le phare, le fanal.

Tout porte à croire qu'il était parmi eux des ***Abussari*** du Tagh-orma thibétain, car, arrivés en Afrique au plateau de Cassi-ope, qui rappelle le Cassipa des Indes, ils lui donnent le nom d'Abyssinie, et, à ses habitants celui d'***Abesh***. D'ailleurs, la topologie de ce pays rappelle trop bien le Mul-tan et les Indes pour ne pas les y reconnaître; en effet, cette riche et

vaste contrée, avec ses lacs et ses rivières qui y forment de nombreux *duab*, est tellement comme le Multan un immense *meru* ou réservoir, que, dans sa partie inférieure, elle en porte le nom de *Méroë*. Parmi ces cent rivières, la Gemna, la Iamba, le Baha et le Bahad sont des souvenirs de la Gemna, affluent du Gange, où sont établis les Zath; du Iambu, pays central de l'Inde; du Beha et du Behat du Multan; et la ville de Dal est elle-même un souvenir du lac de Cas'mir, de même que celle de *Tagh-ut* en est un du Taghorma des Abussari.

C'est par ce pays que, descendant le Nil, ils arrivent en Nubie, où, après avoir établi leur zodiaque à *Dan-dour*, ils jettent les fondements de cette superbe civilisation, dont la Camephi et l'Égypte ne nous offrent plus que les ruines; parvenus dans ce dernier pays que nous n'appelons qu'Égypte, ils y sont longtemps voyageurs ou errants (*shari*), portant avec eux leur *harghah*, arche ou vaisseau, *naes* ou nef symbolique de l'Espace dont *han-es* est le nom et qui renferme le *Tantara;* l'ayant déposé au lieu où ils s'arrêtèrent la première fois, ils y bâtirent *Es-nah* et s'y fixèrent. Plus tard, ils déposèrent le *Tantara* au lieu où ils bâtirent la ville de son nom *Denderah*, à quelques

heures au nord de Thèbes; et de là, ils allèrent cacher leur arche en un lieu de la grande oasis, qui en prit nom *harghe.*

Il était assurément parmi eux des Esseni et des Tani, des Dakkas et des Albanini. Les premiers, toujours errants, se fixèrent enfin sur les bords du lac et au pied de la montagne de *Maria*, dans la partie occidentale du Delta. Les derniers étaient semblables aux Albanais de l'Adriatique, qui, comme eux, y étaient arrivés des Indes. Tous ensemble, ils construisent des villes et des pyramides dont *Dakka Tanis* et Sakkara ont conservé le nom, et c'est de Tanis, dit-on, que sortit la quatrième dynastie des rois d'Égypte. Quant aux Rômes, ils nient tout roi d'Égypte avant la domination persane et ne reconnaissent d'autre *dyn-astie* que les étoiles (*ast*) du monde (*dunia*), qui sont le firmament, ou solidité, la dynamie, ou puissance des cieux. Mais ils affirment avoir apporté à la Caméphi et à l'Égypte l'art de cultiver le dora de la Tartarie et le riz de l'Inde; et que, de l'une et de l'autre, ils ont extrait ce breuvage de leur nom, boisson fermentée que les prêtres égyptiens appelaient *zethum* ou zuthum, parce qu'elle n'était en effet qu'une espèce d'*eau-de-vie*. D'ailleurs, le nom superbe de Roten-ne-*Rom* ou *hommes* par excellence qu'ils se donnent plus

tard est un témoignage évident qu'ils ne sont autres que des *Romnia* indiens. Pour en faire preuve, il leur suffit de montrer comment leur langue, et conséquemment leur *astro*-logie, dont ils ont fait leur *theo*-logie, est également d'origine indienne.

En effet, c'est à l'aide des racines indo-tartares que

de arch	arche-principe	ils ont fait	archi	. . . . .	arqué, voûté
sak	parfait. . . .	id. .	saki	. . . . .	parfait,
sab	étoile	id. .	sab	. . . . .	nébuleux,
tam	obscurité. . .	id. .	tam	het-cœur	sombre,
atz	sans.	id. .	hat		absent,
tot	tout.	id. .	tot	. . . . .	entier,
djem	lumière. . . .	id. .	djem	. . . . .	lumineux,
meh	grand	id. .	meh	. . . . .	grand,

AVEC LE SENS DE :

Résigné, patient, — superbe, orgueilleux, — débile, faible, — fermé, caché, — mou, lâche, — convaincu, persuadé, — instruit, savant, — satisfait, content.

S'il appellent *Namou* les peuples de l'Orient, c'est que le ciel d'Orient est cette forêt (*nemus*) étoilée, cette *nama* indienne, cette *nemée* greco-latine par laquelle leur arrivent les astres qui font la clarté de la nuit et d'où sort le soleil qui fait la lumière du jour; s'ils appellent *tamhou* les peuples du Nord, c'est que le ciel du septentrion est le *sombre* séjour des vapeurs et des frimats du froid et de l'hiver; et ces peuples, ils les distinguent en *Sketo* ou Scythes, en *Torok* ou Turks, *Totara* ou Tâ-

tars, et ils les font sortir du pays de *Naks-besan* ou, comme qui dirait, de l'ombre de la nuit. S'ils se donnent pour législateur *Ménès*, c'est que les Indiens se sont donné *Manou*, les Phrygiens et les Phéniciens Is-mun, les Romains, *Numa* et les Hébreux, *Mano*-el : pour eux la roue du zodiaque, le taro, devient *Athor*, le soleil, *atma* ou âme indienne du monde, devient *Atmon* et, sous le nom *Prim-Andr* ou de protogénos, ils en font le premier homme, le premier-né. Arouer est pour eux le cocher du soleil comme aux Indes *Arioun* est le cocher de *Suria*; la lune est *Iseth*, comme aux Indes *Sitha* est la lune ; *Mandu* est le monde comme aux Indes le monde est *Mandu*. C'est pourquoi ils lui donnent deux fils, *Osi* et *Ias*, symboles de la nuit et du jour des deux solstices d'hiver et d'été, ou bien encore *Ocu* et *Ueï* lumière des astres et parole des hommes ; ils font de cet *Osi*-MAND-*Ias* ou *Ocu*-MAND-*Ueï*, le plus grand roi de l'Égypte et de la Nubie, le réprésentent sous la figure d'un homme assis ayant 30 coudées de haut, surpassant *de la tête* et *des épaules* ses deux fils assis à ses côtés, et font reposer les pieds de cette triade sur un bloc dont la hauteur de sept coudées compte les temps de la semaine comme elle compte elle-même les nuits et les jours du

mois. La nature entière étant censée pour eux assister à la naissance de l'homme, dès qu'un nouveau-né entre à la vie dans le vaisseau du monde, *Sari*, l'astre sœur d'Apollon, la lune ou Lucine donne l'impulsion à la proue; *sevah*, l'astre de dessous, l'étoile fait aller la rame; *Horus*, l'heure du jour, l'orient de la lumière, tient le gouvernail et *Nebva*, la destinée, préside à la navigation de cette *nabhi* ou nef de l'Inde sur laquelle s'est embarqué le nouveau-né.

C'est ainsi que, versés dans la logie et la nomie des astres, ces *Anak* en font les noms et la parole, les nombres et la loi des dieux. Pour consacrer plus intimement l'origine de ce *labeur indien*, ils construisent le labyrinthe. Ce n'est pas en vain qu'il l'attribuent figurément à *Mœris*; car pour eux *Mœris* analogue au *Méru* des Indes, est à la fois et le ciel, mer d'en-haut où voguent les étoiles dans leurs arches ou nefs célestes, et la mer, ciel d'en-bas, où naviguent les hommes dans leurs vaisseaux de la terre; et ces deux infinis, ciel et mer, se reflètent l'un et l'autre comme deux miroirs, et c'est en les pénétrant intérieurement tous deux que, par son labeur, l'Indien a pu enfin s'expliquer tout ce qui est de la terre et des cieux.

Ce monument, le plus grand parmi les ouvrages des hommes (1), est composé de douze palais, comme l'année l'est de douze mois ; ces palais sont contigus entre eux, comme les mois de l'année; il en est six au nord et six au sud. Les six premiers sont l'expression des six mois du tropique du Capricorne, royaume de Typhon et où règne Ahriman ; les six autres expriment les six mois du tropique du Cancer, royaume d'Osiris et où règne Ormuzd. Toutes les portes en sont opposées alternativement les unes aux autres, comme le sont entre eux les douze mois nocturnes et diurnes de la lune et du soleil; ils ont tous deux étages, l'un supérieur, l'autre inférieur. Le premier, qui est à rase du sol, est l'expression du pode, de la lumière, de la vie; le second, qui est sous terre, est l'expression de l'antipode, des ténèbres, de la mort. On y compte, dit-on, 3,000 chambres, dont 1,500 dessus et 1,500 dessous; ils sont entourés d'un mur extérieur comme le sont les mois de l'année dans le mur du temps. Ce mur d'enceinte devait être un triangle, car à l'angle où se termine ce labyrinthe, il est une pyramide où l'on arrive par un souterrain. Quoi qu'il en soit, on sait que

(1) Hérodote.

chacun de ces murs avait 500 coudées de long.

Pour mieux faire refléter le ciel par la terre et rendre avec le temps la Camephi et l'Égypte l'image parfaite du ciel, les Rômes la divisent en trois parties comme l'est le ciel en trois zônes et y fondent quatre villes qui en figurent les solstices et les équinoxes. Ces quatre villes sont Filé, Thèbes, Memphis et Mendès. *Filœ*, ville de l'éléphant, est le signe du midi, du solstice d'été et du tropique du Cancer; Thèbes, sanctuaire de la science, est, par son temple d'Ammon-Ra à tête de bélier, le signe du matin, de l'Orient, de l'équinoxe du printemps; Memphis, sanctuaire du bœuf Apis, est le signe du soir, de l'Occident, de l'équinoxe d'automne, et enfin *Mendès*, dédié au bouc *Mandou* ou *Iagou*, indo-tartare, qui y a son temple, est le signe de la nuit du septentrion, du solstice d'hiver. Enfin la Camephi, composée des territoires de Thèbes et de Filœ, représente le tropique du Cancer et le règne d'Ormuzd ou d'Osiris, et l'Égypte, composée des territoires de Mendès et de Memphis, représente le tropique du Capricorne et le règne d'Ahriman ou de Typhon. C'est ainsi que la Grèce avait été divisée elle-même par les Pélasges. La Crète, Athènes, la presqu'île de Cysique et Sevasta de

Colchide, étaient pour elle ce qu'étaient pour l'Égypte Filœ, Thèbes, Memphis et Mendès.

A ce sujet nous nous trouvons obligé de donner une explication qui doit jeter quelque jour sur un point des plus obscurs de l'histoire moderne des Rômes. Nous venons de voir que *Mendès* du Delta et *Sevasta* de Colchide étaient l'expression du tropique du Capricorne. Or, ce mot *Sev-asta*, auquel les Grecs ont donné le sens d'*Augu-ste*, est au propre l'*étoile de Siva*, le *Iagu* indien, la *chèvre* dont les Grecs ont fait *Aigos;* il s'ensuit donc que la Colchide était elle-même une Égypte, une petite Égypte en proportion avec l'Égypte du Delta, comme la chèvre avec le bouc; et nous saurons à quoi nous en tenir quand plus tard les Rômes affirmeront qu'ils viennent de l'Égypte *mineure*, de la Basse-Égypte, car la Colchide, pays de l'étoile de Siva, pays de la chèvre ou Égypte mineure, est aussi la Basse-Égypte, parce que, plus au septentrion que l'Egypte, où est Mendès, elle est d'autant plus basse qu'elle est plus sous le tropique du Capricorne, et que ce tropique est plus bas que celui du Cancer.

Quoi qu'il en soit, et pour en finir avec les Rômes de la vallée du Nil, nous allons montrer par quels calculs, et avec quel mépris

de l'histoire que nous ont léguée les Grecs, ils dévoilent les vérités dont cette histoire n'est que la fable. Nous avons vu comment ils trouvent dans la taille d'Osi-mand-ias et de son piedestal le nombre des jours de la semaine et du mois; nous allons voir le cas qu'ils font des travaux et des richesses de ce roi que l'on n'a pas confondu, sans raison, avec Sésostris. Pour eux, Osi-mand-ias étant l'orbe de la nuit et du jour, ils comptent les 100 portes des 100 écuries de ses 200 chevaux, et, y reconnaissant l'Orient, par lequel passent 100 fois en un siècle de Memphis à Thèbes, par Mendès et Filœ, les treize mois lunaires et les douze mois solaires des quatre temps, ils trouvent, dans ces quatre temps, les 100 portes, les 400 vaisseaux de Sésostris, et dans ces 100 écuries, multipliées par 200 chevaux, les 20,000 chevaux d'Osi-mand-ias; ils comptent les 100,000 parties qui les divisent en quatre ou six saisons, et ils reconnaissent les 400,000 piétons d'Osi-mand-ias et les 600,000 de Sésostris ; ils comptent les 52,000 parties qui le subdivisent, et, dans ces 24,000 chevaux et ces 28,000 chars, ils voient clairement les vingt-quatre heures du jour et les vingt-huit jours du mois lunaire, faisant ensemble les cinquante-deux semaines de l'année. Puis, pour se bien convaincre de la justesse

de leurs calculs, ils énumèrent ainsi les travaux de Sésostris, qui sont :

2	Statues de	30	coudées,
1	Vaisseau	28	id.
1	Obélisque	60	id.
1	Muraille	150	id.
1	Colonie de	35,000	hommes.
1	Armée de	600,000	piétons
1	Flotte de	4,000	vaisseaux.
1	Cavalerie de	24,000	chevaux.
1	Train de	28,000	chars.

Et, trouvant au total 365, c'est-à-dire juste le nombre des jours de l'année, moins les zéros, ils en concluent que la chronologie des rois d'Égypte n'est autre chose que la parole des astres du temps, et ils le prouvent si clairement et en si peu de mots et par un rapprochement si simple, qu'en le voyant les savants et les académies sont capables d'en perdre la tête. Or, au risque de les rendre fous, voici ce que disent les Rômes :

L'année égyptienne est de 365 jours $+ \frac{25}{100}$ ou 1/4 de jour ; les prétendus rois depuis Phtha ont régné 36,5 25 ans; or, ces ans sont des temps, ces temps sont des jours et des temps de jour, donc $365 + \frac{25}{100}$ de jours du temps sont absolu-

ment égaux et identiques aux 365 + $\frac{25}{100}$ de l'an des rois.

Si, pour sa part, le lecteur n'est pas trop ému de la brutalité mathématique d'une telle solution, nous allons le conduire dans ce célèbre pays dont Josué fit la conquête comme Achille conquit Troie. Ce pays est celui des ***Palis*** ou Pélasges, le ***Palis-tan*** que nous appelons Pales-tine et qui, civilisé par les *Anak*-an, en prit le nom de *Kana*-an. Il suffira de lire l'énumération des peuplades vaincues par Josué pour se persuader qu'un grand nombre d'entre elles étaient d'origine indo-tartare. En effet, on y voit des *Zath* ou Jath d'entre le Sind et le Gange, des *Romnia* des rives du Sind, des *Iébusiens* du Thibet, des *Siddim* du Mul-tan, des *Héviens* et des *Hevila* de *Ava*, des *Arwadi* de l'Irawadi dans l'Indo-Chine, et jusqu'à des *Maha-Cathi*, Mendji ou Mantchoux du grand Cathay au nord-ouest de la Chine. Les Zath étaient assurément des *Kuri* indiens ou fils du Soleil; aussi est-ce en cette qualité que ces *Kir-zathaim* fondent en l'honneur de *Sem-Saba*, dieu des Indes, la ville de *Kir-Zath-Sana* qui devint Jérusalem, et celle aussi de *Kir-Zath-Arba* qui devint Hébron; il était parmi eux des *Esséni* du Taghorma et des *Iébusiens* du Thibet,

car les premiers qui habitaient le sud-ouest de Kir-*Zath*-Sana, à la porte dite des Ordures, attachèrent leur nom à cette porte si bien que, Kir-*Zath*-Sana étant devenue Jérusalem, elle fut appelée porte des ***Esséni***. Quant aux Iébusiens, non seulement ils continuèrent à demeurer dans la ville après la conquête, mais ils restèrent maîtres de Sion, où ils sacrifièrent à ***Iswara***, jusqu'à ce que David eût acheté du iébusien ***Arouna*** le champ où il voulait élever un temple à ***Isra*** (1). Quant à Kir-*Zath*-Arba, elle fut bâtie, dit-on, sept ans avant Tanis d'Égypte, et elle était située vers ***Caboul***, dont les ***Romnia Zath*** nous parleront tout à l'heure au district de ***Dharomas***. Ces villes ne sont pas les seules de leur nom ; on y voit encore, au temps de la conquête, ***Zethira***, ***Zethri***, ***Zeth***-sor, Zatan, et enfin Kir-*Zath*-Séphir, ville de la sphère, ville des chiffres et ville de la parole, dont elle prit sous les Hébreux le nom de ***Debir***. Les principaux d'entre ces ***Zath*** étaient ***Zethour***, fils d'Ismaël, qui donna, dit-on, son nom à l'***Iturie***, et ***Zethro*** ou Jethro, qui, venu de ***Rehuel***, ville du Thibet et de ***Hobab***, surnom de Balk et d'Ekbatane, en portait les noms ; et qui, établi à Madian, qu'il avait fondée, et où sont res-

(1) Samuel, ch. XXIV, 16. — Chron. II, ch. 3, v. 1.

tés les Rômes, sous le nom de Zath, s'y intitulait Hobab Rehuel Jethro de Madian.

Tout le monde sait que Moïse vint chercher un refuge auprès de lui contre les poursuites des Égyptiens, qu'il vécut quarante ans auprès de lui en qualité de pasteur ou d'intendant de ses troupeaux, et qu'il épousa sa fille Séphora ; mais peu de personnes savent que cette *Séphora*, dont il se fit l'époux, n'est autre chose que la *parole* de la science, la science de la parole, la stellologie et l'astrologie, la botanique et les augures, dont *Jethro*, disciple des Anak de Caboul et de Balk, de Rehuel et d'Ekbatane, lui dévoilait les mystères, les signes terrestres et lunaires, la magie. En effet, *Séphora* ne signifie pas et ne peut signifier autre chose : car il est une des harmonies de cette triade s f r, dont l'unité fait de la *Sphère* du monde, la lumière (*Sapher*), le livre (*Sépher*), le chiffre (*Sipher*), et la parole (*Séphora*) des Hébreux; aussi est-ce de cette sphère dont la lumière est la vérité, dont le zodiaque est le livre qui la contient, et dont les étoiles sont les chiffres et les lettres qui la nomment, que les *Anak* ont puisé leur *tara*, les Bohémiens leur *tarot*, les Phéniciens leur As-*tharoth*, les Égyptiens leur *Athor* et les Hébreux leur *Thorah*. C'est sur ce thorah de Jéhova, si souvent rappelé dans le poëme de

Josué, dans les Psaumes de David, dans les chroniques des Rois, dans les proverbes de Salomon (1), que Moïse a fondé sa loi ; c'est d'après ce thorah, qu'à l'instar de Sethos en Égypte et de Thésée en Crète, il a organisé son peuple ; et c'est parce que cette organisation est le reflet de la loi des astres qu'il en a fait le *thorah*, ou la loi de son peuple.

Quoi qu'il en soit, toute cette science vient des *Anaks* et des *Palis*. Malheureusement ils en firent mauvais usage et la dénaturèrent ; elle leur avait procuré richesse et puissance, et ils n'en usèrent que pour subjuguer et asservir. Après avoir été dans le vrai, tant qu'ils étaient restés *Hanphilim*, c'est-à-dire les célestes intelligences de la lumière du monde, ils tombèrent dans le faux et ne furent plus que *Nephilim*, des intelligences mortes, des lumières éteintes ; c'est pourquoi, tout en s'écriant aux enfants d'Israël : « Qui peut se tenir devant les enfants d'Anak (2)» Moïse, ne voyant plus dans leurs *Manassa* et dans leurs *Mahsaki*, dans leurs médecins et leurs grands sages que des charlatans et des sorciers, recommande expressément aux Israélites de ne pas prêter l'oreille à leurs

(1) Jos. I, 8, VIII, 31 ; Dav. XIX, 1, 8; 1 Rois, 2, 3; Prov. 6-23-28-4.

(2) Moïse, Deutér., ch. IX, v. 12.

paroles, et de n'ajouter aucune foi à leurs sortiléges. Autrefois, messagers de la vérité du ciel que, Pélasges, ils portaient partout à la terre, ils étaient des anges sublimes, de sublimes missionnaires de la science des hommes, aujourd'hui livrés à toutes les superstitions de la fable, et, prosternés devant les simulacres de la science, dont ils ont fait des divinités, ils ne sont plus que des anges déchus, des tyrans tombés; et il est facile à leurs noms de reconnaître qui ils sont et d'où ils viennent. Ils sont au nombre de douze; mais le douzième, leur chef, *Haksa*-el, ne peut pas compter; car il est l'*intelligence* qui les a perdus comme elle pouvait les sauver, comme l'intelligence de Josué, *Haksael*, sa fille a sauvé son père; et tels sont les noms de ces onze anges déchus, de ces onze peuples livrés à l'adoration des images de leurs idées et des idoles de leur imagination :

Semix qui, ayant inventé	la botanique.	rappelle le Bodhas du Boutan.
Arakiel. . .	les signes terrestres. .	le Meyde d'Aria.
Sakiel. . .	les Augures.	les Sakia et les Sagia indo-tart.
Balkiel. . .	la Stellologie.	les Meydes de Balk.
Hababiel. .	l'Astrologie.	les Meydes de Caboul.
Pharmari. .	la Magie.	les Perses.
Sapsi. . .	les Signes lunaires. .	les Skepsis de l'Ida.
Ramiel.	»	les Indous des deux Rama.
Tyriel.	»	les Tyriens.
Seriel.	»	les Nepaliens indo-chinois.
Iamiel.	»	les Occidentaux d'outre-mer.

Comme on le voit, les Anakans du Kanaan et les Philistins de la Palestine étaient des colonies de ces six premiers peuples, et, comme eux et comme les *Gogas* du Gujurat, de cette race de *gogas* ou géants, dont aux premiers jours des siècles l'intelligence fit la vitalité (gog) de la terre et qui, cyclopes après en avoir fait le tour, devaient enfin tomber comme Polyphème sous le poids de l'immense réputation que leur avait méritée leur génie.

Quoique tombés, leurs noms ne s'effacent pas complétement du sol où ils étaient établis, et plus d'un aussi se relèvent, lorsque, tombés à leur tour et captifs des rois d'Assyrie, les Hébreux vont se relever. En ce temps, en effet, Arta-kshetro, ce grand guerrier que les Grecs appellent le Grand Roi, Arta-Xercès se prenant de pitié pour les Hébreux, conçoit le projet de les rendre à leur pays et de leur faire reconstruire le temple; il ordonne donc à *Tattanaï*, gouverneur de *Tatta*, sur le Sind, d'expédier en Judée, non-seulement les Hébreux, mais encore toutes les autres tribus errantes de ses Etats. Quelque temps après, de nombreuses peuplades se dirigent vers Jérusalem. Il en est qui viennent de fort loin, car on distingue parmi eux *Zathan*, fils de *Bilka*, rosée du Thibet ; *Zathu*, chef d'une bande de 845 à

945 *Zath* comme lui ; Zak-ari et Zak-aziel, commandant l'un 150, l'autre 300 *Secani* ou tentiers que rappellent aujourd'hui les *Secani* de l'île d'Œno. Ceux-ci s'arrêtent sur les bords du *Ahva*, au delà du *Bramaputr*. De là leur chef envoie des ordres à *Hiddo* au pays de la lumière à Cassi-pa-*pour*, aujourd'hui Ben-Arez, ville sainte du Jambu, sur le Gange, et que les Hébreux nomment *Cas-iphia*, et il emmène avec lui Hutaï et *Pesçour*. Il n'est donc pas étonnant que, *Zath* du Multan et *Zak* de l'Aria, habitants d'Ahva et de *Peshaour*, après avoir traversé les Indes où *Hanuman* est le dieu de la musique, ils entrent dans Jérusalem au son des instruments et que leurs musiciens soient des *hanania* ; il ne l'est pas non plus de les voir planter des vignes à Sib-Mah, car ils ne pouvaient nommer autrement cette plante de *Siva*, qui est Bacchus, et dont le grand dieu des Indes *Maha-Siba* a fait présent à la terre, et il l'est moins encore de les entendre traduire littéralement en quatre mots les quatre mots inscrits dans la salle du festin de Balthasar, et sur lesquels ceux qui n'y comprennent rien ont écrit ces paraphrases :

Mènè, Dieu a calculé ton règne, il y a mis fin ;

Tekel, tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger ;

Férès, ton royaume a été divisé et a été donné aux Mèdes et aux Perses.

Or, voici ce que signifient pour eux ces quatre mots :

Mene Meneth Kelu Farsin

La lune, ou Ménie, mène le chef des Perses. Et il n'est ni Arménien, ni Caldéen, ni Romain, ni Grec, qui ne sente la supériorité de cette traduction sur celle que leur a léguée la Bible.

Si la naïveté de ce laconisme peut inspirer au lecteur la confiance qu'elle mérite, qu'il nous suive à *Zethan*, au district de *Dharomas*, et un *Zath* de cette contrée, située au pied de l'*Acra Batan*, levant pour lui le voile qui revèle la vérité cachée dans l'arche de Noé, lui dévoilera le mensonge dont l'a voilé le charme de la parole. Car ce district est précisément celui où les *Rômes* ont forgé ces légendes, ces drames fabuleux qui, sous le nom de *Daramas*, charmes de la parole, sont devenus l'objet de la crédulité et de la foi publiques. Or, voici ce que nous dit un *Zath* de cette contrée, qui, depuis, s'est retiré là où jadis vivait *Jethro* : Trace un cercle, emblème de la sphère du monde, divise-le en quatre parties par deux lignes à angles droits, unis les quatre points de

ces deux lignes par une corde de manière à former un carré. Conduits par le centre du cercle deux lignes à angle droit qui aboutissent à chacune des quatre cordes, et tu auras ainsi les

SEM
IAPHET
OCCIDENT
ORIENT
CORDE DU PONT
ARCHE NEF VASE
CHAM

quatre arches des quatre temps et chacune de ces arches aura sa carène, sa nef, son pont, son mât, ses cordages ; sa carène sera le con-

tenant, l'*arche*; sa nef sera le contenu, le temps; son pont sera le laps, l'espace, la distance; son mât sera son méridien, son solstice; ses cordages seront son horizon; or le temps est *Aon* et l'esprit est *Noa*; donc l'arche de Noé n'est autre chose que l'esprit *Eon* du temps. Pour preuve qu'il n'est pas autre chose, mesure ses dimensions; et, puisqu'il a 300 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 de hauteur, dépouille la vérité de la sagesse qui la couvre en ôtant les zéros qui, ici, en effet, ne sont que des nullités. Or, puisqu'il reste 353, dis-toi : l'année judaïque se composant alors de 7 mois de 29 jours et de 5 mois de 30 : total 353, l'arche de Noé n'est effectivement, comme l'argot de Colchide, que le vaisseau de l'esprit du temps, mesuré par l'esprit de l'homme. Tu as donc compris comment ce vaisseau, contenant *Sem* la lune, *Cham* le soleil, et *Japhet* la terre, l'esprit de l'homme y a enfermé avec lui le Bodhas, cultivateur ou semeur; le Zath, pâtre ou chamite, et le Meyde, artisan ou iaphet.

Si nous le laissions dire, ce *Zath* nous en conterait bien d'autres sur la Judée et l'Assyrie, car il ne croit pas plus aux rois de Juda et de Samarie, et à ceux de Ninive et de Babylone, qu'il ne croit aux rois d'Egypte ; mais prions-le de se taire , autrement il nous obli-

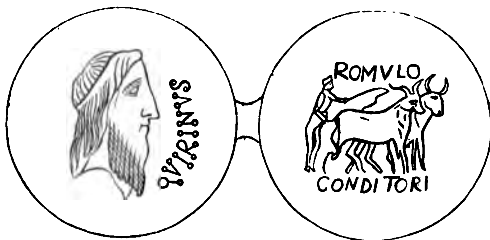
gerait à sortir de notre sujet et à anticiper sur le Livre de la Parole ; allons plutôt chercher en Italie ceux des siens qui s'y sont infiltrés depuis les siècles.

Qu'ils y soient ou non venus directement des Indes, ou qu'ils aient préalablement séjourné en Colchide, en Phrygie et en d'autres contrées de l'Asie-Mineure, peu nous importe si, *curi* ou fils du soleil et cultivateurs des astres (*saba*), ils en ont fait leur nom de *Sabins*, et ont apporté la lumière des Indes. Ces *curi*, de qui descendent les *Quirites*, étaient les chefs des Rômes, à la tête desquels ils errèrent longtemps avant de se fixer. Instruits dans la science réelle et symbolique des Indes, ils connaissaient le *cur* ou pourquoi des choses, et, établis à *Cure*, où ils déposèrent leur arche avec leur *tarot*, ils enseignèrent aux peuples de ces contrées l'agriculture et les arts. C'est d'eux que viennent aux Romains cette chaire magistrale appelée *curule* ; et ce sont eux qui, les premiers, l'ont établie au mont *Curinal*. Tout porte à croire que les *curies* n'étaient primitivement que des assemblées où se réunissaient seuls les chefs de chaque tribu, et que de ces *Curi* ou *Sabini* descendent les premiers curions des légions romaines. Ils sont donc vieux en Italie et plus vieux qu'on ne le pense ; ils y

étaient avant qu'un Grec ne nous ait légué pour vérité la fable dont il a fait l'histoire des prétendus rois de Rome. Pour peu que l'on veuille bien faire de cette légende le cas qu'elle mérite, et se rapprocher de l'avis de Plutarque, écrivain judicieux qui, sans trop y croire, cherche néanmoins à concilier le merveilleux avec l'impossible, en les rendant vraisemblables et probables, nous ne désespérons pas de trouver un *Curus* capable de nous donner raison de ces fables en nous montrant la vérité qu'elles revoilent.

Il en est un entre tous qui doit d'autant plus mériter notre confiance que non-seulement il est ami de Varon, mais encore un savant homme, assez savant du moins pour être gardien du *Tarot*, comme le laisse suffisamment comprendre son nom de *Tarut*-ius; or cet homme se flatte de pouvoir déterminer le jour et l'heure de la naissance de Romulus, par des raisons déduites de ses actions, comme on le fait pour la solution d'un problème de géométrie, et il affirme que *Rom*-ulus a été conçu le 28 de choac, à la troisième heure du jour, pendant une éclipse de soleil, qu'il est né le 21 de *ToT*, au lever du soleil, et enfin qu'il a fondé Rome, le 9 de pharmenoth, entre le deuxième et le troisième quartier de la lune ; cet homme

est donc un astronome assez versé dans la science des Rot-enne *Rom* de l'Egypte, dont il emploie les termes et dont son ***héros Rom***-ulus porte le nom, pour déterminer le jour et l'heure du lever du ***Romus*** ou taureau du solstice. Conséquemment il sait quel cas il doit faire des 21 personnages qui, d'Évandre à Faustus, précèdent Romulus et des sept qui le suivent; il sait fort bien que Romulus, fils de Numi-tôr, est le taureau de Numa, comme Remus est le sanglier de Caly-don, le ***Sabellius-sus*** de Némée et comme Minotôr est le taureau de Minos ; il sait fort bien que le Capitole, qui doit faire de Rome la capitale de l'Italie, est fondé sous la tête de ce taureau, découverte au ciel par la science avant d'avoir été trouvée dans la terre par la fable ; il le sait, mais il n'en dit rien ; car s'il le disait, il ne serait plus oracle ; et d'ail-



leurs il y va de sa vie ; car l'astronomie fait les auspices, les auspices les mystères, les mystè-

res la religion et la politique, et divulguer l'astronomie, c'est détruire la domination religieuse, c'est anéantir l'exploitation gouvernementale.

Cependant, puisque tout Rôme sait, comme lui, que tout *soreh* ou astre est un *héros* ou homme céleste qui, conçu comme l'homme de la terre, neuf mois avant sa naissance, se lève comme naît l'homme, brille comme vit l'homme et disparaît comme l'homme meurt, le premier venu d'entre eux nous dira que ces vingt et un personnages sont le nombre des trois semaines ou quartiers de la phanie lunaire, que les sept autres sont le chiffre de la semaine, et qu'avec lui ils composent les vingt-huit jours des quatre semaines et les vingt-neuf jours du mois de la lune. Et voici, en outre, ce qu'avec la moindre étude il dirait des sept personnages principaux qui le suivent :

Numa est le ciel étoilé, le bois de Némée, où la lune Égérie, louve égarée de Brahma, erre comme erre dans le désert Agar, servante d'Abraham.

Ancus Martius est ce premier croissant de la lune de Mars qui, tombé de Colchide ou de la Troade en Italie, servit naturellement de modèle aux onze *anciles*, pleines lunes ou boucliers qui, mesurant l'année (*sal*), font le salut des

hommes, et ont donné lieu à l'institution des douze prêtres *saliens*.

Tullie est la terre (*tellus*) aveugle et orgueilleuse comme les Ajax, et qui fut reine de Rome comme *Ender*, qu'elle traduit, fut roi de Cachemir.

Tullus Hostilius est l'hostilité terrestre des hommes entre eux, exprimée par la légende des Horaces et des Curiaces.

Servius Tullus est le servage terrestre des faibles sous les forts, des Albains sous les Romains.

Tarquin l'Ancien est l'ancien *tarah* ou *torah*, l'ancienne loi, la loi primitive venue d'Orient par les Pélasges, indo-tartares, la science modeste qui fait vœu d'élever un temple à Jovis sur le Capitole, comme David sur le Moria.

Tarquin le Superbe est le nouveau *tarah* ou *torah*, la nouvelle loi, la loi secondaire venue de Grèce et d'Égypte ; la science magnifique qui accomplit le vœu de son père, comme Salomon celui de David.

Et sans la moindre science, au seul souvenir de son origine indo-tartare, au souvenir des *Pali* indiens dont le *pal* est la lance qui a servi de *baal* ou de premier méridien à tout l'Orient et à la Palestine, au souvenir de la science (*vata*), dont le Mul-tan est la ra-

cine, et de l'art (*ask*), dont pour eux le ciel est le *sac* ou l'outre qui en renferme les types, au souvenir du *Meru* des Indes et de ses trois grandes divinités, il comprend facilement comment les fils du soleil, *Curi* ou *Sabini*, établis sur le Curinal, ont dû planter leur *pal* sur le *Pallatin*; comment les savants et artisans étrangers ont dû établir l'art sur l'*Esk-ilin* et la science sur le *Vati-khan*; comment les deux noms antilogiques, l'un SACRÉ, l'autre PROFANE, *Roma* et *amor*, expriment à la fois et l'amour de la force et la force de l'amour; comment le Sabelius Sus, *Remus* ou *Aper*, porc ou sanglier, ayant disparu le 21 avril, avec le mois de son



nom, qu'il avait ouvert en mars, Rome fut fondée ce jour-là par le Romus ou taureau d'avril qui, ayant fait en mai son ascension et trôné au solstice au-dessus du Capitole, le 21 juin, sous le nom de Romulus, disparaît en août dans le Marais céleste de la chèvre, dans la mer de cette constellation du mois d'août, qui donne à Ju-

non son nom de *Caprotine*. Il comprend comment cette colline était à Rome ce que le *Moria* était à Jérusalem, ce que le mont Meru est aux Indes, la *mora* ou la *myrrhe*, le lotus ou la rose nocturne, mystique, sidérale, d'où naissent la science et l'art des sociétés. Et rien qu'à voir le temple qui s'y élève, à son orientation au sud-est, à ses douze colonnes de front sur trois de profondeur, au nombre de ses doubles colonnes latérales, au quadrige qui le surmonte, aux trois nefs qui le composent, aux trois autels qui s'y dressent, aux trois dieux auxquels elles sont consacrées, il reconnaît sans peine les douze mois de l'année, les trois *ides* ou décans de chaque mois, les trente-six aditi ou decans de l'année indo-égyptienne, les deux temps de jour et de nuit, les quatre points de l'horizon et du temps, les trois zônes des trois temps solaire, lunaire, sidérale, et sinon l'identité, du moins l'analogie des trois grandes divinités de l'Inde ; d'ailleurs, sur l'autre versant du Capitole, la roche qui s'y élève à pic, et haute de quatre-vingts pieds, lui représente trop bien un lieu de *tarpan* ou d'expiation, pour qu'il n'y reconnaisse pas la roche *tarpéienne*.

Quoi qu'il en soit, il reste suffisamment démontré que les Romains avaient leur *tarah*, tarut ou tarot, et qu'ils le tenaient des Rômes.

Que ce *tarot*, antilogie de l'*ot-tara* des Indes et apporté en Italie par les Pélasges, fût ou non celui d'*Argos*, toujours est-il qu'il est issu de l'*Arga* du Mul-tan ; en effet, il se compose de douze *arvales*, champs ou espaces célestes, en rapport avec les douze constellations ; et la louve de l'astrale vallée, la lune du Zodiaque, était leur mère, sous le nom d'Acca Luppa Larentia ; et Romulus, son fils, était l'un d'eux ; il se divisait en vingt-quatre *argées*, nefs ou arches diurnes et nocturnes, selon les vingt-quatre mois de la lune et du soleil, et se subdivisait en trente *argées*, selon les trente jours du mois et les trente curies. C'est pourquoi, quand l'année était révolue, on jetait ces vingt-quatre et ces trente argées dans le Tibre, sous la forme de figures humaines faites d'osier ou de jonc.

En attendant que la parole montre plus tard que les Romains et les Etrusques n'étaient eux-mêmes que des Rômes qui, laissant leur état de *muni* ou de nomades, se sont enfin fixés en se constituant, à l'instar des autres peuples, selon les formes de leur tarot, nous allons donner à entendre que les Rômes erraient encore en Italie longtemps après la fondation de Rome.

En effet, dès les premiers jours de la république, 566 ans avant notre ère, sous le consu-

lat de Spurius Posthumius Albinus et de Marcus Philippe, des sectateurs de Bacchus qui est Siva, des bacchanales, Bag̃hariens ou Sivaïtes, ayant à leur tête un Grec du nom de Démarate, s'introduisent en Italie et y professent clandestinement des dogmes nouveaux et d'étranges mystères où, à la bizarrerie des sacrifices se mêlent la licence des orgies et les débauches de la volupté. Affilié aux rites des Rot-enne-*Rom* de l'Egypte et de l'Inde, leur chef, usant des procédés des *Dharamas* et abusant des *mantara*, fabrique dans son officine des légendes dont la vraisemblance lui trouve bientôt des partisans. Ces légendes étaient des *contes* qu'il brodait sur (épi) les étoiles de la robe (stole) zodicale, les personnifiant, les faisant parler, agir comme le feraient des hommes, en en faisant ses disciples, ses apôtres, et il chargeait ses affidés de répandre ces *épistoles* ou *épîtres*, de s'en servir pour propager leur doctrine et se recruter des partisans ; ces *Anak* déchus savaient fort bien que ces fables n'étaient pas paroles de vérité, des *anec*-dotes, de vrais dons d'Anak, mais ils tenaient à fonder une religion nouvelle, et, colporteurs de ces fables d'un homme qui en avait forgé des réalités, ils se firent pour lui les envoyés célestes de la vérité de Dieu. Alors séduire par la fraude le cœur des jeunes gens,

capter par la ruse l'imagination des femmes pour dominer l'intelligence des hommes, détacher les enfants de leurs parents, désunir d'esprit les époux, briser tous les liens du sang et de la parenté, faire servir la vraisemblance des fables à éteindre la véracité des faits et imposer comme vérité cette fausse science de la sagesse d'un homme, au détriment de la réalité évidente de la lumière des astres, jeter le voile de l'ignorance sur l'esprit et par là corrompre le cœur, régner ainsi en maîtres absolus sur les consciences et opprimer la république, tels étaient leurs moyens et tel était leur but. Déjà ils étaient venus à bout d'organiser de nombreuses congrégations dans toute l'Italie, et, sans s'en douter, la république était en péril, lorsque le hasard vint la sauver.

Deux jeunes gens, Œbutius et Hispala, s'aimaient. Ruiné par son tuteur et menacé par sa mère d'être affilié à l'une de ces corporations, Œbutius s'en plaint à son amante. Non-seulement celle-ci lui dévoile toutes les horreurs qui s'y commettent, mais elle l'engage même à en faire sa déclaration aux consuls. Œbutius suit son conseil, et Hispala est appelée. Rassurée par le consul sur sa crainte de périr sous les coups des affiliés, elle expose et les désordres dont elle se dit instruite et la

fantasmagorie employée dans les mystères pour effrayer les néophytes et dominer les imaginations. Sur le rapport du consul, le sénat, craignant, dans l'intérêt public, que ces congrégations ne cachent quelque grave danger, le remercie de sa prudence et de sa discrétion, et lui ordonne, ainsi qu'à son collègue, d'instruire extraordinairement tout ce qui a trait à ces mystères.

Ces mystères étaient ceux de Bacchus, des Bahaviens de l'Inde et des Bacchantes de la Grèce. On promet des récompenses aux dévélateurs; on publie dans toute l'Italie des proclamations défendant aux membres de ces congrégations de se réunir; les Ediles ont ordre de veiller à ce que rien de ce qui aurait trait au culte ne se fasse en secret et l'on se tient en mesure contre les attroupements et les incendies. Ces précautions prises, les consuls convoquent l'assemblée du peuple, et, après avoir adressé aux dieux du Capitole la prière accoutumée, après avoir rappelé les bruits répandus sur ces mystères, sur le nombre des affiliés, sur l'origine du mal dont les femmes sont cause, sur la mollesse des jeunes gens qu'elles ont captés par la luxure et enrôlés dans la débauche, après avoir montré comment, quoique cachés dans l'obscurité, ils exercent leur in-

fluence jusque dans le sanctuaire des familles, après avoir fait sentir tout le danger qu'il y aurait de confier des armes pour la défense de la république à des jeunes hommes déjà corrompus par une fausse morale, considérant les décrets qui, de tout temps, ont proscrit et réprimé les abus pratiqués dans l'exercice du culte, considérant la prudence des anciens qui n'ont jugé rien d'aussi dangereux que de tolérer des pratiques religieuses contraires aux rites de la religion, il conclut à l'abolition de ces congrégations illicites, à la démolition de leurs repaires, à la dispersion de leurs membres, à l'extinction complète des Bacchanales; et, s'écrie-il, « avec l'aide et la volonté des dieux, nous en viendrons à bout. Prenez confiance, obéissez aux lois de la science et de la raison et veillez avec nous au salut de la république. » A quelques jours de là le sénat rend un décret qui abolit toute association de ce genre, non-seulement dans Rome, mais dans toute l'Italie.

Si l'on fait attention que le fauteur de cette doctrine, Démarate, passe pour le père de *Tarquin*, on n'en comprendra que mieux comment celui-ci, sa vie, ses œuvres, ne sont effectivement que des contes brodés, comme les *Dharamas* indiens, les *daromas* hébraïques et les *drames* de la Grèce, sur les *Mantara* du zo-

diaque, sur les *formules* du ***Denderah***, qui ne prêtent pas moins à ***mentir*** qu'à dire la vérité.

Chassés de l'Italie, ces Rômes, Pélasges Indo-Egyptiens, ne retournent assurément pas là d'où ils viennent, car les ***Curils*** et les ***Saganes*** druidiques des Gaules et les ***Saga*** Scandinaves témoignent assez par leurs noms qu'ils les ont eu pour pères. Quoi qu'il en soit, à cinq cents ans de là, la Théosophie indienne, toujours habile à forger des mythes et toujours ambitieuse d'en imposer les croyances, passe le Sind et les Mas-Bodhiens et les Thobutiens ***Bodhas***, venus du Boutan et du Thibet, tiennent déjà école en Grèce, en Egypte, en Syrie, en Judée même. Ces ***Bar-iesu*** ou fils de la lumière, toujours nombreux au ***Népal*** dont ils sont la population, parcourent toutes ces contrées qui sont notre Orient, y sèment çà et là les doctrines de l'Inde, sa sorcellerie et ses enchantements, sa science et sa réforme astronomique. Ils annoncent à ces pays une ère ou un ciel nouveau, la chute prochaine de l'ancienne loi, de l'ancien temple de Satwa, la fin des temps anciens de Buddha, la fin de l'année de Numa et de Moïse ; ils prophétisent le prochain avènement de la loi nouvelle et d'une nouvelle année, de l'année du Césari, lion de Vis'nu et de Kris'ten, fils de Buddha ; ils affir-

ment que ce lion, Suriah ou Syrius, est le *Sothis* de l'Egypte, le *sôter* de la Grèce et consé-



qüemment le sauveur du monde ; et la science sacerdotale de l'Orient les écoute pour les approuver ou les convaincre d'imposture, comme fit saint Paul envers Elyma ou Samuel, ***Bar-iesu*** du Népalis-tan, qu'il rencontra à Paphos ; et la grande école d'Alexandrie, qui depuis longtemps s'occupait dans l'ombre de transfigurer la *Gnan* indienne en *Gnose* hellénique, en profitait en silence, et l'astronome Sosigène, convaincu de la justesse des calculs qui donnaient





lieu à ces prédications, en passait avis au souverain pontife de Rome.

Ce souverain pontife était Jules. Il appelle auprès de lui Sosigène; et, sur les travaux de celui-ci, il substitue le cycle d'or de Kris'ten au nombre d'or de Satwa. C'est alors que, changeant les mois de l'ancienne *aire terrestre du* temps, qui fait le nom du *Cal-end-arium*, il peut s'adjuger, s'il ne l'a déjà pris, le nom de César ou de Lion que la science indienne donne aux Indes à la constellation de l'ancien cinquième mois, devenu le septième; parce que *Césari*, lion de *Vis'nu*, est cette étoile splendide qui, coupant en deux vers ou côtés l'anneau annuel de l'univers comme la césure coupe en deux *styches* ou vers grec l'anneau poétique du vers, sépare ainsi le tropique du cancer du tropique du capricorne, de même que la césure sépare les deux hémi-*styches* du distique de la poésie. C'est alors donc qu'ayant fait son apothéose dans *Césari* il donna à ce cinquième mois, devenu le septième, son nom latin de julius ou juillet, afin que, le mortel *Jules* s'étant fait Dieu dans *César* et le *lion* immortel s'étant fait homme dans *Jules*, l'Italie n'eût jamais à douter qu'il fût l'auteur de cette réforme. C'est donc à tort, par ignorance, ruse ou discrétion, que les historiens assignent à ce nom une origine chirurgicale; car ce n'est pas à l'opération césarienne, c'est-à-dire de

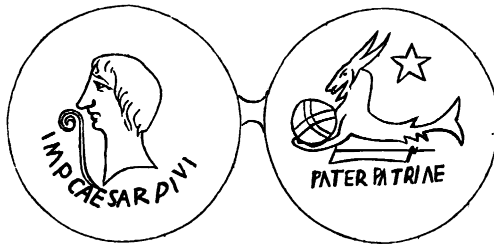
césure ou d'incision, que Scipion l'Africain dut de le porter le premier, mais bien à sa victoire et à son triomphe sur le lion Numide de Carthage, issu du lion phénicien de Tyr.

Pour bien convaincre le lecteur de cette vérité, nous allons lui dire, à la façon d'un Rôme, comment Octave devint Auguste.

Octave répondant à octobre, huitième mois de l'ancien et du nouveau calendrier, et Virgile Maro, son *Vates* ou savant, lui proposant de le placer entre l'écrevisse et la balance, entre juillet et septembre (1), parce qu'il est là une constellation qui domine Rome et toute l'Italie, il accepte, parce que cette constellation est celle que, suivant les langues de l'Inde et de Médie, de Grèce et de Kamephi, on appelle *iagi-ste* ou *ast-iag*, *aigi-ste*, ou *Egy-pte*, c'est-à-dire étoile de la chèvre, de cette chèvre de Siva, signe du tropique du Capricorne, comme le lion de Vis'nu est celui du tropique du Cancer ; et que l'héritier terrestre de *Jules César* étant naturellement l'héritier du *lion de juillet*, il ne peut faire autrement que d'accepter son apothéose dans le huitième mois qui fait son nom céleste, dans la constellation de ce nouvel octobre, marais de la Chèvre où a disparu Romu-

(1) *Georgiques.*

lus, taureau du solstice, dans cette *Augu-ste* ou étoile de la Chèvre que l'on appelle août. D'où il suit qu'*Augu-ste* n'est *Seva-stos* que comme l'étoile de la Chèvre est l'astre de vie, l'étoile de Siva.



De là le lecteur conçoit comment cette étoile, qui sert à marquer et l'entrée du soleil dans le tropique du Capricorne, et la plus grande crue du Nil dont le chien a annoncé le débordement, donne à ce fleuve le nom d'*Ai-gos*-potomos, et au pays qu'il féconde celui d'*Égypte*; il conçoit l'analogie grecque d'*Aigis* et d'*Aigos*, la Chèvre montant à mesure que monte l'eau; et il comprend que tout discours de *chèvriers* qu'ils sont, et précisément parce qu'ils ne sont pas autre chose, les *Eg*-logues de Virgile sont un encens poétique exhalé de sa lyre en l'honneur de cet homme-dieu qui a pris le nom de la chèvre pour dominer le

monde et l'inonder de sa puissance comme elle domine Rome et inonde l'Egypte.

C'en est donc fait, Octave est Auguste, parce que octobre est août et Auguste est fils de César comme août est fils de juillet, comme la Chèvre est fille du Lion; et Jules et Octave sont à la terre ce que César et Auguste, le Lion et la Chèvre, sont au Ciel, la puissance de volonté qui échauffe et féconde la terre et les hommes. Mais c'est en vain qu'Auguste pénètre par la science de son vates sous le ciel des Sères de l'Inde, qu'il fait des armes de Seriphe la pile de sa monnaie, qu'il fait sculpter des chèvres sur les autels où ses prêtres brûlent l'encens en son honneur; c'est en vain que son vates



se dispose à chanter ses victoires mythiques sur les habitants de la terre du Gange, et que sa théocratie s'occupe à frapper sur sa monnaie les emblèmes nouveaux de la science nouvelle qui fait sa nouvelle religion ; tandis que son

imagination s'évertue ainsi à perdre l'univers qu'avait conquis le bon sens de la république, nous l'avons dit, les théosophes de l'Inde propagent dans la Syrie, l'Egypte, la Judée, la Grèce, la sagesse, la science, la fable et la vérité de la doctrine indienne; d'un côté, le mépris des richesses et des puissances, l'alliance des pauvres et des faibles, la communion des opprimés et des déshérités, l'association des ignorants et des esclaves; de l'autre, la réforme astronomique, la nouvelle ère qu'elle enfante, la nouvelle société qui doit en naître; quelque temps encore, et César et Auguste ne seront plus Dieu, et l'Apo-Stole se sera substitué à l'Apo-Théose, car voici : « Tibère a tué la reli-« gion, le prêtre a égorgé la vertu, le serment « a poignardé la foi publique, le juge s'est fait « bourreau de la justice, l'armée a tué la gloire « et les pourceaux, vautrés dans la fange des « orgies, ont éclaboussé le soleil de Pharsale et « d'Actium. » Voici sortir de leurs tombeaux les *Esséni*, race éternelle, toujours morte et toujours vivante, et voici naître au milieu d'eux, faible comme un enfant et beau comme Jason, sincère comme Esope et bon comme Socrate, naïf comme le peuple et pauvre comme un prolétaire, cette divine lumière du soleil, qui, chaque année, au 25 décembre, promet

de sauver le monde, mais qui, depuis les siècles, n'a fait qu'en perpétuer la misère et l'esclavage.



CHAPITRE IV.

LES ROMES IAS-VENDES ET IAS-GANS

DE VITELLIUS A TIMUR-BEK.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

L'avènement du christianisme, qui prit naissance au milieu des Esséniens, permet naturellement de supposer que ces Rômes contri-

buèrent pour leur part à le propager et à l'enseigner à leur façon. Cela ressort, d'ailleurs, de la divergence d'opinions qui bientôt divisa tous les hommes de cette croyance sur les points les plus essentiels de la doctrine et sur la réalité même du personnage auquel on l'attribue ; mais ils se sont trop enveloppés de l'ombre des mystères pour qu'aujourd'hui l'on puisse en reconnaître les traces, et ce n'est que sous Vitellius qu'ils reparaissent en Italie, où grand nombre d'entre eux étaient restés. Pour purger le pays de leurs superstitions égyptiennes et hébraïques, le sénat rend un décret qui les oblige à porter les armes. Il s'en trouva quatre mille en âge de les porter. Et cette race d'affranchis, imbue de pratiques étrangères, fut envoyée en Sardaigne, pour y être employée contre les brigands de l'île. Il paraît même que les Romains ne leur témoignaient pas moins d'indifférence que nous ; car, dans le cas où l'insalubrité de l'air les ferait périr, on en était consolé d'avance. Ceux-ci partis, l'on fixa aux autres un terme pour renoncer à leur rite profane ou quitter l'Italie (1). Ce qui laisse à croire qu'ils en firent à leur guise et selon leurs intérêts, que les uns se retirèrent et que d'autres restèrent.

(1) Tacite, *Annal.*, l. II.

A cette époque, l'Asie était aux portes de l'Europe, et cent peuples divers menaçaient de les forcer. De leur côté, les *Iases* du Caucase, poursuivis et traqués dans leurs marais et dans leurs montagnes, par les colons romains de Dacie et par les armées romaines, s'étaient retirés au nord des Carpathes et jusqu'aux bords de la Baltique. La plupart ne pouvant se fixer au milieu de la tourmente des peuples qui s'agitaient dans l'infini des steppes comme les *vagues* de la mer au gré du *vent*, étaient *Vagari*, selon leur expression pélasgique, *Vagri*, selon les Germains, *Vareg*, selon les Goths, et *vendes*, selon les Slaves, c'est-à-dire hagards ou égarés, errants ou nomades, vagabonds ou routiers. Le nom de ces hommes, Rômes ou *Iases*, exprime tout ce qui meut et brille, comme le *Rama* des Indes et le *Romus* d'Italie, comme le *Jason* de Colchide et le *Josué* de Judée, comme la lumière du soleil à l'équinoxe du printemps et au solstice d'été, comme l'homme par son intelligence, la pensée par la parole, la parole par la langue qui, dans tous les idiômes slaves, en fait son nom. Ces hommes, Rômes ou Iases, sont ou fixes, et pour cette raison, appelés *Rômes Selassi* et *Ias-gans*, ou errants, et, pour cette raison, nommés *Rom-muni* ou *Ias-vendes*.

Pendant qu'ils errent du sud au nord, au milieu des derniers venus d'Asie, pays de la lumière, et dont leur nom n'est que l'anti-logie; pendant qu'ils se fixent en *Cour-land* et dans la Samo-gitie ; pendant que les uns , *Tshoud* tartares, se fixent en Estonie, et que les autres, *Sinti* ou Indiens, comme ceux de Lemnos, s'établissent en Lithuanie, les *Sindi* de Strabon continuent d'errer en Thrace et en Macédoine; les *Sani* errent au pied des *Hibari* ou rochers du Caucase, dans la Colchide et la Cappadoce; peu connus de l'Occident, ils sont appelés *Siéni*, *Tsani*, mais nous les y avons reconnus pour les inspecteurs indiens des sept *Sania* ou étoiles du pôle, qui est le *traîneau* des Slaves et fait le chariot de la science du *David* de Judée, du *Dai-both* de Nubie, du *Bud-dha* du Thibet, du *Da-both* du Japon , du dieu *Put* de la Chine et du *Put-theus* de la Grèce. Enfin, les *Dan-dari* sont toujours là où nous les avons vus avec le Dan-dara. Ce sont eux que, dans son langage barbare, Jornandès appelle *Zid-zuri;* et parmi eux sont les Zengi de Pline, ces Zendji d'Edressi, appelés aujourd'hui *Ne-totsi*. Ceux-là sont issus des noirs habitants de *Bar* ou côtes d'Afrique, qui en ont pris nom *Zendji-bar*, côte des Zendji.

Beaucoup de ces *Iases* étaient établis depuis

longtemps en Dacie, lorsque Trajan en fit la conquête ; il en est encore trois villages dans les Carpathes de Valaquie, et l'on sait que *Iassi* leur doit sa fondation. En effet, pour les récompenser de leurs services dans sa guerre contre les Daces, Trajan les autorisa, sur leur demande, à fonder un Municipe qui, longtemps appelé Municipium Iassiorum, est aujourd'hui la capitale de la Moldavie.

L'an 334, sous *Visu-Maro*, leur roi, originaire, sans doute, de l'île de *Wis-mar*, dans la Baltique, les Ias-vendes ou Vendales, souche belliqueuse dont lui-même il descend (1), habitent la Dacie septentrionale; appelés tour à tour *As-tinguri*, *As-dinguri* et Athingani, ils ne sont autres que les *Zinguri*, demeurés fidèles à Dinzio, fils d'Attila, et que les Italiens nomment *Zingari*. L'évêque polonais Narusewicz a donc parfaitement raison de dire que les *Sigani* ou Bohémiens descendent des Ias-vendes et s'appellent Iasi-gans ; Malte-Brun a grand tort de distinguer les *Iases* des *Ias-ving*; car le mot *ias* est, dans ces contrées, l'appellation générique de ces hommes qui, comme les *Iésides* du Caucace, adorent Dieu, qu'ils ne prient pas, et prient le diable, qu'ils n'adorent

(1) Hugo Grotius, p. 690.

pas; et les *Iases* ne diffèrent entre eux que selon qu'ils sont errants (*Vendes* et *Muni*), ou fixes (*Selassi ou Gani*); quant aux *Métan-astes*, n'en déplaise aux hellénistes, ils sont, comme tous les *Iases* de ces contrées, originaires du Medan-istan ou pays de Médie, dont, au dire d'Hérodote, les *Agathures* portaient encore, de son temps, le riche et brillant costume.

Quoi qu'il en soit, les Romains n'étant plus en état de défendre leurs frontières, Goths, Vandales, etc., qui depuis longtemps attendaient aux portes, s'étaient rués sur l'empire en se ruant les uns sur les autres. La peuplade Gythone ou *Gotane* des Vendales avait traversé l'Europe et était allée chercher un refuge sur les côtes d'Afrique. Ils y habitèrent la Mauri-tanie, pays des Noirs, dont une partie, pays de montagne ou *Tangi-tane*, était les monts de l'Erèbe ou de l'Occident, le *Mog-rob* ou *Mag-rebi*, que nous nommons l'empire du *Maroc* ou de la mer d'Occident. Mais les Rômes Indo-Tartares y étaient arrivés avant eux, et tout porte à croire qu'ils l'ont habité les premiers. Car ces monts élevés qui lui donnent son nom de *Tangi-tane*, montueux pays, n'ont pu recevoir le leur que de ceux qui nomment le haut Thibet Tang-ut. D'ailleurs, la ville de Ta-tubti rappelle trop bien ce *tobta* ou thibet des Eleutes,

pour ne pas leur en attribuer la fondation. Il est vrai qu'en en faisant *Tadduti*, les Romains l'ont rendue méconnaissable; mais le cap, dont la ville de *Tanger* porte le nom, est un témoignage d'autant plus juste, que les Tang-ala des Indes, les Tange-lone du Monopotoma, les Tanguri d'Abyssinie, les *Tag* d'Espagne, d'où sort le Tage, *Tanger*-mond de Prusse, et enfin *Tanga*-rok ou *Tagan*-rok de la Sindikie, viennent confirmer que ceux-là seulement ont pu en tant de pays divers appeler d'un même nom toute montagne, qui en font celui du Thibet. Or, ceux-là, nous l'avons vu, sont ces *Tsoud* de Tartarie et ces Soudras des Indes, qui, sortis du Thibet ou de l'*Anak-kouk*, source des Anak, en ont porté partout les arts et l'industrie, la parole et la science, et sont restés pour les Hébreux des anges déchus, des géants et pour les Grecs des Cariatides, des Cyclopes.

Quant aux Vendales, sortis ou non de Vandia ou de Vandis, villes du Kutch et du Boutan, toujours est-il que, errant sans cesse en tous sens, comme la vague au gré du *vent* qui leur donne son nom, le nom de Vende signifie nomade. Après avoir habité la Lithuanie, où Winden et Wenden ont gardé leur souvenir, ils courent l'Allemagne, fondent *Windis*-baken en Bavière, Wendish-grœtz en Wurtemberg, Vene-

tia dans l'Adriatique, *Windish* au canton de Berne, s'établissent à *Winden*-hein, près de Strasbourg, en deçà du Rhin; puis, courant les Gaules, les uns fondent au nord *Vend*-euil, et se retirent à l'ouest, dans cette partie de l'Armorique qui tient d'eux son nom de Vendée; les autres traversent le pays et vont s'établir au centre à Vend-ôme et à *Vend*-œuvre.

De 420 à 440, dix à douze mille Rômes sont envoyés, sous le nom de *Luri*, par le roi de Canoj, à Bahram, roi des Perses. Ce mot *lur*, composé des lettres l+r, est le synonyme parfait du grec m+l; et *lur* signifie à la fois : musicien, noir et montagnard, comme en grec m+l fait *Mel*-os, *Mel*-anos et *Mel*-ias. Ainsi, chanteurs et joueurs d'instruments, c'est-à-dire *Mel*-odiens ou musiciens (hania) indiens, et conséquemment fils de *Hanu-man*, dieu indien de la musique, ils portent indifféremment en Perse les noms de *Luri* et de *Hani;* si bien qu'avec le temps, le premier devint synonyme du second; car depuis longtemps l'un exprime la *lyre* et l'autre l'*air* qui s'en exhale. Puis, comme dans leur langue *kel* est la joie du cœur et *kul* le chœur de la joie, c'est-à-dire la ronde, la danse; comme ils sont joyeux comme des *Celtes* et danseurs comme des *corybantes*, qu'ils dansent et font valser les hommes de même que le temps

(*kal*) indien fait tourner et danser sans cesse les chœurs des astres sur l'axe de son éternité, ils en reçoivent le nom de ***kulan***, c'est-à-dire ménétriers. Comme aussi ils se font remarquer par le langage primitif, que la sagesse a rendu obscène, leur nom de Hani prend en arabe le sens d'obscène en paroles. Quant à eux, ils n'y voient aucun mal, parce qu'il n'est point d'obscénités dans la nature, et que leur langage et leur chant sont naturels. En cela ils ressemblent aux bacchantes de la Grèce et aux baghaviens de l'Inde, et témoignent ainsi de leur origine indienne. En effet, c'est de Canoj qu'ils sont envoyés en Perse (1).

Quoi qu'il en soit, dans le septième siècle de notre ère, on les revoit, sous le nom de Bodhas, former avec d'autres populations des colonies sur les côtes de l'Arabie et les confins de la Perse, et prêter assistance aux Arabes musulmans, lorsque ceux-ci vont, à leur tour, s'établir en conquérants dans la vallée du Sind.

En 834 et 835, les *Zath* font une descente sur les bords du Tigre, aux environs de Bassora, et répandent la terreur dans toute la contrée. Il ne faut rien moins que toutes les forces du Calife pour les abattre ; ceux d'entre eux qui

(1) Alex. Reynaud, de l'Institut.

sont pris vivants sont envoyés à *Arnazab*, dans l'Asie-Mineure, sur les frontières de l'empire grec.

Au dixième siècle, ils sont établis avec les Meydes et les Bodhas, à l'embouchure du Sind, dans les marécages d'entre le Mansûra et le Mekran; ils s'y sont construit des cabanes de roseaux, et y vivent de poissons et d'oiseaux aquatiques. Ceux d'entre eux qui errent dans l'intérieur du pays se nourrissent de lait, de fromages et de pain de *dora* comme les Mantchous.

Au commencement de ce siècle, ils ne craignent pas de se mesurer avec les Arabes et de lutter contre Mahmoud. Ils lui reprennent Mansûra que les Arabes occupaient depuis trois cents ans, lui enlèvent une partie du butin de ses conquêtes, et vont même jusqu'à forcer un Émir d'abjurer.

A ces nouvelles qui lui parviennent coup sur coup, Mahmoud se rend dans le *Multan*, fait équiper onze cents barques, montées chacune par vingt hommes, les arme d'éperons de fer à la poupe et les remplit d'armes de toute espèce, et de pots de naphte pour répandre l'incendie. De leur côté, les Zath se préparent à une vigoureuse résistance. Après avoir mis leurs familles en sûreté dans les îles du Delta du Sind, ils équipent, selon les uns, quatre mille barques,

selon d'autres, dix-huit mille, et, confiants dans leur nombre, ils volent au-devant des Arabes et leur livrent bataille. Par malheur pour eux, ils ne peuvent soutenir le choc des éperons dont les barques ennemies sont armées; ils sont brisés, défaits, brûlés et coulés à fond. Cet échec, qui leur porte un coup si terrible, ne peut cependant pas les abattre; et, tout dispersés qu'ils sont, ils ne continuent pas moins de se répandre au dehors et d'inquiéter les Arabes par leurs sanglantes invasions. Peu à peu, cependant, leur ardeur se calme, et ils reprennent leur train de vie habituel. Les *Bodhas* continuent d'élever des chameaux et des dromadaires, dont ils approvisionnent les villes du Korassan, Balk et Samarkand. Le lieu de leur marché est Kanda-bul. Les *Meydes*, demeurés très-nombreux, s'étendent du Mul-tan à la mer et font paître leurs troupeaux. Quant aux *Zath*, ils restent dans leurs bas-fonds du Delta Sindique; quelques-uns retournent dans le Delhi, où nous les retrouverons tout à l'heure.

Ce qui avait eu lieu si souvent à notre insu se renouvelle au treizième siècle. Les Tartares fondent sur l'Europe, et les Rômes trouvent ainsi une nouvelle occasion de pérégriner en Occident. A cette époque, le chef des Huns, *Hung-Khan*, règne sur les Tartares. De Samar-

Kande, sa capitale, il domine jusqu'aux frontières de la Chine. Les Rômes sont si nombreux sur le territoire de cette ville, qu'il en a nom Sinda-fi. L'Europe chrétienne, s'abusant alors sur les mots, comme les Portugais s'abusèrent plus tard sur les formes, en prenant la déesse Anzini pour la sainte Marie, fit de ce Hung-Khan un propagateur de la foi chrétienne, parce que, en sa qualité de Boudhiste, il révérait Kristen, fils de Bud-dha, comme elle adorait elle-même *Christon*, fils de David, et l'appela le prêtre Jehan ou Jean, parce que, en effet, il se nommait Jehan, c'est-à-dire Monde, dont il s'intitulait le maître. Cependant ce Jehan, chef des Huns, fut défait et dépossédé, en 1185, par un autre *Khan*, son vassal, auquel il avait refusé sa fille. Celui-là était Timu-gin, qui, s'étant fait reconnaître à sa place par les autres Khans, et ayant soumis avec eux les huit provinces des Perses, les Indes et leurs presqu'îles, prit le nom de Tchingis-Khan, c'est-à-dire roi de la terre. En ce temps les Thibétains étaient encore les plus habiles astrologues et les plus grands enchanteurs du monde ; leurs prodiges étaient si merveilleux, ils ressemblaient si bien à ce que les chrétiens appellent miracles, que dans la crainte de n'être pas cru ou de subir le châtiment de son indiscrétion,

Marcopole, qui en a été cent fois témoin, jugea prudent de n'en rien dire à son retour en Europe. D'un autre côté, ils ont conservé quelque chose des Maures, qui distinguent encore certaines peuplades du Liban, et qui distinguaient jadis les Loto-phages de Lybie : ils dédaignent les vierges et n'estiment une femme qu'autant qu'elle a eu d'amants, les compte et le prouve. Cette pratique de la sorcellerie, et cette indifférence de la virginité sont les deux traits qui unissent jusqu'aujourd'hui les Rômes aux Boudhistes.

A l'époque où le successeur de Tchinguis, Bâthus-Khan, établit sa résidence en Moldavie, au lieu où l'on voit aujourd'hui la ville de Botos-Han, les *Iases* sont encore dans la *Podlakie* ou forêt polonaise ; les Zinguri en Hongrie, et les Sinti en Lithuanie. Un grand nombre y a pris, comme autrefois dans les Alpes, le nom de *Selassi*, c'est-à-dire assis, fixés, sendentaires, non point parce que *selash* est la tente des Polonais, mais parce que *sal* est l'année, *sela* la manse, *selas'* le siége, le séjour où demeurent les Rômes, soit dans des bordeils ou bouges creusés sous terre, soit sous des tentes (*shatre*), quand, descendus de cheval, ils ont mis leurs selles à terre et y appuient la tête pour se reposer de leurs fatigues. Ainsi

leur ancienneté en Pologne n'est pas plus un préjugé historique qu'elle ne l'est en Lithuanie (1), en Bohême, en Saxe, en Danemark, en Suède et dans toute la Dacie, où elle est un fait réel.

Quant aux *Sinti* de Lithuanie, il est notoire que leur langue ne se rapproche pas moins du sanscrit que du celtique : Dieu s'y dit *Devas* ; or, *Devas* est, aux Indes, l'Astre, le feu, la lumière, le jour. Aussi, pour l'Indien comme pour le Rôme, tout ce qui brille est-il Dieu. *Dives* qui *divus* et réciproquement *divus* qui *dives*, et c'est de là que les *devatas* ou étoiles de l'Inde firent les *divitiæ* ou richesses de l'Italie, parce que les étoiles, Nomes ou *nomades* des cieux, font la richesse de Brahma, comme le *numéraire* et la monnaie font la richesse d'Abrahm. Il n'est donc pas étonnant que le premier roi *Sinti* de Lithuanie ait été *Vaï-devod*, car ce roi est le dieu indo-latin de la guerre *Sram* ou *Mars*, ce grand astre ou *Saba-ot* biblique, appelé aussi *Adon* par les Indiens, *Adonis* par les Grecs, *Adonaï* par les Hébreux, parce qu'il est le soleil de mars, la beauté par excellence, le seigneur du monde et l'ancien des jours. Comme les *Zath*, ils se prétendent les premiers

(1) Prédari, p. 35.

nés de la création ; leurs traditions populaires reproduisent celles de l'Inde ; les rapports de langage, l'analogie des castes, l'organisation hiérarchique des prêtres du Boudhisme, tout porte à conclure qu'ils sont effectivement indiens et venus de l'Inde avec leurs *curi* ou savants, leurs artisans et leurs guerriers. C'est pourquoi ils ont résisté plus qu'aucun autre peuple à tout envahissement de leur territoire et de leur conscience; c'est pourquoi, tout en embrassant le christianisme d'Occident, ils ont conservé leurs traditions et leur langue. Comme les *Rômes* et les *Iases*, ils sont sans nationalité, sans patrie, sans mot pour en exprimer l'idée. Deux faits seuls les distinguent : l'un, c'est qu'ils sont fixes et les Rômes nomades ; l'autre, c'est qu'ils sont aussi chastes que les Rômes sont dissolus (1).

Si, dans leurs chansons, le *Lankas* représente toujours un guerrier généreux et si le *Godhas*, au contraire, est pour eux un être dont ils repoussent l'influence, c'est peut-être que ce dernier est le pâtre grossier de la *Gô-Dhama*, à l'ouest de l'Afganistan ; tandis que le premier, originaire du pays de *Varsh*, vers les sources du *Ravey* et du Sind, est peut-être,

(1) Miskevicz, p. 281.

comme lui, sorti de la ville de *Varshah* au *Lahor*. En ce cas, il ne serait pas impossible que le *Lankas* fût ce *Lekh* qui, ayant fondé *Varshau* ou Varsovie, donna son premier nom à la Pologne et celui de *Rava* à l'une des rivières de sa nouvelle patrie. Il n'est donc pas étonnant de voir les *Sigans* du Sind, leurs frères, établis en Prusse, à Senden; à *Ziegen*-hal, dans la régence d'Oppeln; à *Ziegen*-orth, dans la régence de Stettin; à *Ziegen*-ruk, dans la régence d'Erfurt; et l'on peut lire en toute assurance dans *Cour-land* : terre des *Cour-gans* ou pays du soleil, dans *Samo-gitie*, pays de la lune, ce qu'était l'Inde, pays de Sem-rama ; ce qu'était l' ssyrie, pays de *Sémi-ramis* ; ce qu'était l'Égypte, pays de *Ram-mésès*; ce qu'était l'Italie, pays des *Samnites* et des *Rom*-ani, tous adorateurs de la lune et du soleil, seuls héros qui jamais aient fait la conquête du monde.

Dans tous les cas, quoique considérés en Pologne comme étrangers, les *Iases*, errants ou fixes, n'y sont point esclaves. Une charte de Boleslas, en date de 1256, dit textuellement : « Les étrangers appelés *Salassi* sont absous à « jamais de toute servitude. » Il en est qui nient l'authenticité de ce document, parce que, incapables d'en saisir le sens, il les met en désaccord

avec eux-mêmes (1), en montrant les Ròmes déjà fixés et établis en Pologne en 1256. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Zinguri de Dinzio sont restés en Hongrie: c'est qu'ils servent avec les Hongrois dans l'armée royale; c'est que, le 30 juillet 1260, ils sont battus avec eux par Ottocar II, roi de Bohême. Ils ne se trompent donc que de pays lorsque, dans leur suffisance, ils disent encore aujourd'hui aux Hongrois : Nos pères sont venus d'Egypte avec Arpad (2). Il est vrai que par l'analogie du Z et du G, le chroniqueur les nomme Ginguri, comme on dit aux Indes et en Judée *Jath* pour *Zath*; mais s'il a plu à Georges Pray de voir en eux des Bulgares, ce n'est pas assurément de leur faute. Ainsi, ils sont en Pologne en 1256 et en Hongrie en 1260; or, comme il est à présumer qu'ils n'y sont venus ni juste à propos pour être mentionnés dans la charte de Boleslas, ni précisément pour être battus par Ottocar, il faut croire qu'ils y étaient depuis longtemps, et que fixes ou errants, paysans ou soldats, ils n'y étaient pas plus étrangers, que ne le sont en Amérique les Indiens de toutes races qui se font à notre civilisation ou s'en éloignent. Un fait authen-

(1) Danilevilz et Bataillard.

(2) Voyez de Gérando, la *Transilvanie*.

tique, c'est qu'ils étaient fixés en Hongrie avant 1393, car, par une bulle du patriarche grec, en date du 4 août de cette année et adressée aux frères Baluça et Dragosh, Roumains et propriétaires du couvent d'Artocha, au pays de Maramourosh, il appert qu'au nombre des cinq villages dépendants de ce couvent, deux sont *Iases* ou Rômes, du moins de nom : *Tchotchoï* (matois) et *Selassi*, fixes (1).

Un fait non moins authentique, c'est que le fondateur de la principauté roumaine de Valaquie, Rodolphe le Noir, y entra non-seulement avec les Roumains d'origine latine et débris des anciennes colonies romaines, mais aussi avec ses propres *Rom-muni* ou *Rômes venetici*, c'est-à-dire errants, nomades ou Vendes, qui s'étaient ralliés à lui. Ces *Rômes* sont si bien des *Romnia* des Indes que les Polonais, encore ignorants de l'ethnographie de ces contrées, donnent aux Moldaves, qu'ils ne connaissent guère, le nom de Valaques, et aux Valaques, qu'ils ne connaissent pas, le nom de *Multans*. Les Valaques, à leur tour incapables de se rendre compte de cette dénomination, veulent lire *Montani*, parce que, en effet, c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes pour se distinguer des

(1) Voyez la *Roumanie*, t. I.

Moldaves et des Ardialiens, mais les historiens polonais de ce temps écrivaient en latin, et ils le savaient trop bien pour faire un barbarisme de cette nature.

Il est donc suffisamment démontré que les Rômes étaient déjà établis et fixés en grand nombre dans ces contrées avant que les derniers venus en Europe, en 1417, ne s'y fissent mettre à l'index, ici par leur costume asiatique, là par leur nullité zindjienne, partout par leur penchant indien au vol et à la maraude; et il est à présumer que, partie des populations au milieu desquelles ils se sont fixés, ils purent du moins, de 1250 à 1417, sinon en masse ou par tribus, du moins en familles, courir l'Europe et s'arrêter là où ils le jugèrent convenable. A ceux qui refuseraient aux Rom-muni la haute antiquité qui les distingue, cette présomption serait au moins nécessaire, pour expliquer leur présence en tous pays et leur nombre prodigieux dans certaines contrées, si, par son édit du 12 mars 1303, Birger, roi de Suède, ne nous en donnait la preuve. En effet, quand, par cet édit, il frappe de bannissement non-seulement les étrangers sans servage qui volent et qui tuent et dont la conduite est intolérable, mais aussi ces *outillers* ou ouvriers ambulants, qu'il appelle *Sculuara*, il faut bien que ceux-ci

soient les Rômes-*Scolotes*, pour lesquels les *Sculé* sont à la fois et des outils et des bijoux, puisque, restés en Suède malgré l'édit, ils y portent encore aujourd'hui, entre autres noms, celui de *Kieldringer*, raccommodeurs de chaudrons, comme leurs chaudronniers sont appelés, en Dacie, *Keldurari*. Ces *Cour-gans* ou *nés* du *soleil* et ces *Scolotes* étaient des guerriers et des artisans tartares appartenant à la grande famille des Moggols, avec lesquels nous avons vu l'affinité des Rômes. D'ailleurs, un fait certain, nous le verrons, c'est que déjà, dès 1360, ils existent en France sous le nom de *Tuchim*, c'est-à-dire sorciers.

Cependant, ce qui était arrivé à la fin du douzième siècle se réitère au quatorzième. Un nouveau conquérant apparaît, qui vient encore troubler l'Asie et l'Europe. Celui-ci est Timur-Bek ou le Prince de Fer, dit aussi *leng* ou boîteux. Les Rômes, qui habitent le territoire et la ville de Samar-kande, sa capitale, y exercent les différentes professions de lutteurs, gladiateurs, pugilistes, jongleurs. On les y appelle *Djaï*, avec le sens de batteleurs; mais au propre avec celui de coureurs ou de victorieux, ce qui fait suffisamment comprendre cette expression de leur langue : *Dja sigo*, va vite. Peut-être ces Rômes-*Djaï* étaient-ils de la

religion de *Djaïman*, considéré comme le fondateur de la premièreécole *mimansâ*, et le sens rôme de *Djaï* n'indiquerait pas moins bien que son sens indien (victoire) la prétention du djaïsme à être une religion de progrès sur le boudhisme et le brahmanisme, ce qui certes n'est pas ; car si les Djaïtes rejettent l'autorité absolue des Védas , ils honorent les saints comme les Boudhistes, et s'ils n'accordent aucune suprématie à la Trinité Brahmanique, ils adorent les divinités des brahmanes ; s'ils n'ont ni monastères comme les Boudhistes, ni prêtriste héréditaire comme les Brahmanes, ils mettent leurs propres *tirtankeras* au-dessus des dieux. Ces *Tirtan*-keras ne sont autre chose que les esprits qui président aux signes du *tantara* ; ils en comptent soixante-douze au lieu de trente-six comme les Egyptiens, et de douze comme les autres peuples; et ils les divisent ainsi : vingt-quatre dans le passé, vingt-quatre dans le présent, vingt-quatre dans l'avenir, en rapport avec les trois zônes sidérale, lunaire et solaire, types de ces trois temps. Ce qui induirait à croire que telle était en effet la religion des Rômes-Djaï, c'est que les prêtres de cette religion, portant le nom de *Djâti* ou Zâti, laissent croire que naturellement Djaïman était Zât.

Quoi qu'il en soit, il ne faut voir dans le sens d'impur attaché à ce mot par ceux de Samarkande, que le résultat du mépris que se sont voué partout et de tout temps les sectateurs de doctrines ennemies. D'ailleurs, ils sont divisés en deux grandes classes : l'une, vagabonde et nue, vit de choses immondes, tels que les *Netotsi* de Dacie ; l'autre, nomade, mais laborieuse, campe sous des tentes (Shatra), et se nourrit sainement. L'obscénité et la turbulence qui les caractérisent l'une et l'autre ont fait donner à la première l'épithète de *daïr* (impure), et à la seconde celle de *shather* (tentiers), avec le sens arabe de *vauriens*. Ils sont subdivisés en plusieurs tribus qui, chacune a son chef ; et chefs et tribus vivent entre eux dans une incessante hostilité. Mais la crainte dont les a remplis l'approche du conquérant les a forcés de se rapprocher pour se défendre contre la servitude, et s'il se peut pour chasser l'ennemi. Obligés de subir le joug, ils n'osent rien tant que le bras du vainqueur est levé sur eux ; mais quitte-t-il la ville pour quelque lointaine expédition, ils courent aux armes, attaquent le vice-roi qu'il y a laissé, le battent, le chassent et prennent possession du gouvernement. Ce n'est plus alors que désordre et anarchie; car, s'ils sont assez courageux pour

revendiquer et conquérir leur liberté, ils sont trop ignorants et trop vaniteux pour n'en pas franchir les bornes. Ces violences s'étaient déjà répétées deux fois, et deux fois déjà, après avoir pardonné, Timur avait eu beaucoup à faire pour reconsolider son trône.

En 1397, il était occupé à subjuguer le Lahore ; il avait fait esclaves une grande multitude d'Indiens, et ceux-ci remplissaient le camp; leur nombre était si prodigieux, qu'il faisait concevoir des inquiétudes aux généraux de Timur. Comme, après la prise de Banir, il se montait à cent mille, l'émir Gellan-Shah dit à Timur : « Seigneur, il est à craindre, qu'au moment d'une bataille opiniâtre, nos esclaves ne lèvent le masque et ne se jettent sur nous avec les Delhi, pour nous arracher la victoire; l'on a déjà remarqué sur leurs visages une gaieté extraordinaire, lorsque les guerriers de Mellan-Khan sont sortis pour nous attaquer. » Sur ces paroles, Timur assemble ses chefs pour délibérer, et, après mûre réflexion, il envoie au camp cet ordre du jour, aussi remarquable par son laconisme que par sa cruauté : « Que tout maître d'esclaves les égorge à l'heure même, s'il ne veut lui-même être mis à mort. » Quelques heures après, cent mille cadavres na-

geaient dans une mer de sang (1). C'est alors qu'il reçoit la nouvelle que les Rômes de sa capitale viennent de se soulever une troisième fois. Impatient de les châtier, il presse le siége de Delhi, s'en rend maître le 8 janvier 1398, et y installe son gouvernement; cela fait, il prend la route de Samarkande et y arrive en mai 1399, bien résolu d'exterminer les rebelles.

Pour en venir plus facilement à bout, il use de stratagème. Après avoir fait construire en plaine une longue et haute muraille, il appelle à lui les diverses peuplades de la ville avec leurs chefs, fixe à chaque homme son poste et son devoir; fait mettre à part les Rômes, et place derrière le mur une compagnie de soldats, avec ordre de tuer quiconque il leur enverrait. Ces dispositions prises, il appelle les chefs, leur offre à boire dans sa coupe et les revêt d'un caftan ou manteau d'honneur. Quand vint le tour des Rômes, il fait à leurs chefs les mêmes honneurs, et les envoie l'un après l'autre, porter un message au delà de la muraille. Les malheureux tombent dans le piége, et meurent noyés dans leur sang. Avec eux périt la liberté de toute leur race, et, depuis cette

(1) Grellman.

époque, Samar-kande jouit de la paix dans le silence de la servitude (1). C'est alors, sans doute, que ceux de Samar-kande, qui le purent, se retirèrent dans cette île de la Caspienne qui a pris d'eux son nom de T'-shigen, et que ceux de Delhi vinrent s'établir en *Cara-manie*, pays des *hommes noirs*, dans la ville de T'-*shigen*-gour, qu'ils fondèrent. Les Rômes, Indiens de Samar-kande, de Banir et de Delhi sont, selon toute apparence, ces *Romli* ou Romnia indiens dont, suivant Edressi, le royaume s'étendait sur toute la ligne orientale du Sind, et de même origine sans doute que ces *Rômes* dont l'an 76 ou 86 de l'ère chrétienne, le roi Kling, maître de la presqu'île de l'Indoustan, l'une des deux *Rama*, envoya vingt mille familles dans l'île de Java pour la peupler (2). La plupart périrent ou retombèrent dans l'état de nature, et il n'en retourna que peu au lieu de leur origine.

Ce passage des *Rômes* à Java et dans l'Océanie est un fait incontestable, et l'analogie des langages de cet archipel avec celui des Rommuni est une preuve évidente de l'affinité de ceux-ci avec les *Rômes* ou *Romnia* du Sind. En effet, mer se dit dans les Carolines : *lao*, *laout*

(1). Borrow.
(2) Hist. de Java.

et *lòm*, en malais *lao*, *laout*. Pour les Rômes, *lao* signifie courant, fleuve; *lom*, ruisseau, rivière, et *laût* eau grasse; mère se dit en batta : *indou ;* en bougis : *indana*, et pour les Rômes *sinh*-daïa signifie grand'mère; aux Philippines, *bolga* signifie grand et *tot*, trois; chez les Rômes, *polgár* signifie chef, et *Tota* est l'ensemble ou l'*àma-zône* des *trois* zônes sidérale, lunaire et solaire, qui font l'unité de Dieu; en javanais *c'andi* signifie temple; chez les Rômes, il signifie *lune;* et pour eux Tot est le triple *thot* d'Égypte, de Judée et des Gaules, la triple déité dont se compose la trinité du Dieu de tous les peuples, la *Trimurti* des Indes et la *Trézène* de Thessalie.

Or, comme le montrera l'arithmo-logie de la parole, la lune a été, de tous temps, en tous pays et pour tous les peuples, l'architecte ou le charpentier du temple du Temps, le rocher de Sysiphe, la pierre d'Éphèse, la pierre ou le rocher de l'année solaire. C'est pourquoi pour eux *C'and-rama*, la lune et le soleil qui éclairent le ciel, maison de Dieu, fait le nom de l'astronomie, que les Indiens appellent *Rama-c'andra*. D'ailleurs, les Aborigènes de Bornéo et des Philippines se nomment *Daïas*, comme leurs montagnes, et, pour eux comme pour les Rômes, *cali* signifie et noir et beau (*calos*), comme la

mort et le temps des Indes. D'ailleurs, encore, la ville de *Sincana* de Bornéo rappelle les *Sincanes* de Chypre et les *Sicani* d'Œno, c'est-à-dire les Romnia, ou hommes vivant sous des tentes (1) ; enfin de l'indou : *kon zat tumaro*, quel est ton nom ? au rôme *kon nam tumaro*, la différence n'est pas telle que l'affinité ne soit évidente. Il n'est donc pas étonnant que les Rômes portent au Malabar le nom de *Vangari*. Ces Vangari, espèce de Van-dales, sont, chez les Mahrattes, ce que les Rômes (ou Ias-*vagri*) ont été mainte fois chez les Hongrois et chez les Turks, des vivandiers, des espions, des pillards, trafiquant de la virginité de leurs filles, et vivant en commun. Leurs femmes sont jolies, bien faites et portées à la lubricité. Il est donc évident que les *Rômes*, *Romli* ou *Romnia* existaient avec leur nom, dans les Indes, avant d'être en Italie et d'y devenir des *Romani*, des Romains.

Quoi qu'il en soit, on conçoit que ces sanglantes exécutions de Timur durent jeter la terreur parmi les vaincus et les pousser, comme tant d'autres peuples, hors de leur pays natal. Se retirent-ils vers l'embouchure de l'Indus, dans la partie méridionale du Mul-tan ou

(1) Rienzi.

ceux du Mul-tan sont-ils eux-mêmes Romnia? c'est ce qui est probable. Ce que l'on peut affimer, c'est qu'ils sortent en grand nombre de cette province, et que de là, se séparant en plusieurs branches, les uns par la Perse, la Syrie et l'Arabie, se répandent jusqu'en Égypte; les autres, par l'Asie-Mineure et les bords de la mer Noire, pénètrent en Dacie; et plus d'un, traversant le Bosphore, vont se réunir aux leurs de Thrace et de Macédoine, d'Albanie et d'Illyrie, d'où plus tard ils s'infiltrent dans tout le reste de l'Europe, qui partout leur offre des frères. En effet, ils y trouveront ou y feront naître partout des sectes de leurs principes: des *Caïnites*, pour lesquels Caïn n'est pas plus coupable de la mort d'Abel, que la nuit qui se fait à l'Orient ne l'est de la chute du jour à l'Occident; des *Dulcinistes*, dont le communisme, allant jusqu'à la communauté des femmes, conduit *Sagarel*, leur chef, au bûcher de l'inquisition ; des *Bégards* qui, arrivés au degré de perfection possible, et ne pouvant le franchir, ne jugent rien de mieux à faire que de se plonger dans le vin et la paillardise ; des *Bisoques* qui, comme les Iésides du Caucase, blâment Dieu d'avoir chassé le diable du paradis, et enfin les *Turlupins* qui, semblables aux Baghaviens de l'Inde et aux Bacchantes de Thrace,

n'ont aucune honte de ce qui, dans les faits, dans les gestes et dans les paroles, est conforme à la nature.

Maintenant que, par cette rétrospection du passé, l'histoire des mots étant réellement celle des choses, nous avons suffisamment démontré que les Rômes, indo-tartares, sont assurément les restes déchus de toutes les anciennes émigrations d'Asie, qui, sous des noms divers, ont apporté à l'Occident, à l'Égypte, à la Grèce, à l'Italie les premiers germes de la civilisation ; nous allons les suivre dans leurs courses vagabondes à travers l'Europe, retracer leurs misères, exposer les persécutions auxquelles ils furent en butte, apprécier ce que les gouvernements ont fait pour eux, dire ce qu'ils sont et ce qu'on en peut faire, les peindre par quelques-unes de leurs anecdotes et l'interprétation de leur tarot, et enfin enregistrer les actes glorieux pour la ROMANIE, par lesquels les princes A. D. Ghyka, de Valaquie, et G. A. Ghyka, de Moldavie, ont scellé leur affranchissement.



CHAPITRE V.

PÉRÉGRINATION DES ROMES

EN EUROPE.

DE 1417 A 1500.

Voir, c'est avoir; allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante;
Voir, c'est avoir; allons courir!
Car, tout voir, c'est tout conquérir.

Vous avez vu plus d'une fois un chariot de grains perdre en roulant une partie de la se-

mence qu'il renferme ; ainsi font les Rômes du Sind au Nil, et du Thibet en Espagne. Pour faciliter leur marche, ils se divisent en *laï* ou peuplades inégalement composées de soixante-dix à deux cents individus. Chaque peuplade a son chef (*Polgar*), son juge (agil), ses officiers (jamadari), lesquels, suivant leur importance, prennent les titres de roi (Pala), de princes (*raia*), de grandeur ou éminence (baro), et en Occident ceux de duc, de comte et de baron. Leur chef suprême porte celui de roi de l'Égypte-Mineure. Ils chargent sur leurs chevaux leurs tentes (s'atré), leurs outils (sculé), leurs hardes (t-serule) et les enfants trop jeunes pour aller à pied, trop grands pour être portés sur le dos. Les femmes suspendent leur nourrisson dans un linge qui leur tombe en hamac sur les reins, et l'enfant se retient plus souvent à ses cheveux qu'à son cou. Les hommes s'arment de leur *T-sanka*, bâton noueux que dans leurs jours de fête ils transforment en thyrse, en l'entourant de fleurs, de feuillage ou de pampre, en souvenir de la *Sanka*, corne d'abondance de *Vis'nu*; et quand ils l'ont ferré pour le voyage, ils l'appellent *Taro-pan*, fort-frère. Ils jettent sur leurs épaules un havresac de cuir qui contient la pitance. Et, ainsi divisés, n'ayant à craindre ni le manque de vivres,

ni l'attaque dans les pays qu'ils traversent, ils se mettent en marche, rois, princes et chefs à cheval et assez bien vêtus, et la tourbe, pêle-mêle derrière eux, tête et pieds nus, avec les chiens en lesse, la ceinture pleine d'or et le corps couvert de haillons. C'est ainsi que du Multan ils arrivent en Dacie, et de la Colchide dans le nord de l'Europe. Comment y entrent-ils? Personne ne le sait, personne ne les a vus. Et quelle est cette Égypte-Mineure dont le roi prend le titre? on l'ignore. Pourtant elle était encore, en 1652, un des titres d'Ahmet IV, dans sa déclaration de guerre à Jean-Casimir de Pologne. Est-ce le Delta? Mais depuis cinq cents ans il est occupé par les Mameluks; est-ce l'empire byzantin de Trébizonde, dont pendant tant de siècles l'affinité parut grande avec l'Égypte? Peut-être; mais, assurément, c'est la Colchide ou la Sindikie. Et pour preuves, c'est, nous l'avons vu, que les armes de *Dioscures*, capitale de la Colchide, sont la Chèvre de Siva; la constellation de la Chèvre, tenant dans ses pattes de devant le globe du monde, et que les Grecs ont appelé *Seva-sta,* synonymie du mot *Aigy-pte*; c'est ensuite qu'en ces parages ont habité des Zaporogues et des Zendji, et que les *Notötsi*, qui marchent avec les *Multani*, sont plus tartares et africains qu'indiens. Ils se nour-

rissent de viande crue, fraîche ou gâtée, de chats, de rats, tels à peu près que ces fakirs indiens, esséniens du Canaan, qui vivaient au milieu des Hébreux, habitaient les sépulcres et se nourrissaient de souris et d'animaux immondes. Livrés à eux-mêmes, ils ne vont point par *laïe* ou peuplades, mais par familles ou simplement trois à trois, deux à deux et souvent même seuls. Leur nom de *Nétotsi* ou athées, qui ne croient pas en Tot, leur grande infériorité en nombre et en intelligence, et leur type, qui ne ressemble en rien à celui des *Multani*, feraient presque supposer qu'ils n'en étaient que les esclaves, et que les *Multani*, qui les considéraient comme athées, ne s'en débarrassèrent, comme de leurs chiens de chasse, que lorsqu'ils tombèrent eux-mêmes en servitude.

Ces *Netotsi* ont les cheveux crépus, le teint du Nubien et la gloutonnerie du *Zendji*; ils ne sont donc ni Multani, ni Rômes, quoiqu'ils en prennent le nom et quoique plus qu'eux encore ils aillent errants et seuls, mais Africains; et l'on peut trouver leur origine dans ces charmeurs de serpents appelés *Psylles* par les Grecs, *Bayoum* par les Arabes, *Cusidi* au Caire et *Ghagar* dans le reste de l'Égypte. Les Multani, au contraire, n'ont rien qui les distingue

des *Romi*, fixes ou nomades, *Ias-Gans* ou *Ias-vingsi*, aussi sont-ils confondus avec ceux-ci et appelés comme eux *Sigani* en Dacie. Comme ils sont *ToTs* ou déistes, croyant en ToT qui est Dieu, le nom de *Tot*-varos qui, selon Hugo Grottius, a le sens de étrangeté, induirait à croire qu'ils sont les fondateurs de cette ville de Hongrie. En Moldavie et en Valaquie Alexandre le Bon et Mârcea I[er] ne se contentent pas de leur donner du fer pour forger et de leur laisser l'air et l'espace pour respirer et courir à l'aise (1), ils les emploient dans leurs armées comme forgerons et pionniers et en qualité de s'*atrari* ou de *conturari*, gardiens de tentes ou de courtines. Le chef de ces derniers fut anobli et la charge de s'*atrar* ou tentier est restée en Moldo-valaquie un titre de cour et de noblesse et un témoignage authentique que les Rom-muni n'ont pas toujours été, dans ces provinces, les esclaves des colons romains. Je dirai même qu'à cette époque où la chevalerie n'avait d'autre lumière que le reflet de son armure, les Rom-muni avaient leurs *vatas'* ou, savants, comme les Romains avaient eu leurs *vatas* ou poëtes, et que de ces *vatas'* instruits tant bien que mal dans la science *vata* des Indes, des-

(1) Voy. *Kogalnicéano*,

cendent ces *vataf* qui servent aujourd'hui d'intendants aux familles riches de cette contrée. Quoi qu'il en soit, les Multani étaient si nombreux dans l'armée de Mârcea Ier, que nous l'avons dit, les Polonais, qui en ce temps donnent aux Moldaves, qu'ils ne connaissent pas, le nom de Valaques, donnent aux Valaques, qu'ils connaissaient moins encore, celui de *Multani*.

Quelques-uns d'entre eux se disant venus du pays de *Zogar*, on pourrait croire ou qu'ils ont habité *Zougour*, dans le Béjapour, ou qu'ils sont de cette caste égyptienne des *Zocor* assez considérée en Égypte pour que la voix de chacun d'eux valût dans les suffrages dix voix de soldats et qu'ils fussent chargés, avec les prophètes, de compter les suffrages.

Toutes ces origines qui, à l'exception de celle des Zendji, remontent à la race indo-tartare, expliquent suffisamment les divers points de vue sous lesquels les ont dépeints les chroniqueurs de l'époque. Si Aventin *en fait une horde de bandits*, c'est qu'il n'a vu que des Zendji, ou tout au plus que des Scolotes et des Kourgans ; si Thomasius en fait *d'honnêtes et braves gens, dignes d'être crus*, c'est qu'il a réellement vu des Rômes, des Iases, anciens Zakindi de la Sindikie.

Bien qu'ils soient fort nombreux en Dacie, rien n'y témoigne de leur arrivée. Ceux qui les y voient venir en 1417 les confondent avec trois mille Arméniens qui, fuyant comme tant d'autres peuples, la cruauté de Timur-bek, vinrent, en 1416, chercher un refuge en Moldavie, et que le prince Alexandre le Bon établit aux alentours de Suciava, sa capitale, dans la province de Bucovine.

En 1417, une bande considérable entre en Ardiale et traverse le Banat de Temes'var, sous les ordres de leur roi, Sind-el, des ducs Mihali, Andrash et Panuel, du comte Ion et du chevalier Pétrou. Ce nom de leur roi a cela de curieux que, tout en indiquant leur origine sindique, il en fait des Hérules, dont le roi *Sinduel* fut vaincu par Narsès, général de Justinien. Arrivés aux environs de Bude, ils sont interrogés sur leur nom, leur pays et leur but. « Nous « venons d'Égypte, fait répondre *Sindel* ; Dieu « a frappé notre pays de stérilité, et nous a « condamnés à errer pendant sept ans par le « monde pour expier le péché de nos ancêtres « qui ont refusé l'hospitalité à l'enfant Jésus, « lorsqu'il vint chez eux chercher un refuge « contre les persécutions d'Hérode. » Dans ce siècle de foi aveugle, dont Luther n'a pas encore ébranlé la crédulité, mais dont, au contraire,

la crédulité vient de s'engraisser de la chair et du sang de l'oie de Beth-lehem; les prêtres, les âmes dévotes, la reine Marie et Sigismond se trouvent on ne peut plus satisfaits de cette réponse; et ne pouvant se douter que le mystère du Juif Jésus-Christ se confonde dans la croyance de ces pèlerins avec le mythe de l'indien Isa-Chris'tna, ils leur donnent tous des témoignages d'intérêt et de compassion. D'ailleurs, comme on ignore encore que cet Isa-Chris'tna est né à Mythra, ville de la *Gemma*, ou du fleuve de la Naissance, au milieu des Zatha, mille ans avant que Jésus-Christ ne naisse au milieu des Juifs, dans la ville de Beth-lehem, ou du lac de Vie, certes, se dit-on, ils ont commis une bien grande faute; mais à tout péché miséricorde; et l'on aime à voir en eux les restes de ceux au milieu desquels s'est retirée la sainte famille; comme on aime à voir le mont Chauve ou Calvaire, l'Akranion ou le Gol-gotha, où s'éteignit Jésus, la lumière du monde. La misère à laquelle ils se soumettent donne d'ailleurs une telle idée de leur sainteté, que Sigismond autorise ceux qui veulent s'arrêter à se fixer sur ses terres, et n'hésite pas à délivrer des saufs-conduits à ceux qui préfèrent continuer leur pèlerinage. Pèlerin est personne sainte; pèlerin est encore en Occident ce qu'il est resté

depuis, en Orient, un titre sacré qui met le manant au niveau du châtelain, qui en fait sur sa route un seigneur féodal; toute porte s'ouvre pour le recevoir, tout toit est à lui, toute table est sienne; il ne commande pas, il inspire.

Les Rômes, qui le savent, profitent pleinement de ce bon vouloir de Sigismond; les uns acceptent son hospitalité, les autres le privilége de ses saufs-conduits. Les premiers élisent quatre voï-vods, ou ducs militaires, et cette élection se fait avec une touchante naïveté. Ce n'est pas, comme les Francs, sur un bouclier qu'ils élèvent leurs chefs pour les montrer à la foule, c'est entre leurs bras, sur leurs cœurs, dont ils lui font un pavois. Trois fois ils les enlèvent ainsi de terre, et le peuple les proclame en criant : *Bes'as'ta*, Vivat! Chacun de ces chefs reçoit du roi, comme tout noble de Hongrie, le titre de « *egregius*. » Cette cérémonie terminée, ils se divisent par peuplades, sous la conduite de leurs voïvods et la juridiction de leurs *agils*, aux alentours des villes et des villages; et leurs quatre *raïa* ou princes établissent leur résidence de chaque côté du Danube et du Théiss, à Raab, à Leventz, à Szothvar et à Kashau. Les seconds se partagent en deux branches; l'une, sous la conduite des ducs *Panuel*, du comte *Iôn* et du chevalier *Pétrou*, monte vers le Nord,

franchit les Carpathes, traverse la Bohême, la Saxe, la Pologne, la Lithuanie, gagne ainsi les bords de la Baltique et se répand de là en Danemark, en Suède et en Norvége, où grand nombre ont déjà dû se rendre par les steppes de la Moscovie et de la Finlande. Partout les saufs-conduits de Sigismond les protégent et leur obtiennent ou le droit de poser leurs tentes et de se fixer, ou des secours pour passer outre. L'autre, commandée par le roi *Sindel*, les ducs *Mihali* et *Andrash*, se dirige vers l'Occident. Ils ne marchent, il est vrai, qu'à petites journées, mais comme ils s'arrêtent rarement plus de sept jours dans un même lieu, ils ont bientôt parcouru toute l'Europe. Ceux qui courent les bords de la Baltique et de la mer du Nord, de Lunebourg à Lubek, sont au nombre d'environ cinq cents, tant hommes que femmes et enfants. Ils s'appellent *secani*, ou tentiers, comme ceux de l'île d'Œno, dans l'Archipel; mais comme on les trouve fort sales et fort laids, on leur donne le nom de *tatars*. Enclins au vol, et craignant d'être arrêtés dans les villes, ils campent hors des murs et bivouaquent en plein air. Ils ont pour chef et pour juge un duc et un comte, et parmi eux il est des *bari*, gentilshommes ou barons. Quand ils se mettent en marche, les chefs vont à cheval, la foule à pied, les femmes

et les enfants en chariot, avec les tentes, les outils et les nippes. Ils changent souvent de chevaux, et les chefs, magnifiquement vêtus, tiennent en laisse leurs chiens de chasse en manière de noblesse. Partout, sur leur passage, ils racontent avec variantes le conte qu'ils ont fait en Hongrie. « Nous errons, disent-ils, pour expier « l'apostasie de nos pères. Nos évêques nous « ont imposé cette pénitence pour sept ans ; » et, en témoignage de leur dire, ils présentent les saufs-conduits de Sigismond et ceux que celui-ci leur a valu des magnats de Hongrie et des princes d'Allemagne. De cette façon, toute porte s'ouvre devant eux ; villes épiscopales, places fortes et châteaux des seigneurs. Ceux qui traversent la Saxe s'arrêtent en grand nombre à Misnie en 1418 ; mais ils s'y mettent tellement à l'index par leurs vols, leurs stellionats et leur lubricité, qu'ils en sont chassés par ordre du prince Frédérik, comme une race de vagabonds, de sorciers et de malfaiteurs (1).

Alors, tandis que leur roi *Sindel* chevauche par l'Allemagne, se tenant, le plus qu'il peut, éloigné des villes, le duc *Mihali* entre en Suisse avec une bande considérable, divisée en sept peuplades de deux cents individus chacune. Il

(1) Bataillard.

la disperse aux alentours de Bâle, de Soleure, de Zurich et de Bade en Argovie. Ceux qui arrivent à Zurich, le 30 août, campent devant la porte de la ville, sur la place du Préau de Banaser et sur les bords du Limmath. Ils y restent six jours. Ils y avaient raconté, comme ailleurs, le motif de leur pérégrination: « Nous sommes de l'Égypte, avaient-ils dit; nous en avons été chassés par le sultan des Turks. » Or, comme ils étaient de bonnes gens, parce qu'ils pratiquaient les usages chrétiens, qu'ils baptisaient leurs nouveaux-nés, enterraient leurs morts, mangeaient bien, buvaient bien et payaient de même, personne ne songea à les inquiéter. Au dire même de Stumph, ils tinrent parole et s'en retournèrent dans leur pays quand leurs sept années d'exil furent expirées. Ceux de Baden en Argovie se séparèrent en deux branches; l'une, passe le Bœtz-berg à l'extrémité du Jura, traverse l'Alsace et arrive aux environs de Strasbourg dans le courant de 1418. Le 1er novembre de l'année suivante, elle se trouve à Ausgbourg, au nombre de cinquante hommes et grosse d'une légion de laides femmes et de sales enfants. Là ils se disent exilés de l'Égypte-Mineure et se donnent pour d'habiles devins; mais bientôt ils ne sont plus considérés que comme d'adroits filous, d'infâmes sorciers et

de vrais gibiers de potence ; l'autre traverse la Suisse, et, sans être remarquée, arrive par le Bugey et le Dauphiné, à Sisteron, en Provence. C'était le 1er octobre. Comme la ville se refuse de leur ouvrir ses portes, dans la crainte de quelque méfait, ils campent à la façon des gens de guerre, dans le pré de la Balm ; et là, pour l'amour de Dieu et à l'exemple des autres villes par lesquelles ils avaient passé, il leur est apporté des vivres en suffisance, savoir : deux coupes ou tonnes de vin pur, cent pains, quatre laisses de mouton et quatre émines de civate. Dans cette intervalle, leur chef spirituel, Baldassar Cossa, arrivé depuis quelque temps à Florence, s'était présenté au Saint-Père, et Martin V, qui l'avait reçu comme un cardinal, lui en déféra le chapeau en grande cérémonie, le 29 juin 1419, jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul (1).

Pendant trois ans, ils semblent ne pas bouger. Mais, en 1422, le duc *Mihali*, qui résidait chez les Grisons, apprenant que le pape est à Forli, lui expédie une ambassade, à la tête de laquelle est le duc *Andrash*. Elle était composée de cent hommes. Arrivé à Bologne le 18 juillet, Andrash fait camper ses gens à la porte de

(1) Annal. de Florence.

Galliera, et va avec sa famille loger en ville, à l'hôtel du Roi, où il se donne le titre de duc d'Égypte. Il y reste quinze jours, faisant et recevant de nombreuses visites, dans lesquelles il brode sur les contes déjà faits. « J'étais chrétien, dit-il, et j'avais abjuré. Alors le roi de Hongrie s'est emparé de mes biens; j'ai voulu rentrer en grâce et me suis fait baptiser avec quatre mille des miens. Les autres, qui s'y sont refusés, ont été mis à mort. Pour expier ma faute, le roi m'a enjoint de courir le monde pendant sept ans, d'aller à Rome en demander pardon au Saint-Père et de ne rentrer qu'avec son absolution. » Il fut cru et considéré. Le bruit s'étant répandu que sa femme est profondément versée dans l'art de la devinatiou, qu'elle peut aussi bien prédire la bonne et la mauvaise fortune, que le nombre et le sexe des enfants à venir; si telle fille sera fidèle épouse, si tel garçon sera bon mari; et qu'il lui est aussi facile de préciser la position présente que d'inspirer l'amour et de donner le bonheur au jeu, riches et pauvres, filles et mères, jeunes et vieux, se pressent bientôt en foule à sa demeure, impatients de livrer leurs mains à son regard scrutateur, et d'entendre sortir de sa bouche les oracles du *Tarot*. Comme elle ne peut suffire à toutes les exigences, les femmes des

sa suite lui viennent en aide; et, comme il leur arrive de se rencontrer avec la vérité, le peuple les respecte et les paie grassement. Cependant, quelques-uns, moins crédules, s'étonnent que l'on soit assez aveugle pour voir en eux des pèlerins, de pieux et saints personnages. « Ce ne sont, disent-ils, que des vagabonds, des mécréants qui mentent, trompent, volent et jettent l'alarme partout où ils passent. Pourquoi donc, quand il nous est défendu de voler, sous peine d'être pendus, tout leur est-il permis ? » Et ces gens-là, quoique en petit nombre, n'ont pas tort; car non-seulement il en est peu de ceux qui sont allés consulter la duchesse Andrash, qui n'aient laissé en outre du prix de sa satisfaction, qui un ruban, qui sa bourse, qui un pan de sa robe; mais les gens de leur suite, s'étant insinués dans la ville, la couraient par bandes de six à huit, entraient dans les maisons sous un prétexte d'offrir leurs services, dans les boutiques comme pour acheter, et, tandis que l'un d'eux contait ses balivernes ou marchandait, les autres s'emparaient adroitement de tout ce qui leur tombait sous la main, et se retiraient avec quelque objet qu'ils n'avaient point payé. Cette conduite leur fut fatale. Ceux-là même qui jusqu'à ce jour leur avaient témoigné le plus de bienveillance, se met-

tent à crier comme les autres, si bien que défense est faite d'aller les voir sous peine de cinquante livres d'amende et d'excommunication. Bien plus, il est permis à quiconque qu'ils ont volé de les voler à leur tour. Quelques Bolonais, ayant droit ou non, profitèrent de cette autorisation pour pénétrer de nuit dans leur écurie, et leur enlever leur plus beau cheval. Ils en ont tant de regret que, pour le reprendre, ils restituent une grande partie de leurs larcins. Alors chacun de dire : quelle laide et maigre engeance, sale comme les porcs et mangeant comme eux ! En effet, à l'exception des chefs, le reste marche vêtu à l'abyssaine, n'ayant, hommes et femmes, qu'un caleçon et une chemise, jetant par-dessus, suivant la saison et le climat, une couverture de coton, de toile ou de bure, dans laquelle ils se drapent comme l'Espagnol dans son manteau, l'Arabe dans son bournou, le Mexicain dans sa chappe; et, comme les anciens esclaves, ils se couvrent d'une robe à bretelles.

Sentant donc qu'il n'a plus rien à faire à Bologne, Andrash, duc d'Égypte, quitte cette ville le 1er août et se dirige sur Forli. Arrivés devant cette ville, les siens, dit la chronique, errent çà et là pendant deux jours comme des bêtes fauves et furieuses. Ils se disent venus

de l'Inde, envoyés de l'empereur et, prétendant traiter avec les Italiens d'égal à égal, ils leur demandent une alliance. La ville de Forli n'ayant pas daigné répondre à leurs prétentions, ils se dirigent sur Rome. Reçu en audience par le pape Martin V, le duc Andrash répète le conte fait à Sigismond, exhibe les saufs-conduits qu'il en a reçus; après avoir répondu aux questions qui lui sont adressées, il termine en disant : « Voici déjà cinq ans que nous errons par le monde. » Le pape qui, ni dans son langage, ni dans la conduite des siens, ne voit rien qui puisse faire suspecter la véracité de ce qu'il avance, lui délivre des lettres de faveur qui les autorisent à parcourir les différentes contrées de l'Europe sans crainte d'y être molestés.

A cette nouvelle que lui transmet son ambassadeur, le duc *Mihali* fait passer en Italie horde sur horde, si bien que, en moins d'une année, le Piémont, les États de l'Eglise et les Deux-Siciles en sont inondés. Malgré la plainte élevée contre eux par les habitants de Bologne, leur caractère de sainteté est si généralement établi, qu'ils obtiennent non-seulement le libre passage, mais la permission de camper et de se fixer, si bon leur semble. C'est ainsi que pendant lontemps ils peuvent exercer leurs

différentes professions dans tous les Etats romains.

Les Alpes franchies, les faveurs du pays obtenues et l'Italie conquise à leurs sortiléges, le duc Mihali quitte le pauvre pays Grison, traverse la Suisse et apparaît à Bâle. Il a avec lui cinquante chevaux, ce qui permet d'évaluer sa troupe à cinq cents hommes. Rusés, fainéants et vagabonds, dit ici la chronique, on les laisse passer, au grand déplaisir des paysans, et par égard au sauf-conduit de Sigismond, dont leur chef est porteur.

En 1423, trois mille Rom-muni, sous les ordres de leur chef, Laslao ou Ladislas, c'est-à-dire Louis, passent de Valaquie en Hongrie et obtiennent de Sigismond de s'établir à Zips et aux alentours des villes libres et royales, aussi bien que sur toutes les terres de la couronne, afin de se trouver sous sa protection immédiate, et, le 23 avril de la même année, l'empereur leur délivre un sauf-conduit. En 1424, le duc Mihali traverse la Westphalie, en 1425 la Hesse et rentre en Misnie en 1426.

« L'année suivante, 1427, le dimanche d'a-
« près la mi-août, qui fut le 17 du mois, ar-
« rivent de Paris douze d'entre eux se disant
« pénitenciers, savoir un duc, un comte et dix
« hommes, tous à cheval, lesquels se disent

« très-bons chrétiens et originaires de la *basse*
« Egypte ; ils affirment avoir été chrétiens au-
« trefois, que d'autres chrétiens les ont sub-
« jugués et ramenés au christianisme ; que ceux
« qui s'y sont refusés ont été mis à mort, et que
« ceux au contraire qui se sont fait baptiser
« sont demeurés seigneurs du pays comme de-
« vant sur leur parole d'être bons et loyaux et
« de garder la foi de Jésus-Christ jusqu'à la
« mort ; ils ajoutent qu'ils ont roi et reine dans
« leur pays, lesquels demeurent en leur sei-
« gneurie, parce qu'ils se sont faits chrétiens.
« Et aussi, disent-ils, quelques temps après
« nous être faits chrétiens, les Sarrasins vin-
« rent nous assaillir. Grand nombre, peu fermes
« dans notre foi, sans endurer la guerre, sans
« défendre leur pays comme ils le devaient, se
« soumirent, se firent Sarrasins et abjurèrent
« notre Seigneur ; et aussi, disent-ils, l'empe-
« reur d'Allemagne, le roi de Pologne et au-
« tres seigneurs ayant appris qu'ils avaient si
« facilement renoncé à la foi et s'étaient faits
« si tôt Sarrasins et idolâtres, leur coururent
« sus, les vainquirent facilement, comme s'ils
« avaient à cœur de les laisser dans leur pays
« pour les ramener au christianisme ; mais
« l'empereur et les autres seigneurs, par délibé-
« ration du conseil, statuèrent qu'il n'auraient

« jamais terre en leur pays, sans le consente-
« ment du pape; que pour cela ils devaient
« aller à Rome, qu'il y étaient tous allés, grands
« et petits et à grand'peine pour les enfants;
« qu'ils avaient confessé leur péché; que le
« pape, les ayant ouïs, leur avait donné pour
« pénitence, par délibération du conseil, d'al-
« ler sept ans par le monde sans coucher dans
« aucun lit; qu'il avait ordonné que tout évêque
« et abbé portant crosse leur donnât, une fois
« pour toutes, dix livres tournois comme sub-
« vention à leurs dépenses; qu'il leur avait re-
« mis des lettres où tout ceci était relaté, leur
« avait donné sa bénédiction et que depuis cinq
« ans déjà ils couraient le monde.

« Quelques jours après, le jour de saint Jehan
« Décolace, c'est-à-dire le 29 août, arriva le
« commun, lequel on ne laissa point entrer
« dedans Paris, mais par justice fut logé à La
« Chapelle Saint-Denis. Leur nombre se mon-
« tait à environ cent vingt personnes, tant
« hommes que femmes et enfants. Ils assurent
« qu'en quittant leur pays ils étaient de mille à
« douze cents; que le reste était mort en route
« avec le roi et la reine; que ceux qui avaient
« survécu espéraient posséder encore des biens
« en ce monde, car le Saint-Père leur avait

« promis pays bon et fertile, quand ils auraient « achevé leur pénitence.

« Lorsqu'ils furent à La Chapelle, on ne vit « jamais plus de gens à la bénédiction du *Landit*, « tant de Saint-Denis, de Paris que de ses envi« rons la foule accourait pour les voir. Leurs « enfants, garçons et filles, étaient on ne peut « plus habiles faiseurs de tours. Ils avaient « presque tous les oreilles percées, et à chaque « oreille un ou deux anneaux d'argent; et ils « disaient que c'était gentillesse en leur pays; « ils étaient très-noirs, avaient les cheveux cré» pus. Les femmes étaient les plus laides et les « plus noires qu'on pût voir; toutes avaient le « visage de *plaie*, les cheveux noirs comme la « queue d'un cheval, pour toute robe une vieille « flaussoie ou schiavina, liée sur l'épaule par « une corde ou un morceau de drap, et dessous « un pauvre roquet ou une chemise pour tout « habillement. Bref, c'étaient les plus pauvres « créatures que de mémoire d'âge on ait jamais « vues en France. Et néanmoins leur pauvreté, « ils avaient parmi eux des sorcières qui regar« daient les mains des gens et disaient à chacun « ce qui lui était arrivé et ce qui devait lui « advenir; et elles jetaient le désordre dans les « ménages, car elles disaient au mari : Ta « femme... ta femme... ta femme t'a fait coux,

« à la femme : Ton mari... t'a faite... coulpe ;
« et, qui pis est, en parlant aux gens par art
« magique, par l'ennemi d'enfer ou par habi-
« leté, elles vidaient leurs bourses et emplis-
« saient les leurs ; » et le bourgeois de Paris qui rend compte de ces faits ajoute : « Et vraiment
« je fus trois ou quatre fois pour parler à eux,
« mais oncques ne m'aperçus d'un denier de
« perte ; mais ainsi le disait le peuple partout,
« tant que la nouvelle en vint à l'évêque de
« Paris, lequel y alla, et même avec lui un
« frère mineur, nommé le petit Jacobin, le-
« quel, par le commandement de l'évêque, fit
« là une belle prédication en excommuniant
« tous ceux et celles qui ce faisaient et avaient
« cru et montré leurs mains. Et convint qu'ils
« s'en allassent, et si partirent le jour de Notre-
« Dame de septembre, le 8, et s'en allèrent
» vers Pontoise. »

J'ignore s'ils continuèrent loin ainsi vers le nord de la capitale, mais il est certain que leur souvenir est resté dans un des coins du département de ce nom.

Il existe en effet dans un bois près du village de *Hamel* et à cinq cents pas d'un monument de six pierres druidiques, une fontaine appelée Cuisine des sorciers ; et, dit la tradition, c'est là que se reposaient et se désaltéraient les *Ca-*

ra maras, lesquels sont assurément les *Caras'-mar*, c'est-à-dire les bohémiens, sorciers et devins ambulants auxquels les anciennes chartes du pays de Flandre accordaient le droit d'être nourris par les habitants.

Ils ont quitté Paris, mais à leur place il en vint d'autres, et la France n'est pas moins exploitée par eux que les autres pays. On ne les voit débarquer ni en Angleterre, ni en Écosse, et pourtant ils sont bientôt dans ce dernier royaume plus de cent mille (1). On les y appelle *ceard* et *caird*, ou comme qui dirait artisans, manouvriers, parce que, ce mot écossais est dérivé du *k+r*, samscrit d'où viennent le verbe faire, *Ker*-aben des Bohémiens et le latin *cerdo* (savetier), ce qu'ils ne sont pas. Si on ne les voit pas non plus à cette époque au nord de l'Espagne, où les chrétiens s'abritent contre la domination musulmane, c'est sans doute qu'ils se plaisent mieux au sud avec les Arabes, mais, sous Jean II, on les distingue bien de ces derniers, sans savoir pourtant d'où ils viennent. Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, ils sont généralement connus sur tout le continent européen. Une des bandes du roi Sindel s'est présentée à Ratisbonne en 1433, et Sindel lui-

(1) *Borrow*.

même campe en Bavière avec sa réserve en 1439. Il semble venir alors de Bohême, car les Bavarois, oublieux de ceux de 1433 qui se sont donnés pour Égyptiens, les appellent Bohémiens. C'est sous ce nom qu'ils reparaissent en France et y sont connus désormais. Bon gré, mal gré, on les supporte. Les uns courent les montagnes et cherchent l'or dans les rivières, les autres forgent des fers de cheval et des chaînes de chiens ; ceux-ci, plus maraudeurs que pèlerins, se glissent et furètent partout et partout volent et escamotent. Il en est qui prennent le parti de se fixer et qui, fatigués de toujours dresser et lever leurs tentes, se creusent des *bordeils*, huttes carrées de quatre à six pieds, sous terre, et recouvertes d'une toiture de branchages dont l'arête, à cheval sur deux poteaux en Y, ne s'élève guère à plus de deux pieds au-dessus du sol. C'est dans cette tanière dont il n'est guère resté en France d'autre souvenir que le nom, que s'entasse pêle-mêle toute une famille ; c'est dans ce bouge, qui n'a d'autre ouverture que la porte et un trou pour la fumée, que le père forge, que les enfants, accroupis autour du feu, font aller le soufflet, et que la mère fait aller le pot où ne bout jamais que le fruit de quelques larcins ; c'est dans ce repaire, où pendent, à de longs clous

de bois, quelques vieilles nippes, une bride et un havresac, dont tous les meubles consistent en une enclume, des pinces et un marteau; c'est là, dis-je, que se donnent rendez-vous la crédulité et l'amour, la demoiselle et le chevalier, la châtelaine et le page ; c'est là qu'ils viennent ouvrir leur mains blanches et nues aux regards pénétrants de la sibylle ; c'est là que l'amour s'achète, que le bonheur se vend, que le mensonge se paie ; c'est de là que sortent les saltimbanques et les tireurs de cartes, la robe étoilée et le bonnet pointu du magicien, les truands et l'argot, la prostitution et le b....L. Martius Galéoti ne paraît guère que vingt ans plus tard, et ce n'est qu'au milieu du siècle suivant que le grand art de la magie commence à rouvrir ses écoles et à produire ses grands hommes.

Telle est à peu près, partout où ils s'établissent, leur manière de vivre et de gagner leur pain, à Paris comme à Bologne, à Lipz comme à Arnheim, en Espagne et en France, comme en Pologne et en Hongrie. Tant qu'ils s'en tiennent à mendier en pèlerins, qu'ils ne molestent personne, qu'ils ne courent les campagnes qu'en bateleurs, qu'ils ne spéculent que sur la crédulité publique ; tant qu'ils sont assez prudents pour ne s'entremettre que discrète-

ment dans les affaires du cœur, qu'ils se bornent à agir sur les sens par leur musique et leurs danses lascives, et qu'ils y mettent un air élégant et tendre ; tant qu'ils ne sont que pétulants, loquaces, querelleurs, on va à eux, on les consulte en dépit des âmes dévotes, et ce temps est pour eux l'âge d'or ; mais quand le pèlerin devient vagabond, le maraudeur voleur, le forgeron incendiaire, la sibylle recéleuse ; quand ils ont fatigué le monde, épuisé les bourses, troublé les lieux publics ; quand la dame et le page se voient trahis, que le châtelain continue de perdre au jeu, et que, la magie ayant fait des progrès, les savants en cet art peuvent les traiter d'ignorants, de jongleurs et de sorciers, la crédulité les fuit et avec elle le bonheur s'en va et la joie s'envole ; et la haine, qui vient à sa place, leur apporte la persécution avec toutes ses transes, ses supplices et la mort.

Bientôt, en effet, la raison, devenue aveugle, fait revivre contre eux l'ancien préjugé des Juifs contre les chrétiens, préjugé qui, reversé plus tard par les chrétiens sur les Juifs, semble être celui du plus fort contre le plus faible. On les accuse donc d'enlever les enfants pour les dévorer, comme les Égyptiens accusèrent le chrétien Horus d'avoir tué celui qu'il res-

suscita, comme les Grecs de Damas accusèrent les Juifs d'avoir tué un des leurs pour en boire le sang; et l'on assure qu'ils préfèrent les jeunes garçons et les jeunes filles de douze à quinze ans. C'est sans doute un sûr moyen de les faire prendre en horreur et d'éloigner d'eux la jeunesse; mais ce moyen est odieux; car le peuple et l'enfant ne sont que trop crédules, et la peur, engendrant la haine, il en naît la persécution. Ainsi, c'en est fait! non-seulement on les évite, on les fuit, mais on leur refuse le pain et l'eau; l'Europe est devenue pour eux les Indes, et tout chrétien s'est fait contre eux un Brahmane. En certains pays, si quelque jeune fille, en ayant pitié, s'approche de l'un d'eux pour lui mettre dans la main une pièce de monnaie: « Prenez garde, ma mie, lui crie la gouvernante éperdue, c'est un *Katkaon*, un ogre qui viendra vous sucer le sang cette nuit pendant votre sommeil; » et la jeune fille recule en frissonnant; si quelque jeune garçon passe assez près d'eux pour que son ombre se dessine sur la muraille au pied de laquelle ils sont assis, où toute une famille mange ou se repose au soleil: « Au large! enfant, lui crie son pédagogue, ces *Strigoï* (vampires) vont prendre votre ombre; et votre âme ira danser avec eux le sabbat toute l'éternité. » C'est ainsi que la haine

du chrétien ressuscite contre eux les lémures et les farfadets, les vampires et les ogres ; et chacun de gloser sur leur compte.—Ne seraient-ce pas, dit l'un, les descendants de ce Mambrès qui osa rivaliser de miracle avec Moïse? Ne sont-ils pas envoyés par le roi d'Egypte pour inspecter par le monde les enfants d'Israël et leur rendre leur sort pénible ?—Je croirais, dit un autre, que ce sont les bourreaux dont s'est servi Hérode pour exterminer les nouveau-nés de Bethléem. — Vous vous trompez, dit un troisième, ces païens n'entendent pas un mot d'égyptien, leur langue en renferme, au contraire, beaucoup d'hébreux. Ce ne sont donc que les impurs rejetons de cette race abjecte qui dormait en Judée dans les sépulcres après avoir dévoré les cadavres qu'ils renfermaient.—Erreur ! erreur ! s'écrie un quatrième : ce sont tout bonnement ces mécréants de Juifs eux-mêmes que l'on a torturés, chassés et brûlés en 1348, pour avoir empoisonné nos puits et nos citernes, et qui reviennent pour recommencer. -- Eh ! qu'importe ? ajoute le dernier, Egyptiens ou Juifs, Esséniens ou Chusiens, Pharaoniens ou Caphtoriens, Balistari d'Assyrie ou Philistins de Kanaan, ce sont des renégats, ils l'ont dit en Saxe, en France, partout, faut les pendre et les brûler.

Ce n'est pas précisément ainsi qu'ils ont parlé à Eberbach, en exhibant leurs saufs-conduits de Sigismond ; ils ont dit : « Nous sommes forcés à cette émigration pour expier les crimes de nos pères qui, pendant quelques années, ont apostasié la religion chrétienne (1). » Qu'ils ne soient pas chrétiens, c'est un fait ; mais qu'ils l'aient avoué, c'est une maladresse dont le plus sot d'entre eux n'est pas capable. Quoi qu'il en soit, les plaintes s'élèvent contre eux de toutes parts, et leurs méfaits se multipliant en raison des persécutions, les magistrats sont dans la nécessité d'écouter les plaintes et de sentencier contre eux. Déjà le clergé et la magistrature se sont déclarés hautement contre la tolérance qui leur est accordée. Il faut baptiser ces païens ou les bannir ; il faut fixer ces routiers ou les pendre. En conséquence de cet arrêt, de France en Dacie, de la Suède en Sicile, des gibets sont dressés pour eux sur toutes les routes ; là où il en manque, Louis XI les fait pendre aux branches des arbres (2), et en Valaquie, Vlad ou Louis V, dit le Diable, les fait empaler. Comme depuis la défaite des chrétiens à Nicopolis, les ducs de Valaquie sont

(1) Grellman.

(2) Quentin-Durward. — *Notes de Walter-Scot.*

soumis envers les Turks à un tribut annuel de cinq cents enfants, c'est en partie sur eux que pèse ce tribut. Toutes ces cruautés de Louis XI et de Vlad V ne font que les irriter. Obligés de fuir les lieux habités, ils se retirent dans leurs forêts, dans les antres des montagnes; mais quand la faim les en fait sortir, ils tombent sur les villages, y jettent l'incendie et pillent à la lueur des flammes.

Cependant tous les souverains n'en viennent pas contre eux à de telles rigueurs, tous les juges ne sont pas pour eux des bourreaux; et d'ailleurs, il faut le dire, Louis XI ne fait pendre que les vagabonds sans sauf-conduit. Dans plus d'un endroit on les tolère par humanité, indifférence ou intérêt; dans d'autres, ils savent se rendre utiles; et leurs services les sauvent, comme ailleurs leur or. La Hongrie a besoin d'hommes, la Turkie a besoin de manouvriers, et plus d'un petit prince d'Allemagne veut bien croire à leur talent dans l'art d'élever et de traiter les chevaux. Il est donc pour eux plus d'une porte par où ils peuvent échapper à la persécution.

Le 11 juin 1447, ils entrent à Barcelone. Ils sont en grande multitude, ayant à leur tête un duc et un comte. Ils viennent d'Egypte, disent-ils, et se sont retirés de cette province,

occupée par les musulmans, pour garder leur foi. On les nomme Gitanos. Ils se sont disséminés dans toute l'Espagne. C'est là du moins l'opinion des Annales de Catalogne; mais, comme elles ne précisent ni leur nombre au moins approximativement, ni l'état dans lequel ils se présentent, ni comment, se disant Egyptiens, ils ont été appelés *Gitanos*, ni aucun détail sur le motif réel de leur fuite, ni le nom de leurs vainqueurs, ce que des vaincus n'ignorent jamais, il ne faut raisonnablement l'accepter que comme l'opinion de celui qui alors tenait la plume.

Le 12 décembre de la même année, il en passe par Orléans une troupe de six vingts hommes, allant, disent-ils, par toute la chrétienté, pour accomplir la pénitence que leur a imposée le pape. Ils montent à l'hôtel de ville et demandent qu'on leur donne l'aumône à passer le pays. Le mardi 7 novembre 1453, ils « arri-« vent de Courtisolt à Chappe, et demandent à « loger ; ils sont munis de lettres de congé de « passer et de repasser dans le royaume de « France, lettres qui les mettent sous la sauve-« garde directe du roi. Parmi eux, quelques-« uns portent des javelines, des dards et *autres* « *habillements* de guerre. Comme la ville en « avait déjà logé, dont elle avait eu à se plain-

« dre, le procureur royal refuse de les recevoir, « disant : qu'ils peuvent aller dans quelques-« unes des villes du voisinage où aucun des « leurs ne s'était encore arrêté : ils n'étaient « d'abord que dix ou douze; mais bientôt leur « nombre monte de soixante à quatre-vingts. « Au bruit de leur arrivée, aucuns manants et « habitants de Chappe s'assemblent l'un après « l'autre, deux à deux, trois à trois, et pour ce « que le bruit est grand et que lesdits habitants « veulent à savoir que lesdits Rom-muni ne lo-« gent en ladite ville, aucuns en saillant de « leur maison, prindrent leurs épieux, piques « et autres bâtons et les autres les arcs de quoi « ils s'ébattent les fêtes et dimanches pour tirer « au but avec les francs-archers, et incontinent « que lesdits Rom-muni arrivent et qu'ils s'ef-« forcent de loger, il y a plusieurs paroles in-« jurieuses et hautaines proférées de part et « d'autre; et l'un des habitants frappe la jave-« line d'un desdits Egyptiens, lequel avait fait « semblant de la vouloir ruer sur lui. Celui-ci « et les siens s'étaient retirés et continuaient « leur route, lorsque Jehan Cryon et Mengin « Gineval les suivant à environ deux portées « d'arc, ce dernier se prend de mot avec le « Rom-muni, Martin de la Barre, et le pour-« suit tellement d'injures et de menaces, que

« celui-ci essaie de le frapper ; mais tandis que,
« n'ayant pu l'atteindre, il fait virer son cheval
« pour revenir sur lui, Mengin l'atteint d'un
« coup d'épée dans l'estomac et le met de
« vie à trépassement (1). Mengin est naturel-
« lement condamné comme meurtrier, mais il
« a recours à la grâce du roi, et il en obtient
« des lettres de rémission. »

En 1467, ils sont établis dans le pays de Fontenoys, sur les confins de Bourgogne, du Lyonnais et de la Bresse. On les y connaît sous le nom de Boesmiens, et ce nom se donne encore aujourd'hui dans la Bourgogne à tout enfant malin, rusé et espiègle. Un des habitants de la ville, Pierre Guillot, soupçonnant une de leurs sorcières d'avoir empoisonné son fils, la tue ; et, condamné comme Mengin, il obtient, comme lui, des lettres de grâce de la part du roi, en juillet de la même année.

En 1492, ils sont enveloppés indirectement dans l'édit d'extermination qui condamne, en Espagne, au bannissement ou à la mort, les Maures, les Juifs et les faux chrétiens ; et deux ans après, l'édit de Médina del Campo les frappe avec une rigueur toute particulière. Singulière contradiction de la raison humaine ! Tandis que

(1) Bataillard.

l'Espagne chasse de son territoire des populations entières, dont quelques-unes sont laborieuses et actives, elle envoie Colomb à la conquête d'un nouveau monde et de nouveaux peuples ; elle persécute les sectateurs de Moïse et de Mahomet, les Juifs et les Arabes, et flatte, pour les convertir, les adorateurs de Patcha-Camac et de Vitziliputzi, les Péruviens et les Mexicains. Que veut-elle donc ? des chrétiens et de l'or ; de l'or d'abord, des chrétiens ensuite. Aussi, comme elle a confisqué les biens des Juifs et des Arabes, elle dépouille les Incas du Mexique et du Pérou, et quand elle est maîtresse de leurs biens et qu'elle nage dans l'or, elle donne à leurs peuples innocents le baptême du sang.

Plus de soixante mille familles juives et arabes quittent, en pleurant, la péninsule hispanique, et vont colporter en Turkie et en Hongrie leur industrie et leur misère, ou chercher un refuge chez leurs frères de l'autre côté du détroit. Quant aux Rom-muni, la plupart se mettent à l'abri de la persécution dans les montagnes, où ils se tiennent cachés. Mais quand Juifs et Arabes ont disparu, on les revoit partout. Ferdinand et Isabelle les établissent dans les villes et les villages, avec ordre de s'y choisir des maîtres, ou d'évacuer le pays dans un délai de

soixante jours. La plupart se soumettent, et leur obéissance leur permet, pendant vingt-huit ans, de respirer et de vivre à l'aise. J'ignore si, comme on le dit, ils tirent leur nom de Secani de la rivière *Cija*, qui coule au nord de l'Espagne, et d'où proviennent, dit-on, ces antiques Sicani ou Siculi qui passèrent de cette province en Italie et en Sicile ; ce que je puis affirmer, c'est qu'ils ont fondé ou rétabli *Ciclana*, célèbre par un fait d'armes de nos soldats dans nos guerres de l'Empire ; car ce mot, diminutif de *ciclo* et de *cicloro*, pierrot et passereau, signifie pour eux *passerelle*, et cette localité était peut-être une de celles que les Romains appelaient « *ad passeres.* »

Ils sont moins heureux dans certains coins de l'Allemagne, où ils campent aux alentours des villes. Fatigués de leur voisinage, les paysans les chassent à coups de fourches et de fléaux ; la maréchaussée s'empare des récalcitrants, et ceux-ci, livrés à la justice, paient pour ceux qu'elle ne peut atteindre. En Hongrie, au contraire, où la population fait faute, on a compris l'avantage de les fixer, et le besoin qu'on en a fait que l'on sait le parti qu'on en peut tirer. On les emploie, et leurs services trouvent récompense. Ainsi, en 1496, Thomas, polgar ou chef d'une peuplade de vingt-cinq tentes, s'é-

tant employé utilement avec les siens, à Fünf-kirchen, à fondre des mousquets, des balles et et autres munitions de guerre pour l'évêque Sigismond, chargé de la défense de la place, ce prélat en est tellement satisfait qu'il en entretient le roi Vladislas II, et que celui-ci délivre à Thomas des lettres par lesquelles il est enjoint à tous ses officiers et sujets, de quelque rang qu'ils soient, de lui accorder partout une libre résidence, et de ne molester en aucune façon ni lui ni ses gens, libres tous de voyager partout où bon leur semble. Trois faits plausibles ressortent de ce rescrit, savoir : qu'ils peuvent être utilisés, même à la guerre; qu'il en est de fixés d'une manière stable, et enfin que le polgar ou chef Thomas ne l'était pas depuis assez longtemps pour ne pas profiter du droit de continuer sa vie nomade, sans entrave et sans danger. Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir couru toute la Hongrie, il ne soit arrivé en Pologne qu'en 1501.

D'un autre côté, Radû IV de Valaquie et Etienne IV de Moldavie les déclarent biens de l'État, et les classent tels à peu près qu'ils le sont encore aujourd'hui dans ces provinces; et nous verrons plus loin que nulle part leur classification n'est mieux établie. La classe des *vatrari*, ou des gens de foyers, y est encore, il

est vrai, peu nombreuse. Ce n'est guère qu'aux dix-septième et dix-huitième siècles, alors que le tribut annuel de cinq cents enfants, consenti par Mâncea, est définitivement aboli, que cette classe se multiplie par les largesses des princes aventuriers et des fermiers du Phanar. Quoi qu'il en soit, la sollicitude de Vladislas, d'Etienne et de Radû leur fait une patrie de toute la Dacie, ou plutôt leur rend une patrie qu'ils avaient perdue. C'est là, en effet, qu'ils sont encore en plus grand nombre. Quant aux autres Etats, ils ne savent que fermer les yeux ou sévir. Ils ne savent pas que, s'ils ne peuvent, pour le moment, en tirer un grand parti, il leur serait facile de les empêcher d'être hostiles, par quelque relief accordé à leurs chefs, et de les fixer, en s'y prenant avec douceur, comme avec des enfants.

Les républiques d'Italie, qui n'ont qu'à s'en plaindre, leur font défense de passer plus de deux nuits de suite dans le même endroit. C'est là, si je ne me trompe, les condamner à rester ce pourquoi on les condamne, des vagabonds. Si les Italiens pensent s'en débarrasser ainsi, ils s'abusent; ceux qui partent aujourd'hui sont remplacés demain par d'autres, en sorte qu'ils sont sans cesse assaillis de gens qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont pas le temps

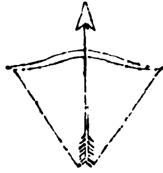
de connaître et contre lesquels ils doivent être continuellement en garde.

Mais c'est surtout en Allemagne, où les avait retenus et protégés l'intérêt des petits princes, qu'ils ont à souffrir et du mauvais vouloir du souverain et de l'impitoyable indifférence d'un clergé établi pour pratiquer et prêcher la miséricorde.

A la diète d'Augsbourg, en 1500, Maximilien Ier fait rédiger pour tous ses vassaux ce formidable article qui, pour être moins laconique que l'ordre de Timur, n'en devient pas moins pour les Rômes une sentence de mort : « Quant « à ceux qui se disent eux-mêmes Rômes et « qui courent le pays, il est strictement or- « donné, par édit public, aux personnes de « tout rang, en vertu des obligations où elles « sont envers nous et le Saint-Empire, de ne « point permettre à l'avenir que lesdits Rômes « qui, d'après des preuves authentiques, sont « les espions des Turks auprès des chrétiens, « demeurent et passent sur notre territoire, « ou y travaillent, ou y trafiquent, et moins en- « core y soient protégés et obtiennent sauve- « garde. Il est ordonné aussi que lesdits Rô- « mes quitteront, avant Pâques prochain, l'em- « pire d'Allemagne, et au cas qu'ils contrevien- « draient à cet ordre, après le temps prescrit,

« ils ne pourront obtenir satisfaction, s'ils se
« trouvent molestés par quelqu'un de nos sujets,
« et celui-ci ne sera pas considéré comme cou-
« pable de délit. »

Ainsi, c'en est fait, l'empire est interdit aux Rômes ; l'âge d'or a disparu pour eux à jamais, et voici venir, pour eux, les pleurs et les grincements de dents.



CHAPITRE VI.

PERSÉCUTION DES ROMES

DEPUIS LA DIÈTE D'AUGSBOURG

JUSQU'AU RÈGLEMENT DE JOSEPH II (1782).

Au peuple en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire;
Au peuple en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Par suite de l'édit de Maximilien Ier, partout où, le terme expiré, il se trouve encore des

Rômes, ils sont fouettés et bannis ; ceux qui osent reparaître sont pendus et brûlés vifs. En vain allèguent-ils qu'ils ne peuvent retourner dans leur pays, que l'ennemi leur en défend l'entrée, on ne les écoute pas, car on ne les croit plus. Quelques-uns cependant redoutent tellement d'y être reconduits, qu'ils préfèrent la mort au bannissement ; ils la demandent comme une faveur au bourreau qui les flagelle ; preuve évidente que, malgré leur grossièreté, ils ont encore assez de dignité pour préférer la mort à l'ignominie. D'autres hommes et femmes vont même jusqu'à supplier les juges de les condamner à être brûlés vifs plutôt que flagellés. L'un d'eux, après l'avoir été aux frontières, avec menace d'être pendu s'il reparaît, se voyant ainsi fouetté dans chaque état, s'arme de son désespoir, s'arrache des mains de ses gardes et, retournant à son premier gîte, demande l'exécution de la sentence prononcée contre lui en s'écriant : « Puisque je ne suis « pas un homme, mais un réprouvé, débarrassez « le monde de ma misère. »

Ainsi les Rômes sont de partout bannis ; mais si on ne les voit plus, on les craint encore, si on ne les entend plus, on les sent toujours. Est-ce donc que la calomnie a tellement exagéré leurs méfaits que les esprits faibles ne voient

réellement en eux que des ogres et des vampires? Non ; mais c'est qu'ils sont partout encore. Et où sont-ils donc? Dans les forêts, sous les rochers des fleuves et dans les antres des montagnes. Et dès lors, plus de sûreté sur les routes, plus de calme aux champs, plus de paix au village; car, au lieu de dormir, ils veillent sans cesse; d'hommes pèlerins ils sont devenus loupsgarous, et quand vient la nuit, ces loupsgarous sortent de leurs repaires, errent autour des cabines, se répandent sur les sentiers, enlèvent les enfants et détroussent les villageois. La vengeance, qu'ils ne connaissaient pas, est entrée dans leurs cœurs, et dès que l'occasion de l'assouvir se présente, ils en profitent et en font leurs délices; car elle est la plus grande joie des dieux lâches et des hommes faibles.

L'une de ces occasions se présente pour eux en Ardialie, en 1513. Le voïvod de cette province, Jean Zapolia, les a pris sous sa protection. Il en occupe un grand nombre à son service, et en a chargé quelques-uns du rôle de supplicier les prisonniers et de les mettre à mort. Jamais bourreaux ne se montrèrent plus cruels avec tant de calme, plus compatissants avec tant d'ironie. Pour ajouter à l'horreur de leur état, ils se noircissent la face de résine; et, nus jusqu'à la ceinture, ils attaquent le patient

avec une raillerie qui double ses souffrances. Comme ils sont lents à allumer le feu ! Avec quel soin ils étalent devant la victime les cordes, les barres, les lames de fer, les maillets et les coins! Comme ils l'étreignent jusqu'à fendre la chair sans avoir l'air de serrer ! Comme chacun de leurs coups est ménagé et appliqué avec adresse! Comme ils en ajustent la mesure et le poids ! On dirait qu'ils veulent alléger les souffrances, ils s'appliquent au contraire à les empirer ; ils semblent sympathiser avec les douleurs, mais leurs longs soupirs ne sont que des soupirs de joie ; avec eux le patient vit une heure de plus, mais il a souffert cent fois davantage ; ils ne lui ont pas dit un mot, mais quand il va rendre l'âme, ils lui crachent au nez ! Triste satisfaction, qui peut être du goût des *Nétotsi*, mais qui, assurément, n'est pas de celles dont les Rômes aiment à vivre. Longtemps la Hongrie n'eut pas d'autres bourreaux; et ce fut l'un d'eux qui, en 1582, trancha la tête aux trois frères Kendi, à Jean Iffiu, à Jean Ferro, et enfin à Grégoire Litérati que Sigismond Bathori, jaloux de leur crédit et de leurs richesses, avait condamnés à mort.

C'est en cette année 1513 qu'on les remarque en Suède pour la première fois. Comme on les croit *Tattars*, on leur en donne le nom avec

l'épithète de *skøjare*, et le sens de vagabonds, mais qui rappelle trop bien les *scoloara* du roi Birger pour n'y pas reconnaître les *scolotes*. En Norvége, ils sont qualifiés de *splinte-park*, sequelle déguenillée.

En 1514, ils sont bannis du territoire de Genève. En 1523, Charles V renouvelle contre eux, à Tolède, l'édit de Médina del Campo ; et cet édit est successivement confirmé en 1525, 1528. 1534 et 1539 Il y est dit, entre autres choses, que « quiconque sera pris en flagrant « délit de vagabondage servira toute sa vie « celui qui l'aura arrêté. » Cette dernière année, Don Carlos et Dona Juana ajoutent que ceux qui n'auront pas quitté le royaume dans le délai de soixante jours seront condamnés aux galères pour six ans (1).

En 1531, ils ont à supporter en Angleterre une cruelle persécution. Henri VIII fait exécuter contre eux cet arrêt du parlement : « Comme « un certain peuple étranger, qui ne professe « aucun commerce ou métier pour vivre, mais « court en grand nombre de lieu en lieu, en « employant secrètement des moyens insidieux « pour tromper les sujets de Sa Majesté, leur « faisant croire qu'ils possèdent l'art de dire la

(1) Borrow.

« bonne aventure à l'inspection des mains, et « leur enlève ainsi leur argent, qu'il se rend « pareillement coupable de filouterie et de vols « sur les grands chemins, il est ordonné par la « présente que ces vagabonds, communément « appelés *gypsi*, soient poursuivis comme vo- « leurs et vauriens s'ils restent au delà d'un « mois dans le royaume ; et ceux qui y feront « entrer un de ces *gypsi* seront condamnés à « payer quarante livres sterling pour chaque « contravention. » Puis, dit naïvement Borrow, la loi anglaise ayant découvert, par expérience, que toute rigueur était infructueuse, qu'il était impossible de les détacher d'habitudes invétérées, le gouvernement ne trouva pas de meilleur expédient pour s'en débarrasser que de les exterminer. Tout Rom-muni est un démon, en porter le nom est un blasphème qu'il faut punir par le fer et le feu. Les uns fuient et se cachent dans les montagnes ; les autres, qui n'en ont pas le temps, sont arrêtés et pendus, et leurs corps attachés au gibet sont une pâture que les loups et les oiseaux de proie se disputent (1).

En 1532, il en est revenu plus de trois cents sur le territoire de Genève. Comme ils veulent entrer dans la ville et qu'ils frappent à *pleins*

(1) Borrow.

palais les officiers qui en gardent les portes, les citoyens accourent pour prêter main forte à leurs officiers. Ce que voyant, les Rom-muni se retirent au couvent des Augustins et s'y fortifient. Les bourgeois y courent et les veulent piller ; mais la justice les en empêche. Elle en saisit une vingtaine qui demandent pardon et que l'on renvoie.

En 1533, sur le simple soupçon que ceux de Leutschau ont fourni des secours secrets à Jean Zapolia, Czernabo, gouverneur de cette ville, envoie un corps de hussards à Iglo pour les arrêter. Ils se sauvent, laissent aux mains de la maréchaussée quelques enfants et quelques vieillards, trop faibles pour les suivre; et ceux-ci, conduits à Leutschau, y sont mis incontinent à la torture. Epuisés de fatigue, ils sont incapables d'en supporter les douleurs sans consentir à avouer ce qu'on veut qu'ils avouent. Ils avouent donc que Zapolia leur a promis une forte somme d'argent pour incendier les cinq chefs-lieux de Kaschau, Leutschau, Bartfeld, Eperies et Liben. « Samedi dernier, disent-ils, quelques-uns des nôtres, déguisés en pâtres roumains (valaques), se sont introduits dans Leutschau, sous le prétexte d'y vendre des peaux, y ont mis le feu et massacré un grand nombre d'habitants; ils sont porteurs de

lettres de Zapolia pour treize villes qui leur doivent donner asile et protection.» Expression de la vérité ou résultat de questions insidieuses, cet aveu, arraché à leur faiblesse, n'en fait pas moins leur condamnation. C'est en vain qu'ils se rétractent et que, promenés par la ville, ils ne peuvent ni reconnaître, ni indiquer l'endroit où le feu a été mis, ils sont condamnés à être empalés et subissent leur supplice. Mais, à l'aspect de cette abominable exécution, toute la Hongrie s'indigne, tous les cœurs se révoltent et toutes les voix s'écrient : « Seigneur Czernabo! tu rendras compte à Dieu de ta sentence (1). »

Il est juste de remarquer cependant que cette exécution n'est pas une persécution, bien qu'elle en soit une conséquence, mais le châtiment mérité ou non d'un crime que l'on encourage et que l'on punit de part et d'autre quand on est en guerre, et qu'ils ne sont pas tant suppliciés comme Rom-muni que comme partisans de Zapolia. A cette époque, ce ne sont pas les états les plus policés qui se montrent à leur égard les plus humains ou les plus habiles. Loin de là, tandis que la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Angleterre les chassent ou les

(1) Grellman.

pendent; tandis que, en 1545, la cour d'Utrecht rend contre eux sa sentence et qu'elle en condamne un à être fouetté jusqu'au sang, à avoir les deux narines fendues, les cheveux et la barbe rasés et à être ainsi chassé de la province; tandis qu'un rescrit de l'empereur se plaint formellement des passeports que leur ont accordés par pitié plusieurs princes d'Allemagne; tandis que, en 1548, il renouvelle contre eux l'édit de Maximilien, que la diète de 1550 déclare leurs passeports nuls et de non-valeur; d'un côté, en 1557, Isabelle de Hongrie commence à les organiser, envoie des commissaires qui s'assurent de leur état, leur retire le droit d'élire leurs chefs, réduit le nombre de ceux-ci, s'en réserve le droit, en fait un titre et un emploi de cour qui ne sont accordés qu'à quelque magnat de haut rang et enfin maintient l'ancienne taxe d'un florin annuel par famille, payable par moitié, savoir : 50 deniers à la Saint-Georges et 50 autres à la Saint-Michel; d'un autre côté, François de Perenyi, commandant du château de Naggida, au comté d'Abaujvar, privé d'hommes nécessaires et en danger d'être pris par les impériaux, en enrôle un millier à son service, les arme de pied en cap et les place aux avant-postes, dans les travaux extérieurs. Ils y marchent sans broncher et s'y

maintiennent avec courage. Vingt fois l'ennemi se présente et tente l'assaut, vingt fois les Rom-muni soutiennent l'attaque avec intrépidité en lui répondant par un feu si bien nourri qu'ils l'obligent à reculer et à fuir. Malheureusement ils n'ont plus ni balles ni poudre et, jugeant la partie gagnée, ils se mettent à huer les impériaux en criant à tue-tête : « Allez, gueux « que vous êtes! remerciez Dieu que la poudre « et les balles nous manquent, sans quoi pas « un de vous n'échapperait. » A cet indiscret aveu, les impériaux font volte-face, et, après quelques décharges de leurs mousquets, tombent sur les Rom-muni, le sabre au poing, et les massacrent ou les dispersent avant qu'ils aient eu le temps de se remettre de leur surprise (1).

Au dix-neuvième siècle, ce trait de courage de la part d'une race si peu aguerrie, publié et exalté par la presse, eût milité en leur faveur; au quinzième siècle, où l'orgueil et la charité sont aux prises, il passe inaperçu, et leur voix se perd dans la tourmente des passions religieuses.

En 1557, la diète de Pologne met aux voix leur bannissement. Cette mesure révolte la majeure partie de l'assemblée, et la motion

(1) Grellman.

tombe d'elle-même. On se contente, comme en Lithuanie, de leur défendre le service militaire; mais comme, en 1560, ils commettent des brigandages à main armée en Pologne et en Silésie, le chancelier Czaki propose de nouveau de les chasser de la Bohême et de la Pologne. Heureusement encore le vote de la diète arrête l'exécution de cette mesure.

Quant à la France et à l'Espagne, elles y mettent moins de ménagement. Le roi d'Espagne renouvelle contre eux, cette année, les édits antérieurs; et l'assemblée des États, tenue à Orléans en 1561, ordonne à tous les gouverneurs des provinces de France de les exterminer par le fer et le feu! Cette époque leur est une des plus douloureuses; ils souffrent en 1563, sous Elisabeth d'Angleterre, une cruelle persécution. Elle est motivée par une accusation, sans preuve, d'avoir enlevé des enfants, et n'a pour résultat que de prouver la fausseté de l'accusation, de rendre plus hostiles ceux qu'elle ne peut atteindre, et c'est le plus grand nombre. Car il ne sort du pays que ceux que la maréchaussée peut saisir. En 1568, le duc de Terra-Nova, gouverneur de Milan, les oblige de quitter le territoire de la Lombardie, et Pie V les chasse enfin des domaines de l'Eglise.

Ainsi, partout où l'on n'en a que faire, on les persécute et l'on y est amené par l'impéritie et l'indifférence qui, en les laissant à eux-mêmes, les livrent au désordre de leurs instincts ; mais, je le répète, là où il y a manque d'hommes, où leur savoir vétérinaire n'est pas surpassé, là où on les sait habiles fondeurs, non-seulement on les tolère, mais on les emploie et on les fixe. Persécutés en Pologne et en Bohême, ils peuvent donc se réfugier en Hongrie et en Turkie. Là, en 1565, Mustapha, pacha de Bosnie, qui assiége Crupa, leur fait fondre des boulets de fer et leur en fait tailler d'autres en pierre, d'une grosseur considérable. En Hongrie, l'approche des villes de Mons, Newschal, Kremnitz, Schmitz et Turnova leur est défendu, à cause des mines d'or et d'argent de leur territoire ; mais partout ailleurs ils sont libres, plus libres que les serfs russes, et jouissent, à l'heure qu'il est, de plus de droits qu'eux ; car ils sont reconnus aptes à tester en justice, après avoir prêté ce serment : « De même que « Dieu a noyé Pharaon dans la mer Rouge, si « je ne dis la vérité, que je sois englouti dans « les abîmes de la terre et maudit ; que jamais « larcin ou trafic ne me réussisse ; qu'au pre- « mier pas mon cheval se change en âne et que « je sois moi-même attaché à la potence par

« la main du bourreau. » Bien mieux, dans l'Allemagne même, où ils continuent d'être les maréchaux, les maquignons, les palefreniers et les vétérinaires de plus d'un petit prince, ceux-ci ferment l'oreille à l'ordre émané de la diète d'Ausbourg et les protégent par leurs saufs-conduits. Nous disons plus, sans tradition de preuves écrites, mais en prenant les faits à témoin ; lorsque, en 1570, la Valaquie vit sa population épuisée par les guerres de trois siècles, les Rômes, se sentant en force, font d'un de leur *Potcovar*, ou maréchal ferrant, le roi du pays. Celui-ci était *Ioga*, qui substitua, à l'aigle romaine des Romains de Dacie, le corbeau des Romnia de l'Inde. Or, personne n'en ignore, en ces temps surtout, les Valaques, soldats ou paysans, n'exerçaient aucun métier. Un maréchal ferrant ne pouvait donc être que Rôme.

Ainsi, ni le bannissement qui les frappe, ni le gibet ou le pale qui les tue, ni la flagellation qui les poigne, rien ne peut les extirper ; la Turkie en est pleine et la Dacie en regorge. C'est donc en vain, qu'après avoir été expulsés de l'État de Venise, ils le sont de ceux de Milan et de Parme ; c'est donc en vain que le Danemark qui, en outre des noms que leur donnent la Suède et la Norwége, les traite de *Ta-*

ter ou de *Skœier-pak*, de séquelle de Tatares et de vauriens, leur refuse asile et ordonne à ses magistrats de faire appréhender toute cette séquelle qui cause de grands dommages aux peuples par leurs vols et leurs maléfices ; c'est donc en vain que, en 1578, la diète de Pologne se décide à promulguer une loi qui défend de leur accorder l'hospitalité, sous peine de bannissement ; et que, en 1582, ils sont chassés du Brabant, sous peine de mort en cas de retour, on ne peut parvenir à en débarrasser l'Europe; ils y sont trop nombreux à l'Orient, ils y sont trop dru-semés comme les étoiles de la voie lactée, pour ne pas, de soir en soir et de forêts en forêts, s'esquiver, et, seuls ou par famille, s'insinuer peu à peu jusqu'aux dernières limites de l'Occident.

Bien qu'établis en Chypre de temps immémorial, ce n'est qu'en 1332 que l'Europe les y voit pour la première fois, par les yeux de l'Anglais Simon Worcester; selon lui, ils sont chrétiens du rit grec et se disent de la famille de *Chaym* : « Ils ne s'arrêtent jamais plus de « trente jours dans un même lieu. Toujours er- « rants et fugitifs, comme si Dieu les avait « maudits, ils campent et décampent à la ma- « nière des Arabes, et courent çà et là, de ca- « verne en caverne. » L'Allemand Sébastien-

Frank, qui les y voit en 1541, les en suppose originaires.

En 1580, Lusignan, qui en parle dans son énumération des peuples de cette île, dont il est roi, les reconnaît pour ceux que les Italiens appellent alors *Cinquanes*. On les dit venus d'Égypte et on les appelle Agariens (c'est-à-dire fils d'Agar, Moabites). « Toutefois, dit-il, ils « sont chrétiens, mais larrons de leur nature ; « et trop superstitieux, adonnés à la nigroman- « cie-chiromance, ils se mêlent de l'art de de- « viner. Ils courent tout autour de l'île, sans « avoir de domicile certain, et savent quelques « petits métiers comme de faire des vans à « vanner le blé ; les autres sont serruriers. Ils « sont presque tous noirs ou basanés et mal « vêtus. Ils ont néanmoins un village où ils « font leur résidence, près la ville de Nicosie, et « labourent leurs terres et possessions aux « mêmes conditions que les affranchis. » A certaines dénominations de l'île dont leur langue donne le sens, telles que *Lassi*, à l'est au-dessus du cap Pilo, *Mandra*, au nord, et *Sinda*, près du lac *Tsetsani*, il est permis de croire qu'ils ont été là des premiers comme ailleurs. Car ces Lassi rappellent ceux du Caucase, gente errante et oiseuse autrement dite en anglais *Lazi*, comme les *Lazi* de Syrie qui cherchaient l'or

dans les sables et en payaient en tribut deux chemnitzes au roi de Perse. D'ailleurs, *Sinda* exprime clairement son origine indienne, et *Mandra* est, pour eux, la *chèvre fière,* dont le lac *Tsetsani* est la puissante mamelle (*Tsitsa*) qui fait sa fécondité.

Cependant les gouvernements se relâchent de leur sévérité. Philippe II, qui vient de les traiter si durement dans les Pays-Bas, s'adoucit à leur égard en Espagne. En 1586, il leur défend de vagabonder, de trafiquer, de courir les foires, il exige qu'ils se choisissent un domicile et le constatent, mais il ne les expulse pas. Alors ils reparaissent partout, se tenant néanmoins à distance des lieux habités et évitant, autant que possible, le contact d'une société dont ils sont la souillure et dont ils n'ont à attendre que la servitude ou la mort.

Il en est pourtant qui réclament l'entrée des villes comme une insigne faveur, et quand ils l'ont obtenue et qu'ils en jouissent, on a souvent de la peine à les en faire sortir. C'est ce qui arrive à Saragosse en 1584. C'était le jour de la Fête-Dieu. Ils avaient obtenu d'entrer pour égayer le peuple par leurs chants et leurs danses, mais comme ils se répandent par les rues des faubourgs, ils sont assaillis par les huées et les menaces de la multitude jusque

dans la ville. Ils battent en retraite jusqu'à la place Saint-Marc, près du palais de l'hôpital Saint-Jacques, et là, quoique sans armes, ils tiennent longtemps tête aux troupss envoyées par la police pour les chasser (1).

Leur chef, né à Tolède, est un homme habile et audacieux ; il connaît tous les ports d'Espagne, toutes les passes des montagnes; il sait ce que chaque ville a d'habitants et chaque village de bestiaux ; enfin, les secrets de l'État ne lui sont pas des mystères.

En 1579, alors que la mort de Tuman-Bey met fin, en Égypte, à l'empire des Mameluks et que le sultan Sélim s'empare de ce pays, ceux des Rom-muni qui s'y trouvent sont faits esclaves. Le conquérant en emploie un grand nombre au campement de ses troupes et au transport de ses bagages. A son retour à Constantinople, il en emmène un plus grand nombre qu'il dissémine en Thrace et en Macédoine.

En 1602, le comte Basta, général de l'empereur, ne se fait pas scrupule d'en enrôler à son service. Il les emploie au siége de *Bistriza*, en Ardialie, à porter des lettres aux assiégés et à surveiller la conduite de Michel IV, dernier duc de Valaquie, son collègue, dont il a juré

(1) Borrow.

la mort, et qu'il fait assassiner. Ainsi, c'est moins le fait que l'on punit en eux que la cause, c'est moins le meurtre, le vol, l'incendie, la trahison que les services rendus à un ennemi redoutable. Incendient-ils pour Zapolia ou pour les Turks, les Hongrois et les Turks leur en savent gré, mais les impériaux les pendent ; incendient-ils au contraire pour l'empereur, ils sont traités et récompensés généreusement par les impériaux comme de bons et d'utiles serviteurs.

En 1618, leur chef parcourt, à la tête de huit cents des siens, la Castille et l'Aragon, et ce n'est pas sans peine que les troupes envoyées contre lui et sa troupe parviennent à les disperser. La Pologne, redoutant les mêmes embarras, les comprend, cette année, dans les arrêts qui frappent de bannissement les Valaques et les Serbes ; mais, malgré ces rigueurs, ils restent en si grand nombre que l'on finit par leur tolérer des chefs particuliers et par reconnaître au moins tacitement leur chef suprême, qui a titre de roi. Celui-ci a sur les siens, en Lithuanie, un pouvoir absolu. Il reçoit sa nomination et son investiture de la famille Radzivil et réside à Mir, dans la Voïvodie de Novgorod.

En 1620, Don Martin de Fajardo, juge à

Jarnicejo, s'empare de quatre d'entre eux, et sans avoir à leur reprocher autre chose que ce que Dieu les a faits Rom-muni, il les applique à la question et les amène à révéler des crimes que rien ne prouve qu'ils aient commis Cependant, ils avouentavoir tué et mangé un des leurs dans la forêt de Gamas, et en avoir fait autant d'un franciscain. Sur cet aveu, que leur arrachent les tenailles, ils sont condamnés à mort. Cette rigueur était la conséquence de l'édit de Philippe II en 1610, édit sur lequel le parlement de France avait déjà renchéri en 1612. Cela devait être, chose triste à dire! car la France qui, la première, avait donné l'exemple des grands remèdes, ne pouvait rester en arrière. Sans doute, il était plus d'une excellente mesure à employer pour les guérir de leur vie précaire et aventureuse, avant d'en venir à ces opérations césariennes, mais les mauvais gouvernements sont comme les mauvais médecins qui, ignorant les causes du mal et n'en voyant que les effets, tuent le malade au lieu de tuer la maladie.

Cependant, si l'Occident leur est si fatal, l'Orient leur est propice, et s'ils sont persécutés au Nord, ils trouvent un refuge dans le Sud. En Hongrie, Turzo leur délivre, en 1616, un sauf-conduit dont la teneur grave et humaine

dut faire rougir plus d'un de ceux auxquels il fut présenté. Peut-être même fut-il une des causes qui, pendant une trentaine d'années, arrêtèrent les persécutions auxquelles depuis si longtemps ils étaient en butte. On en trouverait une autre dans les progrès de la chiromancie. En effet, cet art, en étant venu en France, après cinquante ans de débats, à prouver, de 1623 à 1628, l'existence de Dieu, cette découverte empirique mettait naturellement les Rommuni à l'abri des atteintes des lois canoniques, puisqu'ils pouvaient être sorciers sans commercer avec le démon, mais, au contraire, en évoquant le ***divin-esprit***, ce qui est absolument la même chose pour ceux qui, sachant le grec, n'ignorent pas que le ***démon*** des chrétiens n'est que le ***divin-esprit*** des païens, le ***divin-génie*** de Socrate.

Quoi qu'il en soit, circoncis ou baptisés, mais, la plupart du temps, n'étant ni l'un ni l'autre, c'est avec la même indifférence que, dans leurs évocations, ils prononcent les noms de Mohamed et de Jésus. La circoncision et le baptême ne sont pour eux que des actes égalemet dérisoires ; le baptême surtout, dont il ne reste d'autre trace que le petit cadeau qui l'accompagne, est, selon eux, d'une inutilité absolue, quand la sage-femme ou le médecin a

eu soin de laver convenablement l'enfant au sortir de la mère; et ils ne comprennent pas que de l'eau, du sel et de l'huile puissent, avec quelques paroles, effacer un péché que le temps, qui lave tout, a lavé depuis des siècles. D'ailleurs, selon eux, l'enfant naît sans souillure, sans autre tache ou péché que son ignorance, sans autre faute que celle de ne pas connaître et de n'être pas connu; et pour mettre fin à cet état de double ignorance dans lequel il naît, il leur semble qu'il suffit de lui donner un nom qui ne le laisse pas ignoré, et de l'instruire à mesure qu'il grandit pour qu'il n'ignore pas. Quoi qu'il en soit, ceux qui vivent parmi les chrétiens non-seulement acceptent le baptême, mais ils le feraient volontiers administrer tous les jours à leurs enfants, si chaque fois le petit cadeau pouvait se renouveler, et il en est, en effet qui, pour l'obtenir, se sont fait baptiser jusqu'à trois et quatre fois. C'est pour obvier à cette plaisanterie, que la police saxonne d'Ardialie enjoint aux prêtres, en 1661, de ne plus baptiser désormais les enfants des Rômes qu'au lieu de leur naissance.

Le dix-septième siècle qui, pour les duchés de Valaquie et de Moldavie, est celui des aventuriers, de la Turkomanie et de la décadence, est, pour les Rômes de ces contrées, celui d'un

dur esclavage. Jusqu'à la mort de Michel IV, assassiné par Barta en 1602, et même jusqu'à la fuite de Serban-Cantacuzène en 1622, ils n'avaient eu que des patrons dont ils payaient la protection par un faible tribut, sans être tenus envers eux à aucun service; mais lorsque les ducs ne furent plus que des hospodars, que l'intrigue et l'argent devinrent les seuls moyens de parvenir à la principauté, et que, pour soutenir l'intrigue et la déjouer, on ne se sentit jamais assez riche; lorsque. enfin, les principautés qui, autant qu'elles l'ont pu, ont en tout temps imité la France, la virent légitimer l'esclavage par la traite qu'elle commence à cette époque, les Rômes deviennent esclaves, l'Etat les vend, les particuliers les achètent et les moines tendent la main!

Les hospodars Basile le Loup, d'origine albanaise, et Mathieu, dit Brancovan, dit Cantacuzène, dit Bassarabe, mais qui n'est que l'ex-aga Mathieu, leur imposent le joug qu'ils portent encore aujourd'hui. Ils sont aidés dans cet acte abominable par le clergé ignorant et cupide qui, pour légitimer la part qui lui est faite, ressuscite contre eux, parmi le peuple, les préjugés du quinzième siècle. Ils ont, dit-il, massacré les enfants de Bethléem, chassé Jésus de l'Egypte, engagé Judas à trahir son maître; ils

ont forgé les clous qui ont attaché à la croix le Sauveur du monde, ils en ont fait un plus long que les autres pour le lui enfoncer dans la poitrine : et le Christ, en mourant, les a maudits. Il est donc bien de les faire esclaves. De ce moment ils le sont, et les successeurs de Basile et de Mathieu, et le régime fiscal des Phanariotes légalisent successivement les dispositions qui les asservissent de 1638 à 1654. L'article 8 de ces dispositions est resté pourtant comme un témoignage de l'indulgence accordée à leur misère : « Si le Rôme d'un propriétaire, « y est-il dit, ou sa femme ou son enfant, ne « vole qu'une, deux ou trois poules, une oie « ou toute autre bagatelle, il lui sera par- « donné. »

Vers le même temps, Philippe IV, d'Espagne, voyant l'inutilité de l'édit de 1499 et le peu de succès de tous ceux qui l'avaient suivi, essaie de réprimer leurs désordres par cet édit du 8 mai 1633 : « Attendu, dit-il, que les Rô- « mes ne sont Gitanos ni d'origine, ni par na- « ture, mais Espagnols qui en ont adopté la « vie, afin de les amener à perdre leurs habi- « tudes funestes, à ne plus s'habiller comme ils « le font, et à oublier leur langue, il est or- « donné : 1° qu'ils seront enlevés de leurs « quartiers, séparés les uns des autres avec dé-

« fense expresse de se réunir publiquement ou
« en secret ; 2° de ne rappeler ni leur nom, ni
« leur habillement, ni leurs mœurs dans les
« danses ou autrement, sous peine de trois an-
« nées de bannissement ; 3° à tous magistrats
« de les arrêter dans leur vagabondage et de
« les châtier sans appel. »

En 1662, ils sont chassés de Suède, et ceux qui en sortent se retirent en Danemark et en Lithuanie.

Nous avons vu comment Zapolia et Basta en ont su tirer parti, nous les avons vus plus d'une fois se défendre vaillamment et vaincre; le fait suivant va nous prouver que s'ils sont zélés et fidèles, ils savent aussi être généreux.

En 1667, un ingénieur français, Pierre Durois, ayant été chargé par l'État d'étudier, dans le plus grand secret, les forces militaires de l'Empire, et de lever le plan de toutes ses places fortes, ne trouve pas de meilleur expédient, pour parvenir à son but, que de se mêler à une troupe de Rom-muni. Pendant neuf ans il voyage avec eux, et, tout en ayant l'air de les suivre, c'est au contraire lui qui les mène. Il court avec eux toute l'Allemagne et les pays héréditaires de l'empereur. Il avait à peu près terminé sa mission, lorsque, au mois de juin

1676, se trouvant campé près des faubourgs de la petite ville de Patok, dans la Haute-Hongrie, le feu prend à la ville et réduit en cendres le bâtiment du Brœderoff. On en accuse naturellement les Rômes campés, hors des faubourgs, et, comme on fait main basse sur eux, il est arrêté avec eux, maltraité et jeté en prison. Pendant neuf ans leur bouche était restée muette et la crainte du supplice et les tortures de la mort ne la leur font pas ouvrir pour le trahir. Il se trahit lui-même par ses allures et son langage. Ses plans et ses notes lui sont enlevés, et il est condamné à être pendu comme ses compagnons. Ceux-ci subissent leur sort sans se plaindre ; car, selon eux, le plus grand des crimes est de dévéler un secret (1). Si tant de discrétion est rare partout, elle est commune chez les Rom-muni, et je la crois une vertu.

Cependant leur conduite en Espagne ayant excité un mécontentement général, le docteur Sancho de Moncada demande à Philippe leur expulsion, comme le seul moyen d'achever d'une manière digne de lui le grand œuvre qu'il a commencé en chassant les Maures. Il rappelle l'édit de 1566, qui défend à ces derniers de parler leur langue comme n'étant « qu'un

(1) Grellman.

« moyen de *trahison*, et la conduite des empe-
« reurs byzantins qui en ont fait des esclaves,
« et l'édit promulgué contre eux en 1528, et
« celui de Philippe II, en 1619, et conclut con-
« tre eux à la peine de mort, attendu : 1° qu'ils
« sont espions et traîtres ; 2° vagabonds, et que
« Caïn a dit : Je serai vagabond et fugitif ; *qui-*
« *conque me trouvera pourra me tuer* ; 3° qu'ils
« empoisonnent les bestiaux, crime prévu par
« le code de Don Alonzo ; 4° qu'ils sont devins
« et visionnaires, *ce qui, depuis Saül, est puni*
« *de mort.* » Pour éviter d'en venir là, il pro-
pose leur bannissement en se fondant : « 1° Sur-
« ce qu'ils sont *considérés* comme voleurs dans
« le code du sage Alphonse qui les chasse ; sur
« ce que la loi bannit les faux chrétiens ; 2° sur
« ce qu'ils sont un objet incessant de scandale
« pour les âmes honnêtes, dangereux pour
« l'État et surtout traîtres au roi. » Puis, afin
de mieux faire sentir la nécessité de cette me-
sure que, selon lui, les docteurs, qui ont opiné
contre eux à la peine de mort, considéreront
sans doute *comme un acte de miséricorde !* « vu,
« ajoute-t-il, qu'ils sont injurieux à l'Etat et
« qu'il est du devoir de tout bon gouvernement
« de veiller à la tranquillité et à la sûreté de ses
« sujets, leur bannissement est *juste* ; 1° parce
« que l'on a chassé les Maures infiniment

« plus nombreux et moins dangereux peut-être ; « 2° parce qu'ils professent la *gitanie* (l'escla- « vage) ; 3° parce que les rois doivent rejeter « tout ce qui est pernicieux, ainsi qu'on l'a fait « à Athènes et à Corinthe ; 4° parce qu'ils sont « devins, sorciers et filous, parce que Sa Ma- « jesté a pris à cœur d'exécuter les articles « votés par les Cortès, et dont le quarante-neu- « vième est ainsi conçu : Un des points les « plus importants est de porter remède aux « vols et aux assassinats commis par les *Gitanos*, « qui ne sont chrétiens que de nom. Le meilleur « remède est donc de les frapper de bannisse- « ment, avec un délai de six mois, et de mort, « s'ils se hasardent à rentrer. Il ne faut pas « craindre de comprendre les enfants et les « femmes dans cet acte de vigueur, car, ainsi « que Sa Majesté l'a fort bien fait observer à « l'égard des Maures, partout où le crime est « le produit de la masse, c'est la masse qu'il faut « punir. Les princes et les peuples n'ont jamais « fait autrement. Les Caldéens ont fait cam- « per les Juifs hors des murs de Babylone ; « Amasis d'Égypte a chassé de ses États tous « les vagabonds, le soudan a banni les Tour- « laks, les Maures en ont fait autant, et Bajazet « a suivi leur exemple (1). »

(1) Borrow.

S'il est difficile de se montrer, dans un réquisitoire, plus pédant et moins habile, il est aussi facile d'y répondre, et le plus ignorant des Bohémiens répond au savant docteur de Moncada : Ma langue n'est pas un autre moyen de trahison que les langues des autres peuples ; ce n'est pas un Rôme qui trahit les Véïens, c'est un pédant comme toi ; ce n'est pas un Rôme qui trahit les Daces, c'est un Grec comme toi ; ce n'est pas un Rôme qui ouvrit l'Espagne aux Maures, c'est un Espagnol comme toi ; et Caïn n'a pu dire « quiconque « me trouvera pourra me tuer » que parce que Dieu a dit : « Celui qui tuera Caïn sera « puni sept fois plus que Caïn, » et c'est pour empêcher ce crime sept fois plus grand, qu'il a mis un signe sur Caïn. Enfin, si depuis Saül les visionnaires sont punis de mort, pourquoi Marie et Elisabeth, pourquoi Zacharie et Siméon, pourquoi tant de vos saints hommes et tant de vos saintes femmes ont-ils échappé à cet arrêt irrévocable ? C'est que ce prétendu arrêt de Dieu n'est qu'une sentence inique des hommes, un acte de miséricorde semblable à ton décret de bannissement, qu'ils font tomber à leur gré et qu'ils lèvent quand il leur plaît, selon qu'ils aiment ou haïssent. »

Toutes ces mesures de rigueur témoignent

assurément de l'inhabileté des gouvernements. C'est ce que je soutiendrais quand bien même les Danois ne m'aideraient pas à le prouver. A cette époque, ceux-ci, assiégeant Hambourg (1686), enrôlent à leur service un assez grand nombre de Rom-muni ; ils en forment trois compagnies qu'ils envoient, avec les bleus, au village du territoire ennemi. Ils y font ce que les *Vangari* font chez les Mahrates, ce que faisaient les *Ikindji* chez les Turks, ce que nous faisons nous-mêmes en Afrique, de nombreuses et fatales *razias*. — Et les Danois, qui ne font en cela qu'imiter les Turks, qui déjà les ont incorporés dans les compagnies des *sains* et des *Nepher*, prouvent néanmoins qu'il est possible de les discipliner et de les rendre utiles. Nulle part, en Europe, on ne le comprend, parce que, l'intérêt et la violence, remplaçant à leur égard la douceur et la charité, on ne les emploie que lorsqu'on en sent l'impérieux besoin, comme espions ou pillards. En sorte qu'ils demeurent toujours, pour l'un des deux partis belligérants, des assassins et des traîtres. Il est certain cependant que leur insouciance naturelle une fois vaincue, ils sauraient attendre le danger de pied ferme, au lieu de s'y jeter tête baissée ou de fuir, et deviendraient bons soldats et surtout d'excellents tirailleurs.

Si la Suède l'eût compris, elle se fût évitée de renouveler contre eux, en 1723 et 1727, les rigueurs de l'édit de sa diète, tenue en 1652, d'autant plus que, à cette époque, la tolérance dont ils commencent à jouir les a rendus moins hostiles. Ils ne molestent plus personne, ou le fait est rare; ils ne volent guère que de la ferraille et des poules, et ne se hasardent que bien rarement à des délits qu'ils savent pouvoir compromettre toute leur race, ils préfèrent mendier. Il en est qui le font d'une manière assez redoutable; il n'est pas toujours agréable, en Espagne, de se rencontrer avec eux sur les grands chemins; mais le mal qu'ils donnent à cette puissance est peut-être le témoignage indirect le plus certain des services qu'ils auraient pu lui rendre. Malheureusement, là comme ailleurs, on ne s'occupe d'eux qu'en raison inverse de leurs aptitudes. Ils sont forgerons, maquignons, musiciens et poëtes; ils aiment les armes et la danse, les chevaux et la vie nomade, et, au lieu d'en faire les maréchaux-ferrants, les vétérinaires, les musiciens de l'armée et des cavaliers au besoin, Charles II, qui déjà, par son édit du 20 octobre 1692, leur a enlevé leurs armes, ne veut rien moins, par celui du 16 juin 1795, que d'en faire des cultivateurs. Ainsi, forgerons, il leur faut labourer la terre; ma-

quignons, ils ne peuvent faire usage que de l'âne et de la mule ; nomades, ils ne peuvent quitter leur résidence qu'au risque de six ans de galères, et pour prévenir toute bienveillance, toute pitié à leur égard, l'article 16 de cet édit défend à tout Espagnol de les protéger, sous peine de dix ans de galères, s'il est plébéien, et, s'il est noble, sous celle de six cents ducats, payables, moitié au trésor, moitié à la caisse de leur établissement. Ces mesures, d'autant plus sévères qu'elles sont plus en dehors de leurs instincts, tout en prouvant la sollicitude du gouvernement, n'en attestent pas moins le peu de discernement de ceux qui les établissent ; et les résultats qu'on en obtient portent à penser que les Rom-muni ne sont pas si dangereux qu'on le dit, et qu'ils sont, au contraire, plus utiles qu'on ne se l'imagine. En effet, il est fait si peu de cas de cet édit, que dix ans après, en 1805, un rapport du comité de Madrid constate, qu'au mépris de tous les règlements, ils continuent d'infester les villes et les villages, ne laissant aux paysans ni paix ni trêve. En conséquence, les corrégidors ont l'ordre de veiller sur eux et de réprimer leurs méfaits avec toute la sévérité des lois. Deux cents ans d'expérience n'ont pas encore appris à l'Espagne qu'il est

plus facile de les tuer que de les empêcher de courir !

Mais c'est en vain que, par son édit du 1er octobre 1726, Philippe V expulse de Madrid, pour les établir ailleurs, toutes les femmes qui y vivent de sorcellerie et d'obscénité, et qu'il condamne à la torture tous ceux qui quittent leur domicile sans autorisation, et leur retire le droit de porter plainte devant les tribunaux supérieurs; hommes, femmes et enfants, ils sortent tous des lieux où on les a parqués comme un bétail, montent à cheval, courent le pays, pillent les hameaux, détroussent les voyageurs, et répondent à la violence par la violence; et la violence qui les a poussés là étant aussi le seul moyen de les arrêter, il est ordonné de leur courir sus, de les poursuivre à outrance par le fer et le feu, jusqu'au pied des autels. Et le sang humain ne tarde pas à fumer dans le sanctuaire du Christ (1)!

Si telle est la charité chrétienne, mieux vaut cent fois pour eux l'hospitalité musulmane. Si c'est là que doit aboutir l'essénie ou l'égalité de Jésus, lumière libératrice du monde, il n'est pas étonnant qu'il soit remonté au ciel; mais alors il faut avoir au moins l'antique franchise

(1) Borrow.

du barbare, et quand on l'est, avoir le courage de l'avouer, et quand on l'a avoué, ne plus se dire chrétien ; car on cesse de l'être quand on ne l'est plus qu'à la façon d'Attila et de Timur-Bek, du tigre et du bourreau.

D'ailleurs, pour peu que l'on réfléchisse, on s'aperçoit bientôt, si l'on est juste, que ces méfaits tant reprochés aux Rom-muni sont chez eux, comme dans toutes les sociétés, des cas exceptionnels, plus nombreux relativement qu'ailleurs sans doute, mais loin d'être généraux. Que si, en leur qualité d'Indiens, ils sont larrons, ils sont aussi doux et souples, et que s'ils en viennent à verser le sang, à se faire cannibales, ce qui du reste n'a jamais été prouvé que par les tortures, ils n'y sont poussés que par la misère à laquelle nulle misère n'est égale, que par cette force instinctive de l'amour de soi, par ce sentiment naturel de sa propre conservation qui y pousse les chrétiens, comme les autres hommes, dans les grandes calamités, aux temps des grandes famines ou dans les naufrages. S'agit-il de blancs, de chrétiens, on les plaint, quelquefois même on les admire; est-il question des Rômes, on les maudit, on les brûle. Mais quoi ! parce qu'en invitant un pâtre de Cadix à s'asseoir à leur bivouac et à souper avec eux, ils se disent, à l'aspect de son

embonpoint : *Voilà un camarade passablement gras!* et parce que ce pâtre grossier prend ces mots pour une menace, s'esquive et les va dénoncer, Don Juan de Quinones en ferait des cannibales! Cette accusation est absurde, et ne prouve qu'un parti pris de s'en défaire.

Il ne faut donc pas croire que ce soit à de tels faits que les Rômes doivent la persécution qui, depuis quatre siècles, les atteint presque partout. C'est à leur nomaderie, que l'ignorance du législateur a laissé dégénérer en vagabondage; c'est à leur misère, qui en est le résultat, et à la répugnance que cette misère inspire; c'est à la sorcellerie qu'ils exercent, et dont plus tard le dix-septième siècle se fait gloire; c'est à leur adresse à tromper ceux qui les tiennent asservis sur cette terre de douleur, où ils ne peuvent faire un pas sans périls. Franchement, quel si grand mal y a-t-il, de leur part, à tromper ceux dont le mépris leur suscite chaque jour de nouvelles angoisses? Si leur nom de *Gitanos* est devenu, en Espagne, l'épithète de marchands de chevaux, de mauvaise foi, n'est-ce pas qu'ils n'y sont plus les seuls fins maquignons et que plus d'un Espagnol a hérité et s'est enrichi de leurs ruses? Et pourtant, c'est à ces ruses, jugées nécessaires par les maquignons de tous pays, de toute religion, qui veu-

lent s'enrichir, qu'ils doivent l'ordre odieux de la diète de Suède qui, en 1727, les frappe de bannissement. Quoi ! ils jouent au plus fin et l'on joue avec eux au plus fort; en vérité, il n'y a là ni esprit ni courage. C'est agir comme un rustre qui, gagné aux échecs par un enfant, s'en venge en lui donnant des coups de pieds par-dessous la table. La friponnerie est honteuse assurément, mais la cruauté est infâme.

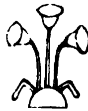
Chassés de Suède, les Rômes se retirent dans le Holstein, sur le Rhin et en Hongrie. Là, du moins, leurs ruses ne les ont pas encore fait mettre hors la loi. Ils y deviennent bientôt riches, et l'on conçoit qu'ils ne l'auraient pu en trompant toujours. Que l'homme spécieux fasse, s'il lui plaît, des généralités de ces faits particuliers, l'homme sérieux, j'en suis sûr, ne les prendra que pour ce qu'ils sont, des exceptions ; exceptions d'autant plus nombreuses, il est vrai, que les Rôm-muni ont leurs coudées moins franches dans nos sociétés qui les réprouvent, mais telles néanmoins qu'elles s'offrent dans ces mêmes sociétés où elles n'ont pas toujours pour excuses l'esclavage et la misère qui ne cessent d'aiguillonner l'esprit malin des Rômes. Détournons-donc les yeux de ces siècles de fer qui les ont frappés avec tant

de rigueur, et sachons gré à la philanthropie du dix-huitième siècle, qui met fin à leurs persécutions. Déjà, dès 1748, dans ses instructions au collége de Mons, qu'elle vient de fonder, Marie-Thérèse leur accorde à eux seuls le privilége d'exercer l'état d'orpailleur, moyennant un tribut en poudre d'or de la valeur de quatre florins. Déjà leur sagacité lui donne lieu de s'applaudir de l'intérêt qu'elle leur porte ; ils ont bientôt converti en pactoles plus d'une rivière des Carpathes, l'Anaïosh, la *Bistriza* et l'Olto. De temps immémorial ils exploitaient ainsi les courants du versant méridional, et c'est à leurs patientes recherches que la Moldo-Valaquie devait d'être appelée déjà le Petit-Pérou. En 1711, ils avaient donné à la Moldavie, alors qu'elle possédait encore ses provinces de Bessarabie et de Bucovine, trois mille deux cents drachmes d'or ; ils viennent d'en donner deux mille cinq cent huit à la Valaquie, en 1764. En 1770, quatre vingts orpailleurs en recueillent pour la valeur de sept cents ducats, dans les seuls districts d'Uj-Palanka, d'Orshova et de Karam-Sebesh.

Ce bénéfice milite à tel point en leur faveur, que l'impératrice-reine veut à tout prix les civiliser et les rendre utiles à l'État. Déjà plusieurs décrets ont paru à leur sujet, en 1768 ;

il ne leur est plus permis d'habiter ni tentes, ni bordeils, de vagabonder, de se nourrir de charogne, de faire le maquignonage, d'élire leurs chefs, de parler leur langue; il est défendu aux sujets de l'empire de les appeler *Sigani;* ils prendront le nom d'*Uj-Maggiar*, nouveaux Hongrois, se bâtiront des cabanes, formeront des villages, se vêtiront à la villageoise, se choisiront des patrons et seront admis au service militaire. Les intentions de l'impératrice sont bonnes; et, si tous ses moyens d'exécution ne le sont pas, elle peut du moins se flatter de donner le bon exemple à plus d'un gouvernement. Malheureusement, Marie-Thérèse n'a pas mieux compris que ses devanciers qu'elle imite, que défendre à un peuple de parler sa langue, avant de lui en avoir appris une autre, est à peu près semblable à celle de barrer un fleuve sans avoir au préalable ménagé une issue à ses eaux, ou, si l'on aime mieux, d'empêcher une pie de caqueter avant de lui avoir appris à bavarder. Les Rômes continuent donc de parler leur langue. Ils en sont punis en vertu du règlement qui le leur défend; et c'est ainsi que, malgré Marie-Thérèse, la violence naît de son bon vouloir et la persécution de son amour du bien. Mais patience! la violence et la persécution ne

peuvent longtemps durer. Si la défense est maintenue, le bon sens en suspend les rigueurs; et voici venir l'empereur Joseph, qui, imbu quelque peu de la philantropie du siècle, va, par de sages mesures, amener les Rom-muni à pouvoir obéir aux hommes sans désobéir à Dieu; mais avant de voir ce qu'il en a fait, voyons ce qu'ils sont et ce qu'on peut en faire.



CHAPITRE VII.

CE QUE SONT LES ROMES

ET

CE QU'ON EN PEUT FAIRE.

Nos premiers pas sont dégagés
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Tous les peuples ont en eux certains penchants nés des circonstances du milieu dans lequel ils vivent, et que ces circonstances développent. Entourés d'eau dans leurs îles et

dans leurs chersonèses, les Anglais et les Grecs sont naturellement devenus marins comme les Phéniciens; jetés au milieu de vastes steppes sans horizon, tous ces peuples, appelés Russes aujourd'hui, y ont été longtemps *varegs* ou nomades, comme les Arabes bedouins dans leurs sables ; heureusement placés dans des contrées accidentées de montagnes et de plaines, de coteaux et de vallons, les Germains et les Celtes, les Italiens et les Espagnols ont préféré de bonne heure la vie sédentaire aux aventures de la nomaderie, et la culture du sol aux chances du commerce maritime; quant aux Rômes, ils ont toujours été ce qu'ils sont. Nés de la terre, la terre est à eux, comme ils sont à elle. Le père y creuse le berceau de son fils ; le fils y creuse le tombeau de son père. Elle est pour eux une île errante dans le ciel, et sur laquelle Dien les a placés pour s'y ébattre dans la joie. Aussi, plus hardis que l'Arabe, qui n'a que ses sables, que le Tartare, qui n'a que ses steppes, que le Celte, qui volontiers s'attache à la glèbe, la parcourent-ils dans tous les sens, jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus ni plantes qui les nourrissent, ni ruisseaux qui les désaltèrent, ni bois qui leur prêtent leur ombre, ni le trou d'un rocher qui les abrite. La curiosité les pousse, le besoin les fait artisans, le

loisir les rend artistes : et ils voyagent en dansant, et ils dansent en chantant leurs gais refrains au son de la tamboura. Ainsi, c'est d'eux-mêmes qu'ils deviennent ce qu'ils sont et ce qu'on les voit, artisans par besoin, musiciens et poëtes par goût ; et leur intelligence perce par tous les pores.

Si leur imagination est vive et si parfois elle les entraîne et les égare, parfois aussi ils donnent des preuves que la raison les domine et que, doués du talent d'observation, ils ne manquent pas de discernement. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la manière simple et ingénieuse avec laquelle ils lavent le sable de rivière pour en extraire la poudre d'or : ils taillent un ais de tilleul, de 4 à 6 pieds de longueur sur 2 à 3 de largeur, l'évasent à la partie supérieure, en forme de pelle, y font de 10 à 20 et jusqu'à 30 rainures obliques, le fixent de manière à former un angle de 45° avec l'horizon, le recouvrent d'une étoffe de laine plus ou moins épaisse, selon la grosseur du minerai, y versent le sable et l'arrosent. Le sable roule, les grains d'or entrent dans les rainures et les moindres parcelles s'attachent à la laine. Alors ils enlèvent l'étoffe et la lavent dans une alvéole de bois. Après avoir égouté l'eau, ils transvasent ce qui reste au fond dans une

deuxième, puis dans une troisième alvéole, et se mettent à trier. De cette manière, ils ne perdent rien ou presque rien; car les rainures supérieures arrêtent naturellement les plus gros grains, avec la majeure partie du minerai qui y tombe; les raînures du milieu reçoivent les graines inférieures et pour deux dixièmes de moins que les premières, et celles du bas reçoivent à peine quelques parcelles. C'est ainsi que, de temps immémorial, ils exploitaient tous les cours d'eau de la Dacie, au nord et au sud des Carpathes, quand, en 1748, la Hongrie leur en accorda le privilége.

Maquignons, ils se disent franchement ce qu'ils sont, *Mohani*, faux, trompeurs, mot indien qui fait, aux Indes, le nom de la déesse de la Misère, parce qu'elle a besoin, pour vivre, de la fausseté et de la ruse. Il faut le dire cependant, s'il leur arrive de rendre fougueuse une vieille haquenée en la fouettant d'avance à outrance, ou de la faire paraître bien en chair en la gonflant à l'aide d'une incision qu'ils bouchent ensuite, ou encore de la donner pour indomptée en lui insinuant dans l'anus quelques gousses d'ail et même une anguille vivante; ils ne sont pas *Mohani* au point de tromper après le marché et ne poussent pas, comme tant d'autres, la mauvaise foi jusqu'à se faire payer deux fois un

effet dont ils ont reçu le montant et que la confiance et l'oubli ont laissé entre leurs mains. D'ailleurs, ces roueries se sont usées d'elles-mêmes; et, pour qu'aujourd'hui un Rom-muni en vienne là, il faut en effet, ou qu'il n'ait ni un oignon à mettre sous sa dent, ni un para pour l'acheter.

Fort heureusement les Rôm-muni n'exercent pas que ce seul état ; ils ne sont pas tous maquignons ou *Mohani*. Nés musiciens, ils improvisent quelquefois à arracher des larmes. Au quinzième siècle, ils faisaient les délices de Mathias Corvin, et les Italiens qui visitèrent Bude, à cette époque, avouèrent eux-mêmes n'avoir jamais rien entendu de pareil dans leur pays (1). Leurs instruments favoris sont le violon européen, qu'ils appellent *Bas'alja*; le chef des instruments, la *Kobza*, espèce de mandoline qui est à eux ; le *Sulen* ou Syrinx, et le Neï ou flûte de Pan, qu'ils ont apportés de Perse. Plus d'un de leurs musiciens sont devenus célèbres dans ces contrées; mais, comme ils n'écrivent point leur musique, il n'en est resté d'autres traces que leurs noms. Les principautés rappellent avec plaisir *Soutchava*, *Angheloutza* et Barba ; et la Hongrie a gardé souvenance de Barna Mihali. Ce dernier était

(1) Grellman.

doué d'un talent si prodigieux sur le violon, qu'on le regardait comme un nouvel Orphée. Le cardinal-comte Emeryc-Czaki, l'un des quatre grands magnats héréditaires de Hongrie, et fort entendu lui-même en musique, en fit son maître de chapelle et conçut pour lui une si haute estime, qu'il lui fit faire son portrait par un peintre habile et le plaça dans son palais. (1) Aujourd'hui même, il est encore bien des gens qui se rappellent avoir entendu, à la fin du siècle dernier, une jeune Rôme de quatorze ans, à la fois si habile et si belle, que les meilleures maisons de Hongrie l'envoyaient chercher à vingt lieues à la ronde, lorsqu'il s'agissait de bals et de concerts. Si peu experts que l'on estime généralement les Anglais en cette matière, il serait injuste, néanmoins, de récuser le témoignage d'une femme de goût qui, en 1786, s'arrêta quelques jours à la cour des Soutzo, hospodar de Valaquie. C'était milady Craven. Pendant le souper, dit-elle, on joua cette maudite musique turke, mais heureusement elle fut relevée de temps en temps par celle des Rom-muni, dont les accents délicieux auraient excité à la danse l'homme le plus lourd.

En 1810, lorsque, à son retour de France, le

(1) Grellman.

frère du shah de Perse, passant par la Valaquie, les entendit jouer du syrinx, il avoua qu'ils surpassaient les Persans eux-mêmes, si habiles sur cet instrument. Enfin, dit Borrow, il est certain que la célèbre Catalani fut tellement enchantée, à Moscou, de la voix d'une cantatrice rommune, qu'elle ôta son cachemire, magnifique présent du Saint-Père, et lui dit, en le lui posant sur les épaules et en lui donnant un baiser : « Il a été destiné à la plus habile cantatrice, et « je comprends qu'il n'était pas pour moi. »

Aujourd'hui *Boulan*, *Ionique*, *Dimitraki* jouissent à Bucharest d'une certaine célébrité, et Anastase, dit *Mouskaladji* ou le farceur, est un violoniste dont le talent d'improvisation est justement apprécié.

Ainsi, à ne les juger que par exceptions, comme ceux qui en font des antropophages, on pourrait, en faisant même la part de tout ce qu'il peut y avoir de flatteur dans ces récits, affirmer qu'ils sont une race de virtuoses; mais dussent-elles ne faire pleurer qu'à force de rire, ce sont de ces exagérations contre lesquelles il faut savoir se mettre en garde, parce que, en *exaltant trop* la vérité, elles en font un mensonge, parce que, aussi bien que leurs calomniateurs, ils ont eu, eux aussi, deux seins qui les ont allaités d'amour, parce que d'ailleurs en se

disant : *Romni-ceï*, fils de la femme, ils entendent par là qu'ils veulent et doivent être bons et tendres comme elle. La vérité est qu'ils sont généralement doués d'un haut sentiment poétique et musical, qu'il est impossible d'harmoniser avec le penchant qu'on leur impute au canibalisme. Leur musique est toute d'inspiration, désordonnée comme leurs habitudes, lente et monotone comme les jours qu'ils passent, enfumés sous leurs tentes ou dans leurs bordeils, quelquefois vive comme leur amour, saccadée comme leurs gestes, éclatante comme leur voix, guerrière et bachique comme leurs danses; mais le plus souvent dolente, langoureuse, plaintive comme leurs âmes maladives qui, depuis tant de siècles, souffrent l'indifférence, la haine et l'opprobre. En un mot, quoique *kelti* ou gais de leur nature, comme les *Celtes* gaulois, s'ils les rappellent souvent par le désordre de leurs dythirambes, les circonstances les ont tellement modifiés, qu'ils semblent plus faits au contraire pour exprimer tous les désirs les plus brûlants du cœur, toutes les douleurs les plus poignantes de l'amour. Ils en ont tant de motifs qui valent celui par lequel Isabelle fait vibrer toutes les fibres du cœur, quand, aux pieds de Robert, elle s'écrie : Tu vois mon effroi... qu'il est vrai-

ment à désirer pour l'art que des hommes, comme Félicien David, aillent les recueillir et s'en inspirer. Enfin, l'on peut dire que le génie de Mihalaki de Valaquie chante depuis plus de vingt ans le plus sublime *Stabat* que jamais race humaine ait fait entendre au pied de la Croix de ses douleurs.

Leur chant est communément comme leur voix, lorsque l'*isali* ou rhum l'a faite et rauque et criarde, il est cassé, et d'autant plus pénible à entendre que son moindre désagrément est d'être nazillard comme celui des chantres de l'Église d'Orient. Leurs chansons sont presque toujours aussi triviales que leurs voix, aussi grossières que leurs allures, aussi lubriques que leurs danses sont lascives. Celles qui font les délices des tavernes sont d'un cynisme qui révolte, et que peut à peine faire comprendre le couplet suivant, dialogué entre un père et son fils : « *Le père.* — Holà! mon Bazile, — si « tu deviens plus grand, — par la croix de ton « père, il faut que tu voles! — *Le fils.* — Puis, « père, si je viens à y perdre? — *Le père.* — « Alors, gare à la plante de tes pieds, chéri de « ton père. — *Le fils.* — Au diable ta croix! « mon père, — car tu ne m'enseignes pas le « bien. »

Mais les salons ne sont pas loin des tavernes,

et les salons ont leurs chanteurs et ces chanteurs ont leurs chansons, tendres pour les jeunes gens, grivoises pour les vieillards, et toujours lestes pour tout le monde , comme celle-ci :

« Ici, en aval à la fontaine, — deux pucelles lavent la laine, — Boujor les tient par la main, — ici, en aval, au ruisseau, — deux pucelles lavent le blé, — Boujor les tient par la ceinture. — Lado ! lado ! lado ! lado ! »

Quelquefois elles sont empreintes de fiel contre les hobereaux, qui les traitent comme des chiens et auxquels ils en donnent le nom.

« Feuille verte de *stejara* (chêne), — Boujor est sorti dans la campagne, — Il détrousse les prêtres et les tue. — Aux *chiens*, il leur met les menottes. — Allons , garçons, suivez-moi, — car je connais les sentiers de la forêt.

Toutes ces chansons ont pour prologue le premier vers. Ce premier vers est toujours *une feuille verte*, dont l'arbre ou la plante indique la nature de la chanson. S'agit-il de lutter et de vaincre ? C'est une feuille verte de chêne ; est-il question de boire ? c'est alors : feuille verte de vigne ou feuille verte d'absinthe, dont on fait le vermout ; feuille verte de rosier ou d'œillet, annonce une chanson de tendresse et d'amour ; et veulent-ils en annoncer la jouis-

sance? c'est alors : feuille verte de *Nagara*, parce que le *Nagara* est pour eux le Lotus, symbole indo-égyptien de la génération qui croît sur les eaux et s'étale sur le lit du lac (Nagar) indien, comme Léda, nudité de Vénus, s'étale sur le lit de l'amour, dont Vénus est la mère.

C'est pourquoi leur brigand Boujor, qui déjà tient la pucelle par sa ceinture, invoque *Lado*, qui n'est autre que Léda.

La plupart de ces chansons, faites par eux, pour les Roumains, leurs maîtres, sont naturellement en langue roumaine ; il n'y manque ni la cadence, ni la rime ; et il n'est aucun peuple que je sache qui, sans avoir jamais appris à lire, puisse chansonner, je ne dirai pas avec autant d'élégance, mais avec autant de mesure poétique. Généralement les Rom-muni ne chantent dans leur langue que lorsqu'ils sont seuls pour se plaindre, maudire ou glorifier. Enfin, dit M. de Custines, « leur chant est sau-
« vage et passionné ; leurs mélodies sont moins
« voluptueuses et moins vives que les mélodies
« andalouses, mais elles produisent une impres-
« sion, une mélancolie profondes. Il en est qui
« veulent être gaies, mais elles ont encore plus
« de tristesse que les autres. Leurs chanteuses
« expriment, dans leurs diverses mélodies, plu-
« sieurs sentiments ; elles peignent admirable-

« ment la colère. La troupe de Nijni-Novgorod « est la plus distinguée de toute la Russie. En « attendant que je puisse leur rendre justice, « je dois dire que ceux de Moscou m'ont fait « grand plaisir, surtout lorsqu'ils chantent des « morceaux dont l'harmonie m'a paru savante « et compliquée. » Arrivé à Nijni-Novgorod, il ajoute ; « Les femmes, qui faisaient les par- « ties de dessus dans les chœurs, ont des phy- « sionomies orientales ; leurs yeux sont d'un « éclat et d'une vivacité extraordinaires. Les « plus jeunes m'ont paru charmantes. Les au- « tres, avec leurs rides déjà profondes, quoi- « que prématurées, leur teint bistre, leurs « cheveux noirs, pourraient servir de modèles « à des peintres. Leur chant est à peu près le « même que celui de leurs frères de Moscou, « mais il m'a paru plus expressif encore, plus « fort et plus varié. On m'assure qu'elles ont « de la fierté d'âme ; elles sont passionnées, « mais elles ne sont ni légères, ni vénales, et « elles repoussent souvent avec dédain des of- « fres avantageuses. » C'est que, si l'industrie et l'ordre amènent l'aisance, l'aisance, à son tour, amène la considération ; et que quand les Rom-muni la tiennent, ils ont trop d'esprit pour ne la pas garder.

Qui n'en a vu que la tourbe les jugera natu-

rellement sans goût; car, misérable et nue, elle n'a rien pour le satisfaire. Les hommes se revêtent d'une braie et d'une chemise qu'ils recouvrent d'une blaude, s'entortillent les pieds et les jambes dans de vieux linges et chaussent des sandales de peau de chien ou vont pieds nus. Les femmes prennent rarement la peine de fermer leur chemise fendue sur le sein, à l'orientale, et ne peuvent pas toujours s'en cacher les cuisses. Elles se serrent la taille avec un morceau de laine rouge ou bleue, souvent même avec une corde grossière, et, parfois, avec des branches de saule ou d'osier. Les jeunes filles entrelacent de la laine rouge filée dans leurs cheveux et portent des boucles d'oreilles, de cuivre ou de plomb, dont les pendants sont des grains de verroterie bleus ou rouges, ou, parfois, des pièces de monnaie de moindre valeur, tels que des paras turks, qu'elles arrangent avec symétrie, de manière à en composer un cœur, un rond, un carré, un triangle, une poire; tel est l'accoutrement de la plèbe. Mais ceux d'entre eux qui sont à leur aise portent, en Orient, le turban de laine vert ou blanc, une chemise de toile sous leur fermènè turk, un large caleçon sous leur ***shalvar***, une ceinture verte sous leur toge albanaise, des touzloutches ou guêtres maures-

ques dans leurs hautes et larges *houzé* ou bottes hongroises. Dans les principautés, les *laïes'i*, ou ceux de peuplades, commencent à s'habituer à la casquette; les *vatrari*, ou ceux de foyer, se font au costume européen. Quant aux femmes, leur goût pour les couleurs tranchantes est comme un souvenir traditionnel de leur origine orientale. Elles aiment un beau jaune d'or comme le soleil d'Égypte, un beau bleu d'azur comme le ciel des Indes, un beau rouge comme le corail des eaux de la mer d'Arabie, un beau vert comme la large feuille du lotus. Si ce goût n'est pas de nos climats vaporeux, où toutes les couleurs se fondent, il est du climat sous lequel sont nés leurs ancêtres. Ainsi, un bonnet de forme cônique, semblable à celui des *flammines* de Rome, des *pileamini* de la Grèce, ou du *pulama* du Thibet, et orné de banderolles ponceaux; un spencer qui étreint la taille, un jupon orange ou bleu, bordé d'un liserai bleu ou orange; un large pantalon blanc, plissé sur le cou-de-pied, et des bottines jaunes ou rouges composent un costume qui, loin d'être disgracieux, donne de la noblesse à la physionomie, de l'éclat au visage, dessine avantageusement les formes et convient à toute femme bien faite et qui tient à le montrer, ce qui ne déplaît pas absolument aux

Rômes. Aussi, tel a été longtemps le costume de celles qui vivaient dans l'aisance. Si, devenu celui des tireuses de cartes et des magiciens, ce costume n'est plus du bon goût de cette époque, il eut la sienne ; et si aujourd'hui elles en ont changé, comme tout le monde, quel que soit celui qu'elles adoptent, pourvu qu'elles aient les moyens de se satisfaire, elles le savent porter avec une grâce et une coquetterie vraiment remarquables. « En Russie, dit « M. de Custines, leur costume, quoique en « apparence semblable à celui des femmes « russes, prend un caractère étrange, porté « par elles. Elles ont de la magie dans le re- « gard et dans les traits, et leurs attitudes sont « gracieuses, quoique souvent imposantes. En « un mot, elles ont du style, comme les sybilles « de Michel Ange. » C'est, assurément, que Michel-Ange s'est inspiré de celles qu'il a pu voir en Italie. Il va plus loin, indirectement, il est vrai, et par comparaison, mais avec loyauté et justice. « La grâce, ajoute-t-il, la « facilité, la prestesse de leurs allures, la viva- « cité de leurs moindres mouvements, la légè- « reté de leur démarche, leur taille élancée, la « manière de porter leurs vêtements, toute « leur personne, enfin, constitue le peuple le « plus naturellement élégant de la terre. » Et

puis, conclure, comme il le fait, que les Russes ne sont que des Rômes blonds, c'est absolument dire qu'ils se valent. Ce ne sont pas, assurément, ceux qui vont pieds nus et le corps couvert de haillons qui peuvent nous donner une idée de leur goût, de leur grâce et de leur élégance; mais je les sais trop coquettes pour, vêtues de velours et de satin, coiffées à la française et chaussées de bas de soie, s'en aller à la promenade leurs souliers à la main, comme faisaient, il n'y a pas cent ans, les dames russes. Si nous n'étions pas si loin de Moscou, je voudrais, pour achever d'en donner une idée toute autre que celle que nous offre la tourbe, faire passer le lecteur rue des Maréchaux et fixer ses regards au balcon où l'une d'elles vient d'apparaître. En la voyant debout, la tête tournée pour regarder en arrière, et fortement pliée sur ses reins, il pourrait craindre qu'elle ne se brisât en deux; mais qu'il se rassure, car la voici qui se redresse, comme un jonc souple et flexible, et qui étale aux yeux des passants une taille svelte et légère, un port noble et grave. Elle porte une robe écossaise, et sa tête est couverte d'un turban de même étoffe, dont les deux pointes retombent gracieusement derrière ses oreilles; son corsage étroit n'est pas si montant qu'on ne puisse juger

de la beauté de sa gorge et de ses épaules. Elle est basanée ; mais l'éclat de ses yeux jette sur tous ses traits un brillant qui en fait une femme si remarquablement belle qu'il ne serait pas prudent de la fixer de plus près davantage. Qu'il soit donc convenu, désormais, que la laideur des Rômes, dont nous ont tant effrayés les chroniqueurs du quinzième siècle, était moins celle de leur figure que celle de leur misère, et plutôt, dans tous les cas, celle des *zengi*, athées, que celle des *multani*, déistes.

On a longtemps accusé les Rôm-muni d'être païens, et, en effet, beaucoup le sont devenus, tant la misère de l'esclavage engendre d'abrutissement, mais un grand nombre ne demanderait pas mieux que de ne plus l'être, et beaucoup ne l'ont jamais été. Ceux-là, je l'ai dit, sont déistes, glorifiant Dieu et ne le priant pas, mais regardant, au contraire, ce que nous appelons la prière comme une offense gratuite envers celui de qui nous tenons tout ; car, disent-ils, Dieu nous a tout donné : des yeux pour le voir, un cœur pour le sentir, un esprit pour le connaître, une intelligence pour le comprendre, le ciel pour l'admirer, et la voix pour le bénir. Que sert-il donc de l'importuner par des vœux téméraires et de folles demandes, puisqu'il a, d'avance, tout donné sur cette terre, délicieux

Raï ou Eden, dont nous leur avons fait un *Iad*, un enfer : ses monts et ses plaines, ses eaux et ses feux, ses animaux et ses plantes, ses fleurs et ses fruits ; puisqu'il a tout mis en nous : l'esprit dans la tête, l'amour dans le cœur, l'intelligence dans le cœur et la tête, et la morale dans l'organisme harmonique des facultés de l'esprit et du corps. Dieu, se disent-ils, se rit de nos vœux et de nos demandes, comme pourrait le faire un homme qui, ayant donné sa bourse à un mendiant, l'entendrait encore lui demander l'aumône. Selon eux, ce n'est donc pas à Dieu qu'il faut demander, c'est aux hommes ; c'est aux premiers venus que doivent s'adresser ceux qui sont venus les derniers ; c'est à ceux qui ont tout trouvé en naissant que doivent demander ceux qui, en naissant, n'ont rien trouvé. C'est des grands et des puissants, des savants et des riches, que les petits et les faibles, les ignorants et les pauvres doivent tout exiger, dignité et droits, science et bien-être. Et, depuis que, en 1837, ces ignorants intelligents m'ont enseigné cette morale, je la suis, parce qu'elle est celle qui, de toutes les religions, n'en font qu'une. Leur facilité à adopter, sinon la croyance, du moins les formes ou plutôt les signes religieux du pays où ils vivent, n'a donc plus rien qui surprenne. Ces formes et ces

signes sont, pour eux, des conventions civiles, auxquelles il faut bien se soumettre quand on ne peut pas faire autrement, et qu'il est bien de tolérer, moins par respect pour eux-mêmes que par déférence pour ceux qui en font cas. C'est dans ce sens que, plus que bien des chrétiens, ils respectent la croix, signe de leur rédemption; il faut leur en voir exécuter la danse pour s'assurer qu'ils ne la foulent jamais aux pieds de gaieté de cœur. L'exécutant balaie d'abord la terre avec son bonnet ou sa veste, y trace une croix avec une pierre ou son conteau, s'y met à cheval, salue les spectateurs, jette au loin sa veste et en l'air son bonnet, puis, ployant sur ses jarrets et rentrant ses genoux, il se relève en les écartant, bat des talons, fait claquer ses doigts, et toujours ployé sur ses talons et les genoux rentrés, toujours droit sur ses pieds, pointe à pointe, talon à talon ou la pointe au talon, toujours bondissant et toujours chantant en cadence, vingt fois il s'enlève et retombe à cheval sur la croix dont il fait ainsi vingt fois le tour sans jamais en effleurer la trace, et avec une volubilité telle qu'on a réellement peine à le suivre. Quand, exténué de fatigue, il ne finit pas en s'affaissant sur lui-même, il termine la danse par une culbute au point de jonction des quatre branches de la croix, et

quand il s'est remis sur ses pieds, il demande aux spectateurs : *horo, horo, înhis?* c'est-à-dire : Horus ou Jésus est-il ressuscité? et ses camarades de lui répondre pour la foule : *Chris'ten andra s'eros*, le Christ est au ciel. A quoi il réplique : *piho !* ainsi soit-il. C'est ainsi qu'ils dansent tant que lèurs jambes les peuvent soutenir et qu'ils chantent tant qu'ils ont haleine. Et haro! sur le mauvais danseur; il ne vaut ni les horions qu'on lui donne, ni les cheveux qu'on lui arrache. S'ils respectent tant ce signe, c'est que, pour eux, il est l'expression des quatre rayons lumineux de cette céleste roue, *rota* ou *taro* d'Athor, autour de laquelle tournent les douzes mois de la lune et du soleil dont les manses zodiacales mesurent les années des siècles et les siècles de l'éternité; c'est qu'elle est restée pour eux ce que jadis, sous le nom de Xi (*khi*), elle était pour la Grèce, le signe de la lumière des siècles, *aiôn*, et de l'éternité de la lumière; ce qu'exprime assez clairement cette antique médaille d'Athènes :



En effet, Ménie est la lune, l'esprit, la muse qui, sous le nom gréco-latin de MIN-ERVE (*min-erga* ou *erga-mène*), préside à la confection de la semaine, du mois, de l'an dont elle est l'ouvrière; qui, sous son nom hébraïco-grec d'*Athénée*, ourdit, trame et tisse le fil du temps à l'aide des nuits et des jours, des cycles et des siècles, et qui, au signe d'*Eri-gone*, c'est-à-dire de la céleste Vierge de septembre, devient à l'équinoxe d'automne, sous ses noms de THASI et de THÉMIS, la *thèse* de l'égalité des jours et des nuits, et le *thême* de l'équité des astres et des hommes.

Et le lecteur a compris, je pense, pourquoi le X grec étant le signe chrétien du salut (*selam*), que donne éternellement aux hommes le *No-el*, nouveau soleil ou nouveau dieu de chaque année (*sal*), ce signe de la lumière *hamulique* ou solaire des Guèbres, leur est une *amulette* aussi sacrée que ce ☥ égyptien, signe des trois TOT éternels de Moïse, leur est un glorieux T de salut, T-selam ou talisman.

Mais ce n'est pas seulement dans la musique et la danse, dans la poésie et le chant que se manifeste l'intelligence des Rômes; elle n'est pas moins évidente dans les arts; et ils ont été

pendant des siècles les seuls artisans de la Dacie. Si l'on en a vu en Westphalie d'assez habiles graveurs (1), ils se sont montrés de tout temps, en Dacie et en Thrace, bons maréchaux-ferrants, excellents chaudronniers, adroits vanniers, habiles fondeurs, serruriers ingénieux, et généralement aptes à fabriquer des peignes, des brosses et mille babioles de cuivre et d'étain, de corne et de bois, le tout sans autres maîtres qu'eux-mêmes, sans autres instruments qu'une enclume portative, quelques pinces et marteaux, des lames et des limes, et leur *double soufflet*, toujours semblable, depuis trois mille ans, à celui de cet Abas de l'Eubée qui, dans un antre de l'Arcadie, s'occupait à forger les cercles de fer dont il devait relier le cercueil d'Oreste (2). C'est à eux que s'adressent les gens économes par principe ou par besoin. Peut-on se passer du fini, du poli que l'imperfection de leurs outils ne leur permet pas de donner, et veut-on gagner 50 0/0 sur des ferrures que l'on doit peindre ou placer là où le luxe est inutile, c'est à eux qu'il faut avoir recours. Serrure, cadenas ou clef, n'importe ce qu'on leur demande, il suffit de leur en laisser le modèle cinq minutes entre les

(1) Grellman.
(2) Hérodote.

mains pour qu'ils l'imitent avec la plus grande précision, sans y mettre plus de temps qu'un autre; car ils sont de ceux dont l'Esprit a dit par la bouche d'Isaïe : C'est moi qui ai créé le forgeron, qui souffle le charbon au feu (1).

Si j'ai présenté ici cette esquisse de l'état des Rôm-muni, et montré par d'heureuses et nombreuses exceptions ce que l'on peut faire de la masse, c'est afin que, fort de textes dont personne n'a jusqu'ici révoqué la véracité, je ne sois pas taxé d'exagération pour ce qui m'en reste à dire; c'est afin de leur mériter d'avance de la part du lecteur tout ce qu'ils m'ont inspiré à moi-même, sympathie pour tout ce qu'ils ont en eux de bon, indulgence et pardon pour tout ce que les circonstances ont mis de mal en eux. Je m'estimerais donc heureux si j'avais déjà pu faire entendre que, malgré tous les grands crimes dont on les accuse, ils sont bons de leur nature et que la méchanceté leur est, pour ainsi dire, inconnue; et j'aurais déjà presque atteint mon but, si par le tableau de leur nomaderie, résultat de la curiosité insatiable qui les met en mouvement perpétuel, j'avais pu faire regretter de n'en pas voir quelques-uns versés dans les sciences. Quels voyageurs les

(1) Chap. LIV-16.

sciences se procureraient si les gouvernements les en avaient nourris! que de découvertes à faire ils pourraient hâter! Ils ont bu aux sources, à nous inconnues, du Nil et du Gange, et tous les climats leur sont un. Enseigner les éléments de géométrie, de géographie et de dessin à quelques Rôm-muni, les stimuler par la perspective d'une honorable récompense, les lancer en explorateurs sur le continent africain est assurément le moyen le plus sûr et le plus prompt de parvenir à le connaître aussi bien que le Prater de Vienne et que les Champs-Elysées de Paris. Le tenter est, avec eux, facile; qui en aura la patience? avec eux l'exécuter est peu coûteux; qui l'osera? Je l'ignore; mais, quant à moi, j'affirme que je n'aurais pas voulu gouverner dix ans l'une des principautés Moldo-Valaques sans donner preuve de cette patience et de cette audace, et je l'eusse tenté et exécuté, convaincu que l'Europe civilisée eût tenu plus compte à mon pays de ce double service rendu à l'humanité et à la science, qu'elle ne fera jamais cas de l'esprit de rapine qui distingue ceux qui l'administrent.



CHAPITRE VIII.

RÉFORME DE JOSEPH II

ET

RÈGLEMENT DE CARADJA ET DE CALLIMACHI.

Mais à l'homme on crie en tous lieux
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte,
Mais à l'homme on crie en tous lieux :
Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu.

Avant de quitter le Holstein, Catherine II, qui veut imiter Joseph II, fait enlever tous les Rômes qui vivent dans les bois, et les disperse dans les villages de Russie, dont la population

ne saurait jamais trop s'accroître. Quant à l'Angleterre, cette puissance si habile à spéculer, ne sachant tirer aucun parti de leurs aptitudes, elle les poursuit, les maltraite, et les pousse tellement à bout qu'ils se révoltent, se portent en masse sur Northampton, et menacent d'y mettre le feu, si justice ne leur est faite. La force décide. Ils sont repoussés, dispersés, et leurs chefs pendus. Les choses se passent à peu près de même en Espagne ; mais là, du moins, ils peuvent user de représailles et assouvir leur vengeance. La peste est à Logrono ; ils profitent de la désolation publique pour attaquer la ville, s'en rendre maîtres et la piller.

Jusqu'en 1773, la réforme progresse en Hongrie ; et, quoique lésés dans leurs droits par la défense d'élire leurs chefs et leurs juges, quoique froissés dans leur fierté par celle de ne pas parler leur langue, quoique blessés dans leurs intérêts par la prohibition du maquignonage, quoique entravés dans leur indépendance par le patronage des seigneurs, les Rômes se soumettent, et quelques-uns ne tardent pas à s'en bien trouver ; mais quand, impatienté de la lenteur du progrès, le gouvernement veut aller plus vite que la nature et se décide, pour le hâter, d'user de moyens extrêmes, quand

le Rôm-muni n'a plus le droit de prendre femme sans avoir justifié qu'il la peut entretenir, quand, le 20 décembre, à Fahlandorf, dans l'île de Shütt et dans le Palatinat de Presbourg, on leur enlève leurs enfants pour les élever loin de leurs yeux, quand cette violence se renouvelle à Hideghid, le 24 avril 1774, ils jettent les hauts cris, se soulèvent, s'enfuient, laissant la menace derrière eux, et vont camper dans les roncières des steppes et dans les forêts des montagnes. On les y pourchasse : mais, quand on croit les atteindre, ils ont déjà disparu, et, si on les surprend, ils abandonnent tout, tentes et outils, et se sauvent encore. Réduits alors à la plus affreuse misère, sans tentes et sans outils, sans chevaux et sans chars, sans nippes et sans pain, faute d'un Spartacus, et puisque pour eux toute bonté, *Christ'na* ou *Christ*, est morte en Europe comme aux Indes, au lieu d'une guerre d'esclaves, ils font à la Hongrie une guerre de routiers. Détrousser les passants pour se vêtir, les assassiner pour se venger, et, peut-être, en dévorer quelques-uns pour assouvir leur estomac trop affamé, rien ne leur coûte; car il leur faut vivre, et ils se croient tout permis envers une société qui violente leur indépendance, leur enlève leur droit de paternité, sans songer que c'est cette même

indépendance qui les a poussés là, qu'au-dessus du droit est le devoir de la paternité, et que le devoir et le droit de l'État sont de l'accomplir aux lieu et place de ceux qui les négligent.

Cependant, la Hongrie ne perd pas patience. Comme elle n'use que de rigueur et qu'elle ne bannit pas, elle vient à bout de la masse; et les enfants, pouvant revoir leur famille, quand ils sont élevés, la masse est bientôt mise à même de comprendre les bienfaits du gouvernement, et se trouve ainsi disposée à se soumettre au règlement que le bon empereur Joseph II fait mettre à exécution en 1782.

Par ce règlement, on doit, 1° pour ce qui regarde la religion :

1° Les catéchiser et envoyer leurs enfants à l'école; 2° prévenir, autant que possible, que les enfants n'occasionnent aucun scandale public en courant nus dans les maisons, dans les rues et sur les grands chemins; 3° ne pas souffrir qu'ils dorment pêle-mêle dans des bordeils, sans distinction de sexe; 4° les contraindre à fréquenter assidûment l'église, surtout les dimanches et les jours de fête; 5° les mettre sous la conduite d'un guide spirituel.

2° Pour ce qui regarde le genre de vie, on les oblige :

1° A se conformer aux mœurs et aux usages

du pays, quant à la langue, à la nourriture et au costume; 2° à ne plus paraître couverts de leurs longs manteaux qui ne servent qu'à cacher les objets volés; 3° à l'exception des Rhudari, à ne plus faire usage du cheval: 4° à ne faire aucun commerce ni échanges aux foires annuelles; 5° à travailler à gages plutôt que de rester oisifs; 6° à s'occuper d'agriculture; 7° à cultiver la portion de terre que tout propriétaire est tenu de donner à chacun; 8° à subir des châtiments corporels pour la négligence de leurs travaux; 9° à ne s'occuper de musique que lorsque l'agriculture n'a pas besoin de leurs bras.

C'est encore trop exiger à la fois: aussi en est-il beaucoup qui refusent de se soumettre. Selon eux, ils sont libres et on les fait esclaves. Leur désespoir éclate donc de nouveau, et la mort héroïque de l'un deux est le signal. Celui-ci vend son cheval un ducat (11 fr. 75 c.), remet le ducat à sa femme et se brûle la cervelle pour ne pas être témoin de la servitude de ses frères. A cette nouvelle qui se répand bientôt dans toute la Hongrie, grand nombre de Rômes reprennent leur état de routiers, et quelques-uns ne le quittent qu'avec la vie, au gibet, ou sous la hache du bourreau. Traqués de tous côtés par les houzards hongrois et acculés au

district de Hout, treize d'entre eux sont arrêtés, savoir : neuf hommes et quatre femmes. Ils sont jugés et condamnés à Fraüenmark, le 22 août 1782, les femmes à avoir la tête tranchée, six des hommes à être pendus, deux à être roués et le treizième à être écartelé.

Deux jours après, quinze sont mis à mort à Kamesa, et treize autres à Esabrack; enfin à quelque temps de là, le reste du *laï*, près de deux cents, sont pris par famine. On les accuse d'avoir tué, aux noces d'un des leurs, trois de leurs convives. Mis à la torture, ils avouent le fait par cet excès d'héroïsme et de forfanterie qui leur est propre; mais lorsqu'on se transporte avec eux sur les lieux, on ne trouve aucune trace du crime. Le juge, supposant gratuitement qu'après avoir dévoré leurs victimes, ils en ont brûlé les os, les applique de nouveau à la torture pour le leur faire avouer; mais ils meurent en protestant de leur innocence. Quarante-cinq avaient déjà péri de cette manière avec leur Bas'a ou chef Araun, et les cent-cinquante autres étaient menacés d'un sort pareil, lorsque, par bonheur pour eux, le 20 novembre, l'auteur de cette terrible exécution est suspendu de ses fonctions, en même temps qu'un conseiller aulique arrive avec un commissaire royal pour faire l'enquête. Sans aucune idée des allures,

des Rôm-muni, sans faire la part de leur désespoir, ces envoyés, en les voyant si nus, si sales, si violents dans leurs gestes et dans leurs paroles, constatent qu'en effet ces hommes sont de vrais cannibales; mais dans l'impossibilité de confirmer leur opinion par des preuves valables, ils se contentent de les traiter comme voleurs, et ne les condamnent qu'aux fers. La conduite de leur prédécesseur ne se trouva ainsi qu'à demi justifiée, et le public leur sut gré de leur indulgence qui mettait fin à cette sanglante tragédie (1).

Quelle que soit la sévérité de ce châtiment, quel que soit le nombre des victimes, on ne peut l'imputer à crime à la Hongrie. Elle le croit juste et mérité; et, d'ailleurs, il ne frappe que des têtes indomptables, et n'a rien du caractère de la persécution. C'est, selon elle, un grand mal pour un grand bien; on le pardonne, quand on croit à la cause; on l'oublie, quand on en voit les résultats. Et réellement elle n'a pas tort; car, si elle use de rigueur envers quelques-uns, elle se montre humaine et civilisatrice envers la masse. Elle est donc, en ce point, supérieure à la France et à l'Angleterre, qui ont employé

(1) Grollman.

le fer, le feu et le gibet contre les masses, sans avoir jamais tenté de fixer un seul individu. Ont-elles donc toujours été trop peuplées ? Non ; mais leur travail d'organisation était fait depuis longtemps, et il en était alors, en fait de société, ce qu'il en est aujourd'hui en fait d'administration ; quelque intérêt qu'offrait la misère d'une race, quelque droit qu'offre le titre de citoyen, elle ne trouvait pas plus que lui sa place au soleil. L'ordre est, sans doute, chose excellente, quand il est l'harmonie, mais, quand il est le désaccord, il est funeste. Il est cause que le portier du collége d'Amiens était électeur à la place du régent ; que Chateaubriand n'eût pas été apte à enseigner l'alphabet dans un gymnase universitaire, et que tant d'hommes de mérite font défaut à la patrie, parce que la patrie ne les met pas à leur place. Le droit est établi, l'ordre règne, mais la justice est à venir, et l'équité n'existe pas. Tandis qu'en France et en Angleterre la race entière des hommes est solidaire d'un individu, en Hongrie, au contraire, deux cent trente-six hommes paient pour plus de cent mille. Que de peuples, encore asservis, s'estimeraient heureux de pouvoir acheter à ce prix un état social, le droit de s'instruire et l'espoir de devenir citoyens !

C'est là, en effet, que marchent les Rômes du Banat de l'Ardialie et de la Bucovine; tandis que leurs frères d'Espagne et des autres pays policés sont, à peu près, tels encore qu'on les y voyait au quinzième siècle. Dans toute la Hongrie ils ont des demeures fixes, soit dans les villages, soit autour des villes dont ils bâtissent les faubourgs. Dans les campagnes, ils marchent vêtus, comme le paysan indigène, d'une braie ou d'une blaude de drap de laine battue, portent sur la tête un chapeau noir à larges bords, et aux pieds des *houzè*, ou hautes bottes, avec lesquelles ils bravent les mauvais chemins; dans les villes et aux alentours, ils portent pantalon, veste et petit chapeau, ou, le plus souvent, une casquette; les plus cossus, les musiciens surtout, ont une prédilection marquée pour le costume militaire. Ceux qui passent en Valaquie s'en pavanent, et il en est auxquels il ne messied nullement. Enfin, ils se livrent tous librement à leurs professions. La Hongrie, qui les sait plus artisans qu'agriculteurs, ne les oblige au travail de la terre qu'autant qu'elle le juge convnable pour leurs besoins, et n'y applique généralement que ceux qui n'ont pas d'état fixe, ni profession, ni métier. Ils continuent donc d'être ce qu'ils ont toujours été, forgerons et

vétérinaires, musiciens et danseurs, artisans et poëtes. Quelques-uns s'enrichissent; leur aisance stimule leurs voisins, et le goût du bien-être se développe par l'exemple. Dans le district de Debreczin, David possède plus de soixante chevaux qu'il loue à des voituriers et dont il trafique. Il n'est, du reste, pas le seul à cette époque qui, jusqu'au mariage de son premier-né, se soit amassé un capital de douze à quinze mille francs ; somme énorme pour le temps et le lieu. Les baptêmes se font régulièrement; les enfants fréquentent l'école et l'église. Ils se civilisent, deviennent chrétiens, et leur naturel, généralement doux, permet à la Hongrie d'espérer les plus heureux résultats de toute sa sollicitude. Aussi, quand Joseph II, auquel les Rômes sont redevables de ce premier pas vers le bonheur, n'aurait rien fait de plus dans sa vie, il n'en mériterait pas moins cette glorieuse inscription, peinture aussi fidèle de son cœur que l'est de ses traits la statue qui surmonte le piédestal où elle est gravée :

Felicitati publicæ non diu sed totus.
Peu de temps, mais tout entier au bonheur public.

Il est vrai que les Rômes sont encore en Hongrie aussi au-dessous de la loi que les no-

bles y sont au-dessus ; mais il est faux qu'ils y soient, comme on le dit (1), hors la loi. Et c'est à tort qu'on les donne plaisamment comme étant, avec les nobles, la seule classe libre de cette contrée. Ceux qui parlent ainsi ne les ont pas vus ou les ont vus mal ; car le règlement de l'empereur Joseph II est toujours en vigueur, et, en moins de soixante-dix ans, il a opéré des progrès immenses. Les Rômes sont fixés. Ceux que l'on rencontre sur les grands chemins ne sont ni nomades, ni offensifs. Ce sont généralement des bateleurs, danseurs ou musiciens, qui se rendent à quelque fête, noces ou baptêmes, ou qui en reviennent. Ils n'ont ni tous, ni toujours, des habits neufs; leurs fracs ou leurs redingotes sont ordinairement râpés; car ils n'achètent guère que du vieux; quelquefois même, ils marchent sous des vêtements qui exagèrent leur misère et effraient l'étranger qui, pour la première fois, traverse ces contrées; mais cette misère est ordinairement plus apparente que réelle ; aussi ne les empêche-t-elle pas d'aller avec une gaieté de cœur qui rassure. D'ailleurs, quand, dans nos sociétés organisées, il est des mendiants en haillons, il peut bien s'en trouver

(1) Borrow.

aussi quelques-uns en Hongrie, parmi les Rômes; mais, je l'affirme, les haillons et les mendiants n'y sont que des exceptions. Aussi, les principautés exceptées, nulle part, plus qu'en Hongrie, les tavernes des grands chemins ne retentissent-elles de plus joyeuses chansons et de musique plus dythyrambique.

Les orpailleurs sont divisés en douze bandes de soixante-dix à cent vingt individus. Chaque bande a un chef ou *vatash*, lequel rend ses comptes au directeur général, résidant à Zalathna ; ils sont exempts de charges ; et ceux-là seulement paient des redevances aux seigneurs, qui en ont reçu une *session*, c'est-à-dire une portion de terre où s'asseoir, s'établir, se fixer, un champ de labour. Ces bandes ne sont pas astreintes à des demeures fixes. Chaque orpailleur, lavant le sable où il le trouve convenable, est muni d'un permis, en vertu duquel il peut errer, çà et là, afin de vaquer en tous sens à l'exercice de son industrie. En retour, il est tenu de livrer annuellement cinq grammes deux décigr. de poudre d'or qui lui sont payés 9 fr. 50. Avec de l'activité, il lui serait facile d'en extraire quinze grammes six décig. par semaine; mais il en est peu qui atteignent cette quantité, parce qu'il y en a trop qui n'aiment qu'à en prendre à leur aise. Aussi la récolte la

plus abondante ne produit-elle plus, année commune, que douze kilogrammes.
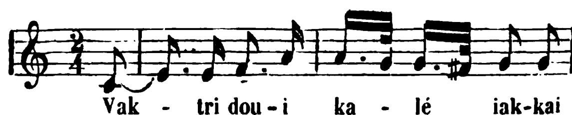
Ceux qui n'ont pas renoncé à la vie, nous ne dirons point nomade, mais vagabonde, ne paient point d'impôts, mais ils ne comptent guère plus dans le pays que les loups des forêts. Cependant, on assure que plusieurs d'entre eux ont acquis quelque richesse ; on raconte même que, en arrivant dans un campement, leur premier soin est de creuser la terre pour y cacher leurs ducats et leurs bijoux, et qu'ils dressent ensuite leurs tentes sur la fosse qu'ils ont recouverte.
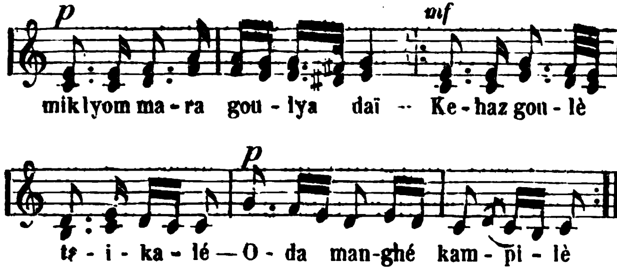
Ceux qui cultivent la terre ne s'en acquittent pas plus mal que les autres paysans; il en est même parmi eux qui passent pour d'habiles moissonneurs, principalement dans cette partie du pays que l'on appelle Mezoèg. En 1782, on ne comptait encore que soixante-dix-sept tribus, cultivant soixante-dix-sept sessions de terre, et la somme de leurs contributions ne dépassait pas 20,000 florins. Dans le recensement fait à cette époque, on compte, outre ceux qui s'étaient adonnés à l'agriculture, 43,683 Rômes, dont 5,886 travailleurs de fer, serruriers, cloutiers, forgerons, maréchaux-ferrants, et 1,582 musiciens. Les femmes des Rômes colonisés se ressentent déjà du bien-être qui naît d'un

établissemeut fixe. Leur peau, autrefois fortement basanée, est devenue d'un blanc mat qui fait ressortir à tel point l'éclat de leurs grands yeux noirs et la noirceur des longs cils qui les bordent, que, dit-on, Joseph II ne les vit pas avec indifférence; et l'on assure même qu'il se mêlait quelque peu d'une certaine reconnaissance à ses sentiments philanthropiques pour les Rômes de ses États.

A Clus, l'ancienne *Clusium*, ils habitent deux faubourgs. Les uns occupent la colline de rochers qui est séparée de la ville par un pont de bois; les autres habitent le côté opposé. Les premiers, vivant de larcins, sont redoutés des citadins, qui les ont en répugnance et ne s'aventurent guère parmi eux. Ce n'est pas tout à fait sans raison, car la colline où ils habitent, pêle-mêle avec leurs chiens et leur bétail, les creux des rochers dont ils se sont fait des huttes, ne rappellent pas mal notre ancienne cour des Miracles. Ce n'y sont que chiens hargneux, voix glapissantes, cris perçants, mines effarées, yeux hagards, regards sinistres, guenilles en l'air, enfants presque nus, et, par-dessus tout, un va-et-vient aussi indéfinissable qu'empressé. Les seconds sont des musiciens; ils occupent environ deux cents maisons remarquables toutes par leur propreté tant au dedans

qu'au dehors. Ceux-ci, quoique soumis à l'administration du comitat, ont néanmoins conservé le droit d'élire tous les deux ans leur chef ou voïvode. Ce chef, dont l'élection est déterminée par la majorité des suffrages, exerce sur ses compagnons une autorité paternelle et se charge de certains devoirs qu'il peut plus facilement remplir que les magistrats royaux ; il apaise les querelles et perçoit les contributions. Parmi ces musiciens se fait remarquer, par son talent et son aisance, Môti, célèbre violoniste, bon mari et père de deux filles charmantes, avec lesquelles il habite une maison qui est à lui et dont le luxe est l'extrême propreté de tout ce qui s'y trouve ; des ustensiles de ménage bien polis, de grands plats d'étain brillants comme l'argent, le portrait de Bonaparte, premier consul de la République française, et celui de maître Môti, jouant du violon en virtuose, en sont les seuls ornements. Le plaisir de Môti est de faire danser ses filles et son bonheur est de les entendre chanter en dansant :





Matchim pouka mouï parno — Khalyom dousta la javô—Ke haz parno taï goulo - Oda manghê kampilo. — Pour tes deux yeux noirs, j'ai laissé ma douce mère ; car ils m'étaient doux et chers et ils m'ont plu.—Pour ta petite figure blanche, j'ai souffert assez de honte ; car elle était blanche et douce et elle m'a plu (1).

Ces succès de Joseph II sont si réels que Charles III d'Espagne, jaloux d'en obtenir de pareils, essaie aussi de réglementer d'une manière définitive ceux de ses Etats qui continuent d'y vivre de vagabondage. Le 19 septembre 1788, il déclare que le peuple qui erre par les champs et les villes, sous le nom de *Gitanos*, n'est ni vagabond, ni voleur, ni abject de sa nature et fait publier cette ordonnance : « Il « est défendu aux Rômes de parler leur langue « et de s'habiller comme ils le font, et à tous « sujets du royaume de les appeler Gitanos ou

(1) De Gérando, *La Transylvanie*, ch. 7.

« nouveaux Castillans; ceux des Rômes qui
« renonceront à leur vie nomade, à leur habil-
« lement et à leur langue seront admis au ser-
« vice. Quiconque refusera d'entrer en contact
« avec eux sera puni de dix ducats d'amende
« pour la première fois, de vingt s'il récidive,
« et suspendu de son métier s'il s'obstine. Il
« est accordé à tout vagabond quatre-vingt-dix
« jours pour se choisir une demeure fixe. Il
« leur est permis de tenir auberge. Ceux qui,
« ce terme expiré, n'auront pas d'occupation,
« seront considérés comme vagabonds et punis
« comme tels; ceux qui, ayant renoncé à leur
« premier genre de vie, commettront quelque
« crime, ne seront jugés autrement que les
« autres sujets de Sa Majesté; ceux qui, après
« y avoir renoncé, voudraient pourtant conti-
« nuer de courir les marchés, seront arrêtés, et
« l'on prendra acte de leur âge, de leur profes-
« sion et de leur domicile. — Les enfants au-
« dessous de seize ans seront exempts de châ-
« timents; ils seront pris à leurs parents et
« placés dans des maisons d'instruction ou
« dans des hospices. »

Si ces sages mesures n'ont pas obtenu en Espagne le même succès qu'en Hongrie, c'est que l'exécution n'en a pas été suivie; car en Pologne, où elles ont été adoptées trois ans

après, en 1791, elles eurent le résultat le plus favorable. Les commissaires palatins et les intendants des villes surent faire respecter la décision de la haute police qui les établissait dans les campagnes. Ils avaient compris que le seul moyen de venir à bout des Rôm-muni est de les prendre par la douceur, de les relever au lieu de les humilier, de leur parler en pères plutôt qu'en maîtres. Ils en obtinrent ainsi tout ce qu'ils voulurent. Les Rômes se fixèrent et s'en trouvèrent si bien, et ils eurent tant à se louer des procédés employés à leur égard, qu'on les vit bientôt envoyer d'eux-mêmes leurs enfants à l'école. Dans le midi de la Pologne et de la Lithuanie, ils y étaient pour un vingtième.

Depuis cette époque, jusqu'en 1816, il n'est guère question d'eux ; mais alors Callimachi et Caradja, gouverneurs des principautés de Moldavie et de Valaquie, voulant se donner des airs de législateurs, font revivre dans leurs codes les lois devenues coutumières de Mathieu et de Basile l'Albanais. De ce moment, il reste écrit que les Rômes sont esclaves, et ce, dit Caradja au chapitre Ier de son Code de cent pages, par un effet du hasard qui a divisé l'espèce humaine en quatre classes : nobles, libres, esclaves et affranchis. Il ignore, ce pédant disciple d'Aristote, qu'il n'est devenu lui-même

fataliste que par la servilité de ses pères, sinon par la sienne propre, et que sa doctrine est le démenti le plus formel que puisse donner un chrétien à celui sur qui sa foi se fonde; que si le hasard maîtrise l'humanité, c'est en vain que Jésus, lumière de Dieu, est venu briller sur le monde, et que ce hasard n'est rien que l'œuvre des hommes. Quoi qu'il en soit, comme depuis cent soixante ans les Rômes, par les prodigalités de leurs prédécesseurs, sont passés en grande partie, et tel qu'un vil bétail, de la tutelle de l'Etat en la possession des boïards et du clergé, les droits et les devoirs de ces modernes propriétaires leur sont ainsi déterminés:

« Celui qui mariera à son Rôme une Rôme qu'il sait ne pas lui appartenir, perdra la femme avec toute sa progéniture. — Si des Rômes se marient sans savoir qu'ils n'appartiennent pas au même maître et qu'ils aient des enfants, les *mâles* appartiendront au maître du mari et les *femelles* au maître de la femme.

« Toute union de Rôme avec une femme libre ou affranchie, faite sans autorisation du maître, est nulle.

« Nul, avant l'âge de vingt ans, ne peut affranchir un Rôme. — Les abbés des monastères ne le peuvent en aucun cas. — L'affranchissement se fait par écrit.

« En matière de dot, les Rômes, comme tout bétail ou immeuble, se donnent sans estimation; ils sont, avec les bestiaux, sous la responsabilité du mari.

« Toute union entre Rômes et gens libres est nulle, à moins qu'elle ne soit contractée par ignorance. — En ce cas, l'homme ou la femme libre a trente ans pour racheter son conjoint.

« Si l'homme libre a épousé sciemment, le maître de la Rôme n'est pas tenu d'en recevoir le prix, et peut faire casser le mariage; s'il y a consenti, il est censuré pour l'exemple.

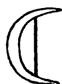
« En Moldavie, le délinquant paie à la caisse des aumônes le prix de la femme esclave.

« Les enfants nés du mariage entre esclaves et libres sont libres. — Les esclaves, nés du concubinage d'un homme libre avec une esclave sont librés à la mort de celle-ci, si elle a été affranchie.

« Les affranchis ne peuvent épouser une femme noble. »

C'est ainsi que l'esclavage, qui s'était insinué dans les mœurs, passa dans les lois et se légitima par le préjugé et l'exemple. Il en résulte, les Rômes né'tant plus qu'une chose ou tout au plus qu'un bétail, que dans ce pays de Romanie, où d'ailleurs les passions sont douces, où l'inimitié va rarement jusqu'à la haine, où

la vengeance ne va jamais jusqu'à la fureur, que plus d'un maître d'esclaves en use avec eux comme d'une chose, ou les traite comme un vil bétail. Jean M***, qui veut avoir raison de l'intelligence d'un des siens, lui comprime le crâne à l'aide d'un diadème de fer, dont il serre la vis quand sa logique reste en défaut devant le bon sens de sa victime; et J. O***, qui, hier, caressait une des siennes, parce que, la voyant enceinte et très-grosse, il se croyait riche de deux petits de plus, lui donne aujourd'hui des coups de pied dans le ventre, parce qu'elle a soustrait à sa cupidité les deux jumeaux qu'elle a eus d'un homme libre, qui ne veut pas qu'ils soient esclaves. Ils excitent tous deux l'indignation publique, et si le premier n'a pas payé plus chèrement sa faute, c'est grâce à la miséricorde du prince Ghyka.



CHAPITRE IX.

CONDITIONS DES ROMES

CHEZ LES ROUMAINS DE LA MOLDO-VALAQUIE

DEPUIS LA LOI DE 1816
QUI LES EN MET HORS, JUSQU'AU RÈGLEMENT DE 1830
QUI LES Y LAISSE.

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme
A Dieu soit notre âme!
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Tel était l'état des choses, lorsque, au mois d'octobre 1829, je traversais la Hongrie pour

me rendre à Bucharest. En ai-je vu sur ma route? sans le moindre doute, car en land-coach et ne voyageant qu'à petites journées, je mis tout un mois pour aller de Vienne à Hermanstadt; et il est difficile, je dirai même impossible, de voyager un mois en Hongrie, de s'y arrêter chaque soir dans une auberge, sans en voir. J'en ai donc vu, car j'ai bien vu danser dans les tavernes, car maintes fois, la nuit, je n'ai pu fermer l'œil, à cause du bruit de l'archet et du son dolent des chansons; car plus d'une fois il m'a fallu me contenter d'une botte de paille et coucher pêle-mêle avec les routiers, dans la salle commune, comme dans une écurie; mais ni leur costume, ni leurs allures même ne les faisaient distinguer des autres races encore arriérées de ces contrées, des Cumans qu'ils faisaient danser et qui leur payaient à boire, des Szikles, avec lesquels ils ne sont pas sans affinité. Ce ne fut qu'à Hermanstadt que j'appris à les reconnaître. Avant de parler, je demande pardon au lecteur de me mettre en scène. Je ne puis mieux faire pour ce qui me reste à en dire, car ceci est le meilleur moyen de rester dans toute la vérité de l'histoire; et qu'on en soit bien prévenu, je ne veux être ni romancier cherchant à émouvoir par l'action du drame, ni touriste cherchant à plaire par un

pittoresque idéal, mais je veux rester historien ; et pour cela, je laisserai parler les faits, assez éloquents d'eux-mêmes, et ne sèmerai dans mes tableaux d'autre pittoresque que celui qu'ils m'offriront.

Arrivé à Hermanstadt, je fis visite à une dame valaque, qui y vivait avec sa famille, à l'abri de la peste et des Russes qui désolaient le pays à l'envi, l'une décimant les hommes, et les autres épuisant à la fois le sol, les hommes et le bétail. Cette dame était la nièce de ce fataliste Caradja dont j'ai parlé. Ce fut elle qui m'entretint pour la première fois des Rômes, et qui m'apprit à les connaître. — Vous en avez dû voir sur votre route, me dit-elle ; ils foisonnent dans les auberges ; comment les trouvez-vous ? — J'en aurais vu, lui répondis-je, mais mon œil peu exercé n'aura pas su les distinguer d'entre les diverses races qui se mêlent de Vienne ici. — Je le conçois, répliqua-t-elle ; transporté subitement des murs de Paris dans les plaines de la Hongrie, vous avez dû éprouver une surprise de contrastes trop pénibles pour discerner ces contrastes les uns des autres. Elle disait vrai et j'en convins. — Eh bien ! continua-t-elle, je veux vous en montrer et vous les faire connaître. Surtout regardez-les bien et dites-moi ensuite ce que vous en pensez. Ce disant,

elle frappe dans ses mains et une jeune fille de douze ans se présente : — C'en est une, me dit madame X.., et à l'enfant : —Appelle Ghiorghé et Ionitz, dis à *Manda* de venir, à ta mère d'apporter des confitures et reviens. Allons, vite! Puis se retournant vers moi : — Vous allez voir. Pendant que l'enfant fait sa commission, notre conversation continue. Dix minutes après, j'ai devant les yeux Ghiorghé, qui a trente-cinq ans ; Ionitz, vingt-deux ; Manda, dix-huit ; l'enfant, douze, et la mère de Manda, trente-cinq. Celle-ci se présentant avec un plateau chargé de riches bocaux que remplissent des confitures de rose, de cédrat et d'abricots verts, j'y fais honneur à ma manière, pour me mieux donner le temps de l'examiner ; je l'ai vue, j'ai vu Ghiorghé, je les ai tous vus. — Et que vous en semble, me demande madame Chrysoscoleo-Bozoïano, comme race, comme physionomie, comme intelligence? — Si j'en puis juger par ces échantillons, et si mon peu d'expérience me le permet, je conclus de leur riche chevelure noire, de l'ovale de leur visage, de leurs épais sourcils, de leurs yeux brillants, de leurs dents blanches et de leur teint basané, que Ghiorghé est intelligent, robuste et décidé ; Ionitz, langoureux ou maladif ; Manda, vive et spirituelle ; sa mère grave et sé-

rieuse; l'enfant, un démon, et tous une belle race qui, ni juive, ni grecque, ni arménienne, ni arabe, n'est pourtant pas avec elles toutes sans affinité.— On les suppose Indiens, me dit madame C. B...—C'est possible, repris-je, mais, je l'avoue, je suis incapable d'en juger. Elle les renvoie, et quand ils ne sont plus là, elle me fait observer que tous les siens, à elle-même, sont loin d'être aussi heureux, et qu'il en est dont la misère m'inspirera de l'horreur et du dégoût. Je lui sus gré d'adoucir le sort de ceux dont elle se servait en qualité de cochers, de valets, de filles de chambre, et plus tard, lors de son retour à Bucharest, sa maison m'étant devenue intime, j'eus lieu de m'apercevoir qu'elle en était aimée, je ne dirai point comme on l'est de beaux chevaux que l'on choie ou de belles vaches que l'on caresse, mais comme on peut l'être de bœufs que l'on nourrit pour le travail. Pendant la huitaine que je restai à Hermanstadt pour y chercher une voiture et un compagnon de voyage, je m'exerçai autant que je pus à les distinguer de toutes les populations qui se pressent en foule dans ces contrées dans une même enceinte. Mais le froid était de 25°; je n'y étais pas encore assez habitué pour me faire un jeu de sortir, et il fallut me contenter de ce que je vis en

courant à mes affaires. Ma voiture et mon compagnon trouvés, je fis mes adieux à madame C. B... et quittai Hermanstadt.

Ma voiture était une caroutza, et mon compagnon un négociant. La caroutza est une longue voiture à quatre roues, dans laquelle on fait son lit, et où l'on dort comme dans sa chambre; je m'y trouvai donc fort à l'aise. Si je ne parlais ni allemand ni valaque, mon compagnon, en Strasbourgeois qu'il était, ne parlait guère mieux le français que l'allemand; ce qui pourtant ne nous empêcha pas de nous entendre. En sortant de la ville, il me fit remarquer une troupe de musiciens qui traversait la rue. Vêtus des défroques des officiers autrichiens de tous grades et de toutes armes, ils me firent l'effet d'une mascarade. C'étaient des Rômes. A les voir aller gravement sous ces défroques, portant quelques-uns l'habit rouge et les épaulettes de général, avec un chapeau et des bottes de paysan, je ne pus m'empêcher de rire et regrettai un instant de m'éloigner. Le soir même nous étions à la Tour rouge, et, deux jours après, nous roulions sur la plaine de Piteshti à Bucharest. Nous étions bien armés, grâce à mon compagnon. Les canons de ses longs fusils turks brillaient assez au clair de lune pour être aperçus de loin. La lune était

éclatante, le froid vif, le chemin devenait plus raboteux à mesure que nous avançions. Nous n'allions plus que bien lentement; il était deux heures du matin, quand tout à coup, à notre droite, dans une forêt de broussailles que nous longions depuis une heure, nous entendons des cris, des clameurs, des pas de chevaux, des détonations d'armes à feu! — Ce sont des Rômmuni, me dit mon compagnon, ne craignez rien, mais prenez un fusil et descendons. Il met pied à terre, j'en fais autant, et, le fusil sur l'épaule, nous escortons la caroutza; c'était prudence. Pendant plus de deux heures, ils voltigent à nos côtés, riant, chantant, s'appelant, déchargeant leurs armes, et ne se montrant que pour disparaître. Malgré la petitesse de leurs chevaux, la hauteur de leurs selles, les vapeurs et l'ombre de la nuit les élèvent et les grandissent tellement au-dessus des roncières, qui nous paraissent des bois de haute futaie, que je les crois de taille gigantesque. Sur les sept heures du matin, nous faisons halte au kan de Lynch, pauvre et triste auberge qui n'offre au voyageur que l'abri de son toit, à demi réduit en cendres. Ils viennent comme nous s'y héberger, et, s'il se peut, nous soutirer quelque aumône ou nous débarrasser de ce que la négligence ou l'oubli leur laissera tomber dans les mains. Nous vous

avons effrayés ce matin, nous dit l'un d'eux, mais nous avons plaisanté, car nous ne sommes pas des loups. — Et quand vous en seriez, leur répond mon compagnon, crois-tu que cent comme toi nous feraient peur? Celui-là auquel il répondait était un grand luron, qui portait la gaieté sur son visage, un long fusil sur ses épaules, sur son corps un vêtement d'*aba* gris, à ses pieds des sandales et des linges liés en cothurne, et sur sa tête une énorme touffe de cheveux noirs et bouclés qui lui permettent de se passer d'autre coiffure par quinze degrés de froid. Il sourit à la réponse de mon compagnon avec un air d'incrédulité, flaire autour de la caroutza, reluque nos fusils, que nous avions appuyés sur les roues : « Ils doivent porter loin « et frapper juste ? » — A mille pas, dit notre postillon, et tous leurs coups portent. — C'est un peu loin, réplique-t-il, mais quand on est adroit. — Bon, bon ! fit mon compagnon, laisse-nous la paix, ôte-toi de là, et au postillon : — Michel, tiens-toi sur tes gardes ! Toutes précautions prises, nous entrons dans l'auberge. Tous nos gars nous y suivent, autant pour se réchauffer que pour nous demander qui un peu de poudre, qui des balles, qui des paras ; mais nous voyant inflexibles, au moins, disent-ils, « *Datsi napilel issali*, donnez-nous de l'eau-de-

vie à boire, » et mon compagnon leur fait délivrer à chacun une de ces petites fioles qui sont, à chaque demi-poste, la dose des postillons du pays. Ils étaient douze, la fiole en mains ; ils la vident en deux coups, puis ils dansent en chantant « *Itch câld, frig d'inkolo, — se nou né gonaske, aoléo !* —Ici chaud, froid là-bas ; holà ! qu'on ne nous chasse pas ! » Et ils répètent en chœur : « *Aoléo ! aoléo !* »

C'était, certes, pour eux qu'ils dansaient, pour se dégourdir les jambes et se dégeler les pieds ; mais puisque nous étions là, ce devait être pour nous et en notre honneur. Aussi l'un d'eux, dès qu'ils eurent fini, vint-il nous tendre son bonnet en réclamant son pourboire. Malgré sa sévérité, mon compagnon ne pouvant s'empêcher de rire de son ton câlin, me demande la permission de lui donner un *sfensik* (1) de ma part ; et, sur mon consentement, il lui en jette deux dans son bonnet. Le regard dont il les caresse, les sourires qu'il leur envoit, les bonds qu'il leur fait faire dans sa main, ses gambades de nous à ses camarades, les mille bénédictions dont ils nous accablent nous sont autant de preuves de notre générosité ; et pourtant ce n'était pas trois sous pour chacun d'eux.

(1) Monnaie autrichienne de la valeur de 85 centimes.

C'était peu sans doute, mais c'était plus qu'il ne fallait pour renouveler la fiole d'*Issali*, et c'était tout ce qu'ils voulaient. Nous les laissons dans leur joie, et, remontant en caroutza, nous faisons diligence, afin de ne pas arriver trop tard à Bucharest.

La maison dans laquelle je descendis, sans être la plus riche, était cependant la plus somptueuse. Le personnel de la cour s'élevait à près de cent individus, dont soixante-dix étaient Rômes. Ceux-ci étaient les valets des valets. Cuisinier, cocher, barbier, cafetier, pipier, garçons et filles de chambre, chacun avait ses esclaves pour le servir. Le froid était rigoureux. Nous n'étions encore qu'au 12 novembre et déjà l'on comptait 15 degrés de froid. J'avais alors pour habitude de me lever matin, et, sitôt le jour venu, je prenais plaisir à regarder de mes fenêtres ce qui se passait dans la cour. Je ne voyais alors que *Rômes* en mouvement. L'un faisait le feu dans la cuisine, d'autres venaient le faire dans les appartements, et ceux-ci n'étaient pas le plus à plaindre. Les palefreniers s'efforçaient vainement, à l'aide d'eau bouillante, d'enlever la boue de l'équipage des maîtres. Le porteur d'eau perdait une heure à dessouder les roues de son tonneau, qu'une glace épaisse tenait fortement fixées à l'essieu. Les uns,

armés de longues perches, détachaient des toits les énormes glaçons qui en pendaient comme des épées; les autres fendaient le bois et le charriaient à bras dans les appartements, dans la buanderie et dans les cuisines; et tous, il est vrai bien couverts, allaient nu-tête et pieds nus. A quelques jours de là, il tomba une neige abondante. La terre en fut couverte de trois pieds d'épaisseur. A les voir ainsi trotter tête et pieds nus, j'eus pitié d'eux, et, n'y tenant plus, je donnai à l'une des leurs quelques paires de bas de grosse laine qui m'avaient servi en route. Celle-ci était Marie, jeune et grosse fille de vingt ans, dont l'emploi était de balayer, chaque matin, la vaste salle d'attente, le belvéder et l'escalier de l'hôtel. Elle me remercia, et comme je lui manifestai mon étonnement de la voir aller ainsi pieds nus dans la neige, elle me donna à entendre que cela ne lui faisait rien, qu'elle préférait la neige, douce aux pieds, à la terre raboteuse et dure qui les écorche.

Un des voisins, grand seigneur du pays, s'était pris pour moi d'une belle amitié; il m'avait invité à ses soirées et je m'y étais rendu. Il m'invita depuis à dîner, et, contre mes habitudes, je lui fis l'honneur de ma présence. C'était un homme rond avec ses amis. Le jugeant tel

avec tout le monde, je me félicitai de sa connaissance. Bientôt j'eus occasion de m'apercevoir que je m'étais trompé ; je le vis si dur avec ses gens qu'il ne me fut plus possible de répondre à ses invitations. J'avais dîné une première fois et déjà j'y avais été témoin de scènes qui m'avaient fait soulever le cœur. Je m'étais bien promis qu'il ne m'y prendrait plus ; mais, un jour, nous étant rencontrés à la fin d'une cérémonie où il jouait un rôle et moi un curieux, il me fait monter dans sa voiture et me mène chez lui. La table était mise. J'arrivais, il fallait donc un couvert de plus. Il ordonne au valet chargé du service de la table de le mettre et, s'il le faut, d'ajouter une rallonge. Celui-ci, témoignant par un murmure son ennui de tout défaire, il va à lui, le saisit par les cheveux, le colle contre la muraille et lui administre sur la figure des coups de poing qui me font saigner le cœur. J'avais dîné. On se met à table, je m'y assieds, ruminant tout bas : c'est la dernière fois. En effet, le café pris, je partis comme pour le laisser faire sa sieste et ne revins plus ; car je n'aime ni les coups de poing en hors-d'œuvre, ni les injures au dessert ; les uns m'empêchent de dîner, les autres me font rendre ; mais je plaignis longtemps ce pauvre Rôme de ne gagner au

service de son maître que l'habit noir et les gants blancs qui le parent.

Un mois après, le 20 mars 1830, c'était chez un autre grand Boïar. Un jeune *Rôme* de dix-huit ans, qui servait à table, avait présenté à la maîtresse de la maison une assiette mal essuyée. Elle lui avait été rendue sans mot dire, mais un regard perçant l'avait pénétré, et un signe avait été fait à l'intendant qui l'avait compris. Je ne vis et n'entendis rien de plus qu'au dessert. Alors des cris plaintifs me font tressaillir. Quelqu'un se meurt-il ? Les enfants de la maison se lèvent brusquement et courent ; en vain leur mère me dit-elle froidement : —Ce n'est rien; je ne l'écoute pas, et je cours où les enfants me conduisent. Arrivé au fond de la cour, j'y suis, avec eux, témoin d'un spectacle barbare. A travers les jours d'une palissade, je vois ce jeune garçon, qui tout à l'heure nous servait à table, couché à terre, sur le dos, les pieds nus en l'air et fortement attachés à un tréteau. Ses pieds sont déjà violets, et l'exécuteur des hautes œuvres de la famille, le vataf, lève encore la verge pour frapper, lorsque, aux cris des enfants et à une voix d'étranger qui l'implorent, il a honte et s'arrête. La victime est déliée, deux des siens l'aident à se relever et l'emmènent ; je veux dire l'em-

portent, car le malheureux ne peut plus marcher. Pourtant il n'a reçu que vingt-cinq coups. — Si c'était une femme, demandai-je à l'un des enfants, que lui ferait-on? — On lui donnerait le fouet, me répond-il.—Bravo! lui dis-je, et, en moi-même, que ne l'a-t-on donné à ta mère.

En cette année que, par suite du traité d'Andrinople, les Moldo-Valaques s'occupent de leurs réformes, c'est en vain que les Rômes sont disposés à donner au général Paul Kisselef, pour prix de leur rançon, autant d'or qu'un cheval en peut porter, les Boïars, déjà frustrés de leurs redevanciers, leur ferment la bouche en faisant légaliser par la cour garante leur droit de possession. Et l'on reproche au général Kisselef d'avoir réparti entre les Boïars, les Nétotsi, qu'il pouvait affranchir et coloniser sur une terre monocale. Les Rômes restent donc ce qu'ils sont, et les Nétotsi deviennent ce qu'ils n'étaient pas: d'une part, depuis les règlements de Radu IV et d'Étienne le Grand, bien de l'État pour un cinquième, et, d'autre part, depuis les dispositions de Mathieu et de Basile le Loup, renouvelées par Caradja et Callimachi, la propriété, pour les quatre autres cinquièmes, des Boïars et du clergé,

auxquels l'État les a donnés ou vendus. Ils sont divisés en trois classes, savoir :

1° En Rômes de peuplades ou *Laïesi*, formant corporations, selon leurs divers états. Les orpailleurs, les oursiers, les faiseurs de cuillers de bois, les charbonniers, les étameurs, les badigeonneuses, les luthiers ou musiciens, les serruriers et les maréchaux-ferrants.

Les orpailleurs et les oursiers n'appartiennent qu'à l'État, auquel ils paient un tribut annuel de douze francs par famille. Les étameurs viennent de Turkie, et les badigeonneuses d'Ardialie. Celles-ci sont généralement les femmes et les filles des musiciens de cette province romaine.

2° Les Rômes de foyer, autrement dits *vatrari*, c'est-à-dire domestiques. Ceux-ci exercent, dans les grandes maisons, les plus vils emplois et y sont, comme je l'ai dit, les valets des valets. Quelques-uns, cependant, y deviennent cochers, cuisiniers, valets de chambre ; d'autres sont placés en apprentissage chez des artisans allemands, quelquefois avec promesse d'affranchissement.

3° Les *Nétotsi* ou athées, demi-sauvages et demi-nus, toujours errant sans but, ne vivant que de rapines, servant parfois dans les bâ-

tisses, se nourrissant de chiens et de chats, de rats et de souris, de toutes choses immondes, couchant sur la terre, s'abritant dans des ruines; c'est à eux que les Rôm-muni doivent les cruelles persécutions auxquelles ils ont été en butte si longtemps.

Les *Laïesi* sont de couleur bistre, les *Vatrari* d'un blanc mat, les *Nétotsi* noirs et presque nègres. Ces derniers sont, avec les *Laïesi* de l'État, classés par peuplades ou tribus de dix à quinze familles; ils n'ont ni tentes, ni bordeils, ni chars. Ceux qui se sont mis à l'abri du bannissement ont été fondus avec les *Laïesi*. Les *Laïesi* vivent aussi sous la tente. Ils restent ordinairement dans un même lieu pendant toute la belle saison, s'y occupant à fabriquer selon leurs divers états; puis, quand ils ont assez de marchandises, ils lèvent tous leurs tentes et vont vendre. Quand l'endroit leur a convenu, ils y retournent, comme l'hirondelle, l'année suivante, et, s'il n'est pas déjà occupé, ils s'y fixent et y restent jusqu'à huit ou dix années consécutives.

Chaque tribu de *Selassi* élit son chef, ***Baslaï*** ou ***bul-basha***, et son juge. Le chef et le juge vont presque toujours à cheval; ils ont droit de porter barbe en signe de noblesse, et, pour insignes de leur dignité, un long manteau

rouge, des bottines jaunes ou rouges, le bonnet phrygien et un petit fouet à trois lanières, assez semblable à celui d'Osiris, et leur servant de sceptre, de balance et d'épée. Les juges de chaque tribu forment la première instance, le *bûl-basha*, la deuxième et le grand *armash* de la principauté, la *troisième;* c'est du grand *armash*, directeur général des prisons, qu'ils relèvent tous. Le *bûl-basha* reçoit pour liste civile deux pour cent du tribut qu'il rassemble. Or, ce tribut montant annuellement à environ cent trente mille piastres, sa liste civile est donc de 850 fr. environ.

La plupart des Rômes domestiques ressemblent aux plus civilisés de Hongrie. Ils oublient leur langue, mais, en revanche, ils en parlent quelquefois deux ou trois autres. J'en connais qui parlent beaucoup mieux français que plus d'un bourgeois de nos villes et qui le prononcent surtout infiniment mieux qu'un Strasbourgeois ou un Marseillais.

Ceux du service de la cour, c'est-à-dire de la cuisine, de l'écurie, de la buanderie, etc., sont vêtus de bure grise que le maître leur renouvelle chaque année à Pâques; ceux qui servent à l'intérieur portent l'habit européen ou la livrée, selon la vanité du maître. Ceux pour lesquels on en fait les frais ne sont pas sans

coquetterie ; mais, comme on les emploie à tout, que de valets de chambre ils deviennent d'une heure à l'autre laveurs de vaisselle, qu'ils n'ont pas d'habit de rechange, que la vanité des maîtres les veut toujours en tenue, ces habits et ces livrées sont bientôt hors de service avant d'être usés. Hier ils étaient magnifiques, ils sont aujourd'hui couverts de taches et fanés, et dans six mois ils ne seront plus qu'une guenille. Le maître en rejette la faute sur l'incurie de ceux qui les portent, mais le vrai coupable est le manque d'ordre et d'économie de celui qui les fait porter. En général, les Rôm-muni se couvrent peu la tête ; et l'on en voit marcher pieds nus par les plus grands froids.

Les *Laïesi* et les *Netotsi* laissent croître leurs cheveux comme les Nazariens. Ceux des premiers deviennent longs et bouclés ; ceux des seconds, trop crépus, s'épaississent comme un bourrelet. La pipe est, pour les *Netotsi* et les *Laïesi*, un besoin qu'ils se créent pour ainsi dire en naissant. Elle est pour les mères un moyen de sevrage ; et, tous les jours, il arrive de voir des enfants de moins d'un an fumer raisonnablement, nus, auprès du feu du bivouac, tandis que leurs mères portent sur leur tête la brique et la chaux. Dans leurs disputes conjugales, la

femme menace parfois son mari de lui écraser sur la tête leur fruit qui pend à son sein; elle le saisit par les pieds, le brandit comme une massue, s'arrête souvent et frappe quelquefois. Mais le père a toujours son sang-froid et, plus adroit qu'elle, il le lui enlève et le dorlotte. C'est ainsi que toutes ces scènes horribles, dont on parle tant, passent généralement du tragique au comique, et qu'il en résulte toujours plus de peur que de mal.

Tout ce que, dans sa philanthropie, l'assemblée moldo-valaque peut faire de mieux, en 1830, pour l'amélioration du sort des Rômes, se trouve résumé dans les dix-huit articles de son règlement organique. Je passe le premier, qui n'est que la déclaration menteuse de sa prétendue philanthropie.

Art. II. Tout propriétaire manquant d'habitants ou de bras, soit pour la culture de la terre, soit pour la coupe des bois dans les forêts, comme aussi les fermiers des salines, qui désireraient des Rômes, n'ont qu'à s'adresser au ministère de l'intérieur, en indiquant de quel *acabit* il les veut.

Art. III. L'emploi qu'on en veut faire, le genre d'état des Rômes, leurs moyens de vivre n'étant pas les mêmes; l'administration s'assurera, sur les lieux, de la possibilité de satisfaire

à la demande du requérant, et, si elle le juge convenable, conclura avec lui un engagement de devoirs réciproques entre lui et les Rômes qui lui seront remis. Avant tout, il s'engagera à leur faciliter les moyens de se construire des maisons et à leur donner un emplacement nécessaire pour le pâturage et un jardin.

Art. iv. En cas de contestation entre les parties, le Rôme ne pourra changer de domicile sans que, au préalable, il en soit donné avis au ministère.

Art. v. Là où il sera établi de vingt à soixante-dix familles, ils éliront l'un d'eux pour juré, à l'effet de percevoir leur tribut.

Art. vi. Pour les engager à se fixer, ils seront exempts de toute corvée, *payable* ou non, de tout péage aux barrières, et de l'impôt pendant un an.

Art. vii. Selon l'article 113 des finances, le propriétaire donnera quittance, en indiquant l'espèce de monnaie reçue, et, au fur et à mesure de ses recettes, il les remettra à l'administration du district.

Art. viii. Dans leurs différends, ils se soumettront aux arbitres, justice des villages, et, dans leurs procès, aux tribunaux établis.

Art. ix. Il ne sera permis à aucun Rôme de courir, sous aucun prétexte, hors du territoire

du village, sans un permis écrit de l'administrateur du district, lequel billet lui sera délivré sur le certificat du propriétaire. Il est défendu à qui que ce soit de les recevoir sans ce permis. En cas de contravention, le Rôme sera condamné à une amende au profit de la caisse du village et à une indemnité envers le propriétaire, en proportion du dommage qu'il lui aura causé par son absence.

Art. x. Si quelque Rôme s'absente du village sans y être autorisé, la municipalité en instruira immédiatement le surveillant du canton, avec indication du nom et de l'âge du fuyard et de son signalement aussi complet que faire se pourra. Aussitôt pris, il sera reconduit au village et condamné à un travail quelconque d'utilité publique.

Art. xi. Il sera donné les pâturages nécessaires aux éleveurs d'ânes, de mules et de chevaux, et ils en pourront faire le commerce ; et, pour autant que possible leur ôter toute facilité de vol, toutes leurs bêtes seront marquées.

Art. xii. A ceux qui n'ont ni ânes, ni mulets, ni chevaux, et n'en font point le commerce, il ne sera permis d'avoir d'autre bétail que des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons et des porcs.

Art. xiii. Leur éloignement de notre sainte

religion étant une cause de leur sauvagerie et de leurs méfaits, le métropolitain et les évêques tiendront la main à ce que les curés leur enseignent les devoirs envers le prochain.

Art. XIV. Ils seront soumis au baptême, au mariage, et il sera tenu acte des décès et des naissances parmi eux.

Art. XV. L'inspecteur du district est chargé de veiller à l'accomplissement des conventions faites entre eux et le propriétaire.

Art. XVI. Aucun Rôme ne pourra quitter le village sans une autorisation écrite du propriétaire,

Art. XVII. Tout Rôme qui s'écartera du village sera puni comme un Rôme fuyard appartenant à l'Etat.

Art. XVIII. Tout Boïar ayant des Rômes de tribu, sans terre où les établir, pourra, après leur en avoir donné avis, ou les placer chez quelque autre Boïar, avec lequel il s'entendra à ce sujet, ou s'en débarrasser comme il le jugera convenable dans ses intérêts.

Ces mesures, qui ne concernent que ceux qui courent le pays sans profession, sont ainsi prises pour les amener où en sont ceux que leur industrie et leur travail mettent au-dessus de bien des gens libres. Elles ne sont qu'une chaîne hypocritement forgée pour les maintenir à ja-

mais dans l'esclavage. Tous les droits du propriétaire et tous les devoirs du Rôme y sont réels; quant aux devoirs du premier et aux droits du second, ils ne sont qu'illusoires. Les exempter de l'impôt pour une première et seule année, c'est se promettre de les tondre la suivante, et à jamais; laisser le propriétaire s'en débarrasser à sa convenance, c'est en faire un bétail. Leur serment est reçu, mais il est sans valeur; le percepteur est leur élu, mais ce n'est qu'une simplification administrative; toutes les instances leur sont libres, mais la misère les leur fermera toujours toutes. Enfin, de toute cette hypocrite philanthropie, il ne ressort pour moi qu'une bonne chose, la marque imposée à leur bétail. Mais qu'exiger de plus de la part de ces hommes sans entrailles et sans cœur, qui présidèrent à cette réforme de 1830? Pouvaient-ils préparer les Rômes à jouir, dans un temps donné, des bienfaits de la liberté, quand, cruels avec leur propre sang, ils ne s'occupaient qu'à légaliser par un acte infâme l'illégitimité de leurs droits sur les Roumains, leurs concitoyens, leurs frères?



CHAPITRE X.

AFFRANCHISSEMENT EN VALAQUIE

ET EN MOLDAVIE

DES ROMES DE L'ÉTAT ET DES MONASTÈRES;
LEUR ATTITUDE EN 1848.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes,
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Dans les principautés moldo-valaques, les Boïars sont d'autant plus jaloux de leurs prérogatives seigneuriales qu'elles leur sont une

double compensation de leur servilité entre eux, et de celle dans laquelle la Russie les maintient envers elle, et qu'à l'exception de quelques familles, ne se trouvant nulle part seigneurs qu'en leur pays, faute de titres de noblesse, car les leurs n'en sont pas, ils ne savent que s'ingérer pour s'en créer chaque jour de nouvelles, et s'attribuer des droits de domination qui les dédommagent du dédain dont la Russie les frappe, et du peu de considération que leur accorde l'aristocratie européenne. Il en résulte que, si le paysan est à peu près leur serf, le Rôme est tout à fait esclave, que la masse de ces derniers reste brute et dans un état d'abjection honteux pour le pays, et que le petit nombre, asservi par la domesticité, est le jouet, en naissant, d'un maître capricieux, et parfois la victime de ses mauvais traitements.

Jusqu'en 1830, toute l'habileté du Boïar avait consisté à en dresser quelques-uns au service domestique, et surtout à en faire des cuisiniers. Le premier que je pris à mon service fut un de ceux-ci; il s'appelait Ionitz, et appartenait à C. Soutzo. Sa cuisine n'était pas mauvaise, mais il me désespérait par son manque d'ordre et de propreté. Je l'excusais en partie sur le premier point, parce que ses aides étant des

hommes libres, il lui était difficile de s'en faire obéir; mais, sur le second point, il était impardonnable, car je l'avais muni de peignes et de brosses, pour qu'il s'en servît, ce qui lui coûtait tant qu'il me fallut vingt fois, à son retour du marché, l'obliger à se peigner et à mettre une chemise blanche devant moi. J'avais commencé, après plusieurs mois de patience, à dompter son insouciance, et il commençait lui-même à m'en savoir gré, lorsque l'occasion s'étant présentée de le remplacer avantageusement, je crus ne pas devoir hésiter. Quand je le congédiai, il me parut chagrin. C'est qu'il était bien chez moi, c'est qu'il ne lui était rien retenu de son salaire. En me quittant, il me fit de ces tendres reproches qu'un bon serviteur peut se permettre avec celui qui n'a pas su apprécier ses services. Je les pris pour ce qu'ils étaient, un témoignage de son attachement, mais je lui fis comprendre que sa position d'esclave ne lui laissant aucun pouvoir, il en résultait pour moi un préjudice réel, que le reste du personnel mettait à sa charge. Il me comprit, et s'écria : — Pourquoi donc suis-je esclave? ne suis-je pas un homme comme un autre? Il avait raison, car il valait assurément beaucoup mieux que plus d'un homme libre, mais il ne tenait pas à moi qu'il le fût. Je ne pus donc que lui dire :

—Prie ton maître de t'affranchir ou rachète-toi, et je te garde. Il alla prier son maître, mais depuis je ne l'ai plus revu. Ionitz avait vingt-six ans; bien mis et libre, son teint pâle, sa longue chevelure noire, ses beaux yeux, communs à toute sa race, la douceur de sa physionomie en eussent fait un jeune homme intéressant; trop peu soigneux dans sa toilette et esclave, il n'a peut-être inspiré de pitié à personne qu'à moi.

A cette époque, Constantin Soutzo, à qui il appartenait, tout en travaillant dans ses intérêts, en relevait quelques-uns de l'abjection profonde où les avait réduits la misère. L'idée lui était venue d'en composer un orchestre capable d'exécuter la musique européenne, il la mûrit et l'exécute. Il fait venir d'Allemagne un maître de chapelle, achète tous les instruments, dispose pour logements et salles d'étude sa propre maison, qu'il quitte, choisit parmi ses *laïesi* une centaine de sujets jeunes et bien faits, qu'il habille, les fait guider dans le choix de l'instrument par le maître, donne à celui-ci la haute main sur tout ce monde, et chacun se met à l'œuvre; et tout va si bien, qu'après moins de deux ans de travail, ils suppléent déjà au théâtre les musiciens absents; qu'au bout de la troisième, ils forment un orchestre intel-

ligent, capable d'exécuter avec précision et de rivaliser avec la musique des régiments valaques, et que, de brutes qu'ils étaient, ils sont aujourd'hui artistes.

Ce succès milite si bien en leur faveur, que chacun se sent pris de pitié pour l'abjection de leur race, et que déjà les bons cœurs pensent aux moyens de les en tirer. Pour ma part, je ne perdis pas une seule occasion de plaider leur cause, répétant sans cesse aux Roumains que, comme eux, maîtres d'esclaves, les Romains, leurs ancêtres, les perdaient quand ils n'étaient plus en état de les entretenir. Ainsi, leur disais-je, en admettant même le principe de l'esclavage, que je combats, je ne vous reconnais de droits que sur ceux des Rômes que vous entretenez à votre service; quant aux autres, ils ne sont pas à vous, et l'Etat, qui vous les a donnés, a forfait à l'humanité. La plupart du temps je ne parlais qu'à des sourds et à des ignorants, qui trouvaient bien extraordinaire qu'on se permît de leur demander pourquoi ils avaient tant d'étalons et de juments dans leurs haras; mais souvent, aussi, je frappais sur des esprits droits et des cœurs justes qui, non-seulement m'approuvaient, mais qui eussent désiré que je voulusse bien me charger d'exécuter une œuvre plus grande encore que celle de

C. Soutzo. C'était de me charger d'en élever une douzaine, de diriger leurs études et leurs goûts de manière à ce qu'ils devinssent ingénieur, mécanicien, architecte, géographe, avocat, littérateur, historien, poëte, sculpteur, peintre, graveur et médecin, afin de prouver aux Boïars que les Rômes ne sont pas des bêtes, mais, et mieux que beaucoup d'entre eux, des hommes. Je l'eusse fait, tant ma jeunesse alors me donnait de zèle! Mais survint une circonstance fâcheuse qui m'en détourna. Un tailleur allemand vient d'être la dupe d'un Boïar. Celui-ci lui avait mis en apprentissage, pour trois ans, un jeune Rôme de quinze ans, sous condition entre eux que l'apprenti serait libre quand il saurait son état; le terme n'expire que dans un mois, et le Boïar reprend aujourd'hui son esclave pour en faire son valet de chambre. Cet acte de mauvaise foi me faisant craindre de travailler en pure perte, je me désiste pour m'éviter le douloureux spectacle du savoir et du mérite sous le joug de l'ignorance et de la nullité. Un ilote peut être esclave, mais Horace, mais Sénèque ne pouvaient plus l'être.

Cependant, en 1834, le colonel Campiniano prélude à son opposition contre les Russes par l'affranchissement de ses esclaves. La plupart

ignorants et nus, comme nous le sommes tous en naissant, n'en retirèrent aucun profit, car ceux-là seulement qui avaient une profession y gagnèrent. Si le colonel y eût un peu plus réfléchi, il se fût un peu moins pressé; car il ne suffit pas de donner, il faut savoir donner. Livré à lui-même, le meilleur instinct peut produire du mal; soutenu par la raison, il ne fait que du bien; mais, à cette époque, bien des gens n'en veulent plus, et chacun s'en débarrasse selon son cœur. Plus d'un Boïar les envoie aux foires comme des bestiaux, et M. Stirbéïu, qui a besoin d'argent pour achever son hôtel princier, les vend à droite et à gauche, cédant le reste au banquier Oprano pour quelques dix mille ducats. C'était alors un bien triste spectacle que celui qu'offraient les divers faubourgs de Bucharest et celui de Gorgan en particulier. On n'y rencontrait, çà et là, que des pauvres mères qui pleuraient leurs enfants, qu'on leur avait ravis, qui, dans leur désespoir, se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux, découvraient leur nudité et vouaient le vendeur à l'exécration des hommes et à la malédiction de Dieu. Aussi l'opinion publique ne tarda-t-elle pas à flétrir ces honteuses ventes d'hommes et dut-elle reporter sur Campiniano toute son estime et toute son

admiration, car, encore qu'il ne possède pas la science de faire le bien, cette science que le cœur apprend vite quand la raison le guide, il n'en fait pas moins acte d'une générosité qui ébrèche sa fortune et qui aurait dû servir d'exemple à Otételeshano, son beau-frère. M. Otételeshano se mourait, il avait fait vœu et juré à sa femme de délivrer tous ses esclaves, si Dieu le rendait à la vie; mais, grâce à Dieu, il vit encore, et pourtant ses Rômes sont toujours esclaves.

Les grands propriétaires n'étant pas assez généreux pour faire à leur pays, à l'humanité, le sacrifice du vingtième de leurs revenus, et le gouvernement ne se sentant pas la force de demander et d'obtenir une loi de rachat, cette question s'agite l'année suivante parmi ceux qui tiennent pour bon l'exemple donné par Campiniano. On vit alors une singulière initiative. Stirbéïu, qui avait eu vent des intentions des libéraux, pousse l'outrecuidance jusqu'à prendre sur lui de les prévenir en présentant lui-même une loi de rachat. Eût-il été écouté? Assurément non; l'indignation eût empêché de l'entendre. La vente qu'il avait faite des siens était encore trop récente, le blâme public pesait encore trop de tout son poids sur elle, et les échos de la ville répétaient trop

haut encore les imprécations dont tant de pauvres créatures l'avaient accablé, pour qu'il ôsât persister dans son dessein. Il s'arrêta, laissant à d'autres le soin de faire ce qu'il trouvait honorable pour lui et utile au pays, alors qu'il n'avait plus rien à y perdre, et ne gagna, par cette véléité, qu'un surcroît de ridicule.

Le soin de travailler à l'affranchissement des Rômes est un honneur pour quelques-uns et un devoir pour tous. L'honneur en est à ceux qui en possèdent le plus, aux Stourdza, aux Canta, aux Roznovano, aux Conaki, aux Catardji, aux Balsh, aux Pashkan de Moldavie, aux Bibesco, aux Bellio, aux Soutzo, aux Ghyka, aux Philippesco, aux Golesco, aux Balacéano de Valaquie. Le devoir en est principalement à tous ceux qui, ne pouvant les entretenir, les laissent nus et mendiants, et qui les maintiennent dans le vice en percevant un impôt sur leur misère; s'ils ne sont pas tous dignes de la liberté, on peut les y conduire par le corvéisme, dont on affranchirait le paysan, et leur intelligence les y mènerait bien vite et sans secousse. D'ailleurs, parmi les *Laiesi*, les chaudronniers, les maréchaux-ferrants, les serruriers et les musiciens ne la méritent pas moins que les laquais et les *salahors* ou porte-

faix romains. Quant aux *Vatrari*, ils sont généralement plus policés que le paysan; beaucoup d'entre eux sont nés de gens libres et sont le fruit des premières amours de leurs jeunes patrons. Il en est donc plus d'un de noblesse de fait, et ils le seraient de droit sans cet article 3 du code Caradja, chap. VII : « Quiconque est né d'une mère esclave est esclave. » Or, comme il est dit plus haut, chap. VI, art. 3 : « quiconque est né d'une mère libre est libre, » il en résulte que, tandis que le Boïar qui commerce avec son esclave, voit son fils esclave, la femme libre peut commercer avec son esclave, car son fils sera libre. La partie ne me semble pas égale, et, si je n'y voyais de la galanterie, je me demanderais si c'est bien un homme ou une femme qui a fait cette loi, d'où résulte, à l'heure qu'il est, que grand nombre d'hommes libres ont des fils esclaves, et que plus d'une femme libre peut être mère du fils d'un esclave.

C'est en considération de toutes ces choses que le gouvernement de Valaquie prend, en 1837, la ferme résolution d'améliorer le sort de cette race infortunée. L'État en possède quatre mille familles, qui lui rapportent quarante-cinq mille francs par an; il les affranchit et les colonise dans les villages des Boïars, à charge,

par ceux-ci, de leur donner des terres de labour et de les traiter comme paysans. Cette réforme est bien accueillie, et le résultat l'a heureusement justifiée. Vingt mille âmes cultivent aujourd'hui la terre qui, naguère, étaient nomades; et, loin d'y perdre, l'État a presque doublé son revenu. Le prince Alexandre Ghyka, auquel le pays est redevable de cette amélioration, peut la montrer avec orgueil à ses détracteurs.

Ces Rômes colonisés sont divisés en quatre-vingt-neuf intendances, relevant d'autant d'intendants par eux élus; ils sont placés sous la surveillance immédiate du grand *armash*, ou directeur général des prisons; ils paient annuellement 11 francs au trésor et 1 fr. 50 à l'administration des prisons; les orpailleurs sont taxés à 17 francs pour le trésor et à 3 fr. pour ladite administration. Ce dixième de l'impôt, versé entre les mains du grand armash, est affecté au rachat et à la colonisation des Rômes des Boïars.

Depuis la mise à exécution de ces sages mesures, j'ai eu maintes fois l'occasion de m'assurer par moi-même de leurs heureux effets. Si tous ces Rômes n'ont pas encore de cabanes comme les paysans, parce que, dans certaines localités, aux districts d'Ibraïl et de Ia-

lomitza, entre autres, le bois manque ainsi que la pierre; ils sont, aussi sainement que possible, établis dans des bordeils spacieux, assez aérés pour l'été, bien clos pour l'hiver, et dont on maintient la propreté par une surveillance journalière. Hommes et femmes s'occupent du labour et les enfants fréquentent assidûment l'école. Les progrès de ceux-ci répondent parfaitement à l'idée que l'on a de leur intelligence. Obligés d'apprendre dans une langue qui n'est pas la leur, c'est à peine si cette difficulté les arrête.

Au village de J. Rosetti, près de *Calurash*, j'ai vu, dans l'école qu'il y a fondée, des enfants rômes, de dix à douze ans, lire assez bien le roumain, faire les quatre règles de l'arithmétique, écrire passablement et indiquer sur la carte les grandes divisions géographiques ; j'en ai entendu me répondre avec bon sens à quelques questions de morale, et ceci, après dix-huit mois d'études. Cet examen, que j'ai réitéré plusieurs fois, m'a pleinement convaincu que la Roumanie n'est pas propre qu'aux céréales, mais qu'on y peut implanter, avec espoir de succès, toute réforme sociale et politique, parce que les choses s'y font doucement et que rarement la violence s'en mêle. Enfin, quand, à l'examen solennel du collége

de Bucharest, je vis le prince décerner la couronne à deux jeunes Rômes de treize à quatorze ans; quand je le vis les embrasser et quand je l'entendis les exhorter paternellement à poursuivre dans une si bonne voie, je ressentis une des plus douces satisfactions que j'aie jamais éprouvées; et, en même temps que j'applaudissais au triomphe de ces jeunes affranchis, je bénissais leur libérateur et lui vouais une estime que, quoiqu'il en puisse penser, mes actes contre son gouvernement n'ont pas démentie.

Ainsi, sans défense aux Roumains de les appeler *T-sigani*, sans ordre de les désigner sous tel ou tel nom, sans leur défendre de parler leur langue, sans leur enlever leurs enfants pour les instruire, mais, au contraire, en les faisant élever sous leurs yeux, et en civilisant pour ainsi dire les pères par les enfants; sans les condamner à telle ou telle monture, sans les détourner de leur profession pour n'en faire que des laboureurs, le prince Alexandre Ghyka est venu à bout de faire, en quelques années, ce que l'Espagne n'a jamais pu, ce qui fut si difficile à la Hongrie même. C'est que, en Valaquie, où on vit plus avec eux que partout ailleurs, on les connaît mieux aussi, on est plus au fait de leurs goûts et de leurs répu-

gnances ; c'est que, aussi humain que nulle part, plus hospitalier qu'en certain pays, on sait s'y prendre de manière à ne pas faire un martyre d'un bienfait, à ne pas tuer le corps pour sauver l'âme ; c'est qu'on y sait que l'âne est pour eux un être abhorré, l'emblème de la misère, et que le sachant, on ne les condamne pas à n'user que de cette monture ; c'est, enfin, que le prince Ghyka est heureusement doué d'un bon cœur, et que, désireux de faire le bien, mais trop peu osé pour déplaire à la Russie en essayant d'améliorer le sort des paysans, il a pensé que fixer des nomades, et de ces esclaves faire des corvéieurs, c'était préparer un plus grand nombre de citoyens pour un prochain avenir.

Bon exemple porte son fruit. L'intérêt que les Rômes inspirent grandit de jour en jour. Déjà des écrivains font ressortir les qualités qui les distinguent, leur finesse d'esprit, leur aptitude aux beaux-arts ; les poëtes chantent leur misère et leur résignation ; les philosophes soutiennent qu'ils sont hommes moins encore par le corps que par l'intelligence. Tout le monde regrette de les voir esclaves ; et ces chants et ces regrets retentissent jusqu'en Moldavie ; et bientôt, à Iassi comme à Bucharest, il est décidé et convenu que, le succès

obtenu par le prince Alexandre Ghyka ne laissant aucun doute sur la possibilité d'en faire quelque chose, son exemple est bon à suivre. En conséquence, le 31 janvier 1844, le prince Stourdza présente à l'Assemblée moldave un projet d'abolition de l'esclavage, ainsi conçu, pour ce qui concerne le clergé :

« Comme dans les dispositions relatives à la « régularisation des biens du clergé, il est in- « dispensable d'introduire une législation spé- « ciale concernant les Rômes de la métro- « pole, des évêchés et des monastères indis- « tinctement, on propose comme projet de loi « les mesures suivantes :

« 1° Les Rômes domiciliés, appartenant au « clergé indistinctement, une fois affranchis, « rentrent dans la classe des autres habitants « libres; ils auront les mêmes droits et rem- « pliront les obligations qui se rattachent à la « propriété, d'après la loi y relative; ils seront « aussi astreints aux redevances des autres con- « tribuables.

« 2° Les Rômes exerçant des métiers dans « les villes sont aussi affranchis, à l'égal de ceux « des villes, et ils entrent dans la classe des « patentés, en proportion de leurs moyens, « conformément aux règles qui concernent les « patentés des villes. En vertu de ces principes,

« les Rômes appartenant au clergé, consi-
« dérés désormais comme les autres hommes,
« auront le droit de se marier avec les Mol-
« daves. En outre, la quotité des contributions
« prélevées sur eux sera encaissée par la tré-
« sorerie publique, sans pouvoir être néan-
« moins confondue avec les autres revenus de
« l'État, mais elle servira exclusivement à l'af-
« franchissement de ceux dont les propriétaires
« voudraient se défaire. Les comptes exacts de
« l'emploi de ces sommes seront présentés
« annuellement à l'Assemblée générale ordi-
« naire. »

Ce projet est accueilli avec enthousiasme, et la décision de l'Assemblée sur le rapport du prince fait la joie de tous les Moldaves. Ce jour-là est pour eux un jour de fête. Deux poëtes s'en sentent plus particulièrement inspirés. L'un, Coradini, qui, à vingt ans, a publié en français ses *Chants du Danube*, croit ne pouvoir mieux exprimer que dans notre langue ce grand acte de l'Assemblée moldave et du prince; l'autre, X..., qui pense, au contraire, que sa langue lui suffit pour l'épanchement de sa reconnaissance, danse, boit et bondit avec les Rômes dans un long dithyrambe. L'intention du premier est de prendre l'Europe à témoins le second se contente de jouir en famille. C'est

pendant qu'il danse et boit que Coradini s'écrie :

Réjouissez-vous tous, nobles enfants de Rome,
Vous tous qui dans vos seins sentez battre un cœur d'homme.
Plus d'esclaves chez nous! le grand mot est lancé.
Heureux qui, le premier, chez nous l'a prononcé!

Réjouissez-vous en Moldaves!
Nos divins autels sont lavés;
Notre Église n'a plus d'esclaves.
Honneur à qui les a sauvés!

Ils avaient tous un cœur, ils avaient tous une âme,
Tous avaient Dieu pour maître et pour mère une femme;
Et tous au joug de fer avaient été rivés.
Honneur! honneur à vous qui les avez sauvés!

Enfin, dans sa feuille du 6 janvier, Kogalnicéano en remercie le prince, la chambre et le clergé en ces termes :

« Trois fois merci au prince pour cette généreuse pensée, aux ministres qui l'ont présentée à l'Assemblé législative, aux députés à cette Assemblée qui en ont fait une loi, pour débarrasser leur pays de cette monstruosité sociale que l'on appelle esclavage; à notre Église qui d'aujourd'hui ne veut plus d'esclaves, pour être l'Église vraie du Christ, devant lequel tous les hommes sont libres. » Que si, en reconnaissance de ce fait, les Grecs d'Athènes ont élevé un buste à Michel

Stourdza, l'histoire dira qu'Alexandre Ghyka l'avait mérité avant lui, puisque, le premier, il a entrepris d'abolir l'esclavage, et, dans les vues d'une saine politique, de couper court aux abus qu'il engendre pour le malheur et la honte du pays.

Faut-il croire que cet acte de générosité moldave, que le bruit de ces chants de joie, quelque retentissement qu'ils aient eu en Valaquie, aient pu faire des hommes politiques des Rômes, des oursiers surtout, qui ne vivent qu'avec leurs ours, et ne se font voir que pour les montrer? Et pourtant voici ce qui arriva dans les premiers jours de mai 1848 : Un oursier faisait depuis longtemps danser son ours au son du tambour de basque, dont il accompagnait cette chanson :

Ni, ni. ni ! na, na. na !	Ni, ni, ni ! na, na, na !
Pouï de pop satara,	Fils de prêtre satanique,
Ourzoulé nètsésélat.	Ours mal étrillé,
Galigan Inviers'ounat.	Monstre furieux,
Tatto t'a trimis la noï	Ton père t'a envoyé chez nous
Se né fouré mieï i boï.	Voler agneaux et bœufs.
Duha ! duha ! mœil !	Grogne ! grogne ! holà !

Et, en effet, il le faisait grogner à chaque refrain en le harcelant de son long bâton; puis, lui mettant dans la gueule une cheville de bois, il continuait :

Meshtérasa t'a crescout,	Ta sorcière de mère t'a nourri,
Meguedeo t'a fécout,	Bouffon elle t'a fait,
Cou coultcha t'a invatsat	En robe de nuit t'a appris
A te arâta la sfat.	A te montrer au conseil.
Nouts lash din bott tsigara ;	Tu ne quittes pas le cigare de ta gueule ;
Tinga! tinga! gara! gara!	Coquin! Coquin! garou! garou!
Duha! duha! mœil!	Grogne! Grogne! holà!

Puis, l'aidant avec son long bâton à se dresser sur ses pattes de derrière, il le caressait et le comblait de promesses, chantant :

Vino, oursoulé, la joc!	Viens, ours, à la danse!
Baté pàmêntul, in loc!	Bats la terre, en place!
Joake bine, mœil! Martine!	Danse bien, holà! Martin!
Sets dao pané cou marliné	Je te donnerai pain et olives
Sets maï dao i altcheva...	Et puis encore autre chose ..
Se fié pe séamata.	Ceci te regarde.
Duha! duha! mœil!	Grogne! grogne! holà!

Puis, lui faisant exécuter ses tours, il continuait :

Se té vez fetchor de bélé!	Que je te voie, fils de malheur!
Fe o tumba d'alé giélé!	Fais une culbute des plus difficiles!
Fe ne vré oun marifet!	Fais-nous quelque joli tour!
Alevanta! bereket!	Sur le dos! bravo!
De cou poukhka, de, skari!	Tire le fusil, tire, vite!
Kou pitchoroul fe : pali!	Avec le pied fais : feu!
Duha! duha! mœil!	Grogne! grogne! holà!

Puis, quand, par ses grossières gentillesses, son ours avait satisfait les spectateurs, il le saluait ainsi :

Naïs te kiros aïmos,	Nous ne te félicitons pas,
Andos ghénéral haros,	Monsieur le grand général ;
Da houlé flandara!	Quelle sale guenille!
Da houlé hakshisha!	Quel mesquin pourboire!

Certes, en faisant ainsi danser son ours, en égayant les curieux de ces couplets, il était loin de se croire un homme politique, et pourtant il l'était, et plus que bien des gens qui, ne l'étant pas, croient l'être. Cependant il était bien loin aussi de s'attendre à ce qui devait lui en advenir à cause d'un duçat qu'un Boïar lui avait jeté en passant. Le général Duhamel venait d'arriver de Iassi à Bucharest. Ses agents avaient vu dans la chanson de l'oursier un pamphlet contre son Excellence. *Duha-mœil* est assurément pour *Duha-mel;* la fourrure de l'ours et la cheville de bois qu'il tient à la gueule en guise de cigare rappelle parfaitement l'uniforme de cérémonie dans lequel cet auguste personnage a l'habitude de recevoir ceux des Boïars qui se font ses valets; *tire vite! fais feu!* donne naturellement à entendre qu'il y a quelque complot tramé contre la vie de cet ange du czar; la chose est d'autant plus claire que *skari* (vite) est russe; donc rapport, arrestation, bastonnade; et le pauvre oursier se sentant frappé du bâton dont tout à l'heure il caressait son ours, n'y comprend rien; et il jette les hauts cris, demandant grâce pour sa vieillesse et suppliant qu'on veuille bien lui dire quel crime il a commis. Or, comme au lieu de lui répondre on le frappe toujours,

sans égard pour sa barbe blanche et sa tête chauve comme le temps, il se rappelle le ducat que le Boïar lui a jeté. Et se figurant qu'il ne s'agit que de cela, il le prend, le jette à la face de ses bourreaux, en leur criant : —Tenez, prenez-le ! savais-je, moi, qu'il était volé ? A l'instant les coups cessent, le pourquoi lui est expliqué, son bâton et son ours lui sont rendus, et il se promet bien de mieux choisir son temps pour reprendre sa chanson. Il la reprend un mois après, jour pour jour. C'était le 13 juin. L'écho du 23 février retentit alors à Bucharest et sonne pour trois mois et l'indépendance du protectorat russe et la délivrance des paysans. Les Rômes ne sont pas oubliés dans les actes de générosité du gouvernement provisoire. Ils deviennent tous libres en vertu de l'article 14 de la déclaration des droits. Aussi, lorsque Odobesco, créature russe, fait proposer au peuple son élection et celle de Campiniano à la lieutenance princière, à l'instar du peuple qui le hue, et comme lui satisfaits de la marche des affaires, les Rômes lui répondent-ils : « Impossible ! « impossible ! Nous n'aimons que la liberté, nous « ne voulons que l'ordre, nous ne désirons que « le bien. Vive le gouvernement provisoire ! »

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici les résultats de l'insouciance de l'un d'eux. Lorsque

le ban Iellacics, après la trahison du général Téléki, se présenta devant le petit village de Pàkod, situé près d'Albe royale, tous les habitants, effrayés des cruautés des Croates, avaient abandonné leurs maisons et s'étaient enfuis dans la campagne. Au milieu de la confusion produite par ce sauve qui peut, un fantassin, *iasigan* d'origine, ne se sentant pas d'humeur à suivre la petite garnison hongroise qui se repliait sur le corps d'armée, se réfugie dans une cour, et là, par manière de passe-temps, se met à brûler toutes ses cartouches. Au bruit de ces détonations continues, l'avant-garde des Croates s'arrête, et Jellacics, confondu, court consulter son professeur, le général Geisberg. Pendant ce temps, les Hongrois, ramenés au village par les coups de feu du nouvel Horatius Coclès, arrivent au pas de charge et délivrent Pàkod des horreurs de l'invasion étrangère (1).

A Craïova, l'un d'eux exerce une heureuse influence, non-seulement sur les siens, mais encore sur les corporations indigènes; il protège ceux auxquels le prince offre les portefeuilles et qui les refusent; et quand le général Maghiero, envoyé par la lieutenance princière, reconnue plus tard par la Porte, vient établir son quartier-général à Craïova, il ne laisse pas

(1) *Le Magyarisme*, par M. J. Boldényi, p. 37.

que de lui être utile, en entretenant parmi les siens, avec les sentiments de liberté, ceux de justice et de paix, d'honnêteté et de bon accord; et son éloquence et son activité n'ont pas peu contribué à éviter à cette ville l'anarchie dant la menaçaient les fermiers et les hobereaux.

Oublieux pour un temps de leur origine, de leur misère passée, et déclarés Roumains, ils croient l'être, et ils le sont en effet plus que tant d'autres qui, nés Roumains, se font Russes. D'ailleurs, pas une bouche ne peut, sans calomnie, leur reprocher un seul méfait pendant tout le temps que la Porte soutint le gouvernement provisoire qu'elle avait reconnu; loin de là, et, chose étonnante et d'autant plus agréable à dire, ils ont puissamment contribué au maintien du bon ordre. Si, à leur exaltation, il était facile de voir qu'ils sentaient vivement le prix de la liberté, on put également juger par leur conduite irréprochable que la reconnaissance était aussi vive dans leurs cœurs. Une statue de la Liberté s'élevait dans la cour du siége du gouvernement; ils ne s'en approchaient pas sans se découvrir, et c'était chose touchante que de les voir s'incliner devant elle et lui crier, les larmes aux yeux : « Sainte « Liberté, bonne mère, nous te ferons trois ban-

deaux d'or ! » Ils eussent assurément tenu parole si, plus forte pour soutenir le mouvement national des Moldovalaques, la Porte eût pu dire aux Russes : « On n'entre pas ! »

C'est en les voyant saluer avec amour ce symbole de la vie prochaine de l'humanité, que César Boliaco fait ainsi parler une de leurs tendres mères, qui tient dans ses bras son nourrisson et à sa main sa lettre d'affranchissement.

« Souris, m'amour, souris à ce jour serein, à la vie qui pour toi sera douce ! car, oh ! non, tu ne seras point tourmenté par le fouet d'un maître.

« Porte à tes lèvres ce papier et le baise, et sens le parfum de justice qu'il exhale ; la liberté te bercera, et ses trois couleurs feront arc-en-ciel sur ton berceau !

« Dieu ! mon fils sera libre, il n'aura pas à subir l'esclavage, à gémir de la tyrannie, à mener cette cruelle vie que jusqu'aujourd'hui je traîne.

« Vois, m'amour, cette divine image de la liberté. Que la liberté soit ton Dieu ; c'est elle qui dompte la tyrannie ; c'est elle qui vient de briser nos jougs et nos fers.

« Jure-lui, m'amour, qu'au besoin tu sauras un jour la défendre et lui servir de bouclier ;

fais-en ta vie et ton espoir, ta foi et ton culte, ta seule image de Dieu.

« Que la patrie dont elle te fait citoyen puisse compter sur ton bras, ton sang, ta vie aux jours où il serait porté atteinte à ses justes droits.

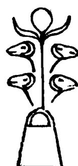
« Je le jure aujourd'hui, m'amour, en ton lieu et place : que mon serment soit ton baptême et ton *Credo*; il suffit à te conduire au bien par le bien.

« Je jure de ta part une éternelle reconnaissance aux Roumains qui, honteux de nous voir le bétail d'un maître, ont brisé nos fers et nous ont acceptés pour frères.

« Et je chante pour toi, m'amour : nous étions hors la loi ; nous sommes dans la loi ; l'esclavage est détruit, la tyrannie est morte ; vive la Roumanie ! »

Par malheur les Russes entrèrent dans les Principautés. La fleur de la jeunesse, de cette jeunesse dans laquelle j'avais versé toute mon âme, l'élite du pays, en sentiments généreux, en intelligence, en savoir, étant sacrifiée, et les paysans retournant à la corvée, ils durent eux aussi reprendre leurs chaînes ; mais ils ont conservé bon souvenir de ces trois mois passés dans la fraternité, de cette fusion chrétienne des cœurs, *panionie*, sublime, union sainte et sacrée qui de tous les hommes n'en fait qu'un;

et ce souvenir ils le vont caresser toute leur vie, et le père le fera chérir à tous ses enfants, et quand le temps sera venu, leurs trois bandeaux seront prêts, comme eux, pour la liberté.



CHAPITRE XI.

DES ROMES DE TURKIE.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En sautant nous tendons la main.

En 1837, j'eus occasion de voir les Rômes de la Thrace pendant quelques mois que je chevauchai dans cette partie de la Turkie d'Europe. Je les y rencontrai presque partout, sur les

bords du Danube, comme au pied des Balkans. Dans cet empire, ils appartiennent à l'État et relèvent du ministère des finances. Leur tribut se vend en fermage, aux enchères. Lors de mon passage à Routschouk, celui qui l'avait obtenu pour le pachalik de Silistrie était l'homme d'affaires de Hadji-Bey, beau-frère et lieutenant du pacha; il s'intitulait Osman-Aga. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, gros et gai, mais fin matois et passablement intéressé. On le disait renégat; qui le donnait pour Juif, qui le tenait pour Grec. Quand je l'eus connu, il fut pour moi l'un et l'autre. Comme il me menait chez lui pour fumer et prendre un sorbet, je vis à sa porte une vingtaine de Rômes qui me paraissaient l'attendre. L'inquiétude était sur leur visage. En entrant, j'en vis quatre autres dans sa petite cour. Leurs traits ne me paraissaient pas moins altérés que les premiers; d'ailleurs ils étaient tous vêtus convenablement à la turke, et il fallait un œil exercé pour ne pas voir en eux des Osmanlis. Comme je demandais à Osman ce qu'ils lui voulaient, il me répondit qu'ils venaient s'acquitter de leur tribut, et que ceux que je voyais là étaient retenus pour être châtiés, s'ils n'achevaient de payer le leur; qu'il leur avait laissé tout le répit possible, mais qu'ils avaient abusé de sa bonté. Je

les questionnai, et ils m'assurèrent avoir exactement payé, que l'aga exigeait d'eux par anticipation sur l'année suivante, qu'ils le feraient volontiers, mais qu'ils n'étaient pas en mesure. Osman-Aga, ne comprenant rien à ce qu'ils disaient, m'en demanda l'explication; et je la lui donnai ainsi : « Ils me supplient de vous « prier, et je vous prie en effet pour eux, de les « laisser respirer trois mois encore, vous pro- « mettant qu'ils seront exacts. » Par fierté, Osman n'osant pas se montrer trop intéressé devant moi, les congédia, avec menace d'être plus sévère si, dans trois mois, ils ne tenaient pas parole. Ils se retirèrent en nous envoyant mille bénédictions.

A quelques jours de là, je quittai Routshouk. Le soleil n'était pas encore levé que déjà je chevauchais vers Razgrad, en compagnie d'une bande de ces mêmes Rômes, auxquels Osman avait fait grâce. Ils étaient quatre hommes, cinq femmes et quatre enfants, et tous ils semblaient obéir à cette maxime homérique : malheur à l'indigent qui conserve la honte (1); car du plus loin qu'ils m'avaient aperçu, ils avaient hâté le pas, et les trois enfants ingambes s'étaient précipités pour m'atteindre.

(1) Odyssée, ch. 17.

Ils me tendaient la main en criant : « Un *para !* effendi, un para! » Le reste de la troupe les ayant rejoints, la plus jeune des femmes, qui soutenait de ses mains croisées derrière le dos le nourrisson qui pendait de son cou sur ses reins, ajouta sa prière à la leur, et de m'implorer en disant : « ***Tu al mandi* « *bûl*, *effendi*, *o para !*** » Les autres parlaient avec tant de volubilité et gesticulaient si violemment, en nous suivant au trot et se répétant de temps en temps l'un à l'autre : « *maï sigo!* plus vite! » que, si je n'eusse été fait de longue date à leurs allures, j'eusse pu croire qu'ils n'en voulaient pas moins à ma vie qu'à ma bourse. Pour leur donner à entendre que je ne croyais pas avoir à les craindre, je ralentis le pas de mon cheval, et invitai Guitz à en faire autant. De cette façon, ils nous rejoignirent; et, le chef de la troupe m'ayant reconnu, il imposa silence à sa marmaille et me demanda de faire route avec moi. Comme je lui répondis que j'avais, à ce dessein, modéré l'ardeur de mon cheval, il m'en sut gré en ordonnant aux femmes de marcher devant et d'aller bon pas. Pour lui, il se tint à nos côtés avec les trois autres hommes, dont l'un de son âge était son beau-frère, et dont les deux plus jeunes étaient leurs fils.

Alors, tout en cheminant, « Osman-Aga, » me dit-il, « est un chien qui t'a menti et nous a trompés, nous n'étions pas de retour sous nos tentes qu'il nous a envoyé ses *khavass* pour nous rançonner, et il nous a fallu lui payer une portion du tribut qu'il nous faudra payer une seconde fois à celui qui, dans trois mois, l'aura supplanté dans son fermage; mais Dieu est grand! » Cette mauvaise foi de l'homme d'affaires de Hadji-Bey ne me surprit point, mais n'ayant qu'y faire, je me contentai de répéter avec ce pauvre Rôme : Dieu est grand! et en moi-même : Pourquoi l'homme est-il si petit? Après avoir marché quelque temps sans rien dire, je le questionnai sur son état, sa famille, son gain, ses charges, et il me répondit qu'il était faiseur de cuillères de bois et de cornudes, que tout ce que je voyais devant et autour de moi était à lui et à son beau-frère; que leur gain, un jour dans l'autre, s'élevait à dix piastres, et qu'il n'avait d'autres charges légales que son tribut de cinquante piastres annuelles. Je le questionnai ensuite sur son genre de vie, sa nourriture et le lieu de sa résidence. « Ma vie, me dit-il, est de travailler autant qu'il faut pour procréer et nourrir ma progéniture, de me lever une heure avant le soleil et de me coucher quand il fait nuit, de courir, comme mainte-

nant, pour débiter mes produits et de me tenir, autant que possible, loin du reste des hommes; je me nourris, comme tout le monde, de pain tel qu'il est, d'œufs, de volailles, de fromage et de viande, et de poissons salés ; je suis fixé à Batine, mais j'irai poser ma tente ailleurs, car je n'entends pas qu'un nouvel Osman me rançonne. » Comme il achevait le soleil se levait au-dessus des montagnes qui fermaient à gauche notre horizon, et les femmes et les enfants, qui marchaient gaiement devant nous, de le saluer en s'écriant : « *In Panû-el,* » c'est-à-dire « voici celui qui est tout, le grand Pan, l'homme du ciel, le soleil, lui, Dieu, le frère de l'homme, soleil et Dieu de la terre, *iese de sebo krin.* — Il sort de dessous le Lys, dit l'un des jeunes hommes, et, comme un fougeux étalon, il secoue ses rayons humides de rosée pour éclairer et réchauffer le monde. » Étonné de la poésie de ce langage : — Oui, lui dis-je, comme Pégase secoue sa crinière quand, bondissant de l'hypo-*crène*, ce Verbe de Dieu vient réveiller la nature muette et la faire parler. — *Urgaha*, il monte au ciel, dit son cousin; et celui-ci me montrant la lune, dont le disque argenté se perd, à l'occident, dans l'azur vaporeux du ciel : — *Iak-ebkû dabes*, l'œil de la terre pâlit, continue-t-il, et disparaît dans *maha mare*, c'est-à-dire dans la grande mer de l'es-

pace. —Ainsi, lui dis-je, pâlit *Jacob* quand il eut passé le *Iaboc;* car il avait vu se refléter dans les grandes eaux, ou *maha naïm*, de son océan vaporeux, celui-là qui est la face de Dieu ; *Panuel* ou *Fanuel* qui est tout, la lumière, *Pan* ou *Phan*, lui, l'unique, *el-ios*, le soleil, *Adonis* ou *Adonaï*, le Seigneur du monde. Nous nous étions compris. Ils n'y voyaient, eux, rien que de fort naturel, car ils parlaient comme parle la nature ; quant à moi, j'en fus frappé d'étonnement, et ma joie égala ma surprise, car j'avais trouvé cette clef de la sagesse qui ferme la vérité de la parole humaine, j'avais compris ce que n'avait pu comprendre Arnobe, mais ce qu'avait pressenti saint Athanase, à savoir que la bible des Juifs et de Constantin n'est que le reflet allégorique de la bible de Dieu, et que, comme l'affirme Origène, tout y est fable et parabole, ni plus ni moins que dans l'Iliade, bible des Grecs et d'Alexandre.

Satisfait de cette découverte, je revins sur mes souvenirs, et plus j'approfondissais le mensonge des hommes, plus je découvrais la vérité de Dieu. Absorbé dans mes réflexions, je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien, je ne sentais plus rien de tout ce qui brillait, bruyait, odorait autour de moi. Cependant les heures s'écoulèrent, et Guitz s'aperçut, à son es-

tomac, qu'il était temps de déjeuner. Le soleil était déjà haut et les flèches brûlantes de cet *helam* d'Assur nous pénétraient déjà d'outre en outre comme des rayons de lumière, comme des traits enflammés. Sur l'observation qu'il m'en fit, j'attendis en marchant que la route nous offrît un site agréable pour descendre, et, à quelques centaines de pas, nous mîmes pied à terre. Une fontaine était là ; des saules l'abritaient; l'herbe haute et épaisse qui l'entourait n'était plus humide de la rosée ; il eût été difficile de trouver pour s'asseoir une place plus convenable. Nous attachons nos chevaux, et, prenant avec nous nos selles, nos hâvre-sacs et nos armes, nous allons nous établir à vingt pas sur le tertre du gazon dont la fontaine se fait une couronne. La troupe s'arrête aussi et se tient au bas, à distance. Des quatre enfants, dont le plus jeune n'a pas un an et dont l'aîné en a douze à peine, l'un est entièrement nu, les deux autres n'ont sur le corps qu'une *saltamarka*, espèce de tablier de drap, devenu jaune, qui ne leur couvre que les épaules et les reins. La quatrième, fille de onze ans, est affublée d'un haillon bleu qui lui descend jusqu'aux genoux. Une gance de laine rouge se perd dans ses cheveux mal peignés et couverts de la poussière de la route ; il y brille une jonquille jaune

qu'elle vient de cueillir ; et trois paras, enfilés dans du laiton, lui servent de pendants d'oreilles. Les autres femmes ne sont guère mieux nippées et n'ont de plus qu'elle qu'une fort longue serviette de coton damassée dont elles se couvrent la tête et parfois le visage quand la chaleur et la poussière les incommodent.

Ils nous regardent faire, et pendant que je partage avec Guitz le mince et maigre poulet de notre déjeuner, les enfants le dévorent des yeux, et l'eau leur en vient à la bouche. Les hommes admirent tour à tour nos selles, nos chevaux et nos armes, et les femmes, lasses de nous admirer, tirent leur pipe de leur sein et fument. J'appelle un des enfants ; ils viennent tous trois ; je leur donne à chacun un morceau de pain, quelques os à ronger, et ils s'en régalent. Quand nous avons fini, que Guitz fait le café et que j'allume ma pipe, la petite fille sort la sienne de dedans ses cheveux, et venant à moi : « *Pé bûl stafié djévil* », par le bon Esprit-Dieu, me dit-elle, « *iè mandi der barale odrab,* » donne-moi une pipe de tabac? Je lui en mets dans la main une forte poignée; et elle retourne gaiement vers les siens, à qui elle le donne. Ceux-ci de me saluer, de tirer aussi leur pipe, qui de sa ceinture, qui de son turban, qui de son dos, de la secouer et de l'emplir, en me

disant : « *Greï tirè but beshashta, effendi!* » Que tes chevaux vivent longtemps, seigneur ! C'était leur manière de me dire « Que Dieu te bénisse. « sois heureux! » La figure me plut. et je leur en sus gré en envoyant Guitz leur porter à boire. Après qu'ils eurent bu, et pendant que nous prenons le café, je m'adresse à la plus jeune des femmes : — *Djuvlè*, mon âme, lui dis-je, ta fille est très-jolie, mais pourquoi est-elle si sale ? — *Iet para nanaïssi*, répond-elle, je n'ai pas d'argent. — Mais, répliquai-je, il n'y en a pas besoin pour la laver à la fontaine; lave-la, et je te donnerai un *roubié* pour lui acheter une chemise. — *Vaï ha*, hélas! fit-elle, chemise est vêtement bon, mais meilleur est le pain; et d'ajouter : « *Strang naïssi i bash-aldja* « *sovko*, » point de corde et le violon dort, c'est-à-dire si l'on ne mange pas, l'on meurt. — Et que t'importe de vivre ? lui demandai-je; et, pour toute réponse, elle me montre tour à tour le soleil et son nourrisson. Cependant elle se lève, lave sa fille, lui remet les cheveux en ordre, et me la présentant : — *Osha*, vois, me crie-t-elle, la veux-tu ? Et, sans attendre ma réponse : — *Kono tarna*, elle est trop jeune : je lui donne le *roubié* promis ; elle le caresse des yeux, et me remercie en ces termes : — *Ial, camoulé, ial ; sel ial kè imandi hèrè*, va ! soleil ;

va! m'amour; nous allons aussi à la maison. C'est me dire fort honnêtement que, dans sa hâte d'y arriver, elle voudrait me voir lever le siége. Nous n'en avions pas pour longtemps à aller ensemble, mais je l'avais comprise. J'avais compris aussi que les siens se seraient fait scrupule de me laisser là, et qu'ils m'attendaient pour se remettre en route. Nous pliâmes donc bagage, et remontant à cheval, nous continuâmes vers Razgrad.

Il était midi quand nous nous séparâmes. Je leur souhaitai bonne chance, ils me souhaitèrent bon voyage, et, tandis que, par un ravin pierreux, ils allaient se perdre dans la montagne, je longeais les bords du *Lom* qui, encaissé là entre deux hautes berges rocheuses, m'offrit, en cet endroit, la partie la plus pittoresque de son cours. Ce *Lom*, ou ruisseau, est le même que celui qui se jette à Routshouk dans le Danube. Ses eaux sont marneuses et de couleur d'ardoise; et ses rives, que dans ses débordements il recouvre de son *limon*, sont d'une fertilité dont se réjouissent les maraîchers et les jardiniers turks qui les cultivent. Au débouché de cette gorge nous traversons le *Lom*, et, par une pente assez rapide, nous arrivons au haut d'une montagne d'où, d'un coup d'œil, nous saisissons l'aspect général de la Bulgarie.

Je la vois tellement accidentée de *môles*, arrondis au sommet comme des pommes (*mala*), que je ne la sais mieux comparer qu'à un parterre de théâtre où se pressent des têtes d'hommes, ou à un champ inculte d'où surgissent des milliers de taupinières.

Quand, vers le soir, nous arrivons à Razgrad, nous la trouvons dans la consternation. La peste y sévissait durement. En la traversant, Guitz me fit observer, au nombre des chaudrons entassés et à vendre sur la place, qu'elle avait dû enlever déjà plus de cent pauvres familles. Ne jugeant pas prudent d'y passer la nuit, nous nous décidons à pousser jusqu'au plus prochain village, dans la direction de *Turnova*. Nous ne nous y arrêtons que le temps nécessaire pour nous rafraîchir, nous et nos chevaux. Un instant après, malgré l'hôtelier qui nous assure que le plus prochain village est encore bien loin, nous partons, et ce n'est en effet que sur les neuf heures du soir que nous pouvons trouver un gîte. Notre hôte est un de ces Grecs qui ne doutent de rien, qui pensent que l'empire turc est à eux, parce qu'ils écorchent la langue d'Homère et de Xénophon, qui ne se doutent pas que cet empire n'est grec qu'autant que les Grecs sont eux-mêmes *Rô-*

mani, c'est-à-dire Romains, ce qui est faux; qui se croient nombreux en Thrace et en Roumélie, parce qu'ils s'y comptent; qui s'estiment la puissance réelle de Constantinople, parce qu'ils y sont au nombre de soixante mille, juste le double des Francs, mais trop peu de chose dans l'immense population de cette vaste cité, pour qu'ils y soient eux-mêmes ce qu'ils se disent; qui, enfin, n'aspirent à l'empire que pour dominer les deux seules nationalités réelles qui s'y trouvent : les Turcs et les Sclaves, sans songer qu'ils n'ont pas plus droit à la Thrace que les Francs, qui, tant bien que mal, l'ont possédée ou disputée près d'un siècle. Sa vanité, son ignorance et ses prétentions à la supériorité sur les Turks et les Sclaves me faisaient hausser les épaules. Son mépris pour eux était si profond, que je ne pus m'empêcher de lui dire: « L'ignorant du plus grand des peuples est inférieur au savant de la moindre des nations. » Il en convint, mais ce ne fut pas sans peine. Alors, pour achever de le désabuser et lui apprendre à se connaître: «Grec, lui dis-je, ce qui, dans l'état des choses, vous distingue plus particulièrement des populations sclaves et turkes, c'est que vous avez plus qu'elles un haut sentiment de votre dignité d'homme; c'est que, tandis que les uns se prêtent volontiers au joug

et que les autres se font un droit de la domination, vous avez en vous un tel fonds d'indépendance que, pour être libres, vous savez mourir, et à ce titre je vous estime hautement. »
Tout ceci se disait en soupant. Quand nous eûmes fini, nous nous endormîmes sur les planches qui formaient divan autour de la salle. Réveillés avant le jour, Guitz va panser les chevaux, tandis que je garde les bagages. Plus habitué que nous à dormir sur la dure, notre hôte ne se réveille qu'à six heures. Après s'être signé trois fois, il allume le feu, fait le café, m'en apporte une tasse, emplit la sienne, bourre sa pipe et vient s'asseoir près de moi. Il aime les Français, il déteste les Russes; mais je lui dis qu'il se trompe, qu'il envie les uns qu'il croit libres, et qu'il courtise les autres pour le devenir; que s'il s'abuse, il perd son temps à vouloir m'abuser, que je le connais, lui et les siens, et que je sais parfaitement qu'il ne hait que la tyrannie et qu'il n'aime que la liberté. Il me prend les mains : — Par ma croix ! me dit-il en se signant, tu as dit vrai, et pour ta vérité, je t'aime. Il voulut me le prouver, en refusant d'accepter le prix de son hospitalité, mais je n'y pus consentir. Je n'acceptai de lui que ses souhaits pour mon heureux retour, et tout étant prêt, je le saluai en le

remerciant et en lui souhaitant l'empire.

Nous nous dirigeons sur Tur-nova; j'étais désireux de voir cette ville qui, au moyen âge, avait été, pendant près d'un siècle, la capitale d'un empire demi-latin, celui des Vlacquo-Bulgares, et le siége d'un patriarche indépendant de Constantinople, tel que ceux d'Antioche, d'Acrida et de Jérusalem. Nous ne vîmes jusque-là que du pittoresque. Bien que touriste alors, je m'abstiendrai de le décrire, pour rester le plus possible dans mon sujet; car, depuis, je me suis fait l'historien des Rôm-muni, et j'ai promis de l'être jusqu'au bout. Après trois jours de repos à Tur-nova qui n'est plus, qui n'a jamais été peut-être qu'un grand village, nous continuons notre route en longeant les Balkans à l'est, dans la direction de Varna. Nous rencontrons des Rômes à chaque instant sur nos pas, les uns cheminant, les autres campés. Arrivés à Démir-Kapou, où nous faisons halte, je m'y trouve en présence d'une bande de trente individus, tant hommes que femmes, et presque tous jeunes, de quinze à trente ans. Ils n'ont point d'enfants avec eux et se reposent, buvant et fumant, sous le feuillage du hangar, qui sert de péristyle au cabaret. Ils me semblent revenir d'une longue course et en être très-fatigués; car, en regardant nos chevaux,

ils m'expriment le regret de n'en pas avoir, par ce couplet qu'ils fredonnent :

Dè kônd grashnel	Depuis que bidet
Noù tchordel	Tu ne voles plus
Nitch moléti napilel ;	Tu n'as plus de vin à boire ;
Da daka tù-tchordel	Oui, tant que tu volais
Bul grashnel	Joli bidet,
Shi moléti a pilel	Bon vin tu buvais,
I la oumbra ashédel	A l'ombre tu t'asseyais ;
Pagûbash avénel.	Ta perte est certaine.

— Hé! leur dis-je, en mettant pied à terre, surtout ne me volez pas le mien : et me tournant vers eux : — *Soma keren toume*, comment vous portez-vous ? — Pas trop bien, me répondent-ils ; nous marchons depuis ce matin, et nous sommes tellement éreintés que nous ne pouvons nous tenir debout : — *Maro da issali apilel*, donne-nous du rhum, me dit une des plus jeunes filles : — *Shi kelomva*, et nous danserons, « *Shi pe shold mlani vayomen*, et nous serons souples sur nos hanches. » En se levant, elle vint à moi, et, d'un ton caressant : — *Issali da*, *effendi*, *issali da*, paie-nous de l'eau-de-vie, seigneur, paie-nous de l'eau-de-vie ; puis, bas à l'oreille : — Je danserai la *Tanâna*. Il m'était difficile de résister à tant d'insistances et de ne pas me laisser séduire par la promesse qu'elle me faisait ; je leur fis donc distribuer à chacun une fiole de *rak*, et m'assis devant eux

sur un escabeau, à une distance de six pas. Cette générosité me coûta trente sous et me valut un fandango que je ne donnerais pas pour le double. La jeune fille, qui me l'avait promis, se serra fortement la taille et appela une de ses compagnes qui en fit autant ; quand elles furent prêtes, elles se mirent en place, et deux jeunes lurons, que leurs yeux choisirent, vinrent en bondissant leur faire vis-à-vis. Ils se balancent comme des fleurs que le vent agite sur leur tige, et les voici dansant leur Tanâna avec une volupté qui n'a d'égale que celle de ce chant dialogué dont ils s'accompagnent :

LES GARÇONS :

J'aime tes yeux ignés et ombreux,
Tes lèvres sanguines comme l'abricot,
Tes mamelles rondes comme des pêches,
Ton corps souple comme l'osier,
Lado ! Lado ! que je brise l'amande
Et meure heureux de son baiser !

LES FILLES :

Vite à mon corps de ton corps fais ombre !
Sur mes lèvres, vite, vole les abricots !
Sur mon sein, viens cueillir des pêches !
Comme d'une hart serre ma taille dans tes mains !
Viens, beau soleil, casser l'amande !
Viens ! un baiser et n'en meurs pas !

En chœur :

LES GARÇONS :

Lado ! Lado, mroï gauga !
Léda ! Léda, sois mon refuge !

LES FILLES :

Pala ! Pala, mroï Pola !
Soleil ! soleil, sois mon orgueil !

En entendant cette poésie empreinte de toute la volupté du Sage de l'Écriture, en voyant la souplesse des danseurs et des danseuses, les avances des uns et les agaceries des autres, je regrettais de les voir vêtus de si tristes habits, non pas qu'ils ne fussent en assez bon état; mais, sales et grossiers, ils ajoutaient ces désavantages à celui qu'offre le costume oriental pour tout exercice où les formes doivent se dessiner afin de laisser voir l'élégance des poses et la souplesse des mouvements. Ce contraste de leurs tristes habits avec leur danse si voluptueuse, joint à celui de leur voix si dure et si rauque avec leur poésie si lascive, détruisait en partie le charme de cette scène, si bien placée d'ailleurs au pied des montagnes et à l'ouverture d'un vallon qui n'était qu'un vaste tapis de verdure. Quand chacun des deux couples se

fût uni en tombant dans les bras l'un de l'autre, et que les danseurs eurent pris leur baiser, j'entrai en conversation avec toute la troupe; et comme je les questionnais sur leurs rapports avec les Turcs et les Bulgares; — Nous sommes mieux ici qu'ailleurs, me répondirent-ils, nous y pouvons vivre *sans voler*. Singulière analogie avec la réponse des Roumains que j'avais rencontrés établis çà et là, et qui m'avaient dit : *Sans l'être*. Je leur en fis mes compliments; et, sans perdre le temps à leur faire de la morale sur le vol, dont ils connaissent les dangers mieux que moi, je leur demandai d'où ils venaient de si loin, où ils allaient, quel était leur état, et comment il se faisait qu'ils n'avaient point d'enfant avec eux. Ils venaient de Bazardjick; ils y étaient allés chercher deux femmes pour deux des leurs; ils retournaient au *laïe*, où femmes et enfants les attendaient, et ils étaient chaudronniers. Les nouveaux mariés étaient les quatre exécutants de la Tanâna, et leur *laïe* était à trois heures de là, sur ma route. — En ce cas, leur dis-je, puis qu'il en est quatre, si vous êtes maintenant solides sur vos jambes, mettons-nous en marche. — *Aveléas!* en vérité, disent-ils en se levant; et nous de remonter à cheval, et eux de nous escorter à gauche et à droite de la route. La plupart étaient armés de

leurs *tsanka*, dont ils avaient fait des thyrses, en les entourant de fleurs. Ils les portaient sur leurs épaules ; et parfois les brandissaient ou les lançaient en l'air, en criant : «Laddo! lado!» La course fut plus longue qu'ils ne me l'avaient faite; car, encore que nous fussions allés bon pas, nous n'arrivâmes au *laïe* qu'à plus de huit heures du soir. Ce laïe était bien situé à cinquante pas de la route, sur un coteau élevé, étroit et boisé de toutes parts sur les flancs. Comme nous entrions dans le vallon pour prendre le sentier qui y conduit à travers de grands arbres, le soleil disparaissait à l'horizon; la lune, au contraire, y montait, et la teinte azurée du ciel se rembrunissait; alors, l'un d'eux s'approcha de moi et me dit en me souhaitant le bonsoir : —*C'andra* est une bonne fille et *Sour*, le digne fils de *Séros*; ils ont vu qu'il se mourait, et ils sont accourus pour l'ensevelir. Je fus charmé de cette allégorie de la lune et du soleil se rencontrant le soir à l'horizon de l'occident pour ensevelir la splendeur du jour; et plus tard, j'en fus encore plus charmé, quand j'y reconnus le sens de cette légende hébraïque qui fait rencontrer Ismaël et Isaak, juste à point pour enterrer leur père Abraham dans la caverne de Mac-pella.

A notre arrivée au laïe, chiens, femmes et

enfants se jetèrent au-devant de nous avec des aboiements et des cris de surprise; mais quand les leurs parurent, tout bruit cessa, et nous ne fûmes plus que des amis et des hôtes. Tout le reste du camp accourut alors au-devant des nouveaux mariés, et l'on se complimenta là comme ailleurs. Ceux-ci furent conduits de tente en tente pour y recevoir les félicitations des vieillards. Ayant mis pied à terre, je les suivis pour tout voir et tout compter. Je vis partout des enclumes et des marteaux, des plateaux et des casserolles de cuivre battu et étamé, de tristes grabats et de pauvres nippes; je comptai quatorze tentes, soixante-sept individus de tout âge et une douzaine de chiens laids et hargneux. Je ne leur vis ni chevaux, ni chars, et pourtant ils avaient de ceux-ci autant que de tentes, et de chevaux trois fois plus; mais leurs chevaux, dont ils faisaient aussi commerce, étaient au pâturage, et leurs chars, démontés, servaient à leurs tentes de pals, d'étais et de contreforts. A l'examen des pièces, je les jugeai de beaucoup supérieurs à tous ceux des paysans de ces contrées, non pas tant pour la solidité que pour l'élégance; sans avoir toute la majesté des riches *arâbu* que les Turks font traîner par des bœufs à cornes dorées, et qu'ils enjolivent de festons de laine rouge, il y avait

entre eux et ceux des paysans toute la distance d'une charrette légère à un train de Limousin. Faits d'*anin* ou d'aulne, bois facile à tailler, ils étaient ciselés sur les ridelles et les jantes avec toute la coquetterie qui distingue les Caïques de Constantinople. Au lieu d'être horizontales, les ridelles de côté étaient cintrées en bateau; celles de derrière, au contraire, l'étaient en arcade. Ces chars sont extrêmement légers, et ne sauraient soutenir ni une forte charge, ni un mouvement rapide trop continu; mais, comme ils ne servent guère que dans la belle saison, pour la transmutation des camps, ils fatiguent peu et durent longtemps. Je m'aperçus qu'ils en prennent un soin particulier, qu'ils sont leur meuble de luxe, et, pour ainsi dire, l'arche sainte de chaque famille.

Le *Bash-laïe*, chef de la peuplade, ou comme disent les Grecs, le *basi-leus*, chef du peuple ou roi, m'ayant offert de passer la nuit au milieu d'eux, j'acceptai d'autant plus volontiers cette cordiale invitation, qu'il était trop tard — la nuit tombait — pour aller chercher un autre gîte. Tous les travaux avaient cessé; les enfants s'ébattaient nus sur la pelouse au clair de lune; les plus âgés allaient au bois et d'autres couraient à la fontaine. Pendant ce temps, les grand'mères cherchaient les poux aux marmots

qui se laissaient prendre, leur torchonnaient la figure avec un linge mouillé et, sans les essuyer, les renvoyaient en leur donnant une claque sur le derrière. D'un côté, les jeunes femmes, découvertes jusqu'à la taille, se lavaient la poitrine et les reins, peignaient et nattaient leurs cheveux, les entrelaçaient d'un cordon de laine, et celles qui avaient des fleurs des champs les plaçaient qui derrière l'oreille en bouquet, qui autour de la tête en couronne, qui dans leurs nattes, qu'elles laissaient pendre. De l'autre, les hommes rangeaient les outils, plumaient les volailles, dépeçaient et vidaient trois agneaux, disposaient le foyer et la broche. Le foyer était tout simplement un creux fait en terre et la broche une tringle de fer qu'ils appuyaient sur des fourches de bois. Quant aux plus âgés, ils se contentaient comme moi de tout regarder, eux pour voir si tout allait bien, moi pour voir comment tout allait ; et je dois le dire, l'ordre, la promptitude, la gaieté, la propreté même avec lesquels tout se fit m'étonnèrent. Le *Bas'laïe* m'assura que, sauf la toilette des femmes et le sacrifice des poulets et des agneaux, il en était ainsi tous les jours, matin et soir ; mais que ce soir était pour eux une double fête, celle du mariage de leurs enfants, qu'ils n'attendaient pas si tôt, et celle de l'hospitalité envers des

amis qu'ils n'attendaient pas du tout. Quand tout fut prêt, nous mangeâmes, assis par terre, sans assiette ni fourchette, n'ayant pour tables que de longues planches posées sur des cailloux et disposées en carré. J'avais eu soin de placer mon nécessaire de voyage entre Guitz et moi. Il contenait, outre les babioles qu'y met habituellement un Européen, le service absolument indispensable pour deux personnes, savoir : deux assiettes, deux tasses, deux verres, deux couverts, cafetière et théière, et de plus, deux flacons et quatre boîtes contenant un litre d'esprit de vin et un litre de rhum, deux livres de sucre en poudre, une livre de café moulu, une livre de thé et deux livres de tabac. Je le décris comme conseil à tout voyageur qui n'a plus à compter sur les auberges. Après le souper, je priai Guitz de faire du café et du thé et d'en offrir à la ronde, en commençant par les plus âgés. Ainsi fit-il et fit-il bien, car il nous fallait payer notre écot. Tous les trouvèrent bons, si bons, qu'après avoir bu, ceux qui avaient des instruments les allèrent chercher, et que les chants et les danses commencèrent. Pendant ce temps, le *Bash'laïe* avait appelé *Dantchou*, et Dantchou était venu s'asseoir au milieu d'un cercle que nous avions formé. Ce Dantchou était le farceur, le bel-esprit, le conteur du

camp. — Puisque je ne suis pas invité à me taire, dit-il, je vais vous dire la vérité : Un cheval se frottait contre un arbre, un Rôme le vit, qui monta dessus, décampa et l'alla vendre à Battine. A quelques jours de là, l'acheteur le revendait, et, par le plus grand des hasards, à celui-là même à qui il appartenait. Dès que celui-ci le tint, il en refusa le paiement. On va donc chez le juge, on recherche le premier vendeur, et l'ayant trouvé, on l'amène devant le *Cadi*. — Où as-tu volé cette bête? lui demanda le cadi. — Je ne l'ai point volée, mais elle se grattait contre un arbre, j'ai craint qu'elle ne le déracinât; je l'ai montée pour la faire aller ailleurs, et elle m'a emporté si bien que, plus je la frappais du talon pour l'arrêter, plus au contraire elle allait vite. — Et pourquoi l'as-tu vendue? — Moi, je l'ai vendue? la rosse! mais je n'en donnerais pas un *roubié*; c'est elle, au contraire, qui voulait me vendre en me conduisant ici où demeure son maître ; aussi l'ai-je bien vite laissée pour un ducat, que je n'ai pris dans la bourse de personne, mais qui m'a été donné dans la main. — Fort bien ! mais encore qu'as-tu fait de cet argent? — Cadi, n'ayant pas de ceinture où le mettre, je l'ai bu, foi d'honnête homme! Alors, ajouta *Dantchou*, le maître du cheval le reprit, mais il avait payé à boire

du fripon, car il lui fallut restituer à l'acheteur l'argent que celui-ci avait compté.

Tout rusé qu'était ce frère, continua Dantchou, il en trouva un plus fin que lui. Comme il voulait lui vendre un cheval qu'il avait volé à Nisse, où celui-ci avait à faire, le chaland qui ne le lui aurait acheté que pour y arriver plus tôt, sans s'informer de l'endroit où il l'avait pris: — De quel côté y voit-il mieux? lui demande-t-il. — Par là, répond le fripon. — Et par là? reprend le chaland. — Par là, réplique le fripon, rien. — En ce cas, garde-le, car c'est par là que je vais et j'aime mieux que l'on t'y pince que moi.

Puis, comme Dantchou n'avait pas la prétention de donner tous les siens pour gens d'esprit, il continua par cet échantillon de la bêtise d'un grand nombre: Un autre n'avait pour tout bien qu'un garçon et qu'une jument; garçon à cervelle creuse et jument pleine au moins d'un poulin. Celle-ci, sur le point de mettre bas, était à l'herbe, il envoie son garçon savoir où elle en est. Le nigaud l'apercevant de loin couchée à terre et caressée par deux plus petites bêtes, qui semblent la lécher, il retourne guiement à son père en lui criant : *Dui ! Dui !* Deux ! Deux ! — Et comment sont-ils ? lui demande le père, qui se croit plus riche de deux poulains. — *Gaji shukar*, fort jolis, répond-il,

queue de renard, poil hérissé, oreilles fièrement droites, et un museau : — Sss, rrs, rrs, fait-il en soufflant dans ses deux poings posés l'un sur l'autre... — Ah ! ah ! s'écrie le père, eh bien, va les chercher. Il y court, et n'est jamais revenu. C'étaient deux loups.

Dantchou était intarissable; mais comme il serait fastidieux et déplacé de grossir ce livre d'anecdotes, je finirai par celle-ci, qui fut sa dernière; elle servira à donner une idée de l'instruction religieuse de ceux des *Laïeshi* qui se sont faits chrétiens. Le fils de *Boldino* étant mort, celui-ci, inquiet de son avenir dans l'autre monde, va trouver le prêtre et lui dit : — Prêtre, mort est mon fils, hier soir, et je ne sais, et je voudrais savoir s'il est ou non en paradis. — Non, dit le prêtre, il a dormi cette nuit au village du diable, et ne pourra entrer au paradis que demain. — Ah ! prêtre, reprend Boldino, que m'importe qu'il soit mort; ce qui m'importe, c'est qu'il soit mis en terre et qu'il n'oublie pas la clef du paradis; car autrement, n'est-ce pas? le diable l'emporterait. — Assurément, répond le prêtre. — Eh bien, gare à toi, prêtre, si tu oublies de lui donner la clef et s'il n'est pas demain en Paradis. — Il y était, dit Dantchou, car le prêtre, qui craignait Bodilmo plus que Boldino ne crai-

gnait le diable, fut bien obligé de l'affirmer ainsi.

Cependant la lune avait marché, les heures s'étaient écoulées, et le jour commençait à poindre. Les chants et les danses avaient cessé, et les enfants dormaient sur la pelouse; ce que voyant, le *Bashlaïe* fit signe à l'intarissable Dentchou de se taire. Il se leva, fit un grand feu à la place où il était assis, et nous dormîmes tous là, la tête appuyée sur les genoux. Quand je me réveillai, il était grand jour, et je ne vis plus que Guitz près de moi; il dormait, et je le laissai faire. Quand, à son tour, il se fut réveillé, j'allai saluer mes hôtes dans leurs tentes : ils se préparaient au travail. Sur les dix heures, nous remontions à cheval et leur disions adieu. Un instant après, nous avions regagné la route et nous nous dirigions sur Varna. Nous n'y arrivâmes qu'après deux jours de marche.

Je serais resté plus longtemps dans cette ville, antique Pyrée de l'antique Odyssée, si la peste ne s'y fût déclarée le lendemain même du jour de mon arrivée. Peu soucieux de m'exposer à la contagion, qui chaque jour faisait des progrès effrayants, j'achevai en une semaine ce que j'avais à y faire, et rebroussai chemin dans la direction de *Shumla*. Je l'avais quittée

au coucher du soleil, et je n'étais pas encore entré dans la vaste forêt qui la limite à l'occident, que la nuit était venue. Comme avant d'entrer dans cette forêt j'avais fait halte un instant pour attendre Guitz, qui faisait abreuver son cheval, je me vis surpris tout à coup par deux hommes qui se placent devant moi en m'appelant *hékim!* Ce qu'ils me veulent? je n'en sais rien; d'où sortent-ils? je l'ignore. Pour ne rien brusquer, puisqu'ils ne disent mot, j'attends que Guitz m'ait rejoint; quand il est là, je leur demande ce qu'ils veulent. — Notre père se meurt, et, si tu es médecin, nous voulons que tu viennes le guérir. Si j'ai dit ailleurs ce qui arriva, comment le hasard me fit reconnaître et aimer Narad, je dois dire ici comment, de cette réalité, j'ai fait un mythe, et de ce mythe la *raison* de mon livre de la Parole. *Narad* est le nom d'un Rôme que j'avais rencontré quelquefois dans les rues de Bucharest. Il avait profité du décret du général Kisseléf, qui, en 1832, chassait tous les *Nétotsi* pour passer en Turkie avec eux et les siens, et chercher chez les Musulmans un repos que les chrétiens refusaient à sa vieillesse. Né dans la maison d'un Boiar, il y avait d'abord été domestique; mais la servilité n'allant pas à son caractère, il s'était enfui et retiré dans les montagnes; il y

avait appris l'état de *bidinji* (faiseur de brosses à badigeonner) et s'y était marié. Plus tard, l'histoire m'ayant appris que *Narad* est, chez les Indiens, la *Raison* humaine, ce vieux pèlerin, toujours errant, dont notre *Laquedem* n'est qu'une copie, je me suis estimé heureux de pouvoir faire de ce mot le nom du héros de mon livre.

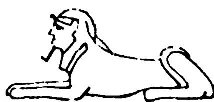
Arrivé à *Shumla*, j'y rencontrai dans le Khan, où je descendis, un courrier turk qui devait partir le soir même pour Routshouk. Je lui fis parler par Guitz, afin de faire route ensemble. La chose convenue, et l'heure fixée, je me reposai jusque-là. Sur les huit heures du soir, nous descendions la pente rapide que, quelques années avant, les Russes avaient eu tant de peine à monter, et, une heure après, nous chevauchions gaiement dans la plaine, au clair de lune. De ce côté de la Bulgarie, les villages sont clair-semés, et conséquemment les relais sont à de grandes distances les uns des autres. Nous nous y arrêtions chaque fois près d'une heure, et chaque fois nous y prenions une tasse de café. C'était le courrier lui-même qui le faisait; c'est de lui que j'ai appris à le faire comme on l'aime, non pas à Paris, mais en Orient, non pas avec tout l'amer de son essence, mais avec toute l'essence de son parfum. Ce courrier

n'avait rien ni du Turk, ni du Tartare; et pourtant il n'était pas chrétien. Au commencement il s'approchait peu de moi, en sorte que ce fut par Guitz que j'appris ce qu'il était. C'était un Rôme, échappé des mines de Valaquie. Parlant bien valaque, adroit, dégagé, il avait passé le Danube, s'était donné pour un mécontent, avait embrassé l'islamisme et gagné ainsi cette place de courrier qui le fait vivre. Quand il sut de Guitz que je n'étais pas *mandro*, c'est-à-dire fier, il fut pour moi de toute prévenance. Je n'eus qu'à m'en féliciter, car si je trouvai sur cette route bon hôte et bon gîte, ce ne fut réellement que grâce à lui. Plus je l'examinais, plus je voyais dans ses traits une souffrance qu'il semblait cacher. Le questionnais-je à ce sujet, il détournait la conversation. Le malheureux avait la peste ! Le troisième jour, il ne put nous suivre, et le surlendemain, comme nous allions à la poste de Routshouk pour en avoir des nouvelles, il y arrivait pour y mourir en descendant de cheval. A cette époque, le fléau enlevait jusqu'à quatre-vingts personnes par jour dans cette ville de quarante mille âmes. Cette terrible moisson avait effrayé jusqu'aux Turks eux-mêmes; ce que voyant, un *Rôme* s'érige en médecin, allant, courant partout et guérissant, disait-il, en perçant les

bubons et en suçant le virus. Ce courage héroïque ayant fait grand bruit, le Pacha le fait appeler, et, pour prix de son dévouement, lui fait cadeau d'un cheval et d'un habillement complet de *kavass*, et le crée médecin légal avec un traitement de trois cents piastres par mois. Huit jours après, il était mort.

Le Turk, dans la maison duquel je demeurais à Routshouk, était un homme aisé, qui possédait terre et haras. Il avait à son service un assez grand nombre de Rômes, et ne revenait jamais de ses terres sans en amener avec lui cinq ou six qui lui faisaient escorte. C'étaient de beaux hommes, bien vêtus, tels à peu près, sauf le turban, que les arriéros espagnols ; ils portaient à leur ceinture *handjar* et pistolets. Le Turk en avait fait les inspecteurs et les gardiens de son haras ; loin de leur imposer tribut, il leur donnait un bénéfice sur ses ventes. A leur mise, je les jugeai fort à l'aise. Bien qu'ils vinssent s'asseoir dans ma cour tout un jour par semaine, j'eus peu de contact avec eux, parce que, turkisés et imbus des préjugés des Turks contre les chrétiens, et nous tenant pour idolâtres comme nous les tenons pour païens, ils affectaient ce certain air de mépris que les fanatiques de toutes religions se témoignent entre eux. J'aurais eu lieu de le regretter si la plupart des maréchaux ferrants

vétérinaires n'étaient, en Turkie, des Rômes; car un de mes chevaux eut au cou une tumeur qui me mit fort en peine; il ne mangeait plus et ne fonctionnait plus. N'osant pas s'adresser aux Rômes farouches de ma cour, Guitz en alla chercher un qui accourut aussitôt et traita son malade de façon, que, quelques jours après, il était guéri. Il fit bouillir ensemble de l'ail, des feuilles de tabac et du suif, en fit un emplâtre qu'il lui appliqua sur sa tumeur, lui administra un lavement d'huile, et, deux jours après, la tumeur étant mûre, il la perça. Or, à quelques jours de là, c'est avec ce remède de cheval que moi-même je guéris Guitz de deux bubons aux aines. Ainsi, ce n'est pas à moi, c'est au Rôme qu'il doit la vie. Peu de temps après, je rentrais dans les Principautés.



CHAPITRE XII.

ANECDOTES.

A tâtons l'amour chaque nuit
Nous attelle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'amour chaque nuit
Nous attelle au char qu'il conduit.

Quels sont ces animaux que j'aperçois là-bas dans la brume du soir ? ils vont et viennent, tantôt sur quatre pattes, comme des rats, et tantôt sur deux pieds, comme des singes; selon

qu'ils se baissent ou se lèvent, ils me semblent d'ici des pygmées ou des géants, des taupes ou des ours. Ils en ont la couleur, et, assurément, ce ne sont pas des hommes ; ce sont des bêtes, les fourmis syriennes d'Hérodote ou les cynocéphales indiens de Ktésias ; peut-être même n'est-ce rien, et ne suis-je que le jouet d'une illusion d'optique ; ne m'est-il pas arrivé déjà, dans ces vastes plaines de Valaquie, de prendre une troupe d'oies pour un troupeau de bœufs, et les vapeurs matinales de l'horizon pour les créneaux d'une forteresse? Approchons donc et assurons-nous. Par ma foi! ce sont des hommes, des Rômes. Ils sont six, et un gaillard est là qui les surveille. — Les voyez-vous ? ils sont nus comme Adam ; que font-ils donc ? Approchons encore et voyons : tout leur corps est enduit d'une couche épaisse de bitume ; et, les fers aux pieds et un joug au cou, ils extraient du sable de rivière. Si c'était donc le joug du bœuf ; mais non, c'est la cangue, cet ignoble joug triangulaire que l'on met aux pourceaux pour les empêcher de percer les haies, et dont les trois longues pointes défendent aux Rômes d'appuyer la tête. Je m'approche du gardien et l'interroge : — Seigneur Logothète, quel si grand crime ont donc commis ces gens pour être si cruellement suppliciés ? — Quand ils n'ont pas

de fers ils se sauvent; quand on leur donne des vêtements ils les vendent; quand ils n'ont pas la *cangue* ils dorment. — Fort bien ! mais pourquoi les retient-on ? — Pour travailler. — Et que paie-t-on leur travail ? — Rien. — Et que possèdent-ils ? — Rien. — Et que ferais-tu, drôle, qui ne fais rien, si l'on ne te payait pas au moins le temps que tu perds ici à ne rien faire ? — Je ferais comme eux, je m'en irais. — Et pourquoi ne feraient-ils pas comme toi ? — Je suis libre et ils sont esclaves. — Esclaves de qui ? — Du drogman Séraphin, dont la métairie est là-bas, à cinq cents pas, sur la grand'route. — Eh bien ! dis à ton maître, de ma part, que s'il était esclave de ses devoirs d'homme, ces hommes seraient libres par les droits qu'il leur ravit ; qu'il finit d'autant plus honteusement la vie qu'il l'avait plus honorablement commencée ; et que la miséricorde que m'inspirent ses victimes lui sera un châtiment dont personne ne le plaindra, car il sera sans excuse pour tout le monde. Ce n'est pas la Russie qu'il a servie, c'est la France ; et la France n'a pu lui enseigner à traiter ces pauvres gens comme il le fait. Pour les avoir mis dans cet état, il faut qu'il ne soit plus un homme ; dis-lui donc, de ma part, qu'il ment quand, prenant nom Séraphin, il se donne ainsi pour un ange, puisque,

avec le cœur de Satan, il ne peut être qu'un diable. Le Logothète se prit à rire de la comparaison, qui lui parut plaisante, et je ris moi aussi, mais de l'impuissance de ma pitié.

Quant aux Rômes, ils ne riaient pas ; depuis le matin qu'ils suaient sang et eau, ils n'avaient eu à boire que l'eau de la rivière et à manger qu'un pain bis cuit sous la cendre et quelques poireaux à la croque au sel. Au risque qu'elle leur fût prise par leur gardien, je leur donnai à chacun une petite pièce de monnaie et me remis en route. J'avais fait un long détour pour visiter, à Tatarash, un de mes amis ; mais, quelques heures après, j'avais gagné la route de Pitesti, où j'arrivai le soir même, à dix heures, par un temps magnifique et un beau clair de lune. L'auberge où je descendis était vide ; j'y étais à peine installé dans une chambrette de douze pieds carrés, que des rires et des coups d'archet se font entendre à la porte. On frappe à coups redoublés. L'aubergiste, qui déjà était couché, se relève et va ouvrir, moins pour inviter à entrer que pour enjoindre de se taire. Comme, en le voyant, les nouveaux venus font silence, il les laisse entrer, à condition qu'ils ne feront pas de bruit : — Soyons raisonnables, leur dit-il, j'ai un voyageur qui repose. Il le croyait, et je lui en sus gré. J'avoue aussi, à

la louange de ses hôtes, qu'ils eurent égard à sa recommandation ; que ceux qui avaient envie de pérorer se retirèrent, et qu'ils entrèrent tous dans la grande salle à pas de loup. Peut-être ne méritais-je pas cette déférence ; mais j'en fus si touché que je me dis : « Que de gens libres qui, comprenant mal la liberté, n'en témoigneraient autant à personne ! » L'aubergiste les invita à dormir, et il retournait se coucher, quand, sortant de ma chambre et saluant la compagnie par un *bout besha*, je le priai de nous apporter à boire. — C'est pour vous, dis-je à cette vingtaine de lurons et de luronnes, qui, à cette politesse, se levèrent : — Asseyons-nous, je n'ai pas sommeil et j'aime mieux rire et boire avec vous que de m'ennuyer dans ma chambre. — Ils me regardent tous avec un étonnement difficile à peindre ; puis ils chuchotent entre eux, et je les entends se dire : — *Inglez-è*, c'est un Anglais ; *Madjar-à*, c'est un Magyar, un Hongrois. — Non, non ! leur criai-je ! *Tirei priesang, pani om*, je suis votre ami, votre frère ; et leur étonnement redouble, et ils me regardent de la tête aux pieds ; mon bonnet persan et mon long dolman de fourrure n'étaient pas sans les intriguer. Néanmoins, ayant compris que je voulais rire, ils prennent leurs instruments et se mettent à exécuter des valses et des mazurkas.

n'avait rien ni du Turk, ni du Tartare; et pourtant il n'était pas chrétien. Au commencement il s'approchait peu de moi, en sorte que ce fut par Guitz que j'appris ce qu'il était. C'était un Rôme, échappé des mines de Valaquie. Parlant bien valaque, adroit, dégagé, il avait passé le Danube, s'était donné pour un mécontent, avait embrassé l'islamisme et gagné ainsi cette place de courrier qui le fait vivre. Quand il sut de Guitz que je n'étais pas *mandro*, c'est-à-dire fier, il fut pour moi de toute prévenance. Je n'eus qu'à m'en féliciter, car si je trouvai sur cette route bon hôte et bon gîte, ce ne fut réellement que grâce à lui. Plus je l'examinais, plus je voyais dans ses traits une souffrance qu'il semblait cacher. Le questionnais-je à ce sujet, il détournait la conversation. Le malheureux avait la peste ! Le troisième jour, il ne put nous suivre, et le surlendemain, comme nous allions à la poste de Routshouk pour en avoir des nouvelles, il y arrivait pour y mourir en descendant de cheval. A cette époque, le fléau enlevait jusqu'à quatre-vingts personnes par jour dans cette ville de quarante mille âmes. Cette terrible moisson avait effrayé jusqu'aux Turks eux-mêmes; ce que voyant, un *Rôme* s'érige en médecin, allant, courant partout et guérissant, disait-il, en perçant les

bubons et en suçant le virus. Ce courage héroïque ayant fait grand bruit, le Pacha le fait appeler, et, pour prix de son dévouement, lui fait cadeau d'un cheval et d'un habillement complet de *kavass*, et le crée médecin légal avec un traitement de trois cents piastres par mois. Huit jours après, il était mort.

Le Turk, dans la maison duquel je demeurais à Routshouk, était un homme aisé, qui possédait terre et haras. Il avait à son service un assez grand nombre de Romes, et ne revenait jamais de ses terres sans en amener avec lui cinq ou six qui lui faisaient escorte. C'étaient de beaux hommes, bien vêtus, tels à peu près, sauf le turban, que les arriéros espagnols ; ils portaient à leur ceinture *handjar* et pistolets. Le Turk en avait fait les inspecteurs et les gardiens de son haras ; loin de leur imposer tribut, il leur donnait un bénéfice sur ses ventes. A leur mise, je les jugeai fort à l'aise. Bien qu'ils vinssent s'asseoir dans ma cour tout un jour par semaine, j'eus peu de contact avec eux, parce que, turkisés et imbus des préjugés des Turks contre les chrétiens, et nous tenant pour idolâtres comme nous les tenons pour païens, ils affectaient ce certain air de mépris que les fanatiques de toutes religions se témoignent entre eux. J'aurais eu lieu de le regretter si la plupart des maréchaux ferrants

par tous ses échos, que le vendeur n'a pas encore lu ce billet daté cependant du 25 mai 1840.
« Quand on possède une esclave aussi accom-
« plie, à moins d'être un insensé, on ne la vend
« pas, on la garde ; que si vous n'êtes pas fou,
« faites-en votre femme, car, en vérité je vous
« le dis, il n'en est pas deux pareilles entre
« mille, monsieur *Christake Mariputzano*! »

Cette littérature du *Comptoir d'avis* était naturellement peu propre à me charmer dans ma solitude ; aussi n'en faisais-je usage que le soir, comme d'un soporifique qui achevait ce qu'avait commencé la fatigue du jour. D'ailleurs, et depuis longtemps déjà, je préférais la lettre de Dieu à la littérature des hommes, et j'aimais mieux étudier ceux-ci en eux que dans leurs livres. Les longues phrases m'ennuient, les longs romans me fatiguent; j'aime la candeur et la naïveté, si niaise et grossière qu'elles paraissent, c'est pourquoi je me liai d'amitié avec *Stancio*, le forgeron que j'avais rencontré dans les gorges qui mènent à Arif, comme Arkas trouva dans un antre de l'Arcadie l'abante qui cerclait le cercueil d'Oreste. Riche d'une nombreuse famille, Stancio était et laborieux et habile; sa spécialité était le cadenas à vis; il en fabriquait tant que, malgré le bon marché auquel il les vendait, il y gagnait assez pour être fort à l'aise

et l'entretenir convenablement sa femme et ses six enfants. Retiré dans un désert, il était plus policé que tous ceux que j'avais vus dans les villes. Son habitation n'était point un bordeil, mais une maisonnette de claie, qu'il avait tressée lui-même et qui, pour la propreté, ne le cédait en rien à celle d'un paysan des plus aisés. Il venait me voir tous les dimanches, et j'allais le visiter deux ou trois fois au moins par semaine. Sa gaieté me faisait plaisir, et j'aimais à le voir battre son fer et à l'entendre chanter, pour le battre plus en mesure, ces sévères refrains dont chaque matin il saluait le soleil :

O miro Horo shab	O notre Horus, qui
Dad i tata sfintsao	Père et Tout, es sanctifié
Pi kirianos,	Par le Seigneur,
Pe prabal, pe pou, pe po	Toi, qui as fait l'air, la terre et l'eau,
Pa tchè, pe tchek kereshto	La femme et l'homme,
Andra-a sheros,	Monte au ciel !

et dont chaque soir il saluait la lune, en la priant de lui rendre le soleil, son fils :

Amariden shao tshin	Pour nous, toi, dont la splendeur
Ardel shoené sfintoshin	En haut brille d'un saint éclat,
Tendji nao t'avel kraïe,	Bientôt fais qu'advienne ton règne,
Tavel, tavel tiri voïa	Qu'advienne, qu'advienne ta volonté
A dia, Mené, pe Krishnata.	De nous donner, Lune, ton puissant Fils.

Puis, quand je lui exprimais mon étonne-

qu'ils se baissent ou se lèvent, ils me semblent d'ici des pygmées ou des géants, des taupes ou des ours. Ils en ont la couleur, et, assurément, ce ne sont pas des hommes ; ce sont des bêtes, les fourmis syriennes d'Hérodote ou les cynocéphales indiens de Ktésias ; peut-être même n'est-ce rien, et ne suis-je que le jouet d'une illusion d'optique ; ne m'est-il pas arrivé déjà, dans ces vastes plaines de Valaquie, de prendre une troupe d'oies pour un troupeau de bœufs, et les vapeurs matinales de l'horizon pour les créneaux d'une forteresse? Approchons donc et assurons-nous. Par ma foi! ce sont des hommes, des Rômes. Ils sont six, et un gaillard est là qui les surveille. — Les voyez-vous ? ils sont nus comme Adam ; que font-ils donc ? Approchons encore et voyons : tout leur corps est enduit d'une couche épaisse de bitume ; et, les fers aux pieds et un joug au cou, ils extraient du sable de rivière. Si c'était donc le joug du bœuf ; mais non, c'est la cangue, cet ignoble joug triangulaire que l'on met aux pourceaux pour les empêcher de percer les haies, et dont les trois longues pointes défendent aux Rômes d'appuyer la tête. Je m'approche du gardien et l'interroge : — Seigneur Logothète, quel si grand crime ont donc commis ces gens pour être si cruellement suppliciés ? — Quand ils n'ont pas

de fers ils se sauvent ; quand on leur donne des vêtements ils les vendent ; quand ils n'ont pas la *cangue* ils dorment. — Fort bien ! mais pourquoi les retient-on ? — Pour travailler. — Et que paie-t-on leur travail ? — Rien. — Et que possèdent-ils ? — Rien. — Et que ferais-tu, drôle, qui ne fais rien, si l'on ne te payait pas au moins le temps que tu perds ici à ne rien faire ? — Je ferais comme eux, je m'en irais. — Et pourquoi ne feraient-ils pas comme toi ? — Je suis libre et ils sont esclaves. — Esclaves de qui ? — Du drogman Séraphin, dont la métairie est là-bas, à cinq cents pas, sur la grand'route. — Eh bien ! dis à ton maître, de ma part, que s'il était esclave de ses devoirs d'homme, ces hommes seraient libres par les droits qu'il leur ravit ; qu'il finit d'autant plus honteusement la vie qu'il l'avait plus honorablement commencée ; et que la miséricorde que m'inspirent ses victimes lui sera un châtiment dont personne ne le plaindra, car il sera sans excuse pour tout le monde. Ce n'est pas la Russie qu'il a servie, c'est la France ; et la France n'a pu lui enseigner à traiter ces pauvres gens comme il le fait. Pour les avoir mis dans cet état, il faut qu'il ne soit plus un homme ; dis-lui donc, de ma part, qu'il ment quand, prenant nom Séraphin, il se donne ainsi pour un ange, puisque,

récit par l'arrivée subite d'un des siens dont la vue sembla l'impressionner vivement. — De Bucharest ici en quatre jours, c'est trop pour mon âge, n'est-ce pas Stancio? mes sujets me tueront. — C'est un fou, me dit Stancio; et pendant qu'il l'invitait à s'asseoir et à lui donner des nouvelles, je le considérais attentivement; et sa physionomie ne me semblait pas inconnue. Malgré ses quatre-vingts ans, il avait encore les yeux pleins de feu et une grande finesse d'expression dans les traits; sa voix était caverneuse comme celle d'un homme qui a beaucoup gémi; mais sa bouche était souriante et sa haute taille, sa barbe blanche et la gravité que l'âge imprimait à sa marche et à sa voix lui donnaient un caractère de noblesse qui l'eût fait prendre pour la réincarnation de quelqu'un des plus vénérables hommes de Phrygie, pour Priam ou Anchise. — Ce n'est pas un Rôme, me dit doucement Stancio, c'est un Roumain; et c'est là son malheur. — Comment? m'écriai-je avec surprise. — Laissons-le dormir, reprit Stancio et je te conterai son histoire. Alors, Stancio appelant sa femme: — Iana, lui dit-il, *Brancovano* est là qui a faim et soif, apporte-lui du rak et fais-lui une omelette. Iana obéit et Brancovano boit, mange et s'endort. . . . .

« Quand Stancio se fut assuré qu'il dormait profondément, il commença ainsi : « Vers 1745, deux enfants naissaient à Bucharest, dans la maison de Manolaki Brancovano, l'un de sa femme et l'autre de son esclave. En ce temps, la Valaquie était exposée aux avanies de la soldatesque, et l'arrivée des Turks ne manquait jamais de produire une panique extrême. Huit jours après les couches de la princesse, le bruit se répandant qu'ils vont entrer dans la ville, les partisans des impériaux plient bagages et se hâtent de fuir. C'est ce que fait Brancovano; mais tous ses gens, hommes et femmes, ont perdu la tête, tous s'en vont çà et là par le palais, ramassant leurs effets les plus précieux, les châles, les fourrures, les joyaux, et jetant tout pêle-mêle dans les coffres. Personne, excepté lui, ne songeait ni à sa femme, ni à ses enfants; chacun s'occupant de sa personne; la nourrice faisait elle-même ses préparatifs; ce que voyant Brancovano, court au lit de la princesse, la prend dans ses bras et l'emporte dans le carrosse qui les attend. Pendant ce temps, la mère de l'esclave, son nourrisson nu entre les bras, s'introduit furtivement dans l'appartement où le nouveau-né de la princesse, abandonné sur un large divan de velours, vagissait pour demander le sein. Elle

s'approche, le regarde, le caresse et l'apaise en lui donnant à téter. Comme elle avait posé son enfant sur le divan, et que, reportant ses yeux de l'un à l'autre, elle leur trouve une grande ressemblance, une idée lui vient, aussi rapide que l'éclair, et qu'elle exécute à l'instant. Elle revêt son enfant des langes de l'enfant de la princesse, le laisse là et se retire à pas de louve, en se disant : — Il sera heureux, riche et puissant! Elle avait disparu, emportant l'enfant de la princesse, quand Brancovano entre avec précipitation, s'empare de l'enfant qu'il trouve sur le divan et l'emporte... C'en était fait; la ruse d'une mère s'était jouée du hasard de la nature. Purvo, le fils de l'esclave, vivra et mourra prince ; quant à lui, ce pauvre Georges, soupira Stancio en regardant son hôte, fils de princesse, il vivra et mourra esclave ; car, si Dieu ne l'eût voulu ainsi, il n'eût pas livré ce princené aux regards de ma grand'mère. Cependant les deux enfants grandissent : l'un dans le luxe, et l'autre dans la misère ; et plus tard, au retour, on les revoit : celui-ci dans le palais de la cour, celui-là dans la basse-cour du palais ; ni l'un, ni l'autre ne se doutaient de leur origine. Ils se marient tous deux, et tous deux ont des enfants; mais, depuis, Purvo a perdu les siens, et il ne reste plus à Georges qu'un fils,

qui est on ne sait où. Pour obéir à ma grand'-mère, qu'il croyait sienne, Georges avait appelé son fils Purvo, et Purvo faisait toute sa joie, et Georges était aussi heureux qu'on peut l'être parmi nous, ou que peut l'être un chien qu'on ne prive pas trop tôt de ses petits. D'ailleurs, Purvo, mon oncle, devenu riche et puissant prince de l'empire, et dont nous sommes les esclaves, ne s'occupa jamais plus de lui que de moi. Nous ne sommes pas plus pour lui des hommes que lui-même n'en eût été un pour ce pauvre Georges, si Dieu n'eût pas arrangé les choses comme elles sont. Cependant la ressemblance de Georges et de Purvo était si frappante qu'on en parla ; ce qu'apprenant, Purvo s'indigna qu'on le pût comparer à un Rômo, et chassa de sa basse-cour Georges et sa famille. Depuis ce temps, quoique plus libre, celui-ci est devenu triste et morose ; en quittant cette basse-cour, un instinct secret semble lui faire comprendre qu'il quitte son domaine, et lui dire que ce palais est à lui. Il ne le quitte donc qu'à regret, maudissant, dans son impuissance, le maître qui le chasse, et se promettant néanmoins de revenir.

Le lecteur se rappelle comment, pour se défaire de ses rivaux et reconquérir son royaume d'Ithaque, Ulysse s'est rendu méconnaissable :

des rides profondes sillonnent son visage, une chevelure rare et blanche couvre à peine sa nuque; il est vêtu de ces lambeaux qui rendent odieux l'aspect de l'homme qui les porte; l'éclat de ses yeux brillants est terni; tout son corps est empreint des signes de la décrépitude; autour de sa taille flotte un ignoble haillon que recouvre une tunique enfumée, toute de lambeaux et pleine de souillure; ses pieds sont nus et ses jambes enveloppées de bandes de vieux linges que retiennent des bouts de grosses cordes ajustées par des nœuds. Pour manteau, il porte la dépouille d'un grand cerf, pour appui un long bâton noueux; et une vile besace, rapiécée et attachée par une courroie tordue, pend de son cou sur ses ses reins. En l'apercevant les chiens d'Eumée, son pâtre, aboient et courent sur lui avec tant de fureur que, sans son maître qui les rappelle à grands cris et les chasse à coups de pierres, ils lui déchiraient infailliblement les jambes. En butte à l'orgueilleuse raillerie des prétendants, qui le traitent de mendiant importun et de trouble-fête, il doit essuyer jusqu'aux insultes d'*Iros*, mendiant public, vagabond par haine du travail, célèbre glouton, toujours insatiable de mets et de vins, mais sans force, sans énergie, et que, malgré sa grande taille et sa belle apparence, il terrasse

et jette hors de la cour du palais. Parmi les femmes de son épouse plus d'une le traitent avec raillerie, et la belle Mélantho pousse la cruauté jusqu'à le menacer, s'il ne se hâte de sortir, de le chasser en le frappant d'un tison ardent; toutes ces épreuves sont assurément bien cruelles, mais Ulysse s'est fait connaître à son fils, et sa nourrice l'a aussi reconnu à la cicatrice d'une ancienne blessure; c'en est donc assez pour lui faire supporter avec patience et courage toutes ces humiliations.

C'est dans cet état que, depuis soixante ans, Georges revient mendier, chaque semaine, au palais qui l'a vu naître et loin duquel il doit mourir; mais le temps est passé où sa nourrice, sa mère, son père surtout, auraient pu le reconnaître; car depuis que la Valaquie est affranchie du tribut de cinq cents enfants qu'elle payait à la Porte, l'usage s'est perdu de marquer au pied les enfants. Aussi, vainement tout Bucharest l'appelle-t-il Brancovano, il n'en porte que le nom, et ce nom est une raillerie qui ameute contre lui les gens, les chiens et les esclaves. Peut-être l'eût-il supportée jusqu'au bout sans en perdre la tête si la disparition de son fils, il y a quelques années, ne l'eût rendu fou. Il avait fait de Purvo un cuisinier, et celui-ci servait en cette qualité une grande dame de Craïova.

Cette dame, alors de trente-cinq ans environ, était belle encore, veuve et riche; son parler était lent et doux, sa voix flexible et caressante; elle ne manquait ni d'esprit ni de grâce, mais elle en détruisait les charmes par une fierté sans égale. D'ailleurs elle était dévote et fréquentait l'église. Parmi ses esclaves était une jeune Rôme de seize ans. Après l'avoir donnée en jouet à ses enfants, qui en avaient fait leur souffre-douleur, elle l'avait prise pour femme de chambre, la faisait coucher, la nuit, sur un tapis au pied de son lit, et la traitait avec une bonté sévère, ne la laissant manquer de rien, mais ne lui passant rien non plus. La pauvre enfant s'estimait heureuse, parce que ses chaînes étaient d'or; elle ne savait pas, la pauvre enfant, que l'or est plus malléable que le fer, et que, chaînes pour chaînes, mieux valent celles que la douleur peut briser que celles que la reconnaissance lui ôte le pouvoir de rompre. Elle ne tarda pas à l'apprendre, car, par malheur pour elle, elle aimait Purvo; elle l'aimait parce que Purvo, qui voulait en être aimé, avait supplié la *durken Kérè*, la magicienne, de lui obtenir du sort qu'elle l'aimât, et que, pour lui être agréable, la *maîtresse du destin* lui avait remis un *baer*, ou sachet béni, composé de ces quatre simples : *omphalle de la terre*, *semence de vent*,

sang de trois frères, *crème d'empereur*, avec recommandation de l'attacher au cou de Marie ; elle l'aimait parce que, depuis un mois, Marie portait ce sachet à son cou. Cependant sa maîtresse lui répétait souvent : « Marie, je te marierai ; » mais, capricieuse et colère comme toutes ces jeunes femmes qui n'ont eu pour jouets que des chats ou des esclaves, elle s'emportait souvent contre elle jusqu'à la frapper, et cela pour des riens, pour une tasse cassée, pour un flacon perdu, et il lui arrivait alors de la menacer de la vendre.

Or, un jour qu'elle cherchait une bague et ne la trouvait pas, elle accusa Marie de la lui avoir volée. Marie s'en défendant hautement, elle appela son intendant, et lui ordonna de la mettre en vente. Elle fut dépouillée de ses habits, et, nue, en chemise, les fers aux pieds et la paille au cou, attachée à la roue d'une charrette qui était aussi à vendre. Ce n'était peut-être qu'une menace pour l'effrayer, mais elle touchait de si près au fait que Marie jetait les hauts cris et fondait en larmes. Cette rigueur de la maîtresse, cette désolation de l'esclave produisirent naturellement dans la basse-cour une grande rumeur. Quand le bruit en vient aux oreilles de Purvo, il s'indigne et sort, passe devant Marie, lui fait signe des yeux, et, posant

la main sur son cœur, lui donne à comprendre qu'il la sauvera. Pour ce faire, il court chez la *durke daïa*, la mère prophétesse, et la conjure d'obtenir du sort la haine de Marie pour sa maîtresse. Pour lui complaire, la *daïa* ayant rempli un sachet de ces quatre ingrédients : semence de pavot, cendres de mort, terre de tombeau, os de cadavre, et prononcé dessus ses paroles magiques, le lui donne, avec recommandation de le remettre à Marie, et de lui tracer ce signe # sur le dos. Purvo la remercie, fait comme il lui est ordonné, et quand, à la nuit, on vint pour délivrer Marie et la rentrer dans la basse-cour, elle avait disparu.

A quelques jours de là, entrant dans la maison pour y voir Purvo, j'entends des cris dans les cases de la basse-cour et comprends, au va et vient des gens, qu'il a dû se passer quelque chose d'étrange et que, si personne encore n'a été battu, quelqu'un ne peut tarder à l'être. Je hâte le pas vers la case de Purvo, d'où partent les cris ; j'ouvre, et le voyant en pleurs et s'arrachant les cheveux devant un cadavre, j'approche, j'interroge, et voici ce que j'apprends :

Ce matin, Madame X**, encore au lit, ordonne à Marie d'appeler Purvo. Marie l'appelle, et quand il est là : — Prends ce fourgon, lui dit la dame, fais-le rougir et me l'apporte. En atten-

dant, dis à trois hommes de monter. Il sort, et peu après les trois autres entrent. — Marie, dit alors la dame, donne-moi mon livre de prières; et Marie le lui donne, et elle l'ouvre; et, la main dessus, et les yeux sur Marie, — Qui t'a élevée? lui demande-t-elle. — Vous, madame. — A qui appartiens-tu? — A vous, madame. — Ne t'ai-je pas promis de te marier? — Oui, madame. — Pourquoi aimes-tu Purvo, quand je te l'ai défendu? — Ah! fait Marie, et elle se prend à pleurer. Et la dame promène ses yeux sur son livre d'heures, se signe, et voyant entrer Purvo : — Laisse là ce fourgon, lui crie-t-elle, et va-t-en! Puis, s'adressant aux trois hommes et leur montrant Marie : — Jetez-la à terre, tenez-la ferme; et quand ils ont exécuté ses ordres : — Très bien! c'est cela! et elle saute de son lit, saisit le fourgon, se jette sur Marie, et, avec un accent de joie et de rage, « brûlons le péché! s'écrie-t-elle. » Alors un bruit sourd et profond se fait entendre, le péché est consumé par le crime; la dame est rentrée dans son lit, elle a fermé son livre de prières, et, d'une voix bienveillante : — Lâchez-la, dit-elle aux trois hommes, et à Marie, d'un ton caressant : Eh bien! Marie, pécheras-tu encore? Mais Marie ne peut répondre, Marie n'est plus qu'un cadavre; et les aides de son martyre ont ré-

pondu pour elle ; — Elle est morte ! — En ce cas, reprend froidement la dame, emportez-la. On l'emporte, et tu sais le reste. Marie fut jetée en terre comme une chienne, et défense fut faite aux esclaves de se lamenter, afin d'éviter au public le scandale de leurs jérémiades pour une voleuse et une prostituée.

Cependant le cœur de Purvo brûle du désir de la vengeance ; et, pour l'assouvir, bien que serré de près et malmené, il reste dans cette maison qu'il sert, mais dont il n'est pas l'esclave. Bien que défense lui soit faite de sortir et que les portes soient fermées de bonne heure, il saute, une nuit, par-dessus le mur et ne fait de là qu'un bond chez la *daïa*. Elle était alors occupée à distribuer, par tas de trois, quatre, sept, quarante-deux grains de maïs, qui semblaient courir et sauter, comme malgré elle, sur un crible renversé. — Que veux-tu, demande-t-elle à Purvo, en le voyant entrer ? — Je veux, lui répond Purvo, que tu *enfonces le couteau* ; et si le sort me seconde, je te donne mes gages de cette année. A cette promesse, la *daïa* se sent émue, laisse là son crible et ses grains, et le regardant : — Tu le veux ; eh ! bien, reste là, je reviens. Ce disant, elle éteint la chandelle et sort. A minuit précis, elle rentre, tenant en main un pot dans lequel elle a

fait infuser trois simples dont elle ne dit pas le nom, s'approche du foyer, rapproche trois tisons, les allume, et quand la flamme s'en échappe, elle délie sa ceinture, dénoue ses cheveux, et, le couteau à la main, elle appelle Purvo. Purvo se lève et s'approche. Alors elle enfonce le couteau dans la terre, et, posant le pied dessus : — Souffre-t-elle assez? demande-t-elle à Purvo. — Non, répond-il. — Et appuyant sur le couteau : — Souffre-t-elle assez? lui demande-t-elle encore. — Non, répond encore Purvo. — Et maintenant? s'écrie-t-elle en appuyant plus fort, es-tu content? — Non, daïa, non! — Tu veux donc qu'elle meure? — Tu l'as dit, elle et les siens; et, si elle ne meurt pas, je la tue. En ce moment, l'un des tisons se détache, renverse le pot et roule hors de l'âtre. — Malheur! s'écrie la daïa; et à Purvo; — Va! *tu rouleras comme ce tison ; le feu de la vengeance s'éteindra dans le sang, et le sang de la vie sera renversé. Ainsi dit le sort.*

En effet, en moins d'un an la dame pleure les trois enfants que lui a laissés son mari. Mais ce n'est pas assez pour Purvo, ce qu'il lui faut, c'est la vie de sa maîtresse, et il la lui faut au jour et à l'heure où elle lui a tué son amante. Quand est arrivé ce jour qu'il attend avec impatience, Purvo, qui connaît l'effet de ses as-

saisonnements et leur temps d'agir, jugeant l'heure venue, fait rougir le fatal fourgon et monte froidement à l'appartement de sa maîtresse. Ce qu'il voulait, c'était de profiter de son agonie pour, en le lui enfonçant dans le ventre, lui faire savoir à qui elle devait toutes ses douleurs maternelles et les souffrances dans lesquelles elle allait rendre l'âme. Mais trop de monde était là; il fut éconduit brusquement, arrêté comme fou, chargé de fers, accusé de menaces de mort contre sa maîtresse, et condamné aux salines. Il s'en est sauvé, ou il y est mort; car, depuis cinq ans, Brancovano le cherche, et c'est le désespoir de l'avoir perdu qui l'a rendu fou.—Il ne le trouvera plus, dis-je à Stancio; il est mort, l'an dernier, de la peste qu'il avait prise en croupe à Varna et qui, devant moi, l'a jetté à terre à Boutchouck.

A peine ai-je achevé ces mots que Brancovano se réveille. — Purvo est là, dit-il en ouvrant les yeux. — Non, père, lui répond Stancio, Purvo est en Turkie, et il s'y est fait Turk pour devenir pacha. — Bravo! fit Brancovano; j'irai le trouver pour qu'il me protège contre mes sujets.

Est-ce une histoire? est-ce un roman? Je l'ignore; mais j'affirme que le défunt chancelier du consulat de France, Zalyke, me l'a donné pour

un fait certain, en ajoutant : Et en 1816, dans la crainte que je ne publiasse le mystère de sa naissance et de sa position, Brancovano compte, sans sourciller, trois mille ducats à un officier de l'empire, envers lequel, sans la menace que je lui fis, il n'eût jamais exécuté ses engagements. Ce que je sais, c'est que bien que nés de mères différentes, Purvo, dit Georges Brancovano et Georges, dit Purvo Brancovano, se ressemblaient comme deux jumeaux. En 1831, j'avais vu les funérailles de l'heureux Purvo. Un char magnifique, attelé de quatre chevaux vêtus de deuil, portait son cadavre ; douze chevaux, richement caparaçonnés, le suivaient ; derrière eux marchaient pleureurs et pleureuses, le flambeau à la main, et toute la noblesse du pays lui faisait cortége. En 1848, je vis, à Constantinople, les funérailles du pauvre Georges. Il venait d'expirer de vieillesse à la porte d'Andrinople, dans le bouge d'un Rôme qui l'avait accueilli par charité, et qui, avec trois des siens, le mit en terre, en remerciant Dieu de lui avoir donné si longue vie.

On assure que, avant de passer en Turkie, Purvo avait trouvé le moyen de s'introduire dans le palais de Brancovano et d'y jeter *l'argent vif* pour y semer la discorde, la division, la haine. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis

ce temps le maître est mort, la maîtresse s'est enfermée dans un cloître ; de leurs deux filles adoptives, l'une est négligée de son mari, l'autre est devenue folle, et leurs deux gendres, qui sont frères, s'aiment moins, comme Etéocle et Polynice qui se disputent un trône, que comme deux renards qui se jalousent pour un poulet.

Pendant ce récit de Stancio, sa femme jouait avec des cartes dont les figures m'étaient incomprises, et dont je ne connus le sens que vingt ans plus tard. Ces cartes n'étaient autres que les tablettes du *tarot*.

La forme, la disposition, l'arrangement de ces tablettes et les figures qu'elles représentent, bien que diversement modifiées par le temps, sont si manifestement allégoriques, et les allégories en sont si conformes à la doctrine civile, philosophique et religieuse de l'antiquité, qu'on ne peut s'empêcher de les reconnaître pour la synthèse de tout ce qui faisait la foi des anciens peuples. Par tout ce qui précède, nous avons suffisamment donné à entendre qu'il est une déduction du livre sidéral d'*Henoch* qui est *Henochia;* qu'il est modelé sur la roue astrale d'*Athor*, qui est *As-taroth*; que, semblable à l'*ot-tara* indien, ours polaire ou *arc-tura* du Septentrion, il est la force majeure (*tarie*) sur laquelle s'appuient la solidité *ferrale* du monde

et le firmament *sidéral* de la *terre*; que, conséquemment, comme l'ours polaire dont on a fait le char du soleil, le chariot de David et d'Arthur, il est, l'heur grec (*tuché*), le destin chinois (*tiko*), le hasard égyptien (*tiki*), le sort (*tika*) des Rômes ; et qu'en tournant sans cesse autour de l'ours du pôle, les astres déroulent à la terre le faste et le néfaste, la lumière et l'ombre, le chaud et le froid, d'où découlent le bien et le mal, l'amour et la haine qui font le bonheur (*ev-tuchie*) et le malheur (*dis-tuchie*) des hommes.

Si l'origine de ce livre se perd dans la nuit des temps, au point que l'on ne sache ni où ni quand il fut inventé, tout porte à croire qu'il est d'origine indo-tartare et que, diversement modifié par les anciens peuples, selon les nuances de leurs doctrines et le caractère de leurs sages, il était un des livres de leurs sciences occultes, et peut-être même l'un de leurs livres sybillins. Nous avons suffisamment fait entrevoir la route qu'il a pu tenir pour arriver jusqu'à nous; nous avons vu qu'il avait dû être connu des Romains, et qu'il avait pu leur être apporté non-seulement aux premiers jours de l'empire, mais dejà même dès les premiers temps de la république, par ces nombreux étrangers qui, venus d'Orient et initiés aux mystères de Bac-

chus et d'Isis, en répandaient les doctrines, le rite et les pratiques dans toute l'Italie. Maintenant nous allons voir comment il est effectivement la synthèse des deux *vers* de l'univers, la synthèse de l'harmonie lumineuse des astres et de la morale intelligente des hommes, la synthèse de tous les rapports de la triple nature physique ou corporelle, lumineuse ou intellectuelle, harmonique ou morale, des astres et des hommes entre eux; et comment, en conséquence, il est assez admirablement conçu pour avoir été de tous temps le livre de l'art divinatoire.

En effet, il est fondé sur les nombres de 1 à 70 et sur les trois principaux 3, 4 et 7. Il a quatre couleurs égales aux quatre aspects des quatre temps; chaque couleur a deux fois sept cartes égales aux deux temps diurne et nocturne des sept jours et des sept nuits de la semaine. Il a 9 cartes de *pohara* ou de coupes + 1 as; 9 cartes de *spathis*, paloches ou épées + 1 as; 9 cartes de bâton, *pal* ou épieux + 1 as; 9 cartes de monnaies ou deniers + 1 as; les 9 cartes et le 9 de chaque couleur égalent les neuf mois de gestation astrale et humaine. Les 9 cartes + l'as de chaque couleur égalent le décan ou la décade du mois, et ces 9 cartes × par les 4 as égalent les 36 décans de l'année.

Les coupes égalent les arcs ou arches du temps, les vases ou vaisseaux du ciel.

Les deniers égalent les astres, les sidères, les étoiles; les épées égalent les feux, les flammes, les rayons ; les bâtons égalent les ombres, les pierres, les arbres, les plantes.

L'as de coupe est le vase de l'univers, arche de la vérité du ciel, principe de la science de la terre.

L'as de denier est le soleil, œil unique du monde, aliment et élément de la vie.

L'as d'épée est la lance de Mars, source de guerres, de malheurs, de victoires.

L'as de bâton est l'œil du serpent, la houlette du pâtre, l'aiguillon du bouvier, la massue d'Hercule, l'emblème de l'agriculture.

Le 2 de coupe est la vache, *io* ou *isis*, et le bœuf *apis* ou *mnevis*.

Le 3 de coupe est *isis*, la lune, dame et reine de la nuit.

Le 3 de denier est *osiris*, le soleil, seigneur et roi du jour.

Le 9 de denier est le messager Mercure ou l'ange Gabriel.

Le 9 de coupe est la gestation du bon destin d'où naît le bonheur.

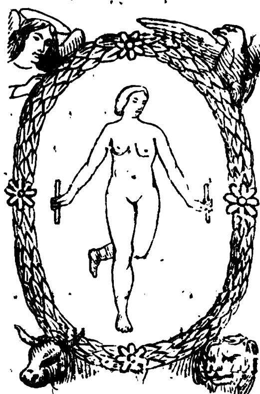
Il y a en outre 4 hommes ou rois de ville ou de campagne, en rapport avec les quatre soleils

des quatre temps; 4 femmes ou reines, en rapport avec les quatre lunes des quatre saisons; 4 piétons, messagers ou anges, en rapport avec les quatre points de l'horizon; 4 cavaliers, ambassadeurs ou archanges, en rapport avec les quatre vents; 4 vertus, ou qualités, en rapport avec les quatre bases de l'Etat, la force, la modération, la justice, la prudence. On y voit encore les cartes du père ou du prêtre, de la mère ou de la prêtresse, de la naissance, du mariage, de la force majeure, des jeux du hasard, de la mort, du triomphateur, du savant et du fou. L'ensemble de toutes les cartes est de 77 + 1. Nous disons 77 + 1 parce que la carte du fou ne compte que comme le zéro dans les nombres. Enfin, sur ces 77 + 1 cartes, 21 sont atouts et en rapport avec les vingt-un temps diurnes et nocturnes des trois semaines de la phanie lunaire.

Pour éviter de fatiguer trop longtemps le lecteur, nous ne fixerons son attention que sur les principaux de ces 21 atouts; et, pour le mettre plus à même d'en voir l'origine et les rapports avec la constitution sociale, au lieu de procéder selon les numéros des cartes, nous suivrons la série naturelle des idées.

1° La carte 21, intitulée le Monde ou le Temps, est, en effet, le temps du temple et le

temple du temps ; elle représente une couronne de fleurs de forme *ovale*, divisée en quatre parties, par quatre fleurs de lotus, et soutenue par les quatre têtes symboliques que saint Jean a empruntées à Ezékiel, et celui-ci aux chérubins et aux séraphins d'Assyrie et d'Egypte.



Ces quatre têtes sont celles de l'*aigle*, symbole de l'orient, du matin, de l'équinoxe du printemps ; celle du *lion*, symbole du midi et du solstice d'été ; celle du *bœuf*, symbole du soir, de l'occident et de l'équinoxe d'automne ; celle de l'*homme*, symbole de la nuit, du septentrion et du solstice d'hiver. Au milieu de cette couronne, symbole de l'œuf du monde, est une femme nue, symbole d'*Eve;* elle a un pied en l'air, symbole du temps qui court; et tient dans

ses mains deux bâtons égaux, symboles de la balance et de l'équilibre du temps, de la justice et de l'équité des hommes, de l'égalité des jours et des nuits, de l'homme et de la femme. Cette *Ève* est la grand'mère (*Ava* ou *Ébée*) qui verse aux astres, dieux-hommes du ciel et aux hommes, astres-dieux de la terre, le nectar et l'ambroisie de l'immortalité, l'ombre et la lumière de l'éternité (*aon*), dont la couronne qui l'entoure est la mer ou l'océan, l'enceinte ou le vase, l'arche ou le vaisseau. Ce symbole n'est pas nouveau; il est l'expression, dans toute l'antiquité, de la nature du monde, la synthèse des arcs du cercle, l'alliance des arches de la sphère dont les Hébreux ont fait l'arche d'alliance, la modification de cette antique monnaie de la Crète, qui avait pris cette *arche* du monde,



alliance des arcs du ciel, pour le *principe* de la *justice* qui fait son nom. Et, en effet, le nom de *Kudas* de cette *Ébée* de *Crète* exprime claire-

ment la justice *saduk*, qui fait de ce Melchi-*sédek* l'esprit du Seigneur et de cet esprit *(eon)* du soleil la justice du temps des astres et de la vie des hommes; c'est de lui que *Noé*, qui lui- même n'est autre que l'esprit (*eon*) de l'éternité, (*aon*) des siècles (*aïon*), a été qualifié de *præco justitiæ*, dévélateur de justice.

2° La carte 20 représente un ange sonnant de la trompette, un vieillard, une femme et un enfant se levant de terre pour le saluer, l'admirer, le bénir; cet ange est le soleil qui, chaque matin, orient du jour, et chaque printemps, matin de l'année, réveille ou ressuscite la nature et la fait parler.

3° La carte 19 représente le soleil, père des astres et des hommes, distillant des larmes de perles et d'or sur la terre dont les hommes ne le comprennent pas.

4° La carte 18 représente la lune versant, comme le soleil, des larmes de perles et d'or dont, chaque année, Isis enfle les eaux du Nil (1). L'Ecrevisse ou Cancer, signe de juillet, qui est au bas de cette carte, indique à la fois et la crue des eaux du Nil et le décroissement de la lumière du ciel. Les deux tours entre lesquelles la lune brille désignent les deux piliers ou colonnes d'Hercule, symbole des deux palais des

(1) Pausanias.

deux pôles au delà desquels le soleil et la lune ne doivent jamais passer. Entre ces deux colonnes sont deux chiens fidèles aboyant à la lune et la gardant, comme une vache, dans la crainte qu'elle ne s'égare au delà de l'un ou de l'autre pôle.

5° La carte 17, dite l'*Étoile*, représente une étoile brillante, autour de laquelle sont sept autres plus petites, et, au bas, une femme nue, faisant couler à terre l'eau de deux vases. Près d'elle est un papillon posé sur une fleur. Cette étoile est celle du Lion, *Syrius* ou *Sothis*, qui, se levant lorsque le soleil sort du signe du Cancer, devient ainsi l'astre *Soter* ou Sauveur des hommes; les sept qui l'environnent sont les sept du pôle ; la femme est le symbole de l'espace à travers lequel passent les larmes d'Osiris et d'Isis, qui font la fécondité de l'Egypte; et la fleur et le papillon sont les symboles de la reproduction incessante de la nature.

6° La carte 16 représente une tour, dite Maison de Dieu, parce que déjà Dieu est l'or et que cette tour en est remplie. Mais cette tour de Danaé ou de Rampsinit tombe en ruines, et écrase sous ses débris les ambitieux qui tentaient de l'escalader.

7° La carte 15 représente Ahriman ou Ty-

phon, le mauvais principe, le contradicteur, le diable, le meurtrier d'Osiris ou d'Ormuzd. Ses ailes de chauve-souris sont le signe des ténèbres, son domaine; ses pieds de harpies sont le signe des bêtes immondes dont il fait son troupeau; et ses cornes de cerf sont le symbole de l'hiver ou du froid; à son piédestal sont rivés, par une chaîne qui les prend au cou, deux petits diables à longue queue, dont les mains sont liées derrière le dos.

8° La carte n° 13 représente la Mort, la fin des jours du temps de l'année et la fin des jours du temps de l'homme. Ce nombre est néfaste, parce que, étant celui des treize révolutions de la lune, nécesaires à l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours, il annonce que l'année est révolue, passée, morte.

9° La carte 9 représente un philosophe vénérable, couvert d'un long manteau, appuyé sur son bâton, et une lanterne à la main, cherchant, à la façon des *muni* ou solitaires indiens, *la vérité*, *la science*, *la justice*. C'est le dévoilateur, le divulgateur, le sincère de la vérité, dont les théocrates ont fait le traître, le judas, parce qu'il trahit ou dévèle aux profanes la science que les sages ont révélée sous le mystère. C'est cette allégorie que Diogène a mise en action, lorsque, une lanterne à la main, il

cherchait, en plein midi, un homme dans Athènes, où il ne voyait que des fous.

10° La carte 6 représente le mariage. Le prêtre qui le bénit n'est autre que l'Amour qui bénit dans les deux époux l'*Honneur* et la *Vérité*.

11° Les cartes 5 et 2 représentent le prêtre et la prêtresse; le prêtre est coiffé d'une triple tiare, symbole des trois Tot éternels de Moïse; il s'appuie sur un sceptre à triple T; et, trois de ses doigts étant fermés, il bénit des deux autres deux enfants qui sont devant lui. La prêtresse, c'est Isis, type de la science qui se déroule au-dessus de sa tête, et dont le livre est ouvert sur ses genoux; deux écharpes garnies de + se croisent en X sur sa poitrine.

12° Les cartes 4 et 3 représentent, l'une, l'homme, le père, le roi; l'autre, la femme, la mère, la reine. Pour attribut ils ont l'aigle, que l'homme tient à ses pieds et la femme dans ses bras, et un sceptre traversant un globe et finissant en T ou en +.

13° La carte n° 1, intitulée *Pagad*, représente ce qu'exprime ce mot, un escamoteur, un magicien, à la fois fonds, source et racine (*pagaz*, *sars*, *pègè*) d'où naissent, sourdissent et jaillissent les sorts.

14° Enfin la carte 78 équivalant au zéro représente un homme qu'à sa marotte, à son ho-

queton garni de coquillages et de sonnettes, à son air affairé, à sa marche empressée, à l'exagération de sa coiffure, à son sac pendant sur ses reins, on reconnaît facilement pour un coupable, un réprouvé, un insensé, un fou. Il semble fuir un tigre qui veut le mordre ; c'est l'homme de la fable, le vicieux qui a renfermé ses fautes dans sa poche de derrière pour ne pas les voir, le coupable qui veut fuir ses remords, mais que les remords poursuivent et qui sautent en croupe derrière lui. Si, comme nous l'avons dit, cette carte 78, étant égale à zéro, réduit le nombre des cartes à 77, il est facile de voir qu'il est composé des 70 éléments temporels du temps et de la semaine des 6 jours de création. Ce qui induit à le croire, c'est un tableau chinois composé de caractères qui forment de grands compartiments en carré long, tous égaux, et précisément de la même grandeur que les cartes du tarot. Ces compartiments sont distribués en six colonnes perpendiculaires, dont les cinq premières renferment quatorze compartiments chacune, en tout soixante-dix ; tandis que la sixième, qui n'est remplie qu'à moitié, n'en contient que sept. D'ailleurs, ce tableau est formé d'après la même combinaison du nombre 7 ; chaque colonne pleine est de 2 fois 7 = 14, et celle qui ne l'est qu'à demi

en contient sept. Il ressemble si bien au tarot, que les quatre couleurs du tarot emplissent ses quatre premières colonnes ; que de ses 21 atouts 14 emplissent la cinquième colonne, et les 7 autres atouts la sixième. Cette sixième colonne des 7 atouts est donc celle des six jours de la semaine de création. Or, selon les Chinois, ce tableau remonte aux premiers âges de leur empire, au dessèchement des eaux du déluge par Iao ; on peut donc en conclure qu'il est ou l'original ou la copie du tarot, et, dans tous les cas, que le tarot est antérieur à Moïse, qu'il remonte à l'origine des siècles, à l'époque de la confection du Zodiaque, et conséquemment qu'il compte 6,600 ans d'existence (1).

Tel est ce *tarot* des Rômes, dont par antilogie les Hébreux ont fait la *torah* ou loi de Jéhova. Loin d'être alors un jeu, comme aujourd'hui, il était un livre, un livre sérieux, le livre des symboles et des emblèmes, des analogies ou des rapports des astres et des hommes, le livre du destin, à l'aide duquel le sorcier dévoilait les mystères du sort. Ses figures, leurs noms, leur nombre, les sorts qu'on en tirait, en firent naturellement, pour les chrétiens, l'instrument d'un art diabolique, d'une œuvre de magie ; aussi conçoit-on avec quelle rigueur ils durent

(1) Pour tout ce qui est du tarot, voir *Court de Gebelin*, vol. 8.

le proscrire dès qu'il leur fut connu par les abus de confiance que l'indiscrétion des *Sagi* commettait sur la crédulité publique. C'est alors que, la foi en sa parole se perdant, le *tarot* devint jeu, et que ses tablettes se modifièrent selon le goût des peuples et l'esprit du siècle. C'est de ce jeu des *tarots* que sont issues nos cartes à jouer, dont les combinaisons sont aussi inférieures à celles du *tarot* que le jeu de dames l'est au jeu d'échecs. C'est donc à tort que l'on fixe l'origine des cartes modernes au règne de Charles VI; car dès 1332, les initiés à l'*ordre de la bande*, établi par Alphonse XI, roi de Castille, faisaient déjà serment de ne pas jouer aux cartes (1). Sous Charles V, dit le Sage, saint Bernard de Sienne condamnait au feu les cartes, dites alors *triomphales* (2), du jeu de *triomphe* que l'on jouait déjà en l'honneur du triomphateur Osiris ou Ormuzd, l'une des cartes du tarot; d'ailleurs, ce roi lui-même les proscrivait, en 1369, et le petit Jean de Saintré ne fut honoré de ses faveurs que parce qu'il n'y jouait pas.

Alors on les appelait, en Espagne, *naïpes*, et mieux, en Italie, *naïbi*, parce que les *naïbi* sont les *diablesses*, les sybilles, les pythonisses, et

(1) Chronique de Giovani Morelli, an 1393.
(2) Ducange au mot *Charta*.

que les cartes sont les signes prophétiques et la parole dévélatrice du *naïba*, le diable, qui, pour les Rômes, est le plus grand des *nabi*, prophètes ou pythons. En Provence, on nommait les valets *tuchim*, du nom, dit le savant Court de Gébelin, d'une race de voleurs qui infestaient le pays, au point que les papes se crurent obligés de prêcher contre eux une croisade ; mais ces *tuchim* n'étaient assurément autres que des Rômes qui, bateleurs et filous, s'en allaient par le pays, tirant les sorts (*tuchai*) et annonçant à chacun sa bonne ou mauvaise aventure, car c'est encore de ce nom qu'ils appellent la misère (*tucha*) dont le sort les a frappés et qui en fait des *tuchali*, des misérables.

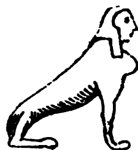
Quelques jours après cette rencontre de Georges Brancovano dans la case de Stancio, je quittais celui-ci, lui laissant, en souvenir de notre amitié, quelques petits riens qui pouvaient lui être utiles, et qu'il m'a promis de soigner en mémoire de moi ; et je lui disais adieu, comme si je ne devais plus le revoir. A un mois de là, j'étais à Valéni. Fatigué d'une exploration que je venais de faire dans les montagnes environnantes, je me reposais à l'ombre d'un buisson de rosiers sauvages, dans le ravin d'un torrent, quand tout à coup je suis surpris dans ma solitude par un bruit de pas et un

murmure de voix qui m'inquiètent. Je me lève et regarde. C'est une famille de *Nétotsi* qui s'avance. Une vieille femme, un homme, une plus jeune femme et trois enfants la composent. Ils m'ont aperçu, et déjà les enfants me demandent des paras que je leur donne. Ils passent et vont vite, gesticulant beaucoup et parlant précipitamment et avec éclat. Mais la vieille revient sur ses pas, et me montrant ses deux poings : — Je suis sorcière, me dit-elle, et la vérité est avec moi. — Dans quelle main? frappe! Je frappai sur sa main gauche, elle l'ouvrit, et j'y vis un éclat de miroir. — Veux-tu lire dans le coquillage, me demande-t-elle? — Volontiers. — Et que me donneras-tu? — Vingt paras. — C'est peu, une piastre! — Soit! et si je puis lire, un svendsik. — Et si tu lis mal, tu me battras? — Ne crains rien; je ne suis pas un *tchokoï*. — Rassurée par ma parole, elle me fait ouvrir les mains, les regarde attentivement, porte les siennes à ses oreilles, et murmure : « *Beng-o! nanaïssi sovho;* diable! ne dors pas. » Puis elle approcha du miroir le coquillage, et me dit : — *Iak!* regarde, *oshalme?* vois-tu? — Je vois (*oshaom*), lui dis-je, mais je ne puis lire. Il n'y avait en effet rien d'écrit, et pourtant elle lut pour moi ce que peut-être elle eût également lu pour tout autre : — Tu rattache-

ras des ceintures; *dûrdjaïl*, tu iras loin; *tuka i tikna*, misère et repos; des ennemis te font mauvais œil, mais tu les battras, en vérité. *Dourka tiri avéléas!* qu'ainsi soit ton sort! Je fais moins attention à ses paroles qu'à elle-même. Ses cheveux gris ressemblent assez à une poignée de filasse; elle y a entrelacé quelques feuilles de noyer qui lui servent d'éventail contre les mouches; une branche d'osier, garnie de ses feuilles, lui ceint la taille; sa gorge, noire et nue, ruisselle de sueur, et ses jambes, grèles et desséchées, sont blanches de poussière; ses mamelles, flétries et pendantes, se heurtent et battent sur son estomac; sa jupe, qui ne lui descend guère plus bas que le genou, est un mélange de toutes les étoffes et de toutes les couleurs, grossièrement rapprochées ou cousues les unes sur les autres. Ses bras sont grèles, ses mains décharnées, ses joues creuses; mais sa bouche est fraîche encore; ses dents sont encore des perles, et ses yeux brillent de tout le feu de la jeunesse sous ses blancs sourcils; ce sont encore ceux de la sibylle ou de la pythonisse. — *Dourken-kéré*, prophétesse! lui dis-je, quand elle a fini : as-tu dit vrai? — *Arromali*, en vérité, répond-elle; autrement, que la terre me pourrisse, que l'eau m'engloutisse, et que le feu me consume! Je lui donne

donc le *svendsik* promis ; et quand elle le tient, elle se sauve pour rattraper les siens, et me crie en courant : — *Bout-besha!* vis longtemps ! Demeuré seul, je reviens malgré moi sur ce qu'elle vient de me dire : J'irai loin. — Dans quel sens ? Misère et repos ! — Par où commencerai-je ?—Des sorciers me font mauvais œil. — Quels sont-ils ? Le temps devait me l'apprendre; car, ni *sagus* latin, ni *sagan* de Judée, ni *sagane* des Gaules n'avait touché la vérité de si près. A trois mois de là, je me retirais à Jassy par prudence, et l'un de mes amis m'y écrivait : «Ceux-là que vous croyez le plus dans vos intérêts sont précisément ceux qui vous font le plus de mal.» J'y arrivais pour être témoin d'un acte inouï de désespoir. Un Laïési, appartenant à l'État, avait, depuis longtemps, à se plaindre d'iniquités commises à son égard. Resté veuf, avec un enfançon, non-seulement il était dans l'impossibilité de faire les corvées qu'on exigeait de lui, mais il avait même de la peine à gagner sa subsistance ; et, malgré la misère de sa position, le fisc impitoyable le faisait rouer de coups quand il n'avait pas satisfait à ses exigences. Pensant que, pour obtenir justice, il lui suffit d'aller implorer la pitié du prince Stourdza, il prend avec lui son enfant, âgé de deux ans, et court au palais ; heureux d'avoir

pu traverser la cour sans obstacle, il croit déjà sa cause gagnée, et arrive dans cette assurance à la porte, en maudissant ses persécuteurs. Il veut entrer, on l'arrête; il persiste, on le maltraite; il résiste, on le chasse. Alors, las de plaintes et de blasphèmes, il entre en fureur, prend son enfant d'une main, le brandit en l'air, et, retournant sur ses pas, il l'écrase sur les dalles, en criant aux valets : — Mieux vaut éteindre notre race! Peu après, le 13 juin, grâce à la politique de condescendance pour le Moscovite, je me voyais obligé de quitter un pays où Pritchard serait resté, et de m'embarquer pour la France, qui devait m'être un désert. Ainsi, la première partie de la prédiction de ma prophétesse s'est accomplie; depuis quinze ans, la seconde se réalise; quand donc la troisième aura-t-elle son tour? Quand un samaritain voudra bien m'aider à me relever avec mon cheval, qui, en tombant, a failli m'écraser sous lui.



CHAPITRE XIII.

AFFRANCHISSEMENT DÉFINITIF DES ROMES

DE MOLDAVIE ET DE VALAQUIE.

Mais croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître,
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur, c'est la liberté !

La Moldovalaquie venait d'être frappée du coup le plus terrible par le honteux traité de Balta-Liman; à ses princes élus avaient succédé des princes nommés, de gré à gré, par la Russie

et la Porte, l'une commandant à l'autre. Il en était résulté pour la Valaquie le choix le plus funeste; mais, comme objection pour ainsi dire à ceux qui, comme moi, aspirent à l'union de ces deux provinces, elles étaient heureusement désunies, et cette désunion permit de réparer ici le mal qui s'était fait là. Suffisamment estimé de l'homme le plus estimable de la Turkie, Grégoire-Alexandre Ghyka obtint facilement ce qu'il méritait, l'honneur de présider, en Moldavie, à la formation d'un ordre de choses tout nouveau, au développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, à la satisfaction des besoins des classes pauvres, à la confection de nombreux établissements, à la marche du progrès, à la régénération de la nationalité roumaine.

Arrivé sans intrigue au pouvoir, le prince Grégoire Ghyka ne tarda pas à se montrer digne de l'exercer. Grâce à son zèle, l'agriculture est dégrevée des charges énormes qui l'accablaient, et la Moldavie s'enrichit de nombreux établissements qui lui faisaient faute ; il crée un corps de gendarmerie, un second bataillon de milice, une batterie d'artillerie, deux nouvelles compagnies de pompiers pour la capitale et une pour chaque chef-lieu; il fonde une école à Galatz, construit un castel pour les condamnés

et deux prisons modèles, l'une à Iassi, l'autre à Folticheni ; il fait exécuter, en granit, le pavage de Iassi et en marbre les quais de Galatz ; Iassi lui doit son hôtel de ville, son télégraphe électrique, son service de diligences, son bureau de poste aux lettres, l'amélioration de la poste aux chevaux, la restauration de son palais princier et la fondation de cent vingt-cinq lits ajoutés à l'hôpital de Saint-Spiridion ; il institue l'internat aux écoles publiques, rédige et promulgue le Code administratif; augmente les revenus de l'État de 2 p. 100 additionnels au 3 p. 100 du revenu des douanes, et de 10 *pi* par 100 *okas* de sel, et accroît les revenus municipaux du quart du revenu des biens conventuels et de l'impôt du timbre. Si à ces actes, issus autant de son pouvoir princier que de son divan *ad hoc*, l'on ajoute les fruits de ses propres libéralités, la caserne de Galatz, l'hôtel de ville de Botoshan, l'aqueduc de Housh, l'école d'Okna, celle des filles d'Iassi, l'Institut Grégorien et l'achat des précieux manuscrits du Shinkaï, la fondation d'une banque, l'établissement de la navigation sur les lacs et les fleuves du pays, on comprendra comment le hospodarat, dont tant d'autres se sont engraissés, dut, au contraire, l'appauvrir, et l'on n'aura qu'à plaindre les maladroits qui, maîtres un instant de la position,

essaient aujourd'hui de lui couper l'herbe sous les pieds, en mettant le séquestre sur ses biens.

Suffisamment bien placé, depuis 1854, pour voir ce qui lui reste à faire, et doué d'ailleurs de la meilleure volonté et des intentions les plus honorables, le prince Grégoire Ghyha comprend, heureusement pour son pays, qu'il ne peut, ni sans le consentement de la France et de l'Angleterre qui n'en sentent pas l'importance, ni sans l'assentiment de la Turkie et de l'Autriche qui en redoutent le résultat, renouveler, au dix-neuvième siècle, les rôles de Michel IV et d'Étienne le Grand, et qu'il n'y a pas moins sottise à y songer que folie à l'oser envers et contre tous. Au lieu donc de se faire la lance des Don Quichottes exaltés, il se fait le bouclier des hommes prudents, et ceux-là sont l'élite de la jeunesse, dont, depuis son avènement, il s'est plu à s'entourer. Assurément il eût aimé à voir les étendards roumains flotter au milieu des phalanges anglo-françaises, mais puisque la France et l'Angleterre s'y refusent, et que pourtant il en veut bien mériter, il lui reste assez à faire pour conquérir leur estime. La plume aussi est une épée qui peut rompre des chaînes. Conséquemment, pour mériter à son pays les libertés qu'il revendique à juste titre, il veut le purger de l'esclavage qui lui fait honte, et ren-

dre à la liberté des hommes nés comme lu sur le sol de la patrie, et qui n'y vivènt, depuis des siècles, que dans les afflictions de la servitude.

Grâce à ces sentiments élevés, les Rômes n'ont plus à espérer leur affranchissement ; son Divan vient de voter leur délivrance à l'unanimité. Nous nous en estimons trop heureux, pour ne pas préférer à notre narration les actes mêmes de cette délivrance. Nous nous faisons un indicible plaisir de les enregistrer ici, non moins comme un honneur légitime à rendre à leurs auteurs, que comme un témoignage de notre sincère estime pour les deux Ghyka, à l'initiative desquels les Rômes des deux principautés auront dû leur liberté. Nous nous faisons un devoir de porter le lecteur à remarquer que, en effet, en affranchissant les Rômes des monastères, M. Stourdza n'a fait, en 1844, que répondre à l'impulsion donnée en 1837 par A. Ghyka, lorsqu'il affranchit en Valaquie tous ceux appartenant à l'État ; et, de même aujourd'hui, en proclamant au bruit des trompettes leur affranchissement général en Valaquie, B. Shtirbéiu ne fait que céder à l'impulsion donnée en Moldavie par Grégoire Ghyka. Ce que nous tenons à faire ressortir, c'est que ce grand acte d'humanité de la part des Ghyka ne

provient pas moins de leurs sentiments généreux que de leur intelligence politique ; tandis que, de là part de Shtirbéiu, il n'est que le résultat de la double nécessité qui l'étreint et de satisfaire l'opinion et de se laver de la honte d'avoir, à vingt ans de là, vendu des hommes.

Office princier, adressé au Conseil administratif extraordinaire, en date du 28 *novembre* 1855, *sous le n°* 1166.

La loi votée en 1844 par l'Assemblée générale extraordinaire, concernant l'affranchissement des Rômes de l'État, de la métropole, des évêchés et des monastères en général, avait prévu en même temps le rachat progressif des esclaves appartenant à des particuliers, en affectant à cette œuvre les sommes provenant de l'impôt des affranchis. Le but de cette mesure philanthropique était de parvenir, en un certain laps de temps, à l'abolition de l'esclavage en ce pays, et reposait principalement sur l'espoir que la plupart des propriétaires d'esclaves, guidés par une émulation réciproque, se prêteraient spontanément à la libération des êtres humains en leur pouvoir. Nous sommes cependant aux regrets de devoir constater que bien peu d'entre eux ont répondu, jusqu'à ce mo-

ment, à cet appel humanitaire, tandis que, d'autre part, les fonds restreints qui sont alloués au rachat des esclaves n'ont pu opérer encore leur manumission complète.

Parmi les soins que les devoirs de notre position nous imposent, au milieu des réformes que nous avons tenté de réaliser et celles que l'avenir réclame, nous trouvons que cette question est une de celles qui doivent marcher en tête, comme découlant des lois mêmes de l'humanité, et se rattachant essentiellement à la dïgnité du pays.

Dans un moment où l'Europe entière témoigne d'un si vif intérêt pour les principautés et médite la fixation de leurs destinées futures, il est du devoir de notre patrie de faire aussi un pas en avant vers elles. Bien des années se sont écoulées depuis que l'esclavage a été aboli dans tous les états civilisés de l'ancien monde; seules, les principautés moldo-valaques ont conservé ce vestige flétrissant d'une société barbare; dans ces seules principautés, l'esclavage fait partie de l'ordre social! Une telle anomalie ne doit, ne peut plus exister. Un tel état de choses est en opposition avec les dogmes sacrés de la religion chrétienne, avec les principes d'humanité, avec l'intérêt vital de l'État. C'est une plaie de la société, plaie que nous ne devons pas

soustraire aux regards, comme on l'a essayé jusqu'à ce jour, car il est impossible de la cacher, mais que nous devons guérir au plus tôt.

A cet effet, comme prince et comme chrétien, consultant la dignité du pays non moins que les sentiments de notre propre cœur, nous appelons aujourd'hui l'attention sérieuse de notre Conseil sur cette importante question; nous comptons sur une active coopération de sa part pour nous aider à la résoudre dans un sens conforme aux grandes lois de l'humanité, tout en ayant égard à l'indemnité des ayant-droit. Nous l'engageons à préparer un projet de loi sur cet objet et à nous le soumettre pour être envoyé aux délibérations du Divan général.

Notre avis est de prendre pour base de ce projet :

1° L'abolition immédiate de l'esclavage; 2° le règlement et le mode de répartition de l'indemnité à accorder aux ayant-droit.

Nous espérons que le concours de nos compatriotes, sans distinction, ne nous fera pas faute dans cette question humanitaire de premier ordre; nous ne doutons pas que messieurs les ministres eux-mêmes ne vouent leurs efforts à remplir, dans toute son étendue, la tâche que nous leur confions; et, à cette fin, nous comp-

tons sur le zèle et les principes d'humanité dont ils ont constamment fait preuve.

Signé, Grégoire A. Ghyka.

A cet office, dont le style simple et modeste exprime les plus hauts sentiments et exhale, comme un parfum du cœur, toute la bonté d'un honnête homme, il est répondu le même jour, par le Conseil administratif extraordinaire, en des termes si expressifs d'approbation et de gratitude pour cette communication de Son Altesse, que l'on ne sait qui envier le plus: ou celui qui les mérite à si juste titre, ou ceux qui se font un si grand plaisir de les lui adresser. Or, voici cet arrêté du Conseil administratif extraordinaire du 28 octobre 1855, sous le n° 1374, tous ses membres étant présents :

« Aujourd'hui, 28 novembre 1855, le conseil a reçu, avec le sentiment d'une vive reconnaissance, l'office princier qui lui représente le grand principe de l'abolition de l'esclavage en Moldavie. Les membres du Conseil ont été impressionnés à la lecture de cet office par les belles pensées et les considérations de haute sagesse dont il offre la réunion. Cet office, par lequel Votre Altesse prend ainsi l'initiative dans une question de si haute importance, appartient de ce moment à l'histoire de la patrie, et

il y occupe la plus belle page parmi celles qui témoignent des progrès du peuple roumain.

« Le conseil administratif s'associe donc avec gratitude à ce grand acte, émané des sentiments élevés qui caractérisent Son Altesse Sérénissime le prince régnant; il applaudit de tout son cœur à l'accomplissement de cette œuvre, et enregistre unanimement, par le présent, la date du 28 novembre 1855 comme un jour de fête pour la patrie.

« Deux membres du Conseil, MM. le ministre des finances et le directeur du département de la justice, s'occuperont, sans retard, de l'élaboration du projet de loi, conformément aux vues de Son Altesse Sérénissime et aux grands principes contenus dans son office précité sous le n° 1166.

« *Signé :* MM. Etienne Catardji; Georges Costaki; Pierre Maurogéni; Constantin Ghyka; Anastase Pano; Jean Cantacuzène; Léonidas Ghyka. »

Ainsi fort de l'approbation de son Conseil, le prince Grégoire A. Ghyca, pour qui un jour de plus d'esclavage serait un siècle de plus de misère, se hâte, dès le lendemain, de rédiger son office au Divan général; et, le surlendemain,

30 novembre, il lui adresse, sous le n° 44, cette pièce dont voici la teneur :

« Plusieurs objets, de la compétence du Divan général, devant être soumis à ses délibérations, nous trouvons convenable, par le présent office, d'avancer l'époque de sa convocation pour la session de 1855 à 1856.

« Dans le cours de cette législature, il sera communiqué au Divan, entre autres travaux, un projet de loi concernant l'émancipation générale des *T-sigans* qui sont en la possession des particuliers.

« Au moment où le Divan aura à s'occuper d'une question de si haute importance, nous nous sentons obligé, tant comme chrétien que comme chef de l'État, de faire appel aux sentiments religieux et à la philanthropie de ses membres, en faveur d'une mesure depuis longtemps réclamée par l'humanité, et qui, dans les circonstances actuelles, est dictée au pays par une sage politique. Or, à ce double point de vue, nous aimons à croire que le projet en question trouvera un puissant écho dans le cœur et un appui énergique dans le patriotisme des membres du Divan.

« Rappelez-vous, Messieurs, que ce n'est pas seulement la patrie, mais aussi l'Europe, dont les sympathies se manifestent si vivement en

faveur des destinées futures des principautés, qui attache sur nous ses regards impartiaux; rappelez-vous que les résultats de vos délibérations dans cette sainte cause ne demeureront pas renfermés dans les limites de notre pays, mais traverseront les espaces et les temps et seront portés devant un tribunal intègre dont la sentence doit être inscrite dans les annales de l'histoire, avec les noms de ceux qui auront mis la main à l'œuvre. Il nous est donc réservé, Messieurs, de faire briller, à côté des pieuses et méritoires actions de nos aïeux, l'arrêt qui brisera le joug sous lequel gémissent des milliers d'hommes, et leur ouvrira une voie nouvelle où ils pourront se rendre utiles à la société. Un tel résultat, en appelant sur nous la reconnaissance et le respect publics, deviendra un titre dont s'enorgueilliront nos neveux, heureux de pouvoir compter un jour, parmi leurs ancêtres, les auteurs généreux d'une loi si éminemment humanitaire. Connaissant la sagesse éclairée du Divan général, sagesse dont il nous a donné des preuves en d'autres occasions, nous avons la confiance que, pénétrés de ces puissantes considérations, vous consacrerez aussi à la conjecture présente toute votre sollicitude, et procéderez avec la maturité requise, sans prêter l'oreille à des suggestions contraires

aux droits de l'humanité et en désaccord avec l'intérêt public, devant lequel l'intérêt privé doit fléchir ; et que, par les dispositions adoptées à cet égard, vous vous tiendrez à la hauteur de la grande tâche qui vous est confiée. »

Cet office s'adressait trop bien pour n'être pas accueilli comme il devait l'être. En effet, dès le 10 décembre 1855, sous le n° 2, le Divan général adresse à son tour au prince le rapport suivant :

« Le Divan général ayant reçu, par la communication du secrétaire d'Etat, sous le n° 4873, le projet concernant l'émancipation des esclaves en Moldavie, l'a mis en délibération et l'a adopté à l'unanimité, sauf un seul amendement à l'article 4. A cette occasion, le Divan croit de son devoir d'exprimer à V. A. S. les vifs sentiments de gratitude dont l'a pénétré la lecture de son glorieux office, sous le n° 44, et il s'empresse de soumettre respectueusement à l'approbation de V. A. S., dans le projet de loi ci-annexé, le résultat de ses consciencieuses délibérations, projet d'après lequel tout individu touchant le sol moldave serait désormais homme libre.

« Altesse Sérénissime, le Divan général croit en même temps de son devoir de vous déclarer qu'il se sent fier d'avoir voté pour cette sainte

et glorieuse cause, et il ne doute pas que cet acte national ne soit généralement apprécié comme il doit l'être, et ne réserve en même temps, à Votre Altesse Sérénissime, une page mémorable dans les annales du pays. »

Le lendemain, 11 décembre 1855, le prince adresse au Divan général l'office suivant, sous le n° 49 :

« Le projet de loi voté à l'unanimité des membres du Divan, relativement à l'émancipation des esclaves en Moldavie, nous ayant été soumis avec un rapport, nous y avons vu, avec plaisir, l'expression des sentiments de vive reconnaissance qu'éprouve le Divan d'avoir eu à voter pour cette sainte cause. Nous confirmons donc, en vertu de notre prérogative, le susdit projet, avec l'amendement porté à l'art. 4, ch. Ier, afin qu'il ait, à l'avenir, force de loi.

« En conséquence, nous invitons, par le présent office, le Divan général de procéder à la rédaction de cette loi et de la communiquer à notre Conseil, afin qu'elle soit mise immédiatement en application par les autorités compétentes. — *Signé*, Grégoire A. Ghyka. »

Voici donc cette loi concernant l'abolition de l'esclavage, le mode de l'indemnité dévolue aux ayant-droit, et l'inscription des émancipés dans la classe des contribuables.

CHAPITRE Ier.

L'esclavage est aboli à jamais dans toute l'étendue de la principauté de Moldavie. Tout individu qui touche le sol moldave est libre.

§ Ier. Tous les Rômes en général, appartenant à des particuliers, sont affranchis, et, dès aujourd'hui, il n'est plus permis à personne, en Moldavie, d'avoir des esclaves, ni de vendre ou d'acheter une créature humaine.

§ II. Tous ceux qui possèdent des Rômes sont tenus de présenter à la Vestiairie, dans le délai de deux mois, à partir de la publication de la loi, une liste détaillée du nombre de leurs Rômes, avec désignation spéciale des infirmes, afin qu'ils soient inscrits dans la liste des affranchis et que l'on puisse régler l'indemnité des ayant-droit.

§ III. Quiconque, à l'exception des absents, pour lesquels le terme est fixé à six mois, ne se présenterait pas dans le délai fixé par le § II, perd ses droits à l'indemnité.

§ IV. Le prix de l'indemnité est fixé à huit ducats pour les *lingourars* et les *vatrash*, et à quatre ducats pour les *laïesh*, sans distinction de sexe; mais il n'y aura point d'indemnité pour les invalides et les enfants en nourrice.

§ v. La contribution des affranchis de l'Etat et du clergé, ainsi que celle des esclaves et des particuliers antérieurement affranchis, se montant à 295,330 piastres, jointe à une subvention de 200,000 p. de la Vestiaire et 100,000 p. du paragraphe de bienfaisance de la caisse du clergé (qui s'accroîtra en proportion de l'augmentation de ses ressources), formant ensemble une somme de 595,330 piastres, sera affectée annuellement à l'indemnisation des propriétaires ; la contribution de ceux qui seront libérés par la présente loi sera allouée à la même destination.

§ vi. Comme l'indemnité des ayant-droit devra être payée graduellement et que la somme affectée à cet objet ne peut couvrir le chiffre total de cette indemnisation, celle-ci s'opérera d'après les règles suivantes :

a. Deux mois après la promulgation de la présente loi, le département des finances réglera un recensement général de tous les individus que leurs propriétaires auront déclarés.

b. Cette opération commencera à partir du dixième jour après l'expiration du terme de deux mois, et devra être complétée dans un délai de quinze jours, conformément aux dispositions comprises dans le chapitre II suivant.

c. Dès que le département des finances aura reçu les listes de recensement, il les contrôlera,

et, les trouvant conformes aux déclarations reçues, il arrêtera la somme qui revient aux particuliers, en bloc et en détail

d. Cette somme sera répartie en obligations de l'État de 1,000 piastres chacune, portant un intérêt de 10 p. 100 par an. Cet intérêt sera toujours maintenu au niveau du taux légal en vigueur dans le pays, et, en cas de diminution de celui-ci, il devra être abaissé dans la même mesure.

e. Tous les ayant-droit seront convoqués à l'expiration du troisième mois, à partir de la promulgation de la loi, afin de recevoir chacun le nombre d'obligations qui lui reviennent; dès ce jour-là, tous les esclaves seront reconnus libres et leur contribution envers l'État commencera à courir.

f. Sur les sommes assignées à l'art. 5, le département des finances paiera, à la fin de chaque année, les intérêts des obligations, dont le paiement sera acquitté au dos du coupon.

g. L'excédant des sommes affectées à cette fin servira, chaque année, à acquitter le nombre d'obligations qu'il pourra couvrir, et afin de ne léser personne, ce paiement s'effectuera d'après le mode suivant :

Les numéros de tous les coupons seront jetés dans une roue de loterie, en présence des ayant-

droit qui voudraient assister à l'opération, et les numéros sortants seront immédiatement acquittés.

Cette opération sera présidée par le ministre des finances en personne; et le tirage des numéros sera fait par un enfant.

§ VII. Les personnes, ayant droit à l'indemnité et qui voudront y renoncer, pourront, en faveur de leurs anciens esclaves, la faire remplacer par une dispense de l'impôt envers l'État et du travail des chaussées. Le terme de cette dispense ne pourra s'étendre au delà de dix ans; ils pourront de même les faire inscrire dans la classe des chrysobolites, d'après l'art. 99, ch. III du règlement organique, § VIII. Toutes les dispositions contenues dans le Code civil, dans la Chrysobulle œcuménique, ainsi que toutes les autres adoptées dans la suite du temps relativement à la classe des esclaves et qui deviennent contraires aux principes de l'émancipation contenus dans la présente loi, sont et demeurent abrogées.

CHAPITRE II.

DU RECENSEMENT.

§ IX. Le recensement prévu par le § VI, lettre *a*, s'opérera de la manière suivante :

a. Des commissions composées de trois Boïars seront nommées par offices princiers, à raison d'une par chaque arrondissement.

b. Ces commissions se transporteront dans les diverses localités des arrondissements respectifs, pour y procéder aux opérations recensementaires, d'après les listes présentées par les propriétaires, et dans lesquelles seront aussi indiqués les lieux de domicile des Rômes; et, afin de prévenir toute confusion à cet égard, le département des finances publiera la formule d'après laquelle chaque propriétaire devra dresser sa liste; il publiera de même une invitation à ce que chacun concentre, autant que possible, ses Rômes en un seul lieu, et à ce que tous se trouvent présents au terme fixé pour le recensement.

c. Le tribunal rustique, conjointement avec le curé de l'endroit où les commissions auront opéré, attestera l'exactitude des listes recensitaires par apposition de leurs signatures et du sceau de la commune. Ces listes seront également certifiées par les ayant-droit ou leurs fondés de pouvoir, chargés de représenter les Rômes.

d. Ces commissions recensitaires seront chargées d'inscrire en même temps les émancipés dans le rôle de l'impôt envers l'Etat.

e. Elles devront achever leurs travaux et les présenter au département des finances dans les vingt jours, à dater du jour où le dénombrement sera commencé.

f. Pour chaque chef-lieu de district il sera nommée une commission spéciale, et, dans la capitale, il y en en aura une par arrondissement.

g. Les membres des commissions qui auront strictement rempli leur tâche seront récompensés par des promotions à des rangs, selon les mérites de chacun.

CHAPITRE III.

DES OBLIGATIONS SUR L'ÉTAT.

§ x. En ce qui concerne les valeurs énoncées dans les obligations, leur distribution et leur mutation d'une personne à une autre, sont établies les règles suivantes :

a. Les obligations de l'indemnité seront nominales et divisées en deux séries, selon leur valeur; celles de la première série varieront de 100 à 1,000 piastres, celles de la seconde seront de 1,000 piastres.

b. Les obligations seront inscrites sur deux registres, un pour chaque série et par numéro d'ordre; ils seront nommés registres de la dette publique.

c. Les créanciers de l'Etat recevront autant d'obligations qu'il en faudra pour couvrir la somme due par l'Etat, et seront inscrits sur les registres pour le nombre d'obligations qui leur auront été délivrées.

d. Pour toucher les intérêts, les créanciers de l'Etat présenteront leurs obligations à la Vestiairie à la fin de l'année, et tout en acquittant le montant des intérêts au dos de l'obligation, ils devront en donner décharge sous leur signature dans le registre,

e. Le transfert d'obligations d'une personne à une autre s'effectuera d'après le mode suivant :

Les porteurs de ces obligations se présenteront à la Vestiairie; et, sur la déclaration qu'ils désirent transférer leurs titres, cette dernière sera tenue d'échanger le titre contre un autre délivré au nom de la personne envers laquelle le transfert a lieu. A cet effet, le nom du porteur précédent sera rayé du registre, de même que les numéros respectifs des obligations nouvellement délivrées seront enregistrés à la suite du dernier numéro d'inscription.

f. Les mêmes règles seront observées à l'égard des obligations dont la mutation aura lieu par héritage, toutefois après que le droit d'hérédité aura été préalablement constaté par l'autorité compétente. — Suivent les signatures.

Déjà, dans la prévision de cet acte gouvernemental, M. Alexandri s'était hâté de libérer ses esclaves et d'en donner avis au public par les journaux de Iassi. En d'autres temps, alors que le préjugé en eût fait une impertinence contre laquelle se seraient inévitablement récriés tous les Boïars possesseurs d'esclaves, c'eût été un acte d'énergique indépendance; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un témoignage de bonne volonté que la civilisation défend aux Boïars d'inculper, sans se compromettre eux-mêmes. Aussi sommes-nous plus satisfait de l'œuvre par elle-même que de l'éclat qui lui a été donné, la main gauche devant ignorer le bienfait de la main droite. D'ailleurs, si, selon nous, il eût été mieux à M. Alexandri d'agir en silence ou d'attendre avec tout le monde, nous connaissons trop son bon cœur pour le soupçonner un seul instant d'avoir voulu faire de cette œuvre-pie un acte de vanité. Quoiqu'il en soit, nous préférons la convenance qu'y mirent d'autres âmes charitables : à la veille de la promulgation de la loi, Mme Nathalie Balche, née

princesse Ghyka, écrit au ministère des finances : « Je prie l'honorable ministre au département des finances de vouloir bien porter sur la liste des affranchis tous les Rômes qui se trouvent sur mon domaine de Baseshti, au district de Falchi, et pour lesquels je ne demande aucune indemnité. Je transmettrai prochainement à votre département l'état nominatif de ces hommes désormais libres. »

La loi est à peine promulguée, que le journal moldave enregistre les déclarations suivantes, adressées au département des finances :

« 1° En vue de l'office princier, je déclare renoncer à toute indemnité pour mes esclaves, désormais libres, qui se trouvent établis sur mes domaines de Ploutoneshti et d'Ourlatz, avec condition, dans le but d'améliorer leur état, qu'ils soient admis à la jouissance des droits dévolus aux chrysobolites de la génération actuelle. Je présenterai prochainement la liste de ces individus.

« *Signé*, Catardji. »

« 2° L'initiative du gouvernement dans l'émancipation des Rômes n'ayant fait que devancer ma résolution de libérer le peu d'esclaves que je possède, je déclare leur donner la liberté à tous, ainsi qu'à leurs enfants, sans la moindre

indemnité, qui répugnerait à mes sentiments. Plaise à l'honorable département des finances de leur faire connaître la mesure que je viens de prendre à leur égard.

«*Signé*, Pierre Veissa.»

« 3° Le soussigné, fondé de pouvoir de son épouse, Pulchérie Argyropoulo, née Cantacuzène, s'empresse de faire connaître à l'honorable département qu'il libère tous les esclaves en possession de son épouse, sans prétendre à la moindre indemnité, et sous la seule condition que, pendant dix ans, à dater de leur émancipation, ils soient exempts de tout impôt envers le trésor et de toute prestation envers l'État. La liste nominative de ces individus sera prochainement déposée au bureau du département.

«*Signé*, Emmanuel Argyropoulo.»

Si l'on doit savoir gré à cette publicité donnée avant et après la loi, par le ministère des finances, à des actes si méritoires en eux-mêmes, parce qu'elle peut prédisposer la bienveillance des propriétaires en faveur de l'émancipation, nous pensons que, quiconque n'apprécie pas moins la modestie que l'éclat de la générosité, trouvera plaisir à lire cette formule d'af

franchissement, envoyée de Paris, depuis 1853. par un de nos plus dignes amis, à ses anciens esclaves de Bucharest :

« Vous êtes tous frères, et tous ne « soyez qu'un (1); tout affran- « chissement se doit donner par « écrit (2). »

« Les circonstances qui m'ont forcé à différer l'accomplissement de ma volonté ayant, grâce à Dieu, cessé d'exister, je me sens au comble de la joie de pouvoir, dès aujourd'hui, procéder à l'acquit de ma conscience. — Je déclare donc, devant Dieu et devant les hommes, pour moi et mes descendants, que ne me reconnaissant aucun droit sur X, il est libre. En lui rendant son droit d'homme, je lui jure que je n'ai pu le faire plus tôt; et, en lui délivrant cette lettre d'affranchissement, écrite et signée de ma main, je lui recommande en père, en frère, en ami, de se conduire honnêtement, afin de jouir en toute vérité de la liberté qu'il tenait de Dieu et que je lui restitue. Qu'en bénissant le ciel, il pardonne à mes pères et ne me sache aucun gré. En leur temps, j'eusse fait comme eux; de mon temps, ils feraient comme moi. Je charge

(1) S. Matthieu, S. Jean.
(2) Code civ., p. 1, c. 8, art. 5.

mon neveu, C. D. F., d'inscrire, sur la présente, ton nom, tes prénoms et ta profession, si tu en as une. *Signé*, X. »

Sans doute ils sont libres de par Dieu, mais ils étaient esclaves de par les hommes et ils pouvaient l'être plus longtemps sans la généreuse initiative du prince Grégoire Ghyka. Nous donc, qui avons vécu presque de leur vie; nous, qui savons ce que vaut un verre d'eau; nous, homme libre et fils d'homme libre, qui n'avons pas eu toujours où reposer la tête; nous qui, pour eux, avons passé bien des veilles; nous, dont un jour ils liront le livre, nous leur crions d'ici, du fond du cœur : « Plus vous garderez précieusement le souvenir de ceux qui, en vous rendant la liberté, vous donnent une patrie, plus vous vous montrerez dignes d'être libres. » Nous avons tout lieu d'espérer d'en être entendus et cette chanson, par laquelle l'un d'eux vient de célébrer le jour de la délivrance, éclate trop en reconnaissance pour ne pas nous en être une garantie.

Elan saré,	Accourez tous,
Camditzov o prales!	Bien-aimés frères!
Abdès odès	Aujourd'hui
Elan saré!	Accourez tous!
Amen, saré pirés	Libres tous nous
Ctagar gajo kerdès;	Fait le prince roumain;
Vitizen ando baro glas	Et crions à forte voix :
Avéléas!	Ainsi soit-il!

Saré puré, ma-rômé, tchaï,
Bacri ol houldor, tchabi,
Pagârdil amare sostraï.
O ctagar i but Gaji.
Elan saré, etc.

O Del, o bhu, o cham, o tchanda,
O samnal, o vesh, o hè rômni,
Bouicouria saman Tota,
He Moldova is i latchi.
Elan saré, etc.

O Del baro e tcheacren,
O doloa kerdes amen,
Camatzov saré Gajès,
Maré robia pagârdès.
Elan saré, etc.

Tous, vieillards, hommes faits,
Jeunes hommes, agneaux du bercail,
Enfants, ils ont brisé nos fers,
Le prince et bon nombre de Roumains.
Accourez tous, etc.

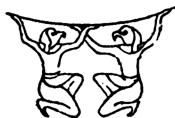
Dieu, la terre, le soleil, la lune,
L'aurore, la forêt, l'humanité,
En chœur célèbrent Tot
Pour la bonté de la Moldavie.
Accourez tous, etc.

Dieu grand! et vous astres
Qui nous avez faits à la lumière,
Aimez tous les Roumains;
Ils ont brisé notre esclavage!
Accourez tous, etc.

Pour tout ami de l'humanité ce seul acte d'affranchissement eût suffi à la gloire de S. A. et eût dû rendre indulgent à son égard tout homme juste et bienveillant qui aurait eu à lui reprocher quelque erreur; mais il a été question de donner à la Roumanie un prince étranger qui fasse son bonheur, et, comme si c'était chose facile de le trouver, des hommes passionnés, croyant déjà le tenir, s'évertuent, sans la moindre reconnaissance pour les actes généreux de leur compatriote, sans le moindre égard pour ses intentions, sans tenir compte, le moins du monde, du milieu difficile dans lequel l'ont placé les circonstances, à se faire contre lui un jeu de son patriotisme et une arme de leurs calomnies; mais en vain cherchent-ils,

pour le discréditer auprès de ses concitoyens, à l'amoindrir devant l'opinion publique, notre histoire des Rômes dira hautement que Grégoire A. Ghyka est le seul prince roumain qui, depuis deux siècles, se soit montré vraiment digne de sa mission et capable en tous points de la remplir au plus grand intérêt de la Roumanie.

Pour notre part, nous qui, pendant vingt-cinq ans, nous sommes évertué à amener cet état de choses, nous ne pouvons nous défendre d'en exprimer notre profonde reconnaissance à ceux qui l'ont sanctionné; nous rappelons avec plaisir l'anticipation de Campiniano, d'Alexandri, de Charles Rosetti, des Golesco et de Grégoire Gradistéano; nous applaudissons à l'élan donné par Mmes Nathalie Balche, Pulchérie Argyropoulo, MM. Cartardji et P. Veissa; nous les vouons tous à la mémoire et à l'estime des honnêtes gens; nous félicitons le prince G. A. Ghyka d'avoir ainsi par cet acte couronné toutes ses œuvres, et nous souhaitons aux Roumains, avides d'un prince étranger, de trouver mieux que lui.



RÉSUMÉ.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi,
Je vous aurais chéris en frère;
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

DE BÉRANGER.

Malgré les persécutions qui les ont frappés partout, et en France peut-être plus que nulle part, les Rômes n'en sont pas moins toujours, et partout, tels à peu près qu'on les a vus pour la première fois, et tels qu'on les retrouve en Bucharie, aux rives du Sind, à Bucharest et au Mul-tan, en Syrie et en Espagne, nomades par indépendance, comme le Mogol et l'Arabe;

comme eux durs à la marche, tanés de peau et vigoureux, doux par nature, comme les fruits dont ils se nourrissent et l'eau qui les désaltère, superbes comme le ciel des Indes, comme les fleuves et les montagnes qu'ils ont franchis pour arriver jusqu'à nous; aimant la vie, et y tenant telle qu'elle est; riant et chantant sur leurs chevaux qu'ils aiment et sur les ânes qu'ils abhorrent, comme Bacchus et Silène à leur retour des Indes; lubriques comme les satyres, et danseurs comme les bacchantes; humbles et résignés sans honte comme le captif, souples et discrets comme l'esclave; grossiers comme le sauvage et voleurs comme le singe; sans audace et sans calcul, bavards, querelleurs, violents comme des enfants mal élevés, par surabondance et dérèglement d'esprit; assez semblables par la physionomie aux Juifs, aux Arméniens et aux Grecs; timides dans les actions ordinaires de la vie, intrépides dans le péril; presque toujours nus ou couverts de haillons; défigurés trop souvent par les maladies, contre lesquelles ils n'ont ordinairement de remèdes que les plaintes et les sortiléges; indifférents pour toute religion, et ne se faisant point scrupule d'en changer selon les temps et les lieux; cependant intelligents, actifs, industrieux, bons imitateurs, musiciens nés, aptes à se façonner

à toute civilisation, mais ne voulant l'être que par une main sans rudesse et des lois fortes sans cruauté ; dignes enfin de l'être, au moins par les souffrances d'un long martyre, pendant lequel ils ont poussé quelquefois le courage jusqu'au stoïcisme.

S'ils sont rares aujourd'hui dans la haute Allemagne, et s'il n'en est presque plus en France, en revanche ils sont nombreux en Italie, en Pologne, en Lithuanie; la Suède n'en manque pas, la Russie en pullule, l'Espagne en regorge, l'Angleterre en est parfois embarrassée; et ils fourmillent dans toute la Hongrie, en Roumanie, en Turkie et dans les îles. Chose remarquable! c'est que nulle part leur état social n'est en rapport avec la civilisation, et que souvent même il y est inverse. Ainsi, tandis qu'on les voit nomades en Espagne, en Angleterre, en Italie, ils sont établis en Turkie, en Hongrie, et ils commencent à l'être en Roumanie. Ici ils n'appartiennent à personne et nuisent à tout le monde; là ils sont la propriété de l'État; ailleurs celle de l'État et des particuliers. En Turkie, en Roumanie, en Hongrie, en Pologne, en Lithuanie, en Courlande, ils ont ou ont eu leur chef. En Turkie ils sont affermés comme bien de l'État; en Hongrie ils sont serfs; en Courlande ils sont presque libres, car

ils ne relèvent que de leur chef, et ce chef, respecté par eux comme un roi, est considéré de la noblesse indigène. Richement vêtu de soie en été et de velours en hiver, bien logé et traité comme un personnage important, il a entrée dans les salons. En Pologne, ils ont un roi, lequel a sur eux un pouvoir absolu.

En Italie, ils ne sont pas sans affinité avec les lazzaroni, car ceux-ci sont *lazi*, paresseux et vagabonds, larrons et filous comme eux; mais il est entre eux cette différence, que les Rômmuni fuient les villes que ceux-ci recherchent et qu'ils ont des industries que ceux-ci n'ont pas. A Malte, ils ne voient que des frères dans les habitants de *Sigeni;* en Albanie, ils ne sont ni plus abrutis, ni plus misérables que les *Lappes* de l'Adriatique, qui en ont fait leurs loups-garous; en Russie, ils valent au moins autant que les *Sippovani;* comme ces derniers, quelques-uns y sont maquignons et vétérinaires, d'autres chanteurs et musiciens. Mais la majeure partie est nomade; ils n'y manquent pas d'argent (1); ils le gagnent de plus d'une façon, mais ordinairement en disant la bonne aventure : « Cette race, dit M. de Custines, est « de sa nature la plus belle peut-être du monde;

(1) De Custines.

« jeunes, ils sont beaux; ils deviennent laids « en vieillissant et semblent ainsi prouver cet « adage, qu'il faut un ange pour faire un dé- « mon. Ils vivent, à Moscou, dans une aisance « qui touche au luxe, habitent les hôtels, sor- « tent en équipage et ne craignent pas de se « montrer dans les lieux publics. Chose remar- « quable! c'est qu'au milieu de la nation du « globe qui aime le plus le chant, qui en com- « prend le mieux les principes, leurs chœurs « sont, de l'avis unanime des Russes mêmes, « pleins d'un charme sans pareil; ils profes- « sent la religion grecque et portent au cou « des croix de cuivre ou d'or. »

En Angleterre, ils ont conservé leur nature libre et indépendante; ils y errent toujours en vagabonds ou plutôt en nomades. Leurs chariots ouverts et leurs petites tentes sont leurs maisons qu'ils roulent de place en place, sans jamais rester plus de trois jours dans un même endroit; les hommes sont généralement plus grands que le paysan anglais; leur démarche est aisée et gracieuse; leur langue est restée assez pure pour qu'ils puissent se faire comprendre de leurs frères de Russie. Ceux d'entre eux qui parlent anglais s'en acquittent avec facilité; ils ne sont pas ivrognes et les femmes ne se prostituent pas. Ivrogne et prostituée sont

pour eux les plus grandes injures. Les femmes disent la bonne aventure, et on les soupçonne de faire mourir les bestiaux; les hommes raccommodent les ustensiles de cuivre et d'étain. Ils sont généralement maquignons et ont une grande passion pour les chevaux. Enfin, le *jokéisme* semble tirer d'eux son origine (1). Je le croirais d'autant plus volontiers, qu'il est pour eux en Roumanie le *ciokoïsme*, c'est-à-dire, au propre, manière de chien couchant, et par extension, valetage, servilité, abaissement. Leur chef a toujours conservé le titre de roi, et le dernier qui mourut à la fin de février 1835, dans son camp de Best-Wood-Lane, à Rottingham, fut enterré pompeusement au cimetière de Noman's heath, dans le Northampton-Shire. Il a laissé pour lui succéder sa fille unique, jeune et belle enfant de seize ans. En Ecosse, où leur nombre monta à plus de cent mille (2), il ne s'en trouve plus guère aujourd'hui que cinq cents. Personne ne les y a vus entrer, personne ne les en a vus sortir. Pour s'expliquer ce mystère, il faut donc convenir qu'ils y sont de temps immémorial, et que, s'étant fixés, ils se sont fondus peu à peu avec le reste de la population.

(1) Borrow.
(2) Borrow.

En Espagne, comme en Dacie, ils sont de moyenne taille, et les proportions de leur visage dénotent une puissante idée de vigueur et d'activité. Il est rare d'en rencontrer de difformes, et je n'ai pas vu parmi eux un seul bossu ; ils supportent toute fatigue, gesticulent beaucoup en marchant et en parlant, les femmes plus encore que les hommes. Ils parlent tous deux fois, de la voix et du geste ; et leurs allures sont l'emblème de leur imagination vive, violente et saccadée. Ils parlent et gesticulent ainsi sans gêne et sans honte devant qui que ce soit, manant ou seigneur ; car ils n'ont rien à craindre des petits, rien à espérer des grands et se font justice eux-mêmes. Ils diffèrent peu de l'Espagnol par le costume, qui varie selon la contrée. Dans le Roussillon et la Catalogne, celui des hommes est ordinairement une jaquette, une veste, un caleçon et un manteau rouge ; ils portent aux pieds des sandales comme en Dacie ; celui des femmes est une chemise, une jupe et un fichu négligemment noué sur la tête. L'hiver, elles se couvrent les épaules d'un mantel et la tête d'un capuchon. Dans l'Andalousie, elles relèvent quelquefois leurs cheveux avec un peigne ; mais, le plus souvent, elles les laissent pendre en tresses sur leurs épaules. Elles portent de longues boucles d'oreille d'or,

de cuivre ou de plomb, et il ne leur manque que la mantille pour paraître de véritables Espagnoles. Ils sont très-nombreux à Grenade; ils y sont plus misérables encore que dans l'Estramadure; ils habitent les ravins des Albajarras et forgent le fer dans leurs bordeils; mais c'est à Séville qu'ils sont en plus grand nombre; ils y vivent au milieu des ruines, dans un faubourg de Triana. Il en est qui habitent les campagnes comme fermiers et les villages comme aubergistes, mais la tourbe est errante et marche ordinairement sans chariots et sans tentes, comme les *netotsi* de Dacie et de Turkie. Alors, dit Borrow avec Cervantes, à eux les vallons et la plaine, les bois et la montagne, les ruisseaux et leurs sources; à eux les fruits des arbres et les raisins de la vigne; les oiseaux de la basse-cour et les poissons des rivières; à eux l'eau des fontaines, le bruit des torrents et les antres des rochers. Tous les frimats sont pour eux des zéphirs, la neige un rafraîchissement et la terre rocailleuse un lit doux et moelleux; car leur peau, tanée par les frimats, leur sert comme d'une cuirasse impénétrable. Ils y ont, comme partout, une prédilection marquée pour le saule. C'est toujours à l'ombre de ces arbres, au bord de quelque ruisseau, qu'ils font halte, non pas pour pleurer leur patrie perdue, comme

les Hébreux à Babylone, mais pour se désaltérer et s'asseoir, pour essuyer la sueur et la poussière de leur front, pour manger et dormir; et, quand ils se lèvent, ils en cueillent tous des branches, les hommes pour occuper leurs mains, les femmes pour s'en faire des couronnes qui les garantissent à la fois du soleil et des mouches. Hommes et femmes, ils sont généralement larrons, et les femmes surpassent leurs maris dans cette industrie par leur patience et leur adresse. Comme à peu près partout, femmes et filles se prostituent pour quelques pièces de monnaie.

La prostitution est un genre de commerce qu'ils exploitent en grand dans plus d'un coin de l'Europe. A Hambourg, ils donnent des concerts, déposent leurs billets dans les plus grands hôtels, et reçoivent les visiteurs au son d'une musique harmonieuse; à Moskou, rue Treskoë, près du Kremlin, ils ont aussi un vaste établissement de ce genre; et comme les femmes sont presque toutes jeunes et jolies, il est plus d'un dilettante qui ne rentre pas seul à son hôtel. En Turkie, où les femmes ont accès dans les *harem*, soit pour préserver les enfants du mauvais œil, soit pour détruire l'effet de celui qui les aurait frappés, soit aussi pour interpréter aux dames du lieu leurs songes de

la nuit, la prostitution est un privilége qu'elles avaient obtenu gratis, et qu'elles exploitaient avantageusement au quartier de Péra, dans le cloître valaque de Vlacherna, dédié à la Vierge, et réputé par ses miracles. C'est là, dans cette maison jadis sainte, qu'elles avaient établi le siége de leur impudicité, le théâtre de leurs orgies, leur marché aux pucelles; c'est là que se trafiquaient la jeunesse et l'innocence, la virginité et la pudeur, l'âme et le corps des Grecques, des Arméniennes et des Juives. C'est là, tant qu'elles étaient elles-mêmes jeunes et belles, qu'elles chantaient leurs chansons d'amour frénétique; qu'au son du tambour de basque et de la *cobza*, elles exécutaient leurs danses lascives et rappelaient, par leur nudité, leurs attitudes élégantes et leur mise voluptueuse, les voluptueuses *devadhassi* de l'Inde, leurs ancêtres, et les lascives almées de l'Egypte, leurs sœurs. C'est là qu'elles tenaient la haute école de prostitution, jusqu'à ce que, vieilles et flétries, elles fissent place à d'autres pour s'en aller: les unes, par les villes et les villages d'alentour, offrir leurs tristes restes à la soldatesque; les autres, par les villes des provinces, promener en litière ou en carrosse, et convenablement escortées, quelques-unes de leurs nombreuses victimes, dont elles offraient en

passant, aux crédules Osmanlis, les prémices déjà cent fois vendus.

Aujourd'hui, elles n'ont plus, que je sache, aucun établissement de ce genre. Ce sont elles, au contraire, qui, à toutes les grandes fêtes religieuses, chrétiennes ou musulmanes, s'en vont chanter devant les maisons la gloire de Dieu; l'aman aux Osmanlis; l'alleluia aux Chrétiens. Elles sont au fait, non-seulement de toutes ces fêtes, mais aussi des différents rites chrétiens de Constantinople; et bien plus, elles connaissent dans chaque quartier les dissidents qui s'y trouvent, et savent si telle maison est latine ou grecque, catholique ou orthodoxe, czarienne ou papiste.

En Norvége et en Suède, seuls pays où ils portent leur nom de Rôm-muni, ils continuent d'être ce que devinrent leurs *curils* dans la Vendée, des loups-garous : on les fuit ou on les tue. Le fait suivant prouve jusqu'à quel point l'ignorance du peuple entretient à leur égard ce préjugé funeste et anti-chrétien. Ce fait est tout récent; il n'a pas plus de six ans de date. C'était en février 1850. « Quatre d'entre eux, dont trois hommes et une femme, se présentent un matin dans la maison des époux Ommer Sacter, située à quelques lieues de Kong'svinger, province d'Akerhuus, et, selon leur

habitude, y demandent l'aumône. Il n'y avait dans cette maison qu'un jeune domestique, Lars Ringer, âgé de dix-huit ans. Effrayé de l'arrivée de ces hôtes, qui, selon les superstitions du pays, sont protégés par le diable, il les croit d'autant plus dangereux qu'ils lui semblent plus effroyables, et l'idée lui vient, pour les empêcher d'attenter à sa vie et aux propriétés de ses maîtres, d'user d'un expédient dont ils ne puissent se garder. Il les accueille donc avec la plus grande prévenance, les fait entrer dans la meilleure pièce de la maison, y allume un grand feu en leur honneur, et leur offre un copieux déjeuner. Confiants dans sa gracieuse invitation, les quatre Rôme-muni mangent bien et boivent mieux encore, car Ringer a soin de tenir continuellement leurs verres remplis d'eau-de-vie. Ils en boivent tant, qu'au bout d'une heure ils sont tous ivres et s'endorment d'un profond sommeil.

Alors Ringer va chercher les rasoirs de son maître et leur coupe à tous la gorge; puis, fier d'avoir réussi dans son stratagème, il écrit au juge du village voisin, lui racontant naïvement ce qui s'était passé, et se faisant gloire du procédé ingénieux à l'aide duquel il avait préservé les biens de ses maîtres et débarrassé le pays de ces quatre scélérats. Cependant le

juge le fait arrêter. Interrogé sur son crime, Ringer soutient avec ingénuité qu'en assassinant ces quatre Rôm-muni, il avait fait une excellente action, un acte patriotique, et à la fois agréable à Dieu et aux hommes. Condamné à avoir la tête tranchée par la hache, il se récrie contre l'injustice de cette sentence, disant qu'il n'a fait que remplir son devoir envers ses maîtres, dont la maison risquait d'être dévalisée par ces brigands; que, dans sa conscience, il n'avait tué en eux que des malfaiteurs et des mécréants.

Grâce à Dieu, le tribunal qui l'a condamné, le 2 décembre de la même année, a adressé au roi un recours en grâce, basé principalement sur les préjugés enracinés chez les paysans norvégiens contre les Rôm-muni, et sur ce que Lars Ringer n'en avait agi ainsi que par zèle et sans espoir de profit. Le roi a accordé à Ringer sa grâce, et je l'en remercie pour les Rôm-muni qui, par ma voix, lui crient du fond du cœur : « L'ignorance est la misère de l'esprit; la misère est la nudité du corps. Détruis, ô roi! la misère et l'ignorance, et l'homme, quel qu'il soit, fixe ou nomade, chrétien ou païen, n'attentera plus à la vie de son semblable; instruis les Norvégiens; et quand ils sauront que, pour être errants, les Rôm-muni

ne sont pourtant pas des loups-garous, mais des hommes égarés, non-seulement ils ne les tueront plus, mais ils les aideront à revenir de leur égarement et à mettre un terme à leur pèlerinage séculaire.

Dans l'Asie, les Rômes errent avec les Kurdes, les Arabes et d'autres populations nomades comme eux. Au Liban, ils campent au pied des murs des Métualis, des Druzes, des Nozaïris, des Ismaëlis. Aussi indépendants en Orient qu'ils sont assujettis en Europe, ils y conservent mieux leurs mœurs primitives; ils y sont moins dépravés; leur caractère originel a éprouvé moins de dégradation; et, quoique méprisés comme l'étaient jadis les Esséniens, quoique séparés comme eux des autres hommes et réduits à de vils métiers, à des occupations dégoûtantes, ils sont bien loin d'être avilis dans ces contrées comme leurs frères des Etats chrétiens. C'est qu'en Orient la vie patriarcale est maintenue dans sa dignité par les Arabes, et que les Rômes ayant cela de commun avec eux, les Kurdes et les Turkomans, ils en tirent une sorte de considération qui écarte de leur vie vagabonde le mépris et la haine qu'excite généralement chez nous ce genre de vie que menait Abraham et que nous avons répudié. Le mépris public ayant moins d'in-

tensité a aussi moins d'influence sur leur caractère. Le mépris ne les avilit pas, la réprobation ne les dégrade pas. Ils vivent sous des tentes comme les Arabes avec lesquels un voyageur peu exercé risquerait plus d'une fois de les confondre. Ils forment des tribus de soixante-dix à cent quatre-vingts individus, et pour toute cette population ils n'ont souvent que deux ou trois tentes.

Il y a autour d'Alep plusieurs de ces tribus. Comme on les appelle *Kharbut* et *Khorbat*, nom arabe des Croates, aucuns les font venir de Croatie ; mais ces *Kharbut* d'Alep sont les mêmes que les *Zath* de Damas, et ceux-ci ne sont autres que ceux qui vivent encore au bord de la mer Rouge et qui continuent d'habiter depuis les siècles là où Moïse paissait les troupeaux de Jethro, roi Jath de Madian. Ces tribus sont séparées et les hommes n'y passent pas volontiers de l'une à l'autre ; mais elles ne se distinguent pas par des noms comme celles des Arabes. Elles restent ordinairement toute l'année autour d'Alep et changent de place sans trop s'éloigner de la ville. Rien de plus singulier que le spectacle de leur déplacement ; tous les meubles, tous les ustensiles de la tribu sont chargés sur un chameau, si elle est assez riche, mais le plus souvent sur un âne. Les enfants,

entièrement nus, suivent en désordre, tandis que les hommes réservent pour leur monture la seule dont ils puissent disposer. Les femmes mettent peu de soin à se voiler ; elles se teignent le visage, le col et les bras d'une couleur bleue, formant sur la peau des lignes bizarres. Elles portent aux bras et aux jambes des morceaux de verre de couleur ; les plus riches les portent en plomb ou en cuivre. Leurs oreilles sont également chargées de pendants de diverses matières. Pour dernier ornement, elles se percent une narine et y suspendent un gros anneau de métal. Elles sont moins dépravées que celles d'Europe ; au lieu de trafiquer de leurs charmes, les maris partagent jusqu'à un certain point, à leur égard, la jalousie qui caractérise les peuples de l'Orient ; ils ne les voient pas volontiers dans les maisons des Francs, quoiqu'ils se mettent eux-mêmes au service de ces derniers dans toutes les parties de chasse qui se font aux environs d'Alep. Il est rare de voir leurs femmes ou leurs filles danser en public. Quant à eux, ils se disent Musulmans, mais au peu de cas qu'ils font du jeûne du Ramadan, il est facile de voir qu'ils n'ont pas là plus de religion qu'ailleurs. Ils y vivent comme partout en disant la bonne aventure. S'il arrive à quelqu'un d'eux de trouver un livre étranger,

il en tire de l'importance en ayant l'air d'y lire l'avenir aux yeux de qui les consulte. Ils gagnent aussi quelque chose en suivant pendant l'hiver les parties de chasse, et presque tous sont munis, à cet effet, de grands levriers qu'ils volent aux Arabes ou aux Turkomans. Dans les montagnes, au nord d'Alep, ils chassent eux-mêmes le sanglier et vendent leur gibier aux chrétiens. Ils fabriquent des ouvrages de crin et des étrilles pour les chevaux et vivent en partie de ces produits, en partie de la dépouille des animaux morts qu'ils écorchent pour en vendre la peau; ils en mangent volontiers la chair, ne la croyant pas moins bonne que celle des animaux égorgés. Avec des yeux noirs et bien fendus, un tein basané et presque noir, des dents blanches et bien rangées, le nez grand, des membres souples et bien proportionnés, offrant ainsi en détail tous les éléments de la beauté, ils ont cependant presque tous un air hagard, une physionomie farouche et repoussante, au jeu de laquelle ajoutent encore et leur saleté et les haillons qui les couvrent. Trop indolents dans leurs habitudes, mais prenant pour un gain modique l'activité du moment, insouciants sur l'avenir, n'ayant dans leur vie errante d'autre intérêt que celui de leur nourriture pour le jour d'aujourd'hui,

aussi prompts à s'enflammer de colère que faciles à s'apaiser, ayant enfin toutes les qualités de l'enfance, ils ne ressemblent aux hommes faits que par le développement de leurs facultés physiques.

Dans les petits camps que forment leurs tentes, une légère querelle excitée entre deux individus s'exhale en clameurs bruyantes, en menaces sans effet, mais qui n'en causent que plus de rumeur; semblables en cela aux Alépins les plus bruyants, peut-être, et les plus querelleurs des peuples de la terre. Ces Rômes ne manquent pas de courage; ceux qu'on loue pour suivre les caravanes ou pour escorter, savent fort bien se défendre et ne se laissent pas facilement approcher. Sans ambition des richesses et des jouissances qu'elles procurent, sans la connaissance d'autre bien-être que leur pain de chaque jour, mais aussi sans les soucis de l'avenir, sans désirs et sans ennui, il faut croire qu'ils sont heureux, car la gaieté ne règne pas moins sous leurs tentes que sous celles des Arabes. Les ânes, les chiens, les enfants, plus nus que les chiens et les hommes eux-mêmes, couchés pêle-mêle au soleil ou sous la tente, paraissent, dans leur intime société, également indifférents d'hier et de demain. Uniquement occupés d'aujourd'hui, ils en jouis-

sent sans crainte (1). Suivant à la lettre les paroles de l'Evangile, ils ne s'embarrassent ni de quoi ils mangeront, ni de quoi ils se vêtiront, et sans le marmoter, ils prouvent :

Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
Que sa bonté s'étend sur toute la nature.

Et ils sont en cela plus chrétiens que nous et partant plus philosophes, car tout en avouant : « Que nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui, nous n'en faisons aucun cas et n'en tenons aucun compte.

En France, où ils se sont fondus avec la population, où l'on n'en voit plus apparaître que quelques nomades des pays voisins, c'est, suivant Nisard, dans les mois d'août et de septembre, aux fêtes de Saint-Roch et de Saint-Michel, qu'on les voit arriver à Nîmes, entassés sur de mauvaises charrettes traînées par des mules, ou chassant devant eux des troupes d'ânes ou de petits mulets qu'ils vont vendre dans les foires. Vrais enfants perdus de la Providence, ils couchent à la belle étoile et ordinairement sur les ponts. Leur quartier-général, à Nîmes, est le Cadreau, petit pont jeté sur un ravin qui descend d'une des collines et sert de voirie publique. C'est là qu'on peut les voir demi-nus,

(1) Corancez.

sales, accroupis sur la paille ou de vieilles hardes, mangeant, avec leurs doigts, les chiens et les chats qu'ils ont tués dans leurs excursions crépusculaires. Dans les jours de foire, ils sont tour à tour marchands, maquignons, mendiants et saltimbanques. Les jeunes filles aux grands yeux noirs et lascifs, au visage cuivré, pieds nus, la robe coupée ou plutôt déchirée jusqu'aux genoux, dansent devant la foule en s'accompagnant d'un bruit de castagnettes qu'elles font avec leur menton. Ces filles, dont quelques-unes ont à peine seize ans, n'ont jamais eu d'innocence. Venues au monde dans la corruption, elles sont flétries avant même de s'être données, et prostituées avant la puberté. Ces Rômes parlent un espagnol corrompu. C'est qu'ils viennent d'Espagne et qu'ils y retournent hiverner pour revenir au printemps; Nisard le sait, mais il feint de l'ignorer; et si vous lui demandez d'où ils viennent, il vous répond avec l'esprit de Béranger : « L'hirondelle, d'où vous vient-elle? »

Il est certain pourtant qu'ils se répandent pendant la belle saison sur tout le versant septentrional des Pyrénées. On les y appelle *Ytouac* ou *Egyptouac*, c'est-à-dire Egyptiens. Nos départements du Midi ont parfois à s'en plaindre; ils habitent les carrières d'argile du dépar-

tement de l'Hérault, et hivernent aussi dans les grottes des montagnes et principalement dans celle d'Estagel. Depuis quelque temps, il en est d'établis près de trois cents à Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure. Ils y vivent paisiblement et laborieusement des produits de la pêche, comme leurs frères du pays de Tatta, dans le Delta du Sind.

D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, la tourbe seule est restée errante; mais leurs chefs et tous ceux qui possédaient quelque avoir ou un état capable de les faire vivre, se fondirent partout avec les populations quand, en échange de leur vie nomade et à ciel ouvert, il leur fut offert des avantages certains. Aussi, en les cherchant bien, où ne les trouverait-on pas aujourd'hui, à Paris même? Sur les quais, les boulevards, au théâtre, à la cour, dans les rues et dans le jury, ils sont partout pour qui les connaît, selon qu'ils sont demeurés bateleurs, danseurs, musiciens, vendant et trafiquant de tout et d'eux-mêmes, vivant de l'avenir qu'ils prédisent ou se servant de leur remarquable intelligence pour arriver à la fortune (1). Il est vrai que la plupart ont changé de nom, que la cour des Miracles n'existe plus, que les deux

(1) Billecocq.

rues des *Truanderies* ont pu passer en d'autres mains, mais il reste encore assez de leurs noms sur les enseignes des boutiques pour les y compter en grand nombre. Et que dire de plus ? Après avoir laissé en passant, aux Arméniens, leur titre de *baro*, ils en ont décoré le grand connétable de France, qui tint à honneur de s'appeler le premier *baron* chrétien.

C'est donc en vain qu'on les a chassés du sol des Gaules, rien n'a pu effacer la trace du long séjour qu'ils y ont fait, parce que le vent, qui balaye la poussière, ne peut enlever ni le feu, ni l'eau, ni le jour, ni la nuit, ni les fleuves, ni les montagnes, ni la lumière, ni l'intelligence, ni la terre, ni la parole, et que, la parole étant, par ses analogies, la preuve de l'analogie des peuples, ce tableau les montre en analogie avec les Celtes.

CELTE.		RÔME.	
Ewagh / Eigh	lune.	Iag	feu.
Ras / Laben	babil.	Raça / Lab	voix. / parole.
Tacha	disette.	Tika	heur.
Bochdan	mendiant.	Bokdo	affamé.
Pizel	mou.	Pesat	gaude.
Moel / Maol	colline.	Mala / Malou	côte. / coteau.

CELTE.		RÔME.	
Ban	blanc.	Ban	lumière. argent. chef.
Temhe	obscurité.	Tamo	obscur.
		Tamlo	opaque.
Daid	père.	Dad	père.—Daya : gd père.
Tad		Tat	
Len	étang.	Lena	lune — cuve.
Lyn	jus.	Lina	
Niz	lente.	Nisk	lente. atôme. rien.
Nez			
Ulav	humide.	Jilav	humide.
Iésin	glorieux.	Ies	brillant. — intelligent.
		Ias	lumineux.
Hir	long.	Hird	troupe — file.
Sir		S'ir	
Artza	prière.	Artzag	importunité.

Quoi qu'il en soit, leur nombre en Europe est assez considérable pour qu'on s'en occupe. On peut, sans exagération, en compter :

En Turkie	200,000	En Autriche	20,000
« Moldavie	137,000	« Illyrie	
« Valaquie	125,000	« Dalmatie	
« Transilvanie	140,000	« Russie	50,000
« Banat		« Crimée	
« Pologne	30,000	« Bessarabie	
« Gallicie		« Angleterre	11,000
« Lithuanie		« Ecosse	
« Hte-Allemagne	6,000	« Italie	20,000
« Servie	60,000	« Grèce	
« Bulgarie		« Iles	
« Montenegro		« Danemark	6,000
« Suède.	20,000	« Hollande	
« Norvège		« Espagne	60,000

Dans ce nombre de 837,000, il n'en est guère que le tiers qui se rattache à la religion chrétienne ou musulmane. Le reste, nomade d'esprit comme de corps, n'a ni foi ni loi, ni feu ni lieu, ni tentes ni chars. Toujours errants et toujours changeant de croyance, ou mieux n'en prenant jamais aucune, ils n'avancent pas et ne croient à rien, pas même à la misère qui les pousse, de la naissance à la mort, sur cette île de douleurs, où leurs chants ne sont souvent que des blasphèmes et leur pèlerinage une fuite continuelle.

Tels sont les Rômes; je ne les ai point flattés; je n'en ai rien dit dont on ne puisse se rendre compte. Je les ai montrés tels que les yeux les voient et non tels que l'imagination se les représente. Ils sont esclaves et nus, nomades et vagabonds, voleurs et sans foi, lourds à la terre qui les porte et à charge aux sociétés qui ne font rien pour eux. Il faut les instruire et ils se soumettront; il faut les fixer et ils deviendront utiles. Sans liens sociaux, sans cités, sans patrie, que s'ils ne peuvent se rassembler en corps de nation, ils deviennent au moins citoyens de chacun des pays où ils vivent, et où, à l'exception des derniers venus, en 1417, personne ne les ayant vus entrer, ils ne sont guère moins naturels que les conquérants qui les occupent.

C'est ce que, pour l'innocence des vierges, la pudeur des femmes, l'honneur des hommes, le progrès social, la morale humaine et la gloire de Dieu, je demande aux hommes et à leurs gouvernements, au nom du plus franc des sages, du plus savant des Sigans, au nom du Narad, fils de Nun. Car Narad est ce Rôme, ce routier, ce ias'viud qui, par les origines de sa race, m'a dévélé celles de la plupart des choses d'ici-bas et que je ferai bientôt toucher du doigt; car Narad est ce sage et savant pèlerin qui m'a démontré la justesse absolue de cette proportion arithmologique : *Book*-livre est à *Biblion*-bible comme *Bacchus* est à *Bélus*, comme le soleil est à la lumière, comme l'intelligence de l'homme est à la lumière du soleil, comme livre est à libre, comme la science est à la liberté.

Et l'Europe ne pourra rester longtemps sourde et insensible à la prière de ce *sage* de la *Porte*, *der-vis* persan, *door's-wise* anglais, qui m'en a livré la clef et dévélé la parole, quand par elle, à l'aide de cette clef de la porte de la *sagesse*, j'aurai débarrassé à jamais la parole de la *saie* dont l'a couverte la *sagacité* des *Sages*, quand je l'aurai montrée aux intelligents dans toute la beauté de sa nudité qui en est l'évidence et que je leur aurai fait entendre comment la beauté nue de la parole est le signe évident de

la lumière de la terre et de l'intelligence de l'homme, de même que le disque du soleil, verbe nu du ciel et le plus beau des astres, est le signe le plus évident de la lumière du monde et de l'intelligence de Dieu. Gloire à Dieu seul et que sa volonté soit faite !

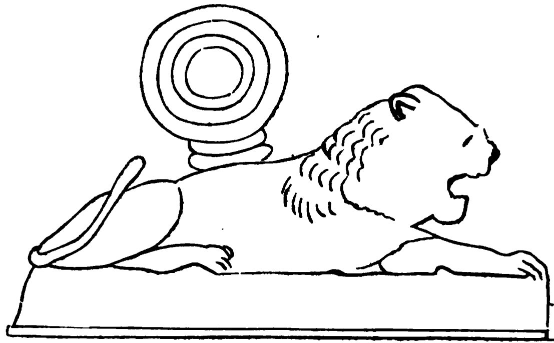


TABLE.

ERRATA.

Page	*Au lieu de* :	*Lisez* :
43	Bariguri,	Basi-guri.
46	annuel,	mensuel.
»	mésaillance,	mésalliance.
48	inaka,	ianaka.
87	le Zath qu'Homère,	le Zeth (Zeth-os).
»	appelèrent Zath,	appelèrent Zeth ou Zuth.
93	Pit-theus ou Boubha,	Put-theus ou Bud-dha.
106	30 septembre,	30 novembre.
142	Baghariens,	Baghaviens.
147	Elyma,	Elymas.
152	la divine lumière du soleil.	le divin soleil de lumière.
166	Maures, qui	mœurs qui
169	l'Ssyrie.	l'Assyrie.
174	prêtriste,	prêtrise.
243	Barta,	Basta.
346	marliné,	masliné.
359	in Panuel,	ia Panuel.
410	Boutchouck,	Routchouck.
411	compte,	compta.

Montmartre. — Imp. PILLOY, boulev Pigale, 50.

